



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE ROLLIN.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

A PARIS,

CHEZ
FIRMIN DIDOT, PÈRE ET FILS, Libraires, rue Jacob, n° 24;
LOUIS JANET, Libraire, rue St.-Jacques, n° 59;
BOSSANGE, Libraire, rue de Tournon, n° 6;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE ROLLIN.

NOUVELLE ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE D'OBSERVATIONS ET D'ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES,

PAR M. LETRONNE,

MEMBRE DE L'INSTITUT

(ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TRAITÉ DES ÉTUDES.

TOME III.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, Nº 24.

M DCCC XXI.

TRAITÉ DES ÉTUDES,

OU

DE LA MANIÈRE

D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER

LES BELLES-LETTRES.

LIVRE SIXIÈME.

DE L'HISTOIRE.

AVANT-PROPOS.

De l'utilité de l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que l'histoire [1] a toujours été regardée comme la lumière des temps, la dépositaire des événements, le témoin fidèle de la vérité, la source des bons conseils et de la prudence, la règle de la conduite et des mœurs. Sans elle, renfermés dans les bornes du siècle et du pays où nous vivons, resserrés dans le cercle étroit de nos connaissances

[1] « Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuncia vetustatis. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 36.)

particulières et de nos propres réflexions, nous demeurons toujours dans une espèce d'enfance [1] qui nous laisse étrangers à l'égard du reste de l'univers, et dans une profonde ignorance de tout ce qui nous a précédés et de tout ce qui nous environne. Qu'est-ce [2] que ce petit nombre d'années qui composent la vie la plus longue; qu'est-ce que l'étendue du pays que nous pouvons occuper ou parcourir sur la terre, sinon un point imperceptible à l'égard de ces vastes régions de l'univers, et de cette longue suite de siècles qui se sont succédé les uns aux autres depuis l'origine du monde? Cependant c'est à ce point imperceptible que se bornent nos connaissances, si nous n'appelons à notre secours l'étude de l'histoire, qui nous ouvre tous les siècles et tous les pays; qui nous fait entrer en commerce avec tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'antiquité; qui nous met sous les yeux toutes leurs actions, toutes leurs entreprises, toutes leurs vertus, tous leurs défauts; et qui, par les sages réflexions qu'elle nous fournit, ou qu'elle nous donne lieu de faire, nous procure en peu de temps une prudence anticipée, fort supérieure aux leçons des plus habiles maîtres.

On peut dire que l'histoire est l'école commune du genre humain, également ouverte et utile aux grands

[1] « Nescire quid anteà quàm natus sis acciderit, id est semper esse puerum. » (Cic. in *Orat.* n. 120.)

[2] « Terram hanc cum populis urbibusque... puncti loco ponimus, ad universa referentes: minorem portionem ætas nostra quàm puncti habet, si tempori comparetur omni. » (Sen. *de Consol. ad Marc.* c. 20.)

« Nullum seculum magnis ingeniis clusum est, nullum non cogitationi pervium. » (Idem.)

« Si magnitudine animi egredi humanæ imbecillitatis angustias libet, multùm per quod spatiemur temporis est. » Licet in consortium omnis ævi pariter incedere. » (Idem, *de Brev. vitæ*, cap. 14.)

et aux petits, aux princes et aux sujets, et encore plus nécessaire aux grands et aux princes qu'à tous les autres. Car comment, à travers cette foule de flatteurs qui les assiégent de toutes parts, qui ne cessent de les louer et de les admirer, c'est-à-dire de les corrompre et de leur empoisonner l'esprit et le cœur; comment, dis-je, la timide vérité pourra-t-elle approcher d'eux, et faire entendre sa faible voix au milieu de ce tumulte et de ce bruit confus? comment osera-t-elle leur montrer les devoirs et les servitudes de la royauté, leur faire entendre en quoi consiste leur véritable gloire, leur représenter que, s'ils veulent bien remonter jusqu'à l'origine de leur institution, ils verront clairement qu'ils sont pour les peuples [1], et non les peuples pour eux; les avertir de leurs défauts, leur faire craindre le juste jugement de la postérité, et dissiper les nuages épais que forme autour d'eux le vain fantôme de leur grandeur et l'enivrement de leur fortune?

Elle ne peut leur rendre ces services si importants et si nécessaires que par le secours de l'histoire, qui seule est en possession de leur parler avec liberté, et qui porte ce droit jusqu'à juger souverainement des actions des rois même, aussi-bien que la renommée, que Sénèque appelle *liberrimam principum judicem*. On a beau faire valoir leurs talents, admirer leur esprit ou leur courage, vanter leurs exploits et leurs conquêtes; si tout cela n'est point fondé sur la vérité et sur la justice, l'histoire leur fait secrètement Senec. de Consol. ad Marc. c. 4.

[1] « Assiduis bonitatis argumentis probavit, non rempublicam suam esse, sed se reipublicæ. » (SEN. *de Clem.* lib. 1, cap. 19.)

leur procès sous des noms empruntés. Elle ne leur fait regarder la plupart des plus fameux conquérants que comme des fléaux publics, des ennemis du genre humain, des brigands des nations [1], qui, poussés par une ambition inquiète et aveugle, portent la désolation de contrées en contrées [2], et qui, semblables à une inondation ou à un incendie, ravagent tout ce qu'ils rencontrent. Elle leur met sous les yeux un Caligula, un Néron, un Domitien, comblés de louanges pendant leur vie, devenus après leur mort l'horreur et l'exécration du genre humain: au lieu que Tite, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, en sont encore regardés comme les délices, parce qu'ils n'ont usé de leur pouvoir que pour faire du bien aux hommes. Ainsi l'on peut dire que l'histoire, dès leur vivant même, leur tient lieu de ce tribunal établi autrefois chez les Égyptiens, où les princes, comme les particuliers, étaient cités et jugés après leur mort; et que, par avance [3], elle leur montre la sentence qui décidera pour toujours de leur réputation. Enfin, c'est elle qui imprime aux actions véritablement belles le sceau de l'immortalité, et qui flétrit les vices d'une note d'infamie que tous les siècles ne peuvent effacer. C'est par elle que le mérite méconnu pour un temps, et la

[1] « Prædo gentium levavit se. » (JEREM. 4, 7.)

[2] « Philippi aut Alexandri latrocinia cæterorumque, qui, exitio gentium clari, non minores fuêre pestes mortalium, quàm inundatio quâ planum omne perfusum est, quàm conflagratio quâ magna pars animantium exaruit. » (SEN. lib. 3, *Nat. Quæst.* in *Præfat.*)

[3] « Præcipuum munus annalium reor, ne virtutes sileantur, utque pravis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit. » (TAC. *Annal.* lib. 3, cap. 65.)

vertu opprimée, appellent au tribunal incorruptible de la postérité, qui leur rend avec dédommagement la justice que leur siècle leur a quelquefois refusée, et qui, sans respect pour les personnes, et sans crainte d'un pouvoir qui n'est plus, condamne avec une sévérité inexorable l'abus injuste de l'autorité.

Il n'est point d'âge, point de condition qui ne puisse tirer de l'histoire les mêmes avantages; et ce que j'ai dit des princes et des conquérants comprend aussi, en gardant de justes proportions, toutes les personnes constituées en dignité : ministres d'état, généraux d'armée, officiers, magistrats, intendants, prélats, supérieurs ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers; les pères et mères dans leur famille, les maîtres et maîtresses dans leur domestique; en un mot, tous ceux qui ont quelque autorité sur les autres. Car il arrive quelquefois à ces personnes d'avoir, dans une élévation très-bornée, plus de hauteur, de faste et de caprices que les rois, et de pousser plus loin l'esprit despotique et le pouvoir arbitraire. Il est donc très-avantageux que l'histoire leur fasse à tous d'utiles leçons; que d'une main non suspecte elle leur présente un miroir fidèle de leurs devoirs et de leurs obligations, et qu'elle leur fasse entendre qu'ils sont tous pour leurs inférieurs, et non leurs inférieurs pour eux.

Ainsi l'histoire, quand elle est bien enseignée, devient une école de morale pour tous les hommes. Elle décrie les vices; elle démasque les fausses vertus; elle détrompe des erreurs et des préjugés populaires; elle dissipe le prestige enchanteur des richesses et de tout ce vain éclat qui éblouit les hommes; et démontre, par mille exemples plus persuasifs que tous les raison-

nements, qu'il n'y a de grand et de louable que l'honneur et la probité. De l'estime et de l'admiration que les plus corrompus ne peuvent refuser aux grandes et belles actions qu'elle leur présente, elle fait conclure que la vertu est donc le véritable bien de l'homme, et qu'elle seule le rend véritablement grand et estimable. Elle apprend à respecter cette vertu [1], et à en démêler la beauté et l'éclat à travers les voiles de la pauvreté, de l'adversité, de l'obscurité, et même quelquefois du décri et de l'infamie : comme, au contraire, elle n'inspire que du mépris et de l'horreur pour le crime, fût-il revêtu de pourpre, tout brillant de lumière, et placé sur le trône.

Mais, pour me borner à ce qui est de mon dessein, je regarde l'histoire comme le premier maître qu'il faut donner aux enfants, également propre à les amuser et à les instruire, à leur former l'esprit et le cœur, à leur enrichir la mémoire d'une infinité de faits aussi agréables qu'utiles. Elle peut même beaucoup servir [2], par l'attrait du plaisir qui en est inséparable, à piquer la curiosité de cet âge avide d'apprendre, et à lui donner du goût pour l'étude. Aussi, en matière d'éducation, c'est un principe fondamental et observé

[1] « Sed si, quemadmodùm visus oculorum quibusdam medicamentis acui solet et repurgari : sic et nos, si aciem animi liberare impedimentis voluerimus, poterimus perspicere virtutem, etiam obrutam corpore, etiam paupertate oppositâ, et humilitate et infamiâ objacentibus : cernemus, inquam, pulchritudinem illam, quamvis sordido obtectam. Rursùs æquè malitiam et ærumnosi animi veternum perspiciemus, quamvis multus circà divitiarum radiantium splendor impediat, et intuentem, hinc honorum, illinc magnarum potestatum falsa lux verberet. » (SEN. *Epist.* 115.)

[2] « Fatendum in ipsis rebus quæ discuntur et cognoscuntur, invitamenta inesse, quibus ad discendum cognoscendumque moveamur. » (CIC. *de Fin. bon. et mal.* lib. 5, n. 25.)

dans tous les temps, que l'étude de l'histoire doit précéder toutes les autres et leur préparer la voie. Plutarque nous apprend que le vieux Caton, ce célèbre censeur, dont le nom et la vertu ont tant fait d'honneur à la république romaine, et qui prit un soin particulier d'élever par lui-même son fils sans vouloir s'en reposer sur le travail des maîtres, composa exprès pour lui, et écrivit de sa propre main, en gros caractères, de belles histoires, afin, disait-il, que cet enfant, dès le plus bas âge, fût en état, sans sortir de la maison paternelle, de faire connaissance avec les grands hommes de son pays, et de se former sur ces anciens modèles de probité et de vertu.

Il n'est pas nécessaire que je m'arrête plus longtemps à prouver l'utilité de l'histoire; c'est un point dont on convient assez généralement, et que peu de personnes révoquent en doute. L'important est de savoir ce qu'il faut observer pour rendre cette étude utile, et pour en tirer tout le fruit qu'on en doit attendre. C'est ce que je vais essayer de faire.

Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire sur l'histoire, je diviserai ce traité en quatre parties. La première sera sur le goût de la solide gloire et de la véritable grandeur, et servira à précautionner les jeunes gens contre les fausses idées que l'étude même de l'histoire pourrait leur donner sur ce sujet. La seconde regardera l'histoire sainte. La troisième traitera de l'histoire profane. Dans la dernière je dirai quelque chose de la fable, de l'étude des antiquités grecques et romaines, des auteurs où l'on doit puiser la connaissance de l'histoire, et de l'ordre dans lequel on les doit lire. Division de l'ouvrage.

Je ne parle point ici de l'histoire de France, parce que l'ordre naturel demande que l'on fasse marcher l'histoire ancienne avant la moderne, et que je ne crois pas qu'il soit possible [1] de trouver du temps, pendant le cours des classes, pour s'appliquer à celle de la France. Mais je suis bien éloigné de regarder cette étude comme indifférente; et je vois avec douleur qu'elle est négligée par beaucoup de personnes, à qui pourtant elle serait fort utile, pour ne pas dire nécessaire. Quand je parle ainsi, c'est à moi-même le premier que je fais le procès, car j'avoue que je ne m'y suis point assez appliqué; et j'ai honte d'être en quelque sorte étranger dans ma propre patrie, après avoir parcouru tant d'autres pays. Cependant notre histoire nous fournit de grands modèles de vertu, et un grand nombre de belles actions, qui demeurent la plupart ensevelies dans l'obscurité, soit par la faute de nos historiens, qui n'ont pas eu, comme les Grecs et les Romains [2], le talent de les faire valoir; soit par une suite du mauvais goût qui fait qu'on est plein d'admiration pour les choses qui sont éloignées de notre temps et de notre pays, pendant que nous demeurons froids et indifférents pour celles qui se passent sous nos yeux et dans le siècle où nous vivons. Si l'on n'a pas le temps d'enseigner aux jeunes gens dans les

[1] Ce que Rollin jugeait impossible, se pratique maintenant avec succès dans l'Université. L'histoire de France est étudiée par les élèves de seconde et de rhétorique: un jeune homme ne sort plus du collége sans avoir la moindre teinture de l'histoire de son pays. — L.

[2] « Quia provenêre ibi magna scriptorum ingenia : per terrarum orbem (veterum) facta pro maximis celebrantur. » (SALL. in *Bello Catilin.*)

classes l'histoire de France, il faut tâcher au moins de leur en inspirer du goût, en leur en citant de temps en temps quelques traits qui leur fassent naître l'envie de l'étudier quand ils en auront le loisir.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR LE GOUT DE LA SOLIDE GLOIRE ET DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

Tout le monde convient qu'un des premiers soins de quiconque pense à former les jeunes gens dans l'étude des belles-lettres, c'est d'établir d'abord des principes et des règles du bon goût qui leur puissent servir de guides dans la lecture des auteurs. Il est d'autant plus nécessaire de leur donner un pareil secours pour l'histoire, qui peut être regardée comme une étude de morale et de vertu, qu'il est infiniment plus important de juger sainement de la vertu que de l'éloquence; et qu'il est beaucoup moins honteux et moins dangereux de se méprendre sur les règles du discours que sur celles des mœurs.

Notre siècle, et encore plus notre nation, ont un besoin extrême d'être détrompés d'une infinité d'erreurs et de faux préjugés, qui deviennent tous les jours de plus en plus dominants, sur la pauvreté et les richesses, sur la modestie et le faste; sur la simplicité des bâtiments et des meubles, et sur la somptuosité et la magnificence; sur la frugalité, et les raffinements de la bonne chère; en un mot, sur presque tout ce qui fait l'objet du mépris ou de l'admiration

des hommes. Le goût public [1] devient sur cela la règle des jeunes gens. Ils regardent comme estimable ce qui est estimé de tous. Ce n'est pas la raison, mais la coutume qui les guide. Un seul mauvais [2] exemple serait capable de corrompre l'esprit des jeunes gens, susceptibles de toutes sortes d'impressions : que n'y a-t-il donc point à craindre pour eux dans un temps où les vices sont passés en usage, et où la cupidité s'efforce [3] d'éteindre tout sentiment d'honneur et de probité !

Quel besoin n'ont-ils pas de cette science [4], dont le principal effet est de dissiper les faux préjugés, qui nous séduisent parce qu'ils nous plaisent; de nous guérir et de nous délivrer des erreurs populaires que nous avons sucées avec le lait; de nous apprendre à faire le discernement du vrai et du faux, du bon et du mauvais, de la solide grandeur et d'une vaine enflure; et d'empêcher que la contagion [5] du mauvais exemple

[1] « Recti apud nos locum tenet error, ubi publicus factus est. » (Sen. *Epist.* 123.)

« Nulla res nos majoribus malis implicat, quàm quòd ad rumorem componimur : optima rati ea, quæ magno assensu recepta sunt... nec ad rationem, sed ad similitudinem vivimus. » (Id. lib. *de Vita beata*, cap. 1.)

[2] « Unum exemplum, aut luxuriæ, aut avaritiæ, multùm mali facit... quid tu accidere his moribus credis in quos publicè factus est impetus?... adeò nemo nostrûm ferre impetum vitiorum tam magno comitatu venientium potest. » (Id. *Epist.* 7.)

« Desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores sunt. » (Id. *Epist.* 39.)

[3] « Certatur ingenti quodam nequitiæ certamine : major quotidiè peccandi cupiditas, minor verecundiæ est. » (Id. *de Ira*, lib. 2, cap. 8.)

[4] « Sapientia animi magistra est... Quæ sint mala, quæ videantur, ostendit. Vanitatem exuit mentibus, dat magnitudinem solidam : nec ignorari sinit, inter magna quid intersit et tumida. » (Id. *Epist.* 90.)

« Inducenda est in occupatum locum virtus, quæ mendacia contra verum placentia exstirpet; quæ nos a populo, cui nimis credimus, separet, ac sinceris opinionibus reddat. » (Id. *Epist.* 94.)

[5] « Tanta est corruptela malæ con-

et des coutumes vicieuses n'infecte l'esprit des jeunes gens, et n'étouffe en eux les heureuses semences de bien et de vertu qu'on y remarque! C'est dans cette science [1], qui consiste à juger des choses, non par l'opinion commune mais par la vérité, non par ce qu'elles paraissent au-dehors mais par ce qu'elles sont réellement, que Socrate mettait toute la sagesse de l'homme.

J'ai donc cru devoir commencer ce traité sur l'histoire par établir des principes et des règles pour juger sainement des belles et des bonnes actions, pour bien discerner en quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur, et pour démêler précisément ce qui est digne d'estime et d'admiration et ce qui ne mérite que l'indifférence et le mépris. Sans ces règles, les jeunes gens peu précautionnés, n'ayant pour guides que leurs propres penchants ou les opinions populaires, pourraient prendre pour modèle tout ce qui est conforme à ces fausses idées, et se remplir des passions et des vices de ceux dont l'histoire rapporte des actions éclatantes, qui ne sont pas toujours vertueuses ni estimables.

Il n'y a, à proprement parler, que l'Évangile et la parole de Dieu qui puissent nous prescrire des règles sûres et invariables pour juger sainement de toutes choses; et il semble que c'est uniquement dans un fonds si riche que je devrais puiser les instructions que j'entreprends de donner aux jeunes gens sur un

suetudinis, ut ab ea tanquam igniculi exstinguantur a natura dati, exorianturque et confirmentur vitia contraria. » (Cic. *de Leg.* lib. 1, n. 33.)

[1] « Socrates hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere. » (Senec. *Epist.* 71.)

sujet si important. Mais, afin de leur faire mieux comprendre combien les erreurs que je combats ici sont condamnables, et combien elles sont contraires même à la droite raison, je ne tirerai mes principes que du paganisme, qui nous enseignera que ce qui rend l'homme véritablement grand et digne d'admiration, ce n'est point les richesses, la magnificence des bâtiments, la somptuosité des habits ou des meubles, le luxe de la table, l'éclat des dignités ou de la naissance, la réputation, les actions brillantes, telles que les victoires et les conquêtes, ni même les qualités de l'esprit les plus estimables; mais que c'est par le cœur que l'homme est tout ce qu'il est [1], et que, plus il aura un cœur véritablement grand et généreux, plus il aura de mépris pour tout ce qui paraît grand au reste des hommes. Je n'avais d'abord tiré mes exemples que de l'histoire ancienne : mais des personnes habiles et intelligentes m'ont conseillé d'y en ajouter d'autres, tirés de l'histoire moderne, et sur-tout de celle de France; et elles m'en ont elles-mêmes fourni plusieurs, dont je reconnais ici leur être redevable.

Quoique j'aie puisé tous mes principes et la plupart des exemples dans le paganisme, et que j'aie évité de proposer pour modèles tant de saints illustres que le christianisme nous fournit pour tous les états et toutes les conditions, il ne s'ensuit pas que mon dessein ait été de me borner à des vertus purement païennes. On

[1] « Cogita in te, præter animum, nihil esse mirabile : cui magno nihil magnum est. » (SEN. *Epist.* 8.)
« Hoc nos doce, beatum esse illum, cui omne bonum in animo est..... illum erectum, et excelsum, et mirabilia calcantem. » (Id. *Epist.* 45.)

peut considérer les choses d'une manière plus humaine, sans en examiner la dernière fin et les plus sublimes motifs. On s'élève ainsi par degrés à une vertu plus pure et plus parfaite; et en se rendant attentif et docile à la raison, l'on se prépare à le devenir à la religion et à la foi, qui commandent les mêmes choses, mais en proposant de plus grands motifs et de plus dignes récompenses.

Au reste, je prie le lecteur de se souvenir que cet ouvrage n'est point fait pour les savants, qui sont très-instruits du fond de l'histoire, et qui pourraient trouver ennuyeux ce grand nombre de faits que je cite, parce qu'ils n'ont rien de nouveau pour eux : mais que mon dessein est d'instruire principalement de jeunes étudiants[1], qui souvent n'auront presque d'autre idée de l'histoire que celle que je leur en donne dans ce livre; ce qui m'oblige d'être plus long, de rapporter plus d'exemples, et d'y joindre plus de réflexions que je n'aurais fait sans cela.

§ I. *Richesses. Pauvreté.*

Comme les richesses sont le prix de ce qui est le plus estimé et le plus recherché dans la vie[2], des di-

[1] « Nos institutionem professi, non solùm scientibus ista, sed etiam discentibus tradimus : ideòque paulò pluribus verbis debet haberi venia. » (QUINTIL. lib. II, cap I.)

[2] « Hæc ipsa res tot magistratus, tot judices detinet, quæ magistratus et judices facit, pecunia : quæ ex quo in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit... Admirationem nobis parentes auri argentique fecerunt : et teneris infusa cupiditas altiùs sedit, crevitque nobiscum. Deindè totus populus, in alia discors, in hoc convenit : hoc suspiciunt, hoc suis optant. Denique eò mores redacti sunt, ut paupertas maledicto probroque sit, contempta divitibus, invisa pauperibus. » (SEN. *Epist.* 115.)

gnités, des charges, des terres, des maisons, des ameublements, de la bonne chère, du plaisir, il n'est pas étonnant qu'elles soient elles-mêmes plus estimées et plus recherchées que tout le reste. Ce sentiment, déja trop naturel aux enfants, est nourri et fortifié en eux par tout ce qu'ils voient et par tout ce qu'ils entendent. Tout retentit des louanges des richesses. L'or et l'argent font l'unique ou le principal objet de l'admiration des hommes, de leurs desirs, de leurs travaux. On les regarde comme ce qui fait toute la douceur et la gloire de la vie, et la pauvreté au contraire comme ce qui en fait la honte et le malheur.

Cependant l'antiquité nous fournit un peuple entier (chose étonnante!) qui se récrie contre de tels sentiments. Euripide avait mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminait par cette pensée : « Les richesses font le souverain « bonheur du genre humain; et c'est avec raison qu'elles « excitent l'admiration des dieux et des hommes [1]. » Ces derniers vers révoltèrent tout le peuple d'Athènes. Il s'éleva d'une voix commune contre le poëte, et l'aurait chassé de la ville sur-le-champ, s'il n'avait prié qu'on attendît la fin de la pièce, où le panégyriste des richesses périssait misérablement. Mauvaise et pitoyable excuse! L'impression que de telles maximes font sur l'imagination, étant vive et prompte, n'attend pas les remèdes lents que l'auteur croit y apporter dans la conclusion de la pièce.

Sen. Epist. 115.

Le peuple romain ne pensait pas moins noblement.

[1] Le texte grec de ces vers, dont Sénèque ne rapporte que la traduction latine, se trouve dans l'édition d'Euripide publiée par D. Beck (tom. II, p. 432). — L.

Son ambition était d'acquérir beaucoup de gloire et peu de biens. Chacun cherchait [1], dit un historien, non à s'enrichir, mais à enrichir sa patrie; et ils aimaient mieux être pauvres dans une république riche, qu'être eux-mêmes riches pendant que la république serait pauvre. On sait que c'est à l'école et dans le sein de la pauvreté que furent formés les Camille, les Fabrice, les Curius; et qu'il était ordinaire aux plus grands hommes de mourir sans laisser de quoi fournir aux dépenses de leurs funérailles, ni de quoi doter leurs filles.

Horat. Od. 12, l. 1. [v. 40.]

Telle était aussi la disposition de nos anciens magistrats; et on lit avec plaisir, dans l'histoire des premiers présidents du parlement de Paris, que le célèbre *Jean de La Vaquerie* « mourut plus riche d'honneur et de « réputation que de biens de fortune. Car, ayant laissé « trois filles, héritières seulement de ses vertus, le roi « Louis XI, son maître, pour reconnaissance des ser« vices qu'il lui avait rendus, prit le soin de les marier « selon leur condition, et de ses propres deniers. »

Un mot de l'empereur Valérien nous marque l'estime qu'on faisait encore de la pauvreté dans ces derniers temps de l'empire. Il avait nommé au consulat Aurélien, celui-là même qui depuis fut empereur; et, comme il était pauvre, il chargea le garde du trésor de lui fournir tout l'argent dont il aurait besoin pour les dépenses qu'il fallait faire en entrant dans cette charge, et il lui écrivit en ces termes: « Vous donnerez à Au« rélien [2], que j'ai nommé consul, tout ce qui sera

[1] « Patriæ rem unusquisque, non suam, augere properabat : pauperque in divite, quàm dives in paupere imperio versari malebat. » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 4.)

[2] « Aureliano, cui consulatum

« nécessaire pour les spectacles dont la coutume le « charge. Il mérite ce secours *à cause de sa pauvreté*, « *qui le rend véritablement grand, et qui le met au-* « *dessus de tous les autres.* »

Voilà comme, dans tous les temps et dans tous les états, ont pensé ceux qui avaient l'ame véritablement noble et élevée. Ces grands hommes, persuadés [1] que rien ne marque davantage de la petitesse et de la bassesse d'esprit que d'aimer les richesses, et que rien au contraire n'est plus grand ni plus généreux que de les mépriser, faisaient consister la plus sublime vertu à supporter avec noblesse la pauvreté, et à la regarder comme un avantage et non comme un malheur. Selon eux, le second degré de la vertu consistait à faire un bon usage des richesses, quand on en possédait; et ils pensaient que l'emploi le plus conforme à leur destination, et le plus propre à attirer aux riches l'estime et l'amour des hommes, était de les faire servir au bien de la société. En un mot, ils comptaient ne posséder véritablement que ce qu'ils avaient donné [2].

Cimon, général athénien, ne croyait avoir de grands biens que pour les communiquer à ses citoyens, pour vêtir les uns, et pour soulager la misère des autres. Ce que Philopémen gagnait sur l'ennemi, il ne l'employait qu'à fournir des chevaux ou des armes à ceux de ses Plut.

detulimus, ob paupertatem, quâ ille magnus est, cæteris major, dabis ob editionem Circensium, etc. » (Vopisc. in *Vita imper. Aurel.*)

[1] « Nihil est tam angusti animi tamque parvi, quàm amare divitias: nihil honestius magnificentiusque quàm pecuniam contemnere, si non habeas; si habeas, ad beneficentiam liberalitatemque convertere. » (Cic. lib. I, *Offic.* n. 68.)

[2] « Nihil magis possidere me credam, quàm benè donata. » (Sen. *de Vita beata*, cap. 20.)

« Hoc habeo, quodcumque dedi. » Lib. 6, *de Benef.* cap. 3.)

citoyens qui en manquaient, et à payer la rançon des prisonniers de guerre. Aratus, général des Achéens, se fit universellement aimer, et sauva sa patrie en appliquant les présents qu'il recevait des rois à calmer les divisions qui y régnaient, en acquittant les dettes des uns, en aidant les autres dans leurs besoins, et en rachetant les captifs.

Pour me contenter d'un seul exemple parmi les Romains, Pline le jeune dépense des sommes considéra-
Lib. 2, ep. 4. bles pour le service de ses amis. Il remet à l'un tout
Lib. 3, ep. 11. ce qu'il lui doit. Il acquitte les dettes qu'un autre avait
Lib. 6, ep. 32. contractées pour de justes raisons. Il augmente la dot de la fille d'un autre, afin qu'elle puisse soutenir la di-
Lib. 1, ep. 19. gnité de celui qui la doit épouser. Il fournit à l'un de
Lib. 7, ep. 11 et 14. quoi être chevalier romain. Pour gratifier un autre, il
Lib. 3, ep. 21. lui vend une terre au-dessous de sa valeur. Il donne à un autre[1] de quoi retourner en son pays, pour y finir
Lib. 4, ep. 10. tranquillement ses jours. Il se rend facile dans les dis-
Lib. 8, ep. 2. Lib. 5, ep. 7. cussions de famille, et relâche volontiers de ses droits.
Lib. 6, ep. 3. Lib. 1, ep. 8. Il gratifie sa nourrice d'une petite terre, qui suffit pour
Lib. 4, ep. 13. la faire subsister[2]. Il fait présent à sa patrie d'une bi-
Lib. 1, ep. 8. bliothèque, avec un revenu suffisant pour l'entretenir. Il y fonde les gages des professeurs pour l'instruction de la jeunesse. Il y fait un établissement pour élever les orphelins et les enfants des pauvres, dont il reste encore quelques vestiges jusqu'à ce jour. Et il fait tout cela avec un bien médiocre. Mais sa frugalité était, comme il le déclare lui-même, un riche fonds, qui suppléait à ce qui manquait à son revenu, et qui fournissait à toutes ces libéralités qui nous étonnent dans un

1 Le poëte Martial.

2 La ville de Come.

particulier. *Quod cessat ex reditu, frugalitate suppletur; ex qua, velut ex fonte, liberalitas nostra decurrit.* Lib. 2, ep. 4.

Qu'on demande aux jeunes gens ce qu'ils pensent d'un tel exemple, en leur faisant comparer ce noble et cet aimable usage des richesses avec celui qu'en font ces hommes dénaturés qui vivent comme s'ils n'étaient nés que pour eux seuls; qui n'estiment les biens que parce qu'ils servent d'instruments à leurs passions, pour entretenir leur luxe, l'amour des délices, une vaine ostentation, une curiosité inquiète; qui ne sont d'aucune ressource ni pour leurs proches, ni pour leurs amis, ni pour leurs plus anciens et plus fidèles domestiques, et qui croient ne rien devoir ni au sang, ni à l'amitié, ni à la reconnaissance, ni au mérite, ni à l'humanité, ni même à la patrie.

Hommes illustres de M. Perrault.

M. de Turenne, ayant pris le commandement de l'armée d'Allemagne, trouva les troupes en si mauvais état, qu'il vendit sa vaisselle d'argent pour habiller les soldats, et pour remonter la cavalerie; ce qu'il a fait plus d'une fois. Quoiqu'il n'eût que quarante mille livres de rente de sa maison [1], il ne voulut jamais accepter des sommes considérables que ses amis lui offraient, ni rien prendre à crédit chez les marchands; de peur, disait-il, que, s'il venait à être tué, ils n'en perdissent une bonne partie. Je sais que tous les ouvriers qui travaillaient pour sa maison avaient ordre de porter leurs mémoires avant qu'on partît pour la campagne, et qu'ils étaient payés régulièrement.

Lettres de Boursault.

Pendant qu'il commandait en Allemagne, une ville

[1] Lorsqu'il mourut, on ne trouva pas chez lui quinze cents francs d'argent comptant.

neutre, qui crut que l'armée du roi allait de son côté, fit offrir à ce général cent mille écus pour l'engager à prendre une autre route, et pour le dédommager d'un jour ou deux de marche qu'il en pourrait coûter de plus à l'armée. *Je ne puis en conscience*, répondit M. de Turenne, *accepter cette somme, parce que je n'ai point eu intention de passer par cette ville.*

L'action du grand Scipion en Espagne, lorsqu'il ajouta à la dot d'une jeune princesse qu'il avait faite prisonnière la rançon que ses parents avaient apportée pour la racheter, ne lui a fait guère moins d'honneur que ses plus fameuses conquêtes. Une action toute pareille, du chevalier Bayard, ne mérite pas moins de louange. Quand Bresse fut prise d'assaut sur les Vénitiens, il avait sauvé du pillage une maison où il s'était retiré pour se faire panser d'une blessure dangereuse qu'il avait reçue au siége, et avait mis en sûreté la dame du logis, et ses deux jeunes filles, qui y étaient cachées. A son départ, cette dame, pour lui marquer sa reconnaissance, lui offrit une boîte où il y avait deux mille cinq cents ducats, qu'il refusa constamment. Mais, voyant que son refus l'affligeait d'une manière sensible, et ne voulant pas laisser son hôtesse malcontente de lui, il consentit à recevoir son présent; et, ayant fait venir les deux jeunes filles pour leur dire adieu, il donna à chacune d'elles mille ducats, pour aider à les marier, et laissa les cinq cents qui restaient pour être distribués à des communautés qui auraient été pillées.

Vie du chev. Bayard.

Mais pour mieux concevoir combien le désintéressement a de noblesse et de grandeur, considérons-le, non dans des généraux d'armée et des princes, dont

la puissance et la gloire semblent peut-être relever l'éclat de cette vertu, mais dans des personnes du plus bas rang, à l'égard de qui rien ne peut exciter l'admiration que la vertu même. Un pauvre homme, qui était portier à Milan, chez un maître de pension, trouva un sac où il y avait deux cents écus. Celui qui l'avait perdu, averti par une affiche publique, vint à la pension; et, ayant donné de bonnes preuves que le sac lui appartenait, le portier le lui rendit. Plein de joie et de reconnaissance, il offrit à son bienfaiteur vingt écus, que celui-ci refusa absolument. Il se réduisit donc à dix, puis à cinq. Mais, le trouvant toujours inexorable, *Je n'ai rien perdu*, dit-il d'un ton de colère, en jetant par terre son sac, *je n'ai rien perdu, si vous ne voulez rien recevoir*. Le portier reçut cinq écus, qu'il donna aussitôt aux pauvres.

S. Aug. Serm. 178.

J'ai entendu raconter à un lieutenant-général des armées du roi, que, dans une occasion où les soldats s'amusaient à dépouiller les corps de ceux qui avaient été tués, l'officier qui les commandait, pour les animer à poursuivre vivement l'ennemi, et en même temps pour les dédommager, leur avait jeté quarante ou cinquante pistoles qu'il avait dans sa poche. Le plus grand nombre refusa de prendre part à cette libéralité, qu'ils trouvaient déshonorante pour eux, comme s'ils avaient besoin de présents pour faire leur devoir et pour servir leur roi. Feu M. de Louvois, ayant été informé de cette action, les combla de louanges, leur fit distribuer à chacun une certaine somme à la vue des troupes, et eut soin de les avancer dans l'occasion.

Chacun sent bien, en lisant de telles histoires, l'effet qu'elles produisent sur son cœur. Que l'on compare

une conduite si noble et si généreuse, avec la bassesse de sentiments de tant de personnes qui ne cherchent et n'estiment dans les grandes places que l'occasion et la facilité de s'enrichir, et l'on n'aura pas de peine à conclure, avec Cicéron, qu'il n'y a point de vice plus infamant, sur-tout pour ceux qui sont constitués en dignité et chargés de procurer le bien des autres, que l'avarice. *Nullum igitur vitium tetrius quàm avaritia, præsertim in principibus, et rempublicam gubernantibus. Habere enim quæstui rempublicam, non modò turpe est, sed sceleratum etiam et nefarium.*

De Offic. l. 2, n. 77.

Cette attache à l'argent est un défaut qui déshonore aussi infiniment les gens de lettres, comme au contraire rien ne leur fait plus d'honneur que de regarder avec indifférence les richesses.

Sénèque, après avoir fait de si fréquents et de si magnifiques éloges de la pauvreté, avait bien raison de se reprocher à lui-même [1] l'indigne attachement qu'il avait pour les biens, et ces acquisitions sans nombre qu'il avait faite de terres, de jardins et de maisons magnifiques, ne craignant point d'employer pour cela les usures les plus criantes, et de déshonorer entièrement, sinon la philosophie, du moins le philosophe.

Lib. de Vita beata, cap. 17-23.

Tout ce qu'il dit dans un de ses traités, pour justifier sa conduite, ne fera jamais croire qu'il était sans attache pour les biens, et qu'il ne leur avait donné entrée que dans sa maison et non dans son cœur. *Sapiens*

[1] « Ubi est, *dit-il en parlant à Néron*, animus ille modicis contentus? Tales hortos instruit, et per hæc suburbana incedit, et tantis agrorum spatiis, tam lato fœnore exuberat? » (Tac. *Annal.* lib. 14, cap. 53.)

non amat divitias, sed mavult; non in animum illas, sed in domum recipit.

Je suis fâché qu'Amyot, qui, dans son siècle, a fait tant d'honneur à la littérature, ait terni un peu sa gloire par cette rouille de l'avarice. C'était un pauvre garçon, fils, à ce que l'on croit, d'un boucher, et qui s'était avancé par son mérite. Il était devenu évêque d'Auxerre, et grand-aumônier de France. Charles IX, qu'il avait élevé et instruit, l'appelait toujours son maître; et, se jouant quelquefois avec lui, il lui reprochait, en riant, son avarice. Un jour qu'Amyot demandait un bénéfice de grand revenu, ce prince lui dit: *Eh! quoi, mon maître! vous disiez que, si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content; je crois que vous les avez et plus. Sire*, répondit-il, *l'appétit vient en mangeant.* Et toutefois il obtint ce qu'il desirait. Il mourut riche de plus de deux cent mille écus.

Dictionnaire de Bayle.

Nous avons, dans l'université, un homme que je n'ose nommer, parce qu'il est encore en vie, mais dont je ne puis passer sous silence le noble et rare désintéressement. Après avoir enseigné, avec beaucoup de réputation, la philosophie dans le collége de Beauvais, où il avait été élevé comme enfant de la maison, et dont il fut depuis désigné principal; dans le temps même qu'il remplissait la première dignité de l'université, il fut appelé à la cour, pour travailler à l'éducation du prince qui occupe maintenant le trône d'Espagne; et, depuis, il a eu l'honneur d'être employé auprès de notre jeune roi actuellement régnant. Les deux cours de France et d'Espagne se sont empressées de lui marquer leur reconnaissance, en lui offrant des

bénéfices et des pensions, qu'il a toujours constamment refusés, alléguant pour raison que ses gages lui suffisaient, et beaucoup au-delà, pour vivre selon son état, dans lequel ses différents emplois, quelque éclatants qu'ils fussent, ne lui ont jamais rien fait changer [1].

§ II. *Bâtiments.*

Il est rare de juger sainement de ce qui brille au-dehors, et de ce qui frappe les yeux par un éclat extérieur. Il y a peu de personnes qui entendent parler des fameuses pyramides d'Égypte, sans être transportées d'admiration, et sans se récrier sur la grandeur et sur la magnificence des princes qui les bâtirent. Je ne sais si cette admiration est bien fondée, et si ces masses énormes de bâtiments, qui coûtèrent des sommes immenses, qui firent périr un nombre infini d'hommes employés à ces travaux, et qui n'étaient que pour la pompe et l'ostentation [2], sans être destinés à aucun usage solide; si, dis-je, de tels bâtiments méritent qu'on en parle avec tant d'éloges.

La vraie élévation ne consiste pas à desirer ou à faire ce qu'une imagination déréglée, ou une erreur populaire représente comme grand et magnifique. Elle ne consiste pas à tenter des choses difficiles par l'attrait même de la difficulté. Elle ne se sent pas excitée par l'idée du merveilleux et par le plaisir de surmonter l'impossible, comme l'histoire l'a remarqué de

[1] Il s'appelait *Vittement*. Sa mort, arrivée depuis quelques années, permet de le nommer.

[2] « Pyramides regum pecuniæ otiosa ac stulta ostentatio. » (Plin. *Hist. nat.* lib. 36, cap. 12.)

Néron, à qui tout ce qui était sans apparence se montrait sous l'idée de grandeur. *Erat incredibilium cupitor.* Tacit. Ann. lib. 15, c. 42.

Cicéron ne trouve d'ouvrages et de bâtiments véritablement dignes d'admiration que ceux qui ont pour but l'utilité publique : des aqueducs, des murailles de villes, des citadelles, des arsenaux, des ports de mer. De Offic. l. 2, n. 60.

Il remarque que Périclès, le premier homme de la Grèce, fut justement blâmé d'avoir épuisé le trésor public pour embellir la ville d'Athènes et l'enrichir d'ornements superflus. Les Romains, dès la fondation de l'empire, eurent un goût bien différent. Ils visaient au grand, mais dans les choses qui regardent ou la religion, ou l'utilité publique. Tite-Live remarque que, sous Tarquin-le-Superbe, on acheva un ouvrage[1] pour faire écouler les eaux de la ville, et que l'on bâtit les fondements du Capitole, avec une magnificence que les siècles postérieurs ont eu de la peine à égaler ; et aujourd'hui l'on admire encore la beauté et la solidité des grands chemins construits par les Romains en différents endroits, et qui subsistent presque dans leur entier depuis tant de siècles. Ibid. Lib. 1, n. 56.

Il faut à peu près porter le même jugement par rapport aux bâtiments des particuliers. Cicéron, en examinant quelle doit être la maison d'un homme constitué en charge, et qui tient un rang distingué dans l'état, veut qu'on y cherche, avant tout, l'utilité et l'usage : à quoi l'on peut ajouter une seconde vue, qui regarde la commodité et la dignité ; mais[2] il re- De Offic. l. 2, n. 138.

[1] La *Cloaca maxima*, qui subsiste encore de nos jours. — L.

[2] « Cavendum est etiam præsertim si ipse ædifices, ne extra modum sumptu et magnificentiâ prodeas : quo in genere multùm mali etiam in

commande sur-tout d'y éviter une somptuosité et une magnificence dont l'exemple ne manque jamais de devenir contagieux et funeste, chacun se piquant dans ce genre, non-seulement d'atteindre, mais de surpasser les autres. Lucullus, dit Cicéron, a-t-il beaucoup d'imitateurs de ses excellentes qualités? mais combien n'en a-t-il point pour ce qui regarde la somptuosité des bâtiments! On pourrait citer de notre temps beaucoup de familles qui ont été ou entièrement ruinées, ou notablement incommodées par la fureur de bâtir, soit à la ville, soit à la campagne, des maisons magnifiques, qui absorbent le bien le plus liquide d'une famille, et passent bientôt à des étrangers qui profitent de la folie des premiers maîtres. Et c'est ce qui doit porter les personnes chargées de l'éducation des jeunes gens à les précautionner de bonne heure contre un goût si commun et si dangereux.

Les anciens Romains en étaient bien éloignés. Plutarque, dans la vie de Paul Émile, fait mention d'un Ælius Tubéron, grand homme de bien [1], dit-il, et qui soutint la pauvreté plus noblement et plus généreusement que nul autre Romain. Ils étaient seize proches parents, tous du nom et de la famille Ælia, qui n'avaient qu'une petite maison à la ville et autant à la campagne, où ils vivaient tous ensemble avec leurs femmes et un grand nombre de petits enfants.

Cic. de Off. lib. 1 n. 139. Chez ces anciens Romains ce n'était point la maison qui faisait honneur au maître, mais le maître qui fai-

exemplo est. Studiosè enim plerique, præsertim in hac parte, facta principum imitantur : ut L. Luculli summi viri virtutem quis? at quàm multi villarum magnificentiam imitati sunt! » (Cic. *de Offic.* lib 1, n. 140.)

[1] Ἀνὴρ ἄριστος, καὶ μεγαλοπρεπέστατα Ῥωμαίων πενίᾳ χρησάμενος.

sait honneur à la maison. Une cabane [1] chez eux devenait aussi auguste qu'un temple, parce que la justice, la générosité, la probité, la bonne foi, l'honneur, y habitaient; et peut-on appeler petite une maison qui renfermait tant et de si grandes vertus?

Le goût pour la modestie des bâtiments et l'éloignement de toute somptuosité en ce genre a passé de la république à l'empire, et des particuliers aux empereurs même.

Trajan mettait sa gloire à édifier peu, afin d'être plus en état d'entretenir les anciens édifices. *Idem tam parcus in ædificando, quàm diligens in tuendo.* Il ne faisait point cas de tout ce qu'on donne à l'ostentation et à la vanité. Il connaissait [2], dit Pline, en quoi consistait la véritable gloire d'un prince. Il savait que des statues, des arcs de triomphe, des bâtiments sont sujets à périr par les flammes, par le temps, par la fantaisie d'un successeur; mais que celui qui méprise l'ambition, qui modère ses passions, qui donne des bornes à une puissance qui n'en a point, est loué de tout le monde durant sa vie, et encore plus après sa mort lorsque personne n'est contraint de le louer. Plin. in Panegyr.

L'événement fit voir qu'il avait pensé juste. Alexan-

[1] « Istud humile tugurium.... jam omnibus templis formosius erit, quum illic justitia conspecta fuerit, quum continentia, quum prudentia, pietas, omnium officiorum rectè dispensandorum ratio. Nullus angustus est locus, qui hanc tam magnarum virtutum turbam capit. » (SEN. *de Consol. ad Helv.* cap. 9.

[2] « Scis ubi vera principis, ubi sempiterna sit gloria : ubi sint honores in quos nihil flammis, nihil senectuti, nihil successoribus liceat. Arcus enim, et statuas, aras etiam templaque demolitur et obscurat oblivio, negligit carpitque posteritas. Contrà, contemptor ambitionis, et infinitæ potestatis domitor ac frenator animus, ipsâ vetustate florescit, nec ab ullis magis laudatur, quàm quibus minimè necesse est. »

dre Sévère, ayant fait rétablir plusieurs ouvrages de Trajan, y fit remettre par-tout le nom de ce prince, sans souffrir qu'on y substituât le sien. Tous les grands empereurs ont eu la même modération; et l'on voit encore aujourd'hui qu'il y a beaucoup plus de médailles frappées à la gloire des princes qui ont réparé les édifices publics et les monuments de leurs prédécesseurs, qu'à l'honneur de ceux qui en ont fondé de nouveaux.

Suetonius. Nous avons déja remarqué ailleurs qu'Auguste, pendant près de cinquante ans de règne, se contenta toujours du même appartement et des mêmes meubles.

Id. in Vita Vesp. c. 2. Vespasien et Tite se firent un honneur et un plaisir de conserver, à la campagne, le petite habitation qui leur venait de leurs pères, sans y faire aucun changement.

Ces maîtres du monde ne se trouvaient pas logés trop à l'étroit dans une maison qui n'avait été bâtie que pour un simple particulier. On voit encore aujourd'hui les vestiges de la maison de campagne d'Adrien[1],

[1] Je ne sais de quelle maison de campagne Rollin veut parler; car la *Villa Adriana*, ou *maison de Campagne d'Adrien*, dont les vestiges subsistent encore au pied de la colline de Tivoli, devait être d'une magnificence extraordinaire. Cet empereur la fit construire au retour de ses voyages: il voulut y réunir tout ce qu'il avait remarqué de plus curieux dans la Grèce, en Égypte et en Asie. Aussi renfermait-elle une infinité d'édifices, dont il reste encore des ruines considérables dans une enceinte de plus de 7 milles. Elle contenait trois théâtres, dont l'un est encore assez bien conservé; un hippodrome, entouré de portiques; le *Pécile*, imité de celui d'Athènes; une naumachie; une bibliothèque; les temples de Vénus et de Diane; le palais impérial; le temple d'Apollon; le quartier des gardes Prétoriennes, appelé vulgairement *Cento Camerelle;* les Thermes; le temple de Sérapis, et un grand nombre d'autres. On a trouvé dans cette enceinte une quantité extraordinaire de marbres qui attestent l'antique magnificence de cette *Villa*. — L.

qui ne passe pas la grandeur de nos maisons ordinaires, et qui n'égale point celle de plusieurs particuliers de nos jours.

Maintenant des hommes qui n'ont d'autre mérite que leurs richesses (et souvent sortis de quelle origine!) bâtissent à la ville et à la campagne de superbes palais. Malheur à quiconque se trouve près d'eux ! tôt ou tard la maison, la vigne et l'héritage du voisin sont absorbés dans ces vastes bâtiments, et servent à agrandir leurs jardins et leurs parcs.

Ce que l'histoire nous apprend du cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen, et ministre d'état sous Louis XII, est un exemple bien rare. Un gentilhomme de Normandie avait une terre voisine de la belle maison de Gaillon, qui dès-lors appartenait à l'archevêché de Rouen. Il n'avait point d'argent pour marier sa fille; et, afin d'en trouver, il offrit au cardinal de vendre sa terre à vil prix. Un autre aurait peut-être profité de cette occasion; mais le cardinal, sachant le motif du gentilhomme, lui laissa sa terre, et lui donna l'argent dont il avait besoin. Vie du card. d'Amboise par Baudier.

Nous avons eu de nos jours un prince dont la France regrettera éternellement la perte par beaucoup d'autres endroits, et en particulier à cause de l'éloignement extrême qu'il avait pour tout faste et pour toute dépense inutile. On lui proposait d'embellir un appartement par des cheminées plus ornées et plus à la mode: comme il n'y avait point de nécessité, il aima mieux conserver les anciennes. Un bureau de quinze cents livres, qu'on lui conseillait d'acheter, lui parut d'un trop grand prix; il en fit chercher un vieux dans le garde-meuble, et il s'en contenta. Il en était ainsi de tout; Mgr. le duc de Bourgogne.

et le motif de cette épargne était de se mettre en état de faire de plus grandes libéralités. Quelle bénédiction pour un royaume, et quel présent du ciel qu'un prince de ce caractère! En fait de solide gloire et de véritable grandeur, combien un tendre amour pour les peuples, qui va jusqu'à s'épargner tout pour les soulager, est-il préférable à toute la magnificence des plus superbes bâtiments !

C'est ce que le roi Louis XIV, près de mourir, c'est-à-dire dans un temps où l'on juge sainement des choses, fit entendre au roi actuellement régnant. Entre plusieurs autres avis qu'il lui donna [1], dont on a cru avec raison devoir conserver à jamais la mémoire, *J'ai trop aimé la guerre*, lui dit-il, *ne m'imitez pas en cela, non plus que dans les trop grandes dépenses que j'ai faites*. Dans le dernier entretien qu'il eut à Sceaux, tête-à-tête avec son petit-fils, qui partait pour l'Espagne, il lui avait recommandé la même chose; et le roi d'Espagne a rapporté à une personne [2] de qui l'on tient ceci, que son grand-père lui avait dit ces paroles les larmes aux yeux.

§ III. *Ameublements. Habillements. Équipages.*

Rien de tout cela ne rend un homme plus grand ni plus estimable, parce que rien de tout cela ne fait partie de lui-même, mais est hors de lui, et lui est entièrement étranger. Cependant voilà en quoi la plupart des hommes font consister leur grandeur. Ils se regardent comme confondus et incorporés avec tout

[1] *Dernières paroles de Louis XIV au roi Louis XV*, de l'imprimerie du cabinet du roi.

[2] A. M. Vittement.

ce qui les environne, ameublements, habillements, équipages. Ils enflent et grossissent le plus qu'ils peuvent, par tout cet appareil, l'idée qu'ils se forment d'eux-mêmes : par là ils s'estiment fort grands, et se flattent de paraître tels aux yeux des autres.

Mais, pour juger sainement de leur grandeur [1], il faut les examiner en eux-mêmes, et mettre à l'écart, pour quelques moments, leur train et leur suite; on reconnaît pour-lors qu'ils ne paraissent grands et élevés que parce qu'on les considérait sur leur base. Quand ils sont réduits à eux seuls, à leur propre fonds, à leur juste mesure, ce vain fantôme disparaît. Ils sont riches et parés au-dehors comme le sont les murailles de leurs appartements : au-dedans ce n'est souvent que petitesse, que bassesse, que pauvreté, que vide affreux de tout mérite; et quelquefois même cet éclat extérieur cache les plus grands crimes et les plus honteux désordres.

Dieu [1], dit quelque part Sénèque, ne pouvait mieux décrier ni dégrader tous ces biens extérieurs qui font

[1] « Nemo istorum quos divitiæ honoresque in altiore fastigio ponunt, magnus est. Quare ergo magnus videtur? Cum basi illum suâ metiris... Hoc laboramus errore, sic nobis imponitur, quòd neminem æstimamus eo quod est, sed adjicimus illi et ea quibus adornatus est. Atqui, quum voles veram hominis æstimationem inire, et scire qualis sit, nudum inspice. Ponat patrimonium, ponat honores, et alia fortunæ mendacia. » (SEN. *Epist.* 76.)

« Auro illos, argento, et ebore ornavi : intùs boni nihil est. Isti, quos pro felicibus adspicitis, si, non quà occurrunt, sed quà latent, videritis, miseri sunt, sordidi, turpes, ad similitudinem parietum suorum extrinsecùs culti. Itaque, dum illis licet stare, et ad arbitrium suum ostendi, nitent et imponunt : quum aliquid incidit quod disturbet ac detegat, tunc apparet quantùm altæ ac veræ fœditatis alienus splendor absconderit. » (Id. lib. *de Provid.* cap. 6.)

[2] « Nullo modo magis potest Deus concupita traducere, quàm si illa ad turpissimos defert, ab optimis abigit. » (Ibid. cap. 5.)

l'objet de nos vœux, qu'en les accordant souvent, comme il fait, à des misérables et à des scélérats, et en les refusant pour l'ordinaire aux plus gens de bien. En effet, où ceux-ci en seraient-ils réduits, si l'on ne jugeait des hommes que par le dehors? Et combien de fois le plus solide mérite a-t-il été méconnu et exposé même au mépris, parce qu'il était caché sous un vil habit et sous un extérieur peu frappant!

Plut. in Vita Philop. [§ 2].

Philopémen, le plus grand homme de guerre qui de son temps fût dans la Grèce, qui illustra si fort la république des Achéens par son rare mérite, et que les Romains mêmes ont appelé, par admiration, le dernier des Grecs; Philopémen, dis-je, était pour l'ordinaire vêtu fort simplement, et marchait assez souvent sans suite et sans train. Il arriva seul en cet état dans la maison d'un ami qui l'avait invité à prendre un repas chez lui. La maîtresse du logis, qui attendait le général des Achéens, le prit pour un domestique, et le pria de vouloir bien l'aider à faire la cuisine, parce que son mari était absent. Philopémen quitta sans façon son manteau, et se mit à fendre du bois. Le mari étant survenu dans cet instant, s'écria, dans la surprise que lui causa un tel spectacle : Qu'est-ce donc [1], seigneur Philopémen, et que veut dire ceci? C'est, répliqua-t-il, que je paie l'intérêt de ma mauvaise mine.

Id. in Apophth. [p. 199].

Scipion Émilien, pendant cinquante-quatre ans qu'il vécut, ne fit aucune acquisition, et ne laissa en mourant que quarante-quatre marcs de vaisselle d'argent, et trois marcs de vaisselle d'or [2], quoiqu'il eût été le

[1] Τί τοῦτο (ἔφη), Φιλοποίμην; Τί γὰρ ἄλλο (ἔφη δωρίζων ἐκεῖνος), ἢ κακᾶς ὄψεως δίκας δίδωμι.

[2] Plutarque dit 33 livres d'argent

maître de toutes les richesses de Carthage, et qu'il eût enrichi ses soldats plus qu'aucun autre général d'armée. Ayant été député par le sénat romain, avec un plein pouvoir pour remettre le bon ordre dans les villes et dans les provinces, et pour être l'inspecteur des nations et des rois, quoiqu'il fût né d'une des plus illustres maisons de Rome, qu'il eût été adopté dans une des plus riches, et qu'il eût un si auguste caractère à soutenir au nom de l'empire romain, il ne mena avec lui qu'un ami [1], encore était-ce un philosophe, et cinq domestiques; l'un desquels étant mort dans le voyage, il se contenta des quatre qui lui restaient, jusqu'à ce qu'il en eût fait venir un de Rome pour le remplacer. Aussitôt qu'il fut arrivé à Alexandrie avec cette médiocre suite, la renommée le découvrit, malgré les précautions que sa modestie avait prises, et attira au-devant de lui toute la ville à la descente du vaisseau. Sa personne seule [2], sans autre escorte que celle de ses vertus, de ses exploits et de ses triomphes, lui suffit pour faire disparaître, même aux yeux du peuple, le vain éclat du roi d'Égypte qui était venu à sa rencontre avec toute sa cour, et pour attirer sur lui seul les yeux, les acclamations et les applaudissements de tout le monde.

Ces exemples nous apprennent qu'on ne doit point Sen. Epist. 77.

et 2 livres d'or: la livre d'argent valait 84 deniers, la livre d'or, 1000 deniers; Scipion a donc laissé la valeur de 4772 deniers, environ 3907 francs; à quoi il faut ajouter le prix du travail. On voit que Scipion n'avait que pour environ 5000 francs de vaisselle. — L.

[1] Panétius.

[2] « Quum per socios et exteras gentes iter faceret, non mancipia, sed victoriæ numerabantur; nec, quantùm auri et argenti, sed quantùm amplitudinis pondus secum ferret, æstimabatur. » (VAL. MAX. lib. 4, cap. 3, n. 13.)

juger des hommes par le dehors, comme on n'estime point un cheval par sa parure. Un rare mérite peut être caché sous un vil habit, comme un vêtement précieux peut couvrir de grands vices. Ils nous montrent, en second lieu, qu'il faut plus de courage et de force d'esprit qu'on ne pense, pour se mettre au-dessus des opinions populaires, et pour ne point être touché d'une espèce de honte qu'il a plu au monde d'attacher à une manière de vivre simple, pauvre, frugale. Sénèque, tout philosophe qu'il était, ou qu'il voulait paraître, avait conservé quelque chose de cette mauvaise honte; et il en fait lui-même l'aveu [1], au sujet d'un chariot de paysan dont il se servait quelquefois pour aller à sa maison de campagne, mais qui le faisait rougir malgré lui quand d'honnêtes gens le rencontraient sur le chemin dans cet équipage : preuve certaine, dit-il, qu'il n'était pas bien sincèrement convaincu de tout ce qu'il avait dit et écrit sur les avantages d'une vie pauvre et frugale. Celui qui rougit d'un chariot de paysan, ajoute-t-il, fait donc cas d'un chariot magnifique. C'est avoir fait peu de progrès dans la vertu, que de n'oser se déclarer ouvertement pour la pauvreté et la frugalité, et d'être encore attentif à ce que diront les passants.

Plut. in Vita Ages. [§ 12]. Agésilas, roi de Lacédémone, était en cela plus philosophe que Sénèque. L'éducation de Sparte l'avait

[1] « Vix a me obtineo, ut hoc vehiculum velim videri meum. Durat adhuc perversa recti verecundia. Quoties in aliquem comitatum lautiorem incidimus, invitus erubesco : quod argumentum est, ista quæ probo, quæ laudo, nondùm habere certam fidem et immobilem. Qui sordido vehiculo erubescit, pretioso gloriatur. Parùm adhuc profeci ; nondùm audeo frugalitatem palàm ferre : etiam nunc curo opiniones viatorum. » (SEN. *Epist.* 87.)

aguerri contre cette mauvaise honte. Pharnabaze, gouverneur de l'une des provinces du roi de Perse, avait souhaité traiter de la paix avec lui. L'entrevue se fit en pleine campagne. Le premier parut avec tout le faste et tout le luxe de la cour des Perses. Il était vêtu d'une robe de pourpre brodée d'or et d'argent. On étendit par terre de superbes tapis, et on y joignit de riches coussins pour s'asseoir dessus. Agésilas, vêtu tout simplement, n'y fit point tant de façon : il s'assit par terre sur le gazon. Le fastueux Persan en rougit, et, ne pouvant soutenir une telle comparaison, rendit hommage à la simplicité du Lacédémonien, en l'imitant. C'est qu'un autre cortége bien plus brillant que tout l'or et l'argent de la Perse, environnait Agésilas, et le rendait respectable. Je veux dire son nom, sa réputation, ses victoires, et la terreur de ses armes, qui faisait trembler le roi de Perse jusque sur son trône.

Les empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, firent vendre les palais, la vaisselle d'or et d'argent, les meubles précieux, et toutes les superfluités dont ils pouvaient se passer, et que leurs prédécesseurs avaient accumulées par la seule envie de posséder seuls ce qu'il y a de plus rare et de plus beau. Ces mêmes princes, aussi-bien que Vespasien, Pertinax, Sévère, Alexandre, Claude II, Tacite, que leur mérite seul éleva à l'empire, et que tous les siècles ont admirés comme les meilleurs et les plus grands princes, ont toujours aimé une grande simplicité dans leurs habits, dans leurs meubles, dans tout leur extérieur, et n'ont eu que du mépris pour tout ce qui sentait le faste et le luxe. En retranchant toutes ces dépenses inutiles, ils trouvaient un plus grand fonds dans leur modestie,

Dio. Plin. Paneg. Capitolinus [in Vita Anton. § 4]. Aur. Vict. Epit. et Eutrop.

Plin. Paneg.

que les plus avares dans leurs rapines; et, sans chercher à se relever par un éclat extérieur, ils ne se montraient empereurs [1] que par le soin des affaires. Dans tout le reste ils s'égalaient aux autres citoyens, et vivaient en simples particuliers. Mais, plus ils s'abaissaient, plus ils paraissaient grands et augustes.

Dio, lib. 66.

Suet. in Vita Vesp. c. 2.

Vespasien, dans les jours solennels, buvait dans une petite tasse d'argent que lui avait laissée sa grand'mère, qui l'avait élevé. La suite de Trajan était fort modeste et médiocre. Il n'envoyait point devant lui faire retirer le monde pour lui faire place, et il voulait bien être quelquefois obligé de s'arrêter dans les rues pour laisser passer le train des autres.

Plin. Paneg.

Dio, Julian. Cæs. M. Aur. Vita.

Marc-Aurèle portait encore plus loin l'éloignement de tout ce qui a quelque air de luxe et de faste. Il couchait sur la dure : dès l'âge de douze ans il prit l'habit de philosophe : il se passait de gardes, d'ornements impériaux, des marques d'honneur qu'on portait devant les Césars et les Augustes. Et ce n'était point par l'ignorance du grand et du beau qu'il se conduisait ainsi, mais par un goût plus vif et plus pur qu'il avait de l'un et de l'autre, et par l'intime persuasion où il était que la plus grande gloire, aussi-bien que le principal devoir de l'homme, sur-tout s'il a quelque pouvoir, et s'il se trouve dans une place distinguée, c'est d'imiter la Divinité en se mettant en état d'avoir besoin de très-peu de chose pour lui, et en faisant aux autres tout le bien dont il est capable.

Vie du Card. d'Ossat.

Arnaud d'Ossat, si célèbre par son adresse merveilleuse dans les négociations, quoiqu'il ne fût point

[1] Τῇ προνοίᾳ τῶν κοινῶν, αὐτοκράτωρ ἐνομίζετο.

meublé à beaucoup près en cardinal, ne voulut pourtant point accepter l'argent, le coche (c'est-à-dire le carrosse) et les chevaux, ni le lit de damas rouge, que le cardinal de Joyeuse lui envoya présenter trois semaines après sa promotion. *Car*, dit-il, *encore que je n'aie point tout ce qu'il me faudroit pour soutenir cette dignité, si est-ce que je ne veux pour cela renoncer à l'abstinence et modestie que j'ai toujours gardée.* Une telle disposition est bien plus rare et bien plus estimable qu'un magnifique équipage et qu'un riche ameublement. Lettre 181.

Le tribun du peuple qui se rendit l'avocat des dames romaines contre le sévère Caton, pour leur faire restituer, après la seconde guerre punique, le droit d'user d'or et d'argent dans leurs habits, semble insinuer que la parure était comme leur partage naturel, dont elles ne pouvaient se passer; et que, ne pouvant aspirer aux dignités, au sacerdoce, à l'honneur du triomphe, il y aurait non-seulement de la dureté, mais de l'injustice, à leur refuser une consolation que la seule nécessité des temps leur avait fait retrancher. Cette raison put toucher le peuple; mais elle ne fait pas d'honneur au sexe, qu'elle taxe de petitesse et de faiblesse d'esprit, en faisant voir combien il est sensible aux plus petites choses. *Virorum hoc animos vulnerare posset: quid muliercularum censetis, quas etiam parva movent?* Liv. lib. 34, n. 7.

Cependant l'histoire nous apprend que les dames romaines se dépouillèrent généreusement de tous leurs bijoux, et donnèrent tout leur or et leur argent, dans une première occasion, pour mettre la république en état de s'acquitter d'un vœu qu'elle avait fait à Apollon, Liv. lib. 5, n. 25.

Ibid. n. 50. et on leur accorda pour cela d'honorables distinctions; et dans une autre, pour racheter Rome d'entre les mains des Gaulois, ce qui procura aux dames le droit et le privilége de pouvoir être louées publiquement après Id. lib. 24, n. 18. leur mort aussi-bien que les hommes. Dans la seconde guerre punique, les veuves portèrent de même leur or et leur argent au trésor public pour aider l'état dans l'extrême besoin où il se trouvait.

La fameuse Cornélie, fille du grand Scipion, et mère des Gracques, est connue de tout le monde. Il n'y avait point à Rome de noblesse plus illustre, ni de Valer. Max. lib. 4, cap. 4. maison plus riche que la sienne. Une dame de Campanie l'étant venue voir, et logeant chez elle, étala avec pompe tout ce qu'il y avait alors de plus à la mode et de plus grand prix pour la toilette des femmes: or et argent, bijoux, diamants, bracelets, pendants d'oreilles, et tout cet attirail que les anciens appelaient *mundum muliebrem*. Elle s'attendait à en trouver encore davantage chez une personne de cette qualité, et demanda avec beaucoup d'empressement à voir sa toilette. Cornélie fit durer adroitement la conversation jusqu'au retour de ses enfants, qui étaient aux écoles publiques; et, quand ils furent rentrés, « Voilà, dit-elle « en les lui montrant, ma parure et mes bijoux. » *Et hæc, inquit, ornamenta mea sunt.* Il ne faut que se demander à soi-même ce qu'on pense naturellement au sujet de ces deux dames, pour reconnaître combien la noble simplicité de l'une l'emporte au-dessus de la vaine magnificence de l'autre. Quel mérite, en effet, et quel esprit y a-t-il à amasser, à force d'argent, beaucoup de pierreries et de bijoux, à en tirer vanité, et à ne savoir parler d'autre chose? Et au contraire quelle

force d'esprit n'y a-t-il point, sur-tout pour une dame de la première qualité, à se mettre au-dessus de ces bagatelles, de faire consister son honneur et sa gloire dans la bonne éducation de ses enfants, de n'épargner aucune dépense pour y réussir, et de montrer que la noblesse et la grandeur d'ame est de tous les sexes!

« L'archevêque de Bourges (de Baunes), dans la « harangue qu'il fit aux états de Blois contre le luxe, « principalement en ce qui était des coches (c'est-à-« dire des carrosses), dont plusieurs personnes de mé-« diocre condition commençaient à se servir, relève « extrêmement la modestie de la première présidente « de Thou, laquelle, pour montrer exemple aux « autres dames de qualité, s'était toujours contentée de « se faire porter en trousse à cheval, lorsqu'elle faisait « ses visites dans la ville. » Ce qu'il y a de beau et de louable dans ce trait d'histoire, n'est pas de faire ses visites montée en croupe sur un cheval; telles étaient les mœurs de ce temps-là : mais c'est la force et la grandeur d'ame de cette dame qui croyait que c'était soutenir la dignité de son rang, et être véritablement première présidente, que de donner aux autres l'exemple de modestie et de simplicité. Opusc. de Loysel.

§ IV. *Du Luxe et de la Table.*

Il fut porté à Rome, dans les derniers temps de la république, à un excès qui paraît à peine croyable; et sous les empereurs on enchérit encore sur ce qui s'était pratiqué jusque-là.

Luculle, qui d'ailleurs avait d'excellentes qualités, crut, au retour de ses campagnes, devoir substituer à Plut. in Vita Luculli.

la gloire des armes et des combats celle de la magnificence, et il tourna tout son esprit de ce côté-là. Il employa des sommes immenses pour ses bâtiments et pour ses jardins : il fit encore de plus grandes dépenses pour sa table. Il voulait que chaque jour elle fût servie avec la même somptuosité, n'y eût-il personne de dehors. Comme son maître-d'hôtel s'excusait un jour de la modicité d'un repas, sur ce qu'il n'y avait point de compagnie : « Ne savais-tu pas, lui dit-il, que Lu« culle devait manger aujourd'hui chez Luculle ? » Cicéron et Pompée, ne pouvant croire ce qu'on disait de la magnificence ordinaire de ses repas, voulurent un jour le surprendre, et s'assurer par eux-mêmes de ce qui en était. L'ayant rencontré dans la place publique, ils lui demandèrent à dîner, et ne souffrirent pas qu'il donnât pour cela aucun ordre à ses gens. Il se contenta donc d'ordonner qu'on les fît manger dans la salle d'Apollon. Le repas fut servi avec une promptitude et une opulence qui surprit et effraya les conviés. Ils ne savaient pas que *la salle d'Apollon* était le mot du guet, et signifiait que le festin devait monter à cinquante mille drachmes [1].

Si la bonne chère et le luxe de la table peuvent procurer quelque solide gloire, Luculle était le plus grand homme de son temps. Mais qui ne voit quelle petitesse d'esprit, et même quelle folie il y avait à faire consister son honneur et sa réputation à persuader le public que tous les jours il faisait, pour lui seul, des dépenses énormes et insensées ? Voilà pourtant de quoi

[1] Vingt-cinq mille francs. = Il s'agit de 50,000 deniers romains, valant 40,900 francs. — L.

il se repaissait. Je ne sais si les convives, qui admiraient sans doute et louaient beaucoup une telle magnificence, étaient plus sages que lui ; car c'est ce qui entretenait sa folie et sa maladie. *Irritamentum est omnium, in quæ insanimus, admirator et conscius.* Sen. Epist. 94. Et il en est ainsi de tout ce qui compose cette magnificence extérieure, par laquelle on veut se rendre considérable : vastes appartements, meubles précieux, riches vêtements. Tout cela est pour la montre [1], et non pour l'usage; pour les spectateurs, et non pour le maître. Réduisez-le à la solitude, vous le rendez frugal et modeste, et vous faites tomber tout ce vain appareil.

Voici une autre espèce de folie. Une personne, entrant dans la cuisine d'Antoine, fut surprise d'y voir huit sangliers qu'on faisait rôtir en même temps. Elle crut que le nombre des convives devait être fort grand: ce n'en était point là la raison. C'est que chez Antoine, pendant qu'il était à Alexandrie, il fallait que vers l'heure du souper il y eût toujours un repas magnifique prêt à servir, afin qu'au moment qu'il plairait au maître de la maison de se mettre à table, il trouvât les viandes les plus exquises cuites à propos. Plut. in Vita Anton.

Je ne parle point de ces dépenses poussées jusqu'à l'extravagance et à la fureur; un plat composé de langues des oiseaux les plus rares qui fussent dans l'univers : plusieurs perles d'un prix infini, fondues, et

[1] « Quid miraris? quid stupes? Pompa est. Ostenduntur istæ res, non possidentur. » (SEN. *Ep.* 110.)

« Ambitio et luxuria scenam desiderant : sanabis ista, si absconderis. » (Id. *Epist.* 94.)

« Assuescamus a nobis removere pompam, et usus rerum, non ornamenta, metiri. » (Id. *de Tranquill. animi*, cap. 9.)

infusées dans une liqueur, pour avoir le plaisir d'avaler en un seul coup un million.

A ces monstres de faste et de luxe qui déshonorent l'humanité, opposons la modestie et la frugalité d'un Caton, l'honneur de son siècle et de sa république; je parle de l'ancien, surnommé ordinairement le Censeur.

Plut. in Vita Cat. cens.

Il se glorifiait de n'avoir jamais bu d'autre vin que celui de ses ouvriers et de ses domestiques, de n'avoir jamais fait acheter de viande, pour son souper, qui passât trente sesterces [1], de n'avoir jamais porté de robe qui eût coûté plus de cent drachmes d'argent [2]. Il avait appris, disait-il, à vivre ainsi par l'exemple du célèbre Curius, ce grand homme qui chassa Pyrrhus de l'Italie, et qui remporta trois fois l'honneur du triomphe. La maison qu'il avait habitée dans le pays des Sabins était voisine de celle de Caton, et, par cette raison, il le regardait comme un modèle que le titre du voisinage devait encore lui rendre plus respectable. C'est ce Curius que les ambassadeurs des Samnites trouvèrent dans une maison petitement et pauvrement bâtie, assis au coin de son feu, où il faisait cuire des racines, et qui refusa avec hauteur leurs présents, ajoutant que quiconque se pouvait contenter d'un tel repas n'avait pas besoin d'or, et que, pour lui, il estimait plus honorable de commander à ceux qui avaient de l'or que de l'avoir soi-même.

Ces exemples, comme trop anciens, pourront faire peu d'impression sur la plupart des hommes de notre siècle; mais ils en faisaient une si profonde sur plu-

[1] Trois livres quinze sous. = 6 fr. 15 c. — L.

[2] Cinquante livres. = 81 fr. 80 c. — L.

sieurs des plus grands empereurs romains, que, quoiqu'ils fussent au comble des richesses et de la puissance, qu'ils dussent soutenir la majesté d'un vaste empire, et qu'ils eussent devant les yeux les profusions en tout genre de leurs prédécesseurs, ils croyaient ne pouvoir aspirer à devenir véritablement grands qu'autant que, s'élevant au-dessus de la corruption de leur siècle, ils se rapprocheraient de ces vénérables modèles de l'antiquité, formés sur les règles de la raison la plus pure, et sur le goût le plus juste de la solide gloire.

C'est en étudiant ces grands originaux que Vespasien se déclara l'ennemi du faste, des délices, de la bonne chère, et qu'il voulut dans tout son extérieur imiter la modestie et la frugalité des anciens. C'est par ces vertus qu'il arrêta le cours du luxe public et des dépenses excessives, sur-tout celles de la table. Et ce désordre [1], Tacit. Ann.
qui avait paru à Tibère au-dessus des remèdes, qui lib. 3, c. 52.
s'était infiniment accru depuis sous les mauvais princes, et que les lois armées de toute la terreur des peines n'avaient pu réprimer, céda à l'exemple seul de sa sobriété et de sa simplicité, et au desir qu'on eut de lui plaire en l'imitant. Il dégrada de même et déshonora Suet. lib. 8,
le luxe et la mollesse en ôtant le brevet [2] d'une charge cap. 8.
à un jeune homme qui était venu tout parfumé pour l'en remercier, et en ajoutant : *J'aimerais mieux que vous sentissiez l'ail.*

Les empereurs Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, Sévère, Alexandre, Pertinax, Aurélien, Tacite,

[1] « Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus fuit, antiquo ipse cultu victuque : obsequium indè in principem, et æmulandi amor, validior quàm pœna ex legibus et metus. » (TACIT. *Annal.* lib. 3, cap. 55.)

[2] Præfecturam.

Claude II, Probe, tous princes qui ont fait le plus d'honneur au trône, conduits par le même goût, et disciples des mêmes maîtres, se sont toujours piqués d'avoir une table des plus frugales et des plus modestes, et en ont sévèrement banni la somptuosité et les délicatesses de la bonne chère. La plupart même d'entre eux se contentaient, à l'armée, des nourritures [1] les plus communes qu'on donne aux soldats; et afin qu'ils n'en pussent douter, Alexandre faisait tenir sa tente ouverte pendant ses repas. Quand il n'était point à l'armée, la dépense journalière de sa maison, dont le détail nous étonne [2], était si modique, qu'à peine suffirait-elle aujourd'hui à un simple particulier. Il n'avait aucune vaisselle d'or, et celle d'argent n'allait pas à trois cents marcs : de sorte que, quand il voulait traiter beaucoup de monde, il empruntait de la vaisselle à ses amis avec leurs gens pour servir, n'ayant gardé dans le palais qu'autant d'officiers qu'il lui en fallait dans son ordinaire. Ce n'était point par un esprit d'épargne qu'il en usait ainsi; car jamais prince ne fut plus libéral. Lamp. in vit. Alexandri. Mais il était convaincu, comme il le répétait souvent, que ce n'était pas dans l'éclat ni dans la magnificence que consistaient la grandeur et la gloire de l'empire, mais dans les forces de l'état, et dans la vertu de ceux qui gouvernent. Plut. in Apophth. Ptolémée [3], roi d'Égypte, long-temps auparavant, avait donné l'exemple d'une pareille modestie. Il n'avait dans son palais que peu de vaisselle,

[1] Fromage, lard, fèves, légumes.

[2] Quinze pintes de vin par jour, trente livres de viande et quatre-vingts livres de pain. On y ajoutait seulement un oison les jours de fête, et dans les plus grandes solennités un faisan ou deux, et deux chapons. (LAMPRID. in *vita Alex.*).

[3] Fils de Lagus.

dont la quantité était bornée à son usage particulier. Et, quand il donnait à manger à ses amis, il en envoyait querir chez eux, en déclarant [1] qu'il est plus digne d'un roi d'enrichir les autres que d'être riche lui-même.

Ce que l'histoire rapporte de l'empereur Probe [2], qui tient un des premiers rangs entre les plus grands princes, et sous qui l'empire romain monta au comble de son bonheur, n'est pas moins digne d'admiration. Pendant la guerre qu'il fit aux Perses, comme il s'était assis à terre sur l'herbe pour y prendre son repas, qui n'était composé que d'un plat de pois cuits la veille, et de quelques morceaux de porc salé, on vint lui annoncer l'arrivée des ambassadeurs de Perse. Sans changer ni de posture ni d'habit, qui consistait en une casaque de pourpre, mais de laine, et en un bonnet qu'il portait parce qu'il n'avait pas un cheveu, il commanda qu'on les fît approcher, et il leur dit qu'il était l'empereur, et qu'ils pouvaient dire à leur maître que, s'il ne pensait à lui, il allait rendre en un mois toutes ses campagnes aussi nues d'arbres et de grains que sa tête l'était de cheveux; et en même temps il ôta son bonnet, pour leur mieux faire comprendre ce qu'il leur disait. Il les invita à prendre part à son repas, s'ils avaient besoin de manger; sinon, qu'ils n'avaient qu'à se retirer à l'heure même. Les ambassadeurs firent leur rapport à leur prince, qui fut tout effrayé, aussi-bien que ses soldats, d'avoir affaire à des gens si en- Synesius.

[1] Τοῦ πλουτεῖν ἔλεγε τὸ πλουτίζειν εἶναι βασιλικώτερον.

[2] Synésius le nomme *Carin*; mais M. de Tillemont, après le P. Petau, prétend que cela convient mieux à Probe.

nemis des délices et du luxe. Il vint lui-même trouver l'empereur, et accorda tout ce qu'on lui demandait.

Dans le parallèle de tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici sur le faste et sur la simplicité, où l'on voit d'un côté tout ce qu'il y a de plus brillant, les richesses, les superbes bâtiments, les meubles et les vêtements les plus précieux, la table le plus somptueusement et le plus délicatement servie; et où l'on n'aperçoit d'autre part que pauvreté, simplicité, frugalité, modestie, mais accompagnées de victoires, de triomphes, de consulats, de dictatures, de l'empire même du monde entier; je demande, en ne consultant que le bon sens et la droite raison, de quel côté on mettra le noble et le grand, et auquel des deux l'on croira devoir accorder son estime et son admiration. La délibération ne sera pas difficile. Et c'est ce sentiment naturel et non étudié que je regarde comme la règle du bon goût sur la solide gloire et la véritable grandeur.

Quand je cite ces anciens exemples de modestie et de frugalité, mon dessein n'est pas d'exiger qu'on s'y conforme en tout. Notre siècle et nos mœurs ne comportent plus une vertu si mâle et si robuste. Il y a d'ailleurs des bienséances à garder; et l'on peut, dans chaque état et dans chaque genre, ramener les choses à une honnête et louable médiocrité, qui en justifie et en rectifie l'usage. Mais combien devrait-on avoir de honte et de regret, en voyant jusqu'à quel point nos mœurs ont dégénéré de la vertu de ces anciens païens! et combien devrait-on faire d'efforts pour se rapprocher, au moins en quelque degré, de ces premières règles, si l'on est assez malheureux pour n'avoir plus le courage ou la liberté d'y atteindre!

Mon dessein, en rapportant ces exemples, est, premièrement, d'apprendre aux jeunes gens qu'ils ne doivent point regarder comme misérables ni comme malheureux ceux qui mènent une vie pauvre et frugale. C'est la réflexion que fait Sénèque à l'occasion de ces exemples mêmes dont je parle. Croyons-nous[1], dit-il, que nos ancêtres, dont les vertus soutiennent encore aujourd'hui un empire que nos vices auraient fait périr depuis long-temps, fussent fort à plaindre, parce qu'ils se préparaient eux-mêmes à manger, parce qu'ils n'avaient que des lits fort durs, parce qu'on ne voyait ni or ni diamants dans leurs maisons et dans leurs temples?

J'ai bien senti qu'on pourrait me faire une objection sur tout ce que je dirais des anciens Grecs et Romains. Car, quoiqu'on ait du respect pour les exemples de la frugalité, de la simplicité, de la pauvreté d'Aristide, de Cimon, de Curius, de Fabricius, de Caton, etc., il est assez naturel d'en rabattre quelque chose, par la persuasion où l'on est que dans des républiques pauvres il ne leur était guère possible de vivre autrement; et il reste un doute dans la plupart des esprits, si ces exemples peuvent être d'usage pour notre siècle, qui est plus riche et plus abondant, et où l'on se rendrait ridicule de vouloir les imiter. Mais il me semble que l'exemple des empereurs doit rendre mes preuves complètes et sans réplique. En effet, si ces maîtres du monde, dont les richesses éga-

[1] « Scilicet majores nostri, quorum virtus etiam nunc vitia nostra sustentat, infelices erant, qui sibi manu suâ parabant cibum, quibus terra cubile erat, quorum tecta nondùm auro fulgebant, quorum templa nondùm gemmis nitebant? » (SEN. *de Consol. ad Helv.*, cap. 10.)

laient la puissance, qui succédaient à des empereurs qui avaient porté le luxe, les délices, la bonne chère et les folles dépenses aux derniers excès, aimaient néanmoins la frugalité, la modestie, la simplicité, la pauvreté, que peut-on répliquer de raisonnable contre les maximes que j'ai avancées sur ce sujet?

Je demande si ces grands princes dont je viens de parler, si ces hommes extraordinaires, si ces génies supérieurs n'avaient pas le goût de la véritable grandeur et de la solide gloire; si toutes les nations et tous les siècles se sont trompés dans les éloges magnifiques qu'ils en ont faits; si quelqu'un osa jamais les accuser d'avoir avili ou la noblesse de leur naissance, ou la dignité de leur rang, ou la majesté de l'empire; si ce ne sont pas au contraire ces qualités-là mêmes qui les ont rehaussés davantage, et qui leur ont attiré plus universellement l'estime, l'amour, l'admiration de la postérité. Un particulier aujourd'hui se pourrait-il flatter d'être meilleur juge qu'eux de la véritable gloire? et se devrait-il croire ou malheureux, ou déshonoré, de se trouver dans une si illustre compagnie, et de se voir à côté d'un Trajan, d'un Antonin, d'un Marc-Aurèle? Fera-t-on plus de cas d'un Apicius qui, se donnant pour maître consommé dans l'art de bien préparer un repas, gâta et corrompit son siècle par cette malheureuse science? *Qui, scientiam popinæ professus, disciplinâ suâ seculum infecit.* (Sen. de Consol. ad Helv. cap. 10.) Préfèrera-t-on aux grands exemples que j'ai cités ceux de Caligula, de Néron, d'Othon, de Vitellius, de Commode, d'Héliogabale? Car, par un bonheur inestimable, tous les bons empereurs, généralement et sans exception, ont été du caractère que je recommande ici; et générale-

ment tous les méchants empereurs se trouvent dans la classe opposée, avec tous les vices que je condamne.

En second lieu, mon dessein est de faire estimer aux jeunes gens, dans les grands hommes de l'antiquité, le fonds même et le principe d'où partait le généreux mépris qu'ils faisaient de ce que presque tous les hommes admirent et recherchent; car c'est ce fonds, c'est cette disposition de l'ame, qui est véritablement estimable. On peut, au milieu des richesses et des grandeurs, être détaché et modeste; comme l'on peut, dans l'obscurité d'une vie pauvre et malheureuse, conserver beaucoup d'orgueil et d'avarice.

L'empereur Antonin est regardé comme l'un des plus grands princes qui aient jamais régné. Il fut en telle vénération à toute la postérité, que ni le peuple romain, ni les soldats, ne pouvaient souffrir d'empereur qui ne portât son nom; et Alexandre Sévère trouva même ce nom trop auguste pour oser le prendre. Antonin, par une égalité d'esprit et une grandeur d'ame qui le rendaient indépendant de toutes les choses extérieures, se contentait pour l'ordinaire de ce qu'il y a de plus simple et de plus médiocre. Comme il ne recherchait rien de particulier dans sa nourriture, dans son logement, dans son lit, dans ses domestiques, dans ses habits, ne voulant que les étoffes communes et qui se rencontraient les premières; aussi usait-il des commodités qui se présentaient, sans les rejeter par vanité, prêt à user de tout avec modération, et à se priver de tout sans chagrin.

Dio, lib. 70. Capitol. in Vita T. Ant. Idem, in Vita Macrin. Diad. Getæ. Lamprid. in Vita Alex. M. Aurel. lib. 1, c. 18, et l. 6, c. 23.

C'est ce fonds et cette disposition d'esprit que la femme de Tubéron, dont j'ai déja parlé, admirait surtout dans son mari, selon la remarque judicieuse de

Plutarque. « Elle ne rougissait point [1], dit cet histo-« rien, de la pauvreté de son mari; mais elle admirait « en lui la vertu qui le faisait consentir à rester pau-« vre, » c'est-à-dire le motif qui le retenait dans sa pauvreté, en lui interdisant les moyens de s'enrichir, qui sont ordinairement peu honnêtes et mêlés d'injustice. Car les voies légitimes d'amasser du bien étaient très-rares pour un noble romain, à qui celles du négoce et des manufactures étaient fermées, et qui ne pouvait attendre, pour récompense des services qu'il rendait à l'état, ni gratification, ni pension, ni aucune autre sorte de bienfaits que les officiers ont coutume aujourd'hui de recevoir de la libéralité de nos rois. Il ne pouvait guère devenir riche qu'en pillant les provinces comme les autres magistrats et les autres généraux; et c'est cette grandeur d'ame, ce désintéressement, cette délicatesse, cet amour de la justice, qui lui faisaient rejeter tous les indignes moyens de sortir de la pauvreté, que cette dame admirait, et avec grande raison. Infiniment élevée au-dessus des sentiments ordinaires, elle démêlait à travers les voiles de la pauvreté et de la simplicité la grandeur d'ame qui en était la cause, et se croyait obligée de respecter encore davantage son mari, par l'endroit même qui l'aurait peut-être rendu méprisable à d'autres. Θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἣς πένης ἦν.

Il me semble que ce sont ces sortes de traits qu'il faut principalement faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture de l'histoire, parce que rien n'est plus

[1] Οὐκ αἰσχυνομένη τὴν πενίαν τοῦ ἀνδρὸς, ἀλλὰ θαυμάζουσα τὴν ἀρετὴν δι' ἣς πένης ἦν.

capable de leur former le goût et le jugement, et c'est à quoi doit tendre tout le travail des maîtres.

Il est bon aussi de fortifier ces instructions par des exemples tirés de l'histoire moderne, et sur-tout des grands hommes dont la mémoire est encore récente. Qui n'a pas entendu parler de la simplicité et de la modestie de M. de Turenne, dans son train et dans ses équipages? « Il se cache, dit M. Fléchier dans son « oraison funèbre, mais sa réputation le découvre. Il « marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans « son esprit le met sur un char de triomphe. On « compte, en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, « non pas les serviteurs qui le suivent. Tout seul qu'il « est, on se figure autour de lui ses vertus et ses vic- « toires qui l'accompagnent. Il y a je ne sais quoi de « noble dans cette honnête simplicité; et, moins il est « superbe, plus il devient vénérable. » Il avait le même caractère en tout; dans ses bâtiments, dans ses meubles, dans sa table. M. de Catinat, digne disciple d'un tel maître, l'imita dans cette simplicité comme dans ses vertus guerrières.

J'ai entendu dire à des officiers qui avaient servi sous ces deux grands hommes, qu'à l'armée leurs tables étaient servies proprement, mais très-simplement; qu'elles étaient abondantes, mais militaires; qu'on n'y mangeait que des viandes communes, et qu'on n'y buvait que du vin tel qu'il naissait dans le pays où les troupes se trouvaient.

Le maréchal de La Ferté, que son grand âge et ses infirmités avaient mis hors d'état de servir, avait un fils dont il faisait préparer les équipages pour la campagne. Son maître-d'hôtel ayant fait, par ordre du fils,

une ample provision de truffes, de morilles, et de toutes les autres choses nécessaires pour faire d'excellents ragoûts, lui en apporta le mémoire. Le maréchal n'eut pas plus tôt vu de quoi il s'agissait, qu'il jeta le mémoire avec indignation en disant : « Ce n'est pas ainsi « que nous avons fait la guerre. De la grosse viande « apprêtée simplement, c'étaient là tous nos ragoûts. « Dites à mon fils que je ne veux entrer pour rien « dans une dépense aussi folle que celle-là, et aussi « indigne d'un homme de guerre. » On tient ceci d'un officier qui l'a entendu dire au maréchal de La Ferté.

Le même homme a remarqué que, dans la dernière guerre, les officiers qui se trouvaient rassemblés à Paris ne s'entretenaient presque que de la bonne chère qu'ils avaient faite pendant la campagne.

Louis XIV, dans le code militaire qu'il a laissé, et qui renferme divers réglements pour les gens de guerre, outre ce qui regarde la vaisselle d'argent, les équipages et les habits, recommande en particulier la simplicité et la frugalité des repas [1], entre pour cela dans un fort grand détail, et défend, sous de grosses peines, les dépenses et la somptuosité des tables. C'est qu'un prince habile dans l'art de régner comprend aisément

[1] Sa Majesté voulant par toutes voies ôter les moyens aux officiers-généraux de ses armées de se constituer en des dépenses inutiles et superflues comme celles qui se font en leurs tables, s'étant introduit une méchante coutume de faire dans les armées des repas plus magnifiques et somptueux qu'ils ne font ordinairement en leurs maisons ; ce qui non-seulement incommode les plus riches, mais ruine entièrement les moins accommodés, qui, à leur exemple, *par une fausse réputation*, croient être obligés de les imiter.... Défend Sa Majesté aux lieutenants-généraux, etc., qui tiendront table, d'y faire servir autre chose que des potages et du rôti, avec des entrées et entremets qui ne seront que de grosses viandes, sans qu'il puisse y avoir aucune assiette volante, ni hors-d'œuvre, etc. (*Réglements du* 24 *mars* 1672, *et du premier avril* 1705.)

de quelle importance il est pour l'état de bannir des armées tout luxe et toute magnificence, de réprimer la folle ambition [1] de ceux qui croient se distinguer par une fausse politesse et par l'étude de tout ce qui énerve et amollit les hommes [2], et de couvrir de honte des profusions qui consument en peu de mois ce qui servirait pendant plusieurs années.

§ V. *Dignités, Honneurs.*

Les dignités et les marques de respect qui y sont attachées peuvent avoir de quoi flatter agréablement l'ambition et la vanité de l'homme; mais elles ne lui procurent point, par elles-mêmes, une véritable gloire ni une solide grandeur, parce qu'elles lui sont étrangères, qu'elles ne sont pas toujours la preuve et la récompense du mérite, qu'elles n'ajoutent rien aux bonnes qualités ni du corps ni de l'esprit, qu'elles ne remédient à aucun de ses défauts, et que souvent, au contraire, elles ne servent qu'à les multiplier et à les rendre plus remarquables en les rendant publics et les exposant à un plus grand jour. Ceux qui jugent sainement des choses, sans se laisser éblouir par un vain éclat, ont toujours regardé les dignités comme un poids dont ils se trouvaient plutôt chargés qu'honorés; et plus elles étaient élevées, plus ce poids leur a paru pesant et terrible. Il n'y a rien de plus grand

[1] « Ambitione stolidâ luxuriosos apparatus conviviorum, et irritamenta libidinum, ut instrumenta belli, lucrantur. » (TAC. *Hist.* lib. 1, cap. 88.)

[2] « Paulatim discessum ad delinimenta vitiorum, balnea, et conviviorum elegantiam; idque apud imperitos humanitas vocatur. » (TAC. in *Vita Agric.*, cap. 21.)

ni de plus brillant aux yeux des hommes, que l'autorité souveraine et la royauté; et il n'y a rien en même temps de plus pénible ni de plus accablant. La gloire qui l'environne fait qu'on admire avec raison ceux qui ont eu le courage de la refuser : les travaux et les peines dont elle est inséparable font qu'on admire encore davantage ceux qui en remplissent tous les devoirs.

Ces jeunes Sidoniens qui refusèrent le sceptre qui leur était offert, avaient bien compris, comme Éphestion le leur dit, qu'il y avait infiniment plus de gloire à mépriser la royauté qu'à l'accepter : *Primi intellexistis quantò majus esset regnum fastidire, quàm accipere.* Et la réponse d'Abdolonyme, qu'on avait tiré de la poussière pour le faire monter sur le trône, marque assez quels étaient ses sentiments. Alexandre lui ayant demandé comment il avait porté son état de pauvreté et de misère : « Plaise aux dieux, répondit-il, que je « puisse porter la royauté avec autant de force et de « courage! » *Utinam,* inquit, *eodem animo regnum pati possim!* Ce mot, *regnum pati,* porter, souffrir la royauté, est plein de sens, et signifie qu'il la regardait comme un fardeau plus pesant et plus dangereux que la pauvreté.

Quint. Curt. lib. 4, n. 1.

On verra dans la suite combien il a fallu faire de violence à Numa Pompilius, second roi des Romains, pour lui faire accepter une autorité qui lui paraissait d'autant plus formidable qu'elle lui donnait un pouvoir presque sans bornes, et que, sous le titre spécieux de roi et de maître, elle le rendait effectivement le serviteur et l'esclave de tous ses sujets.

Vopisc. in Vit. Taciti et Probi.

Tacite et Probe, qui ont fait tant d'honneur à leur place, furent tous deux élevés à l'empire malgré eux.

Le premier eut beau représenter son âge avancé et sa faiblesse, qui le mettaient hors d'état de marcher à la tête des armées, tout le sénat lui répondit [1] que c'était à son esprit et à sa prudence que l'empire était confié, et que c'était son mérite que l'on choisissait et non son corps. Une lettre que Probe écrivit à un des principaux officiers de l'empire, nous apprend quels étaient ses véritables sentiments. « Je n'ai jamais « desiré, lui dit-il, la place où je suis; je n'y suis monté « qu'à regret, et je n'y demeure que parce que j'y suis « forcé par la crainte de jeter la république dans de « nouveaux périls, et de m'y exposer moi-même. »

Après la mort de l'empereur Maximilien, on vit naître de puissantes brigues de la part de ceux qui prétendaient à l'empire. Les deux plus considérables concurrents furent François Ier et Charles V. Les électeurs, pour mettre fin à ces contestations [2], résolurent de les exclure tous deux comme étrangers, et de mettre la couronne impériale sur la tête d'un homme de leur nation et du nombre des électeurs. Ils choisirent donc, d'une commune voix, Frédéric de Saxe, surnommé *le Sage*, qui demanda deux jours pour se déterminer, et au troisième il remercia les électeurs avec beaucoup de modestie, en leur représentant qu'à l'âge où il était, il ne se sentait pas assez de force pour soutenir un si grand poids. Toutes les remontrances qu'on lui fit n'ayant pu vaincre sa résistance, les

Vie de Charles V, par Leti.

[1] « Quis meliùs quam senex imperat? Imperatorem te, non militem facimus. Tu jube, milites pugnent: animum tuum, non corpus eligimus.

[2] Et sur-tout pour éviter le danger de se donner un maître puissant, au lieu d'un chef (ROBERTSON's *Hist. of Charles V*, tome II, p. 69, *ed. Bas.*). — L.

électeurs le prièrent de nommer la personne qu'il jugerait, en conscience, la plus propre, l'assurant qu'ils s'en rapporteraient à son avis. Frédéric refusa longtemps de le faire; mais enfin, forcé par les vives instances des électeurs, il se déclara pour le roi Catholique.

Ce que nous avons dit de l'autorité souveraine, il faut le dire de toutes les places de l'état et de toutes les magistratures. Les princes les plus éclairés ont écarté les ambitieux, et cherché ceux qui fuyaient les emplois. Ils ont vu, malgré les ténèbres de l'infidélité, « que la république ne pouvait être sûrement confiée « qu'à ceux qui avaient assez de mérite pour n'oser « s'en charger. » Et ils cherchaient avec tant de soin des hommes dignes des premières places, qu'ils en trouvaient à qui il fallait faire violence pour les leur faire accepter, comme Pline le fait remarquer de Trajan.

Lamprid. in Vita Alex. Sever.

Tous ces exemples nous montrent qu'il n'y a rien de véritablement grand dans les dignités, que le danger qui les environne; qu'il faut mettre la véritable gloire à savoir les mépriser généreusement, ou à ne s'en charger que pour l'utilité publique; que la solide grandeur consiste à renoncer à la grandeur même, qu'on en est esclave dès qu'on la desire, et qu'on est au-dessus d'elle quand on la méprise.

§ VI. *Victoires, Noblesse d'extraction, Talents de l'esprit, Réputation.*

Je réunis sous un même titre ces avantages, quoique très-différents entre eux, parce qu'ils ont tous

quelque chose d'extrêmement flatteur et de séduisant, et qu'ils paraissent avoir quelque chose de plus propre et de plus personnel à ceux qui les possèdent. Mais, quoiqu'ils soient d'un ordre bien supérieur aux autres biens dont j'ai parlé jusqu'ici, ce n'est point encore là pourtant ce qui fait la solide gloire et la véritable grandeur.

VICTOIRES.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'élever l'homme au-dessus de l'homme même, et de lui donner une supériorité qui le distingue du reste des mortels, il semble que c'est la gloire qui revient des combats et des victoires. Un prince, un général qui marche à la tête d'une nombreuse armée dont tous les yeux sont tournés vers lui; qui d'un seul signal fait remuer ce vaste corps dont il est l'ame, et met en mouvement cent mille bras; qui porte par-tout la terreur et l'effroi; qui voit tomber devant lui les plus forts remparts et les plus hautes tours; devant qui, en un mot, tout l'univers étonné et tremblant garde le silence : un tel homme paraît quelque chose de bien grand, et semble approcher beaucoup de la Divinité.

Cependant, quand on examine de sang-froid, sans préjugés, et avec des yeux éclairés par la raison, ces fameux héros de l'antiquité, ces illustres conquérants, on trouve souvent que cet éclat si brillant des actions guerrières n'est qu'un vain fantôme, qui peut imposer de loin, mais qui disparaît et s'évanouit à mesure qu'on s'en approche; et que toute cette prétendue

gloire n'a souvent pour principe et pour fondement que l'ambition, l'avarice, l'injustice, la cruauté.

C'est ce que Sénèque remarque des plus grands guerriers, et de ceux qui ont eu le plus de part à l'admiration de tous les siècles. On trouve, dit-il, assez de héros qui ont porté au loin le fer et le feu, qui ont forcé des villes regardées, avant eux, comme imprenables; qui ont conquis et ravagé de vastes provinces, et qui sont arrivés jusqu'au bout de l'univers couverts du sang des nations. Mais ces hommes, vainqueurs de tant de peuples, étaient eux-mêmes vaincus par leurs passions. Ils n'ont trouvé personne qui leur résistât; mais eux-mêmes n'avaient pu résister à l'ambition et à la cruauté.

Senec. Epist. 94.

Ibid.

Peut-on appeler autrement que fureur ce mouvement impétueux qui poussait Alexandre dans des pays éloignés et inconnus pour les ravager? Était-il sage d'enlever à chaque particulier, à chaque pays ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux, et de porter par-tout la désolation, en commençant par la Grèce même, à laquelle il était redevable de son éducation? Quelle rage de gloire que celle pour qui le monde entier était trop petit! Il demandait un jour à un pirate qu'il avait pris, quel droit il croyait avoir d'infester ainsi les mers : « Le même [1], répliqua le pirate

[1] « Eleganter et veraciter Alexandro illi magno quidam comprehensus pirata respondit. Nam quum idem rex hominem interrogasset, quid ei videretur, ut mare haberet infestum; ille liberâ contumaciâ, Quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor : quia tu magnâ classe, imperator. » (*Fragment de Cicéron, du troisième livre de la République, cité par S. Augustin*, liv. 4 *de la Cité de Dieu*, chap. 4.)

« avec une libre fierté, que tu as de piller l'univers.
« Mais, parce que je le fais avec un petit navire, on « m'appelle brigand; et toi, qui le fais avec une grande « flotte, on te donne le nom de conquérant. » Réponse très-spirituelle, et encore plus véritable!

Qu'est-ce qui étouffa[1] dans le cœur de César tous les sentiments de fidélité, de soumission, de justice, d'humanité et de reconnaissance qu'il devait à sa république, qui l'avait tiré de la foule des citoyens pour lui confier les plus grands commandements et pour lui prodiguer les dignités et les honneurs, sinon une ambition démesurée, et une illusion de fausse gloire qui lui inspira un desir ardent de voir tous les autres au-dessous de lui, et qui lui fit dire qu'il aimerait mieux être le premier dans un village que le second à Rome? Quel autre motif le porta à tourner contre le sein de sa patrie les armes mêmes qu'elle lui avait mises à la main contre les ennemis de l'état, et d'employer toute la puissance et toute la grandeur qu'il ne tenait que d'elle seule, pour la mettre aux fers après l'avoir fait nager dans le sang de ses enfants? Il pensait sans doute, comme disait Civilis, chef des révoltés contre les Romains, que tout est permis à un homme qui a les armes à la main, et qu'on ne rend point compte de la victoire, *victoriæ rationem non reddi.* Tacit. Hist. lib. 4, c. 14.

Tout homme équitable et sensé, qui lira attentivement et de suite toutes les vies des hommes illustres, Grecs et Romains, de Plutarque, s'il s'examine et s'interroge lui-même, sentira au fond de son cœur que ce n'est point à Alexandre ni à César qu'il dônne la

[1] « Quid C. Cæsarem in sua fata pariter ac publica immisit? Gloria, et ambitio, et nullus supra cæteros eminendi modus. » (SEN. *Epist.* 94.)

queur? et le sort du mourant ne lui est-il pas infiniment préférable ?

NOBLESSE DE L'EXTRACTION.

Il faut avouer qu'il y a dans la noblesse de l'extraction [1], et dans l'ancienneté des familles, je ne sais quel attrait puissant pour se concilier l'estime et pour gagner les cœurs. Ce respect qu'il est naturel d'avoir pour les nobles est une sorte d'hommage qu'on se croit encore obligé de rendre à la mémoire de leurs ancêtres [2], à cause des grands services qu'ils ont rendus à la république, et comme la continuation du paiement d'une dette dont on n'a pu s'acquitter pleinement à leur égard, et qui par cette raison doit se répandre sur toute leur postérité.

Sen. de Benef. l. 4, cap. 30. Outre le titre de reconnaissance qui nous engage à ne pas borner notre respect pour les grands hommes au temps où ils vivent, comme eux-mêmes n'y bornent pas leur zèle, mais s'efforcent de devenir utiles aux siècles futurs, l'intérêt public demande qu'on paie à leurs descendants ce tribut d'honneur et de considération qui est pour eux un engagement à soutenir et à perpétuer dans leur famille la réputation de leurs ancêtres [3], en se piquant d'y perpétuer aussi les mêmes vertus qui ont illustré leurs aïeux.

[1] « Erat hominum opinioni nobilitate ipsâ, blandâ conciliatriculâ, commendatus. » (Cic. *pro Sext.*, n. 21.)

[2] « Quâ in oratione plerique hoc perficiunt, ut tantum majoribus eorum debitum esse videatur, undè etiam, quod posteris solveretur, redundaret. » (Id. *de Leg. agr. ad populum*, n. 1.)

[3] « Omnes boni semper nobilitati favemus, et quia utile est reipublicæ nobiles homines esse dignos majoribus suis, et quia valet apud nos cla-

Mais, afin que cet honneur qu'on rend à la noblesse soit un véritable hommage, il doit être volontaire et partir du cœur. Dès qu'on prétend l'exiger à titre de dette, ou l'arracher par force, on perd tout le droit qu'on y avait, et il se change en haine et en mépris. L'orgueil d'un homme qui croit que tout lui est dû à cause de sa naissance, et qui du haut de son rang méprise le reste des hommes, choque trop l'amour-propre pour ne pas révolter contre lui tous les esprits. Est-ce en effet une si grande gloire que de compter une longue suite d'aïeux illustres par leurs vertus, quand on leur ressemble peu? Le mérite des autres devient-il le nôtre? Les images des ancêtres rangées en grand nombre dans une salle rendent-elles un homme plus estimable[1]? Si l'honneur des familles consiste à pouvoir remonter d'âge en âge jusque dans les siècles les plus reculés, et à se perdre dans les ténèbres d'une antiquité obscure et inconnue, nous sommes tous également nobles de ce côté-là[2], parce que nous avons tous une origine également ancienne.

Il faut donc en revenir à l'unique source de la véritable noblesse, qui est le mérite et la vertu[3]. On a vu des nobles déshonorer leur nom par des vices bas et rampants, et des roturiers illustrer et ennoblir leur famille par leurs grandes qualités. Il est beau de soutenir la gloire des ancêtres par des actions qui répon- Sen. Controv. 6, lib. 1.

rorum hominum et bene de rep. meritorum, memoria etiam mortuorum. » (Id. *pro Sext.*, n. 21.)

[1] « Non facit nobilem atrium plenum fumosis imaginibus.... Animus facit nobilem. » (Sen. *Epist.* 44.)

[2] « Eadem omnibus principia, eademque origo. Nemo altero nobilior, nisi cui rectius ingenium, et artibus bonis aptius. » (Id. *de Benef.* lib. 3, cap. 28.)

[3] Nobilitas sola est atque unica virtus. (Juvenal. lib. 3, *sat.* 8.)

dent à leur réputation; mais aussi il est glorieux de laisser à ses descendants un titre qu'on n'a point reçu de ses aïeux; de devenir le chef et l'auteur de sa noblesse; et, pour me servir d'un mot de Tibère, qui voulait couvrir le défaut de naissance de Curtius Rufus, très-grand homme d'ailleurs, d'*être né de soi-même* [1].

« Je ne puis pas, disait autrefois un illustre Romain « à qui la noblesse reprochait son peu de naissance, « produire en public les images de mes ancêtres, leurs « triomphes ni leurs consulats; mais je puis, s'il en « est besoin, produire les récompenses militaires dont « on m'a honoré, et les cicatrices des blessures que j'ai « reçues dans les combats. Ce sont là mes images et « mes titres de noblesse [2], que je n'ai point reçus de « mes ancêtres, mais que je me suis acquis par les « travaux et les dangers que j'ai essuyés. »

Liv. lib. 4, n. 3. Il y avait à Rome, dès les commencements de la république, une espèce de guerre déclarée entre la noblesse et le peuple. Les nobles d'abord croyaient se déshonorer en s'alliant à des familles plébéiennes. Ils se regardaient comme une autre espèce d'hommes. Il semblait qu'ils souffrissent avec peine que la populace respirât avec eux le même air et reçût la même lumière du soleil. Et ils avaient mis entre le peuple et les honneurs une barrière que le mérite eut bien de la peine dans la suite à forcer. Il resta toujours quelque chose de cette opposition et de cette antipathie entre les deux

[1] « Curtius Rufus videtur mihi ex se natus. » (TAC. *Annal.* lib. 11.)

[2] « Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas, non hæreditate relicta, ut illa illis, sed quæ ego plurimis meis laboribus et periculis quæsivi. » (SALL. in *Bello Jugurth.*)

ordres; et Salluste remarque, en parlant de Métellus, que ses rares qualités étaient souillées et ternies par un air de hauteur et de mépris : défaut, ajoute-t-il, qui n'est que trop ordinaire aux nobles. *Cui quanquam virtus, gloria, atque alia optanda bonis superabant, tamen inerat contemptor animus et superbia, commune nobilitatis malum.* Sallust. in Bell. Jugurt.

Il faut donc bien se mettre dans l'esprit que la noblesse qui vient de la naissance est infiniment au-dessous de celle qui vient du mérite; et, pour s'en bien convaincre, il ne faut que les comparer ensemble. Le pape Clément VIII fit une promotion de plusieurs cardinaux, dans laquelle il comprit deux Français, savoir M. d'Ossat et le comte de La Chapelle, qui depuis se fit appeler le cardinal de Sourdis, du nom seigneurial de sa maison : l'un, en qui le pape *ne desirait que l'extraction de plus grande maison*, parce qu'il y trouvait abondamment tout le reste; l'autre, à qui tout manquait, excepté la naissance. A qui des deux aimerait-on mieux ressembler? Vie du card. d'Ossat, par M. Amelot.

Le cardinal de Granvelle, en parlant du cardinal Ximénès, avait accoutumé de dire *que le temps a souvent caché sous les voiles de l'oubli l'origine des grands hommes; que celui-ci était sans doute issu de sang royal, ou que du moins il avait un cœur de roi dans la personne d'un particulier.* Histoire de Ximen. par M. Fléchier, liv. 6.

S'il y a beaucoup de grandeur d'ame à oublier sa noblesse et à ne s'en point prévaloir, on peut dire aussi qu'il n'y en a pas moins, pour ceux qui se sont élevés par leur mérite, à ne pas oublier la bassesse de leur extraction et à n'en pas rougir.

Vespasien, non-seulement ne le dissimulait pas,

Suet. [in Vespas.] cap. 12. mais s'en faisait quelquefois honneur : et il se moqua publiquement de ceux qui, par une fausse généalogie, voulaient faire remonter sa maison jusqu'à Hercule.

Ibid. cap. 2. Le même empereur, sans avoir honte d'un objet qui renouvelait sans cesse le souvenir de son origine, continua, depuis qu'il fut parvenu à l'empire, d'aller tous les ans passer l'été dans sa petite maison de campagne près de Rieti, où il était né, et il n'y voulut faire ni augmentation, ni embellissement. Id. in Vita Titi, c. 11. Tite, son fils, s'y fit porter dans sa dernière maladie, afin de finir ses jours dans le lieu qui avait vu naître et mourir son père. Capit. in Vita Pertin. Pertinax, le plus grand homme de son siècle, et qui fut bientôt après empereur, pendant les trois ans qu'il demeura en Ligurie logea dans la maison de son père; et, en ornant les environs par un grand nombre d'édifices publics, il laissa au milieu la cabane [1] paternelle, monument illustre et de son peu de naissance, et de sa grandeur d'ame. On dirait que ces princes affectaient de rappeler le souvenir de leur ancien état; tant la grandeur de leur mérite personnel dédaignait tout appui étranger, et sentait qu'elle pouvait se soutenir par elle-même. En effet, on ne voit pas que dans tout l'empire romain personne leur ait jamais reproché l'obscurité de leur origine, ou qu'on ait pour cette raison diminué quelque chose de la vénération que leurs vertus leur attiraient.

Dict. de Moreri. Benoît XII, du pays de Foix, était fils d'un meunier, d'où vient qu'il fut appelé *le cardinal blanc*. Il n'oublia jamais sa première condition; et quand il s'agit de marier sa nièce, il la refusa à de grands sei-

[1] Tabernam.

gneurs qui la demandaient, et la donna à un marchand. Il disait que les papes devaient être semblables à Melchisedech, qui n'avait point de parents; et il se servait, pour l'ordinaire, de ces paroles du prophète : « Si les miens ne dominent point, je serai sans « tache, et je serai purifié d'un très-grand crime. » Ps. 18.

Jean de Brogni [1], cardinal de Viviers, qui présida au concile de Constance en qualité de doyen des cardinaux, avait été porcher dans son enfance. Des religieux le rencontrèrent exerçant ce vil emploi; et, ayant remarqué en lui beaucoup d'esprit et de vivacité, ils lui proposèrent d'aller à Rome, dans le dessein de l'y faire étudier. Le jeune garçon accepta la proposition, et, pour faire son voyage, alla de ce pas acheter des souliers chez un cordonnier, qui lui fit crédit d'une partie du prix, et ajouta, en riant, qu'il le paierait lorsqu'il serait devenu cardinal. Il le devint, en effet; et non-seulement il n'oublia point la bassesse de sa première condition, mais il voulut en perpétuer le souvenir. On dit que dans une chapelle qu'il fit bâtir à Genève [2], au côté gauche du portail de l'église Saint-Pierre, il fit graver son aventure, s'étant fait représenter jeune et pieds nus, gardant des pourceaux sous un arbre; et tout autour de la muraille il avait fait mettre des figures de souliers, pour marque de la faveur que lui avait faite le cordonnier. Il reste peu de vestiges de ce monument.

Histoire du Concile de Const. par J. l'Enfant.

[1] Brogni est un village près d'Anneci, entre Chambéri et Genève.

[2] Il avait eu pendant quelque temps l'administration de cet évêché.

TALENTS DE L'ESPRIT.

Quelque brillante que soit la gloire des armes et de la naissance, il y a dans celle qui vient de la science et des talents de l'esprit quelque chose de plus intéressant. Elle semble naître davantage de notre propre fonds, et nous appartenir tout entière. Elle n'est point bornée, comme celle des armes, à certains temps et à certaines occasions, et n'est point, comme elle, dépendante de mille secours étrangers. Elle donne à l'homme une supériorité infiniment plus flatteuse que celle qui naît des richesses, de la naissance, des dignités, parce que tout cela est hors de nous; au lieu que l'esprit est notre propre bien, ou plutôt qu'il est nous-mêmes et constitue notre essence.

Cependant ce n'est point l'esprit seul qui fait la solide gloire des hommes. Je le suppose excellent par lui-même et orné de tout ce qu'il y a de plus rare et de plus exquis dans les sciences, philosophie, mathématiques, histoire, belles-lettres, poésie, éloquence. Tout cela fait l'homme savant, mais non l'homme de bien : *Non faciunt bonos ista, sed doctos.* Et qu'est-ce que l'homme savant, s'il n'est que savant, sinon assez souvent un homme vain, entêté, plein de lui-même, méprisant tous les autres et, pour le dire en un mot, un animal de gloire ? C'est ainsi que Tertullien définit quelque part les savants du paganisme, *animal gloriæ.*

Senec. Epist. 106.

Y a-t-il rien de plus pitoyable, et en même temps de plus digne de mépris, qu'un tel homme, sottement enflé de sa science et de son habileté, avide et insa-

tiable de louanges, qui ne se nourrit que de vent et de fumée, et qui ne songe à vivre que dans l'opinion des autres ? Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, fit merveilleusement sentir le ridicule de ce défaut à un médecin nommé Ménécrate, qui avait eu la vanité de prendre le surnom de *Jupiter sauveur*, à cause de quelques cures heureuses qu'il avait faites, et qu'il attribuait uniquement à son savoir. L'ayant invité à manger chez lui, il lui fit dresser une table à part, sur laquelle on ne servit qu'une cassolette fumante d'encens. Le médecin d'abord se crut fort honoré : mais, comme on le laissa tout le reste du repas à jeun, il sentit bien ce que signifiait la fumée de cet encens; et, après avoir servi de risée aux convives, il remporta du festin, avec le titre de *Jupiter*, sa faim tout entière, et la juste honte qu'il avait si bien méritée en attribuant à sa seule habileté un succès qui lui venait d'ailleurs.

AElian. l. 12, cap. 51. Athen. l. 7, cap. 10.

Ce qu'il y a donc dans la science, et dans les talents de l'esprit, capable de faire honneur, n'est point la science même, ni les talents de l'esprit, mais le bon usage qu'on en fait; et l'on peut dire que la modestie, plus que toute autre chose, en relève infiniment le prix et l'éclat. On aime à voir les grands hommes avouer quelquefois qu'ils se sont trompés, comme le fait le célèbre Hippocrate à l'occasion d'une suture de tête où il s'était mépris. Un tel aveu[1], comme le re-

Lib. Ἐπιδημιῶν.

[1] « De suturis se deceptum esse Hippocrates memoriæ prodidit, more magnorum virorum, et fiduciam magnarum rerum habentium. Nam levia ingenia, quia nihil habent, nihil sibi detrahunt. Magno ingenio, multaque nihilominùs habituro, convenit etiam veri erroris simplex confessio. » (Cels. lib. 8, cap. 4.)

marque Celse en rapportant le trait dont je parle, suppose dans celui qui le fait un fonds de mérite non commun, et une élévation d'ame qui sent bien que ces pertes ne sont point capables de lui faire de tort : au lieu qu'un petit esprit, qui ne peut se dissimuler sa pauvreté, n'a garde de rien hasarder ni de rien perdre volontairement du peu qu'il possède.

On aime aussi à voir les savants disputer entre eux sans aigreur, sans emportement, sans passion, comme Cicéron marque qu'il était disposé à le faire : *Nos et refellere sine pertinacia, et refelli sine iracundia parati sumus.* Notre siècle nous a fourni plusieurs exemples de cette vertu; mais, quand il n'y aurait que celui du père Mabillon, il ferait infiniment d'honneur à la littérature. On sait combien, dans ses disputes avec le fameux abbé de la Trape, sa douceur et sa modération lui donnèrent d'avantage sur son adversaire. Il en eut un autre, qui pouvait disputer avec lui aussi-bien de modestie que de science : c'est le P. Papebroch, qui avait donné lieu à la composition de la Diplomatique. « Je vous avoue, dit ce savant jésuite dans une « lettre latine qu'il écrivit au P. Mabillon sur ce sujet, « en lui laissant la liberté de la publier, que je n'ai « plus d'autre satisfaction d'avoir écrit sur cette ma« tière, que celle de vous avoir donné occasion de « composer un ouvrage si accompli. Il est vrai que « j'ai senti d'abord quelque peine en lisant votre livre, « où je me suis vu réfuté d'une manière à ne pas ré« pondre : mais enfin l'utilité et la beauté d'un ou« vrage si précieux ont bientôt surmonté ma faiblesse; « et, pénétré de joie d'y voir la vérité dans son plus « beau jour, j'ai invité mon compagnon d'études à ve-

Acad. Quæst. lib. 2, n. 5.

« nir prendre part à l'admiration dont je me suis « trouvé tout rempli. C'est pourquoi ne faites pas dif« ficulté, toutes les fois que vous en aurez l'occasion, « de dire publiquement que je suis entièrement de « votre avis. »

Il y a des modesties artificieuses et étudiées, qui couvrent un orgueil secret : celle-ci montre une ingénuité et une simplicité qui fait bien voir qu'elle part du cœur. Je ne puis finir cet article qui regarde le P. Mabillon, sans remarquer que feu M. l'archevêque de Reims (Le Tellier) en le présentant au roi Louis XIV, lui dit : « J'ai l'honneur, sire, de présenter « à votre majesté le moine de son royaume le plus « savant et le plus modeste. »

Un autre caractère encore bien aimable dans un savant, c'est d'être toujours prêt à faire part aux autres de son travail, à leur communiquer ses remarques, à les aider de ses réflexions, et à contribuer de tout son pouvoir à la perfection de leurs ouvrages. Je ne sais si quelqu'un a porté plus loin ce caractère que M. de Tillemont. Ses recueils, ses extraits, qui étaient le fruit du travail de plusieurs années, devenaient le bien propre de quiconque en avait besoin. Il ne craignait point, comme cela est assez ordinaire aux savants, que ses ouvrages ne perdissent le mérite de l'invention et la grace de la nouveauté, s'il les montrait à d'autres avant que de les avoir rendus publics. La même louange est due à M. d'Hérouval[1]. Si le mépris de la gloire et de la vaine réputation l'a empêché de rien produire au jour par lui-même, son zèle pour

[1] Ant. de Vion, auditeur des comptes.

le bien public lui a fait prendre part à presque tous les ouvrages qui ont paru de son temps, en communiquant aux auteurs ses lumières, ses remarques et ses manuscrits.

RÉPUTATION.

C'est ici de tous les biens humains celui qui est regardé, même parmi les plus honnêtes gens, comme le plus cher et le plus précieux, et par rapport auquel l'indifférence, et encore plus le mépris, paraissent interdits. Que peut-on attendre en effet de quiconque est insensible au jugement que le public [1], et sur-tout les gens de bien, portent de sa conduite? Ce n'est pas seulement, comme le dit Cicéron, l'effet d'une fierté et d'une arrogance insupportables; c'est encore la marque d'un homme sans probité et sans honneur.

Mais aussi un desir trop empressé de louange, qui en est avide et affamé, et qui semble en quelque sorte la mendier, loin d'être la marque d'une grande ame, est la preuve la plus certaine d'un esprit vain et léger, qui se repaît de vent, et qui prend l'ombre pour la réalité.

Cependant c'est là le faible de la plupart des hommes, et quelquefois même de ceux qui se distinguent par un mérite particulier, et ce qui les porte souvent à chercher la gloire où elle n'est pas.

Plut. in Vita Alexand. Philippe de Macédoine n'avait pas le goût fort délicat dans le choix des moyens qui peuvent attirer une

[1] « Adhibenda est quædam reverentia et optimi cujusque, et reliquorum. Nam negligere quid de se quisque sentiat, non solùm arrogantis est, sed etiam omninò dissoluti. » (*De Offic.* lib. I, n. 99.)

solide réputation. Il ambitionnait toute sorte de gloire, et en toute sorte de matière. Il tirait vanité, comme un déclamateur, de la force de son éloquence. Il comptait les victoires que ses chariots remportaient aux jeux olympiques, et il avait grand soin de les faire graver sur ses monnaies. Il donnait des leçons aux joueurs d'instruments, et prétendait réformer les maîtres ; ce qui lui attira de l'un d'eux cette ingénieuse réponse, qui, sans l'offenser, était fort capable de le désabuser. *A Dieu ne plaise que vous soyez jamais assez malheureux, sire, pour savoir ces choses-là mieux que moi!* Il fit lui-même une pareille leçon à son fils, pour avoir marqué dans un repas trop d'habileté dans la musique. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien?* En effet, il y a des connaissances qui font le mérite d'un particulier, et où il est permis d'exceller à quiconque n'a point d'autre soin, mais qu'un prince ne doit qu'effleurer, parce que ce serait se dégrader que d'affecter d'y être trop habile, et qu'il doit son temps à des choses plus sérieuses et plus importantes. Néron [1], qui d'ailleurs avait de l'esprit et de la vivacité, a été blâmé d'avoir négligé des occupations convenables à son rang, pour s'amuser à graver, à peindre, à chanter et à conduire des chariots. Un prince qui a le goût de la vraie gloire n'aspire point à une telle réputation. Il sait à quelles connaissances il doit s'attacher, desquelles il doit s'abstenir ; et, quelque penchant qu'il se sente pour les sciences, même les plus estimables, il ne s'y livre point, mais les étudie en prince, c'est-à-dire avec cette sobriété

[1] « Nero puerilibus statim annis vividum animum in alia detorsit : cælare, et pingere, cantus aut regimen equorum exercere. » (TAC. *Annal.* lib. 13, cap. 3.)

et cette sage retenue que Tacite admirait dans son beau-père Agricola : *Retinuit, quod est difficillimum, ex sapientia modum.*

Vita Agric. cap. 4.

Tusc. Quæst. lib. 5, n. 103.

Cicéron trouve une vanité pitoyable dans la secrète joie qu'éprouvait Démosthène de s'entendre louer, en passant, par une pauvre vendeuse d'herbes. Lui-même était encore plus sensible à la louange, que l'orateur grec.

Orat. pro Planco, n. 64-66.

Il l'avoue de bonne foi dans une occasion où il peint merveilleusement le cœur humain. Il revenait de Sicile, où il avait été questeur, dans la pensée qu'il n'était parlé que de lui dans toute l'Italie, et que par-tout il n'était fait mention que de sa questure. Passant à Pouzzole, où les bains attiraient beaucoup de beau monde, Y a-t-il long-temps, lui dit quelqu'un, que vous êtes parti de Rome? Quelle nouvelle y dit-on? Moi, dit-il tout surpris, je reviens de ma province. Oui, reprit l'autre, je me le rappelle, c'est d'Afrique. Point du tout, répliqua Cicéron d'un ton de dépit et de colère, c'est de Sicile. Eh quoi! ajouta un troisième qui se prétendait mieux instruit que les autres, ne savez-vous pas qu'il a été questeur à Syracuse? Et il n'en était rien, car ç'avait été dans une autre partie de la Sicile. Cicéron, confus et honteux, ne trouva d'autre expédient pour se tirer d'affaire, que de se mêler dans la foule; et il ajoute que cette aventure lui fut plus utile que n'auraient été tous les compliments auxquels il s'était attendu.

Il ne paraît pas pourtant qu'il en fût moins porté depuis à rechercher les louanges. Tout le monde sait avec quel soin il saisissait toutes les occasions de parler de lui-même, jusqu'à en devenir insupportable. Mais

rien ne marque mieux son caractère, que sa lettre à l'historien Lucceius, où il lui découvre naïvement et sans détour son faible au sujet des louanges. Il le pressait d'écrire l'histoire de son consulat, et de la publier de son vivant: Afin, disait-il, qu'étant mieux connu des hommes, je puisse moi-même jouir de ma gloire et de ma réputation : *Ut et cœteri viventibus nobis ex libris tuis nos cognoscant, et nosmetipsi vivi gloriolâ nostrâ perfruamur.* Il le prie avec instance de ne s'en pas tenir scrupuleusement aux lois rigoureuses de l'histoire, d'accorder quelque chose à l'amitié, aux dépens même de la vérité, et de ne point craindre de dire de lui plus de bien que peut-être il n'en pense. *Itaque te planè etiam atque etiam rogo, ut et ornes ea vehementiùs etiam quàm fortassè sentis, et in eo leges historiæ negligas..... amorique nostro plusculùm etiam, quàm concedit veritas, largiaris.* Ad Famil. lib. 5. Epist. 12.

Voilà ce que sont presque tous les hommes, souvent sans s'en apercevoir. Car, à entendre Cicéron, il était tout-à-fait éloigné d'un tel faible. *Nihil est in me inane,* dit-il à Brutus, *neque enim debet.* Jamais personne, dit-il encore en écrivant à Caton, n'a été moins sensible que moi à la louange et aux vains applaudissements du peuple. *Si quisquam fuit unquam remotus et naturâ, et magis etiam (ut mihi quidem sentire videor) ratione atque doctrinâ, ab inani laude et sermonibus vulgi, ego profectò is sum.* Ad Brut. Epist. 3. Ad Famil. lib. 15, Epist. 4.

Pour mieux comprendre combien il y a de petitesse et de faiblesse dans cette vanité, il ne faut qu'ouvrir les yeux, et considérer combien il y a de grandeur d'ame et de noblesse dans une conduite opposée. Quel-

ques traits choisis que j'en rapporterai le feront mieux sentir.

1. *Souffrir avec peine la louange, et parler de soi-même avec modestie.*

Cette vertu, qui semble jeter un voile sur les plus belles actions, et qui n'est attentive qu'à les couvrir, sert malgré elle à les relever davantage, et à leur donner un lustre qui les rend plus éclatantes.

Niger, qui prit le titre d'empereur en Orient, refusa le panégyrique que l'on voulait prononcer à sa louange, et il s'en rendit encore plus digne par les motifs de son refus. Faites, dit-il, le panégyrique des anciens capitaines, afin que ce qu'ils ont fait nous apprenne ce que nous devons faire. Car c'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, et sur-tout d'un prince : ce n'est pas le louer parce qu'il fait bien, mais c'est le flatter afin d'en tirer quelque récompense. Pour moi, je veux être aimé durant ma vie, et loué après ma mort.

Second Traité de la Charité et de l'Amour-propre, ch. 5.

« Ceux, dit M. Nicole dans ses Essais de Morale, « qui ont ouï parler de la guerre aux deux premiers « capitaines de ce siècle (M. le prince et M. de Turenne) « ont toujours été ravis de la modestie de leurs discours. « Personne n'a jamais remarqué qu'il leur soit échappé « sur ce sujet la moindre parole qu'on pût soupçonner « de vanité. On les a toujours vu rendre justice à tous « les autres, et ne se la rendre jamais à eux-mêmes; « et l'on aurait souvent cru, en leur entendant faire le « récit des batailles où ils avaient eu le plus de part

« par leur conduite et par leur valeur, qu'ils n'y étaient « pas même présents, ou qu'ils y étaient demeurés sans « rien faire. Ces gens qu'on voit si occupés de quel- « ques occasions où ils se sont signalés, qu'ils en étour- « dissent tout le monde, comme Cicéron faisait de son « consulat, font voir par là que la vertu ne leur est « guère naturelle, et qu'il leur a fallu de grands efforts « pour guider leurs ames jusqu'à l'état où ils sont si « aises de se faire voir. Mais il y a bien plus de gran- « deur à ne faire pas de réflexion sur ses plus grandes « actions, en sorte qu'il semble qu'elles nous échappent, « et qu'elles naissent si naturellement de la disposition « de notre ame qu'elle ne s'en aperçoit point. »

2. *Contribuer de bon cœur à la réputation des autres.*

Scipion l'Africain, pour obtenir à son frère la conduite de l'importante guerre qu'on allait faire contre Antiochus-le-Grand, s'était engagé à servir sous lui comme un de ses lieutenants. Dans cette fonction subalterne, loin de songer à partager avec son frère l'honneur de la victoire, il se fit un devoir et un plaisir de lui en laisser la gloire toute pure et tout entière, et de se l'égaler à lui-même en tout par la défaite d'un ennemi non moins redoutable qu'Annibal, et par le titre d'*Asiatique*, aussi glorieux que celui d'*Africain*. Liv. lib. 37.

Marc-Aurèle, par une semblable délicatesse, et par un désintéressement de gloire aussi généreux, renonça au plaisir qu'il s'était fait de mener en Orient Lucille sa fille, qu'il donnait en mariage à Lucius Vérus, oc- [Jul. Capitol.] in Vita M. Aurel.

cupé pour-lors à faire la guerre aux Parthes, de peur d'étouffer par sa présence la réputation naissante de son gendre, et de paraître s'attirer, à son préjudice, l'honneur d'avoir achevé cette importante guerre.

Xenoph. in Cyrop.

On sait avec quelle fidélité et quelle soumission Cyrus rapportait à Cyaxare, son oncle et son beau-père, toute la gloire de ses exploits; avec quelle attention Agricola, qui acheva la conquête de l'Angleterre, faisait honneur à ses supérieurs de tous ses succès, et avec quelle modestie il cédait une partie de sa propre réputation pour relever la leur.

Tacit. in Vita Agric.

Plut. in Præc. Reip. ger.

Plutarque raconte la conduite pleine de modération qu'il garda lui-même dans la députation dont il fut chargé, de la part de sa ville, vers le proconsul de la province. Son collègue ayant été obligé de rester en chemin, il s'acquitta seul de la commission, et y réussit. A son retour, lorsqu'il fut près de rendre publiquement compte de sa députation, son père l'avertit de ne point parler en son nom seul, mais de s'expliquer comme si son collègue avait été présent, et qu'ils eussent tout concerté et tout exécuté ensemble. Et le motif d'un conseil si sage était qu'un tel procédé, non-seulement est plein d'équité et d'humanité[1], mais ôte encore à la gloire du succès ce qui a coutume d'affliger et d'irriter l'envie.

Ce que Cicéron dit de l'union parfaite qui était entre Hortensius et lui[2], et de l'attention mutuelle qu'ils avaient à s'entr'aider dans la noble carrière du

[1] Οὐ γὰρ μόνον ἐπιεικὲς τὸ τοιοῦτον καὶ φιλάνθρωπόν ἐϛιν, ἀλλὰ καὶ τὸ λυποῦν τὸν φθόνον ἀφαιρεῖ τῆς δόξης.

[2] « Semper alter ab altero adjutus, et communicando, et monendo, et favendo. » (In *Bruto*, n. 3.)

barreau, à se communiquer réciproquement leurs lumières, et à se faire valoir l'un l'autre, est un exemple bien rare parmi les personnes d'une même profession, et bien digne en même temps d'être imité. Un historien remarque qu'Atticus[1], leur ami commun, était le nœud et le lien de cette union si intime, et que c'était lui qui faisait que la vive émulation de gloire qui se trouvait entre ces deux illustres orateurs n'était point altérée par de bas sentiments d'envie et de jalousie.

Lélius, ami intime du second Scipion, avait plaidé, à deux différentes reprises, une cause fort importante; et les juges avaient deux fois ordonné un plus ample informé. Les parties l'exhortant à ne point se rebuter, il leur persuada de remettre leur affaire entre les mains de Galba, qui était plus propre que lui à la plaider, parce qu'il parlait avec plus de force et de véhémence. En effet, Galba, dans une seule audience, emporta tous les suffrages, et gagna pleinement sa cause. Il faut avouer qu'un tel désintéressement, en fait de réputation, a quelque chose de bien grand. Mais, dit Cicéron, c'était la coutume de ce temps de rendre, sans peine, justice au mérite d'autrui. *Erat omninò tùm mos, ut faciles essent in suum cuique tribuendo.* De clar. Orat. n. 85-88.

J'ai toujours admiré la droiture et la candeur d'ame de Virgile, qui ne craignit point, en produisant Horace à la cour de Mécène, de se donner un rival qui pourrait disputer avec lui la gloire du bel esprit, et, sinon lui enlever entièrement, du moins partager avec lui les faveurs et les bonnes graces de leur commun Horat. Sat. 6, lib. I.

[1] « Efficiebat, ut inter quos tanta laudis esset æmulatio, nulla intercederet obtrectatio, essetque talium virorum copula. » (CORN. NEP. in *Vita Att.* cap. 5.)

protecteur. Mais, dit Horace, on ne se conduisait point ainsi chez Mécène. Jamais il n'y eut de maison plus éloignée de ces bas sentiments que la sienne, ni où l'on vécût d'une manière plus pure et plus noble. Le mérite et le crédit de l'un ne faisaient point ombrage à l'autre. Chacun avait sa place, et en était content.

Horat. [Sat. lib. I, IX, v. 48.]

Non isto vivimus illic
Quo tu rere modo. Domus hâc nec purior ulla est,
Nec magis his aliena malis. Nil mî officit unquam,
Ditior hic, aut est quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus.

3. *Sacrifier sa réputation à l'utilité publique.*

Il y a des occasions où l'homme de bien [1], pour conserver sa vertu, est obligé de sacrifier sa réputation; où, pour ne pas renoncer à sa conscience, il faut qu'il renonce pour un temps à sa gloire; et où il doit marcher d'un pied ferme où son devoir l'appelle, à travers les reproches et l'infamie, en méprisant courageusement le mépris qu'on fait de lui. Rien ne marque davantage qu'il tient à la vertu même, et que c'est elle seule qu'il cherche, qu'un sacrifice si généreux et qui coûte tant à la nature.

In Vita Pericl. Plutarque observe que Périclès, dans une occasion où tous les citoyens criaient contre lui et condamnaient sa conduite, semblable à un habile pilote, qui

[1] « Æquissimo animo ad honestum consilium per mediam infamiam tendam. Nemo mihi videtur pluris æstimare virtutem, nemo illi magis esse devotus, quàm qui boni viri famam perdidit, ne conscientiam perderet. » (SEN. *Epist.* 81.)

« Æquo animo audienda sunt imperitorum convicia, et ad honesta vadenti contemnendus est iste contemptus. » (Id. *Epist.* 76.)

dans la tempête n'est attentif qu'aux règles de son art pour sauver le vaisseau, et qui méprise les pleurs, les cris, les prières de tout l'équipage; que Périclès, dis-je, après avoir pris toutes ses précautions pour la sûreté de l'état, suivit son plan, se mettant peu en peine des murmures, des plaintes, des menaces, des chansons injurieuses, des railleries, des insultes, des accusations intentées contre lui.

C'étaient les salutaires conseils que le sage Fabius donnait au consul Paul Émile près de partir pour l'armée. Il l'exhortait de mépriser les railleries et les reproches injustes de son collègue, de s'élever au-dessus des bruits qui pourraient flétrir sa réputation, et de négliger les efforts qu'on ferait pour le décrier et le déshonorer. Liv. lib. 22, n. 34.

C'est le parti que Fabius lui-même avait suivi dans la guerre contre Annibal, et qui sauva la république. Malgré l'insulte que Minucius lui avait faite, la plus sensible qu'on puisse imaginer, il le tira des mains d'Annibal, mettant à l'écart son ressentiment [1], en ne consultant que son zèle pour le bien public.

Ces exemples sont connus, mais ils n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'état par de véritables liens, et souvent on ne le sert que pour ses propres intérêts. Au moindre dégoût l'on quitte le service; et ce dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse qui se blesse d'une préférence très-légitime. Il en est peu qui parlent et qui pensent comme ce Lacédémonien qui, n'ayant point eu de place dans un nouveau conseil qu'on établissait, dit

[1] « Habuit in consilio fortunam publicam, dolorem ultionemque seposuit. » (Id. *de Ira*, lib. 1, cap. 11.)

qu'il était ravi qu'il se fût trouvé trois cents citoyens plus gens de bien que lui.

§ VII. *En quoi consiste la solide gloire et la véritable grandeur.*

Tout ce qui est extérieur à l'homme, tout ce qui peut être commun aux bons et aux méchants, ne le rend point véritablement estimable. C'est par le cœur qu'il faut juger de l'homme. De là partent les grands desseins, les grandes actions, les grandes vertus. La solide grandeur, qui ne peut être imitée par l'orgueil, ni égalée par le faste, réside dans le fonds des qualités personnelles et dans la noblesse des sentiments. Être bon, libéral, bienfaisant, généreux; ne faire cas des richesses que pour les distribuer, des dignités que pour servir sa patrie, de la puissance et du crédit que pour être en état de réprimer le vice et de mettre en honneur la vertu; être véritablement homme de bien sans chercher à le paraître; supporter la pauvreté avec noblesse, les affronts et les injures avec patience; étouffer ses ressentiments, et rendre toute sorte de bons offices à un ennemi dont on peut se venger: préférer le bien public à tout; lui sacrifier ses biens, son repos, sa vie, sa réputation même, s'il le faut: voilà ce qui rend l'homme grand et véritablement digne d'estime.

Séparez la probité des actions les plus belles, des qualités les plus estimables, que deviennent-elles, sinon un objet de mépris? L'excès du vin dans Alexandre, le meurtre de ses meilleurs amis, la soif insatiable des louanges et de la flatterie, la vanité de vouloir passer

pour le fils de Jupiter, quoiqu'il n'en crût rien [1], tout cela nous permet-il de regarder ce prince comme véritablement grand ?

Quand on voit Marius, et après lui Sylla, faire couler à grands flots le sang des citoyens romains pour établir leur puissance, peut-on compter pour quelque chose leurs victoires et leurs triomphes ?

Au contraire, quand on entend dire à l'empereur Tite cette parole devenue si célèbre, *Mes amis* [2], *voilà une journée que j'ai perdue*, parce qu'il n'y avait fait de bien à personne; à un autre que l'on pressait de signer un arrêt de mort, *Je voudrais ne savoir pas écrire* [3]*;* à l'empereur Théodose, après qu'un jour de Pâques il eut délivré les prisonniers, *Plût à Dieu que je pusse ouvrir aussi les tombeaux pour rendre la vie aux morts !* quand on voit Scipion encore jeune surmonter courageusement une passion qui dompte presque tous les hommes, et, dans une autre occasion, faire des leçons de continence et de sagesse à un jeune prince qui s'était écarté de son devoir; qu'on voit un tribun du peuple, ennemi déclaré de ce même Scipion, prendre hautement sa défense contre ceux qui l'accusaient injustement, et qui avaient conspiré sa perte ; enfin, quand nous lisons dans l'histoire quelques actions de libéralité [4], de générosité, de désintéressement, de

[1] « Omnes, inquit Alexander, jurant me Jovis esse filium : sed vulnus hoc hominem me esse clamat. » (SEN. *Epist.* 59.)

[2] « Amici, diem perdidi. » (SUET. in *Vita Titi*, n. 8.)

[3] « Vellem nescire litteras. » (SEN. *de Clem.* lib. 2, cap. 1.)

[4] « Quis est tam dissimilis homini, qui non moveatur et offensione turpitudinis, et comprobatione honestatis ?.... An obliviscamur quantoperè in audiendo legendoque moveamur, quum piè, quum amicè, quum magno animo aliquid factum cognoscimus ? » (CIC. *de Fin.* lib. 5, n. 62.)

clémence, d'oubli des injures, est-il en notre pouvoir de leur refuser notre estime et notre admiration? et ne nous sentons-nous pas encore, après tant de siècles, émus et attendris par le simple récit de ces actions?

Notre histoire nous fournit une infinité de belles paroles et de belles actions de nos rois, et de plusieurs grands hommes, lesquelles font bien connaître en quoi consiste la véritable grandeur et la solide gloire.

Mézerai. *Si la bonne foi et la vérité étaient bannies de tout le reste de la terre*, disait Jean Ier, roi de France, sollicité de violer un traité [1], *elles devraient se retrouver dans le cœur et dans la bouche des rois.*

Id. *Ce n'est point*, dit Louis XII à un courtisan qui l'exhortait à punir quelqu'un dont il avait été mécontent avant que de monter sur le trône, *ce n'est point au roi de France à venger les injures du duc d'Orléans.*

Le P. Daniel. François Ier, après la bataille de Pavie, écrivit à la régente, sa mère, une lettre qui ne contenait que ce peu de mots : *Madame, tout est perdu, hormis l'honneur.* C'est là véritablement écrire et penser en roi, qui, en comparaison de l'honneur, estime peu tout le reste.

Id. Au sujet des conditions honteuses qu'on exigeait de lui pour le mettre en liberté, il chargea l'agent de l'empereur de mander à son maître la résolution où il était de passer plutôt toute sa vie en prison, que de rien démembrer de ses états; et d'ajouter que, quand il serait assez lâche pour le faire, il était certain que ses sujets n'y consentiraient jamais.

[1] Je ne vois pas pourquoi Rollin appelle ce roi Jean Ier, puisqu'il n'y a pas eu deux rois de France de ce nom. Le traité dont il s'agit est celui de Bretigny, conclu le 8 mai 1360. — L.

Loin de savoir mauvais gré à François de Montelon, qui, seul entre tous les avocats de son temps, avait eu la hardiesse de plaider la cause de Charles de Bourbon contre François Ier et Louise de Savoie sa mère, ce roi l'en estima davantage, et le fit avocat-général, puis président à mortier, et enfin garde-des-sceaux. Ste Marthe, liv. 5 de ses Élog.

Comme on reprochait à Henri IV le peu de pouvoir qu'il avait à La Rochelle, *Je fais dans cette ville*, dit-il, *tout ce que je veux en n'y faisant que ce que je dois.* Hist. d'Aubigné.

Nos magistrats, en plus d'une occasion, ont montré la vérité de ce que Cicéron dit dans ses Offices [1], qu'il y a une valeur domestique et privée qui n'est pas de moindre prix que la valeur militaire. Achille de Harlai, premier président, menacé par les séditieux d'un prochain et capital supplice (ce sont les termes de l'auteur), *Je n'ai*, dit-il, *ni tête, ni vie que je préfère à l'amour que je dois à Dieu, au service que je dois au roi, et au bien que je dois à ma patrie.* Dans la journée des Barricades il ne répondit aux injures et aux menaces des principaux auteurs de la Ligue que par ces paroles si dignes de louange : *Mon ame est à Dieu, mon cœur au roi, et mon corps entre les mains de la violence, pour en faire ce qu'elle voudra.* Quand Bussy-Le-Clerc eut l'audace d'entrer dans la grand'chambre pour y faire lire la liste de ceux qu'il disait avoir ordre d'arrêter, et qu'il eut nommé le premier président et dix ou douze autres, tout le reste de la compagnie se leva, et les suivit généreusement à la Bastille. Histoire des Prem. Prés. Mezerai. Le P. Daniel.

Tout le monde sait que le premier président Molé, dans une émeute populaire, sans craindre pour sa vie,

[1] « Sunt domesticæ fortitudines non inferiores militaribus. » (*De Offic.* lib. 1, n. 18.)

alla se montrer à la populace mutinée, et l'arrêta par sa seule présence. C'est de lui que le cardinal de Retz parle ainsi dans ses mémoires : « Si ce n'était pas une « espèce de blasphême de dire qu'il y a quelqu'un dans « notre siècle plus intrépide que le grand Gustave et « M. le prince, je dirais que ç'a été Molé, premier pré- « sident. »

Cette fermeté est moins étonnante dans les magistrats d'un parlement, dont le caractère propre est une fidélité inviolable à l'égard des rois et un courage invincible dans les plus grands dangers. Mais peut-on assez admirer la rare générosité qu'inspira aux bourgeois de Calais l'amour de leur patrie et la vue du bien

Le P. Daniel. public? La ville, réduite par la famine à la dernière extrémité, demandant à capituler, le roi d'Angleterre, irrité de la longue résistance qu'elle avait faite, ne lui voulut accorder de quartier qu'à une seule condition : « C'est, dit-il, qu'ils se partent de la ville six des plus « notables bourgeois, les chefs tous nus, et tous dé- « chaussés, les hars au col, et les clefs de la ville et « du chastel en leurs mains, et de ceux je ferai en ma « volonté, et le remanant je prendrai à merci. » Quand on eut assemblé la ville, un des principaux bourgeois, nommé *Eustache de Saint-Pierre*, prit la parole. Il parla avec un courage et une fermeté qui aurait fait honneur à ces anciens citoyens romains du temps de la république, et dit qu'il s'offrait à être la première victime pour le salut du reste du peuple; et que, plutôt que de voir périr tous ses compatriotes par le fer et par la faim, il voulait être un des six qu'on livrerait au roi d'Angleterre. Cinq autres, animés par ses discours et par son exemple, se présentèrent avec lui.

On les conduisit, dans l'équipage qui avait été prescrit, au milieu des cris confus et lamentables du peuple. Le roi d'Angleterre était près de les faire exécuter ; mais la reine, touchée de compassion et fondant en larmes, se jeta à genoux aux pieds du roi, et obtint leur grace.

Lorsque le grand Condé commandait en Flandre l'armée espagnole, et faisait le siége d'une de nos places, un soldat, ayant été maltraité par un officier-général, et ayant reçu plusieurs coups de canne pour quelques paroles peu respectueuses qui lui étaient échappées, répondit avec un grand sang-froid qu'il saurait bien l'en faire repentir. Quinze jours après, ce même officier-général charge le colonel de tranchée de lui trouver dans son régiment un homme ferme et intrépide pour un coup de main dont il avait besoin, avec promesse de cent pistoles de récompense. Le soldat en question, qui passait pour le plus brave du régiment, se présenta; et, ayant mené avec lui trente de ses camarades dont on lui avait laissé le choix, il s'acquitta de sa commission, qui était des plus hasardeuses [1], avec un courage et un bonheur incroyables. A son retour, l'officier-général, après l'avoir beaucoup loué, lui fit compter les cent pistoles qu'il lui avait promises. Le soldat sur-le-champ les distribua à ses camarades, disant qu'il ne servait point pour de l'argent, et demanda seulement que, si l'action qu'il venait de faire paraissait mériter quelque récompense, on le fît

[1] Il s'agissait de s'assurer, avant que de faire le logement, si les ennemis faisaient des mines sous le glacis. Le soldat, s'étant jeté à l'entrée de la nuit dans le chemin-couvert, s'acquitta si bien de sa commission, qu'il rapporta le chapeau et l'outil d'un mineur qu'il avait tué dans la mine.

officier. *Au reste*, ajouta-t-il en s'adressant à l'officier-général qui ne le reconnaissait point, *je suis ce soldat que vous maltraitâtes si fort il y a quinze jours; et je vous avais bien dit que je vous en ferais repentir.* L'officier-général, plein d'admiration, et attendri jusqu'aux larmes, l'embrassa, lui fit des excuses, et le nomma officier le même jour. Le grand Condé prenait plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de soldat dont il eût jamais ouï parler. Je le tiens d'une personne à qui M. le prince, fils du grand Condé, l'a souvent raconté.

Le même coup de canon qui tua M. de Turenne avait emporté un bras à M. de Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie. Son fils s'étant mis à pleurer et à crier, *Taisez-vous, mon enfant,* lui dit-il; et en lui montrant M. de Turenne étendu mort, *voilà celui qu'il faut pleurer.*

Mémoires manuscrits, que j'ai déja cités tome I, page 235.

J'ai parlé ailleurs d'un célèbre Henri de Mesmes, l'un des plus illustres magistrats de son temps. Le roi (Henri II, si je ne me trompe) lui ayant offert une place d'avocat-général, il prit la liberté de représenter à sa majesté que cette place n'était point vacante. Elle l'est, répliqua le roi, parce que je suis mécontent de celui qui la remplit. *Pardonnez-moi, sire,* répondit Henri de Mesmes après avoir fait modestement l'apologie de l'accusé; *j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que d'entrer dans cette charge par une telle porte.* Le roi eut égard à sa remontrance, et laissa l'avocat-général dans sa place. Celui-ci étant venu le lendemain pour remercier son bienfaiteur, à peine Henri de Mesmes put-il souffrir qu'on songeât à lui faire des remercîments pour une action qui était, di-

sait-il, d'un devoir indispensable, et auquel il n'aurait pu manquer sans se déshonorer lui-même pour toujours.

Un président à mortier songeait à se démettre de sa charge, dans l'espérance de la faire tomber à son fils. Louis XIV, qui avait promis à M. Le Pelletier, alors contrôleur-général, de lui donner la première qui viendrait à vaquer, lui offrit celle-ci. M. Le Pelletier, après avoir fait ses très-humbles remercîments, ajouta que le président qui se démettait avait un fils, et que sa majesté avait toujours été contente de la famille. « On « n'a pas coutume de me parler ainsi, » reprit le roi, surpris d'une telle conduite et d'une telle générosité; « ce sera donc pour la première occasion. » Elle ne tarda pas long-temps; et, deux ans après, M. le président de Coigneux étant mort sans laisser de fils, un si noble désintéressement fut récompensé. Cl. Pelleterii Vita.

Je le répète encore, quand on lit de telles actions est-il possible de résister à l'impression qu'elles font sur le cœur? C'est ce cri et ce témoignage d'une nature droite [1], saine, pure, et non encore altérée par de mauvais exemples et de mauvais principes, qui doit faire la règle de nos jugements, et qui est comme la base de ce goût de la solide gloire et de la véritable grandeur dont je parle. Il ne faut que se rendre attentif à cette voix, la consulter en tout, et s'y conformer.

Je sais bien qu'il faut autre chose que des préceptes et des exemples pour élever ainsi l'homme au-dessus

[1] « Quæ disciplina eò pertinebat, ut sincera, et integra, et nullis pravitatibus detorta uniuscujusque natura, toto statim pectore arriperet artes honestas. » (*Dialog. de Oratoribus*, cap. 28.)

des passions les plus vives, et que Dieu seul peut lui inspirer ces sentiments de noblesse et de grandeur : les païens même nous l'apprennent. *Bonus vir sine Deo nemo est. An potest aliquis supra fortunam, nisi ab illo adjutus, exsurgere? Ille dat consilia magnifica et erecta.* Mais on ne peut trop inculquer ces principes aux jeunes gens [1]; et il serait à souhaiter qu'ils n'entendissent jamais parler autrement, et que ces préceptes retentissent continuellement à leurs oreilles. Le fruit principal de [2] l'histoire est de conserver et de fortifier en eux ces sentiments de probité et de droiture que nous apportons en naissant; ou, lorsqu'ils s'en sont déjà écartés, de les y ramener peu-à-peu, et de rallumer en eux ces précieuses étincelles par de fréquents exemples de vertu. Un maître habile dans l'art de manier les esprits [3], et c'est là sa grande science, profite de tout pour inspirer à ses disciples des principes d'honneur et d'équité, et pour faire naître en eux une sincère estime de la vertu et une grande horreur du vice. Comme ils sont dans un âge tendre et docile [4], et que la corruption n'a pas encore jeté en eux de profondes racines, la vérité se saisit alors facile-

Sen. Epist. 41.

[1] « Conducere arbitror talibus aures tuas vocibus undique circumsonare, nec eas, si fieri posset, quidquam aliud audire. » (Cic. *de Offic.* lib. 3, n. 5.)

[2] « Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur : non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta ignem suum explicat. » (Sen. *Epist.* 94.)

« Hæc est sapientia, in naturam converti, et eò restitui, undè publicus error expulerit. » (Id. ibid.)

[3] « Civitatis rectorem decet... verbis, et his mollioribus, curare ingenia, ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti et æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum. » (Id. *de Ira*, lib. 1, cap. 5.)

[4] « Facillimè tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus, leviterque corruptis, injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. » (Id. *Epist.* 108.)

ment de leur esprit, et s'y établit sans peine, pour peu que du côté du maître elle soit aidée par de sages réflexions et des avis donnés à propos.

Quand, à chaque point d'histoire qu'on leur lit, ou du moins dans ceux qui sont plus importants, et qui portent avec eux quelque vive lumière, on leur demande à eux-mêmes ce qu'ils en pensent, ce qu'ils y trouvent de beau, de grand, de louable, ce qui leur y paraît, au contraire, digne de blâme et de mépris, il est rare que les jeunes gens ne répondent d'une manière sensée et raisonnable, et qu'ils ne jugent de chaque chose très-sainement et très-équitablement. C'est cette réponse, c'est ce jugement qui est en eux, ainsi que je l'ai déja dit, le cri de la nature et comme la voix de la droite raison, qui ne peut leur être suspect parce qu'il n'est point suggéré, et qui devient pour eux la règle du bon goût par rapport à la solide gloire et à la véritable grandeur. Quand ils voient un Régulus aller se présenter aux plus cruels tourments plutôt que de manquer à sa parole, un Cyrus et un Scipion faire profession publique de continence et de sagesse; tous ces anciens Romains, si illustres et si généralement estimés, mener une vie pauvre, frugale, sobre; et que d'un autre côté ils voient des actions de perfidie, de débauche, de dissolution, d'une basse et sordide avarice, dans des personnes grandes et considérables selon le siècle, ils n'hésitent pas un moment en faveur de qui ils doivent se déclarer.

Sénèque disait[1], en parlant d'un de ses maîtres,

[1] « Ego certè, quum Attalum audirem, in vitia, in errores, in mala vitæ perorantem, sæpè misertus sum generis humani... Quum verò commendare paupertatem cœperat.... sæpè exire e schola pauperi libuit. Quum cœperat voluptates nostras traducere, laudare castum corpus,

que, lorsqu'il l'entendait parler des avantages de la pauvreté, de la chasteté, d'une vie sobre, d'une conscience pure et irréprochable, il sortait de ses leçons plein d'amour pour la vertu et d'horreur pour le vice. C'est l'effet que doit produire l'histoire, quand elle est bien enseignée.

Il ne s'agit donc que de rendre les jeunes gens attentifs aux excellentes leçons que nous donne le paganisme même [1], qui ne compte pour rien tout ce qui est hors de l'homme, et ce qui lui sert comme de cortége, richesses, dignités, magnificence, et qui, dans l'homme même [2], n'estime et n'admire que les qualités du cœur, c'est-à-dire la probité et la vertu, dont l'éclat est tel [3], qu'elle honore, ennoblit et relève tout ce qui l'approche et l'environne, la pauvreté même, la misère, l'exil, la prison, les tourments. Elle seule donne le prix à tout; elle seule est la source de la solide gloire et de la véritable grandeur. Selon le paganisme, un prince n'est grand [4] qu'autant qu'il est bienfaisant et libéral; il ne doit se croire puissant que pour faire du bien, et faire marcher, à l'imitation des dieux, la qualité de très-bon avant celle de très-grand : *Jupiter*

sobriam mensam, puram mentem, non tantùm ab illicitis voluptatibus, sed etiam supervacuis, libebat circumscribere gulam et ventrem. » (SEN. *Epist.* 108.)

[1] « Quidquid est hoc quod circa nos ex adventitio fulget, honores, opes, ampla atria.... alieni commodatique apparatus sunt. » (Id. *Consol. ad Marc.* cap. 10.)

[2] « Nec quidquam suum, nisi se, putet esse, eâ quoque parte quâ melior est. » (Id. *de Const. Sap.* cap. 6.)

[3] « Quidquid attigit virtus, in similitudinem suî adducit et tingit : actiones, amicitias, interdùm domos totas, quas intravit disposuitque, condecorat : quidquid tractavit, id amabile, conspicuum, mirabile facit. » (Id. *Epist.* 66.)

[4] « Proximum diis locum tenet, qui se ex deorum natura gerit, beneficus, ac largus, et in melius potens. Hæc affectare, hæc imitari decet : maximum ita haberi, ut optimus simul habeare. » (Id. *de Clem.* lib. 1, cap. 19.)

Optimus Maximus. Il doit préférer aux titres fastueux de vainqueur, de triomphateur, de foudre de guerre, de conquérant, titres pour l'ordinaire si funestes aux peuples, le doux nom de père de la patrie[1], qui le fait souvenir qu'il est le protecteur et le père de ses sujets, et que sa plus solide gloire, aussi-bien que son devoir le plus essentiel, est de travailler à les rendre heureux.

Il semble qu'on ne peut rien ajouter à ces nobles idées que les païens nous donnent de la grandeur et de la puissance humaine, ni aux exemples de vertu que j'ai cités jusqu'ici en si grand nombre. Mais écoutons un sage élevé dans l'école, non de Socrate et de Platon, mais de Jésus-Christ : c'est saint Augustin, qui, après avoir tracé le portrait d'un grand prince, nous apprend, par un seul trait qu'il ajoute aux tableaux des Anciens, en quoi consiste la solide gloire, et combien le christianisme enchérit sur les vertus païennes, dont la vanité et l'orgueil étaient l'ame et le principe.

« Nous n'appelons pas grands et heureux les princes « chrétiens, dit ce Père en parlant des empereurs, « pour avoir régné long-temps, ou pour être morts en « paix en laissant leurs enfants successeurs de leur cou- « ronne, ou pour avoir vaincu les ennemis de l'état, « ou pour avoir réprimé les séditieux ; avantages qui « leur sont communs avec les princes adorateurs des « démons. Mais nous les appelons grands et heureux

S. Augustin. de Civit. Dei, lib. 5, c. 25.

[1] « Cætera cognomina honori data sunt... Patrem quidem patriæ appellamus, ut sciret datam sibi potestatem patriam, quæ est temperatissima, liberis consulens, suaque post illos reponens. » (Id. *de Clem.* lib. 1, cap. 14.)

« quand ils font régner la justice; quand, au milieu « des louanges qu'on leur donne ou des respects qu'on « leur rend, ils ne s'enorgueillissent point, mais se sou- « viennent qu'ils sont hommes; quand ils soumettent « leur puissance à la puissance souveraine du maître « des rois, et qu'ils la font servir à faire fleurir son « culte; quand ils craignent Dieu, qu'ils l'aiment, et « qu'ils l'adorent; quand ils préfèrent à leur royaume « celui où ils ne craignent point d'avoir de rivaux ni « d'ennemis; quand ils sont lents à punir et prompts à « pardonner : quand ils ne punissent que pour le bien « de l'état, et non pour satisfaire leur vengeance; et « qu'ils ne pardonnent que parce qu'ils espèrent qu'on « se corrigera, et non pour donner l'impunité aux cri- « mes : quand, étant obligés d'user de sévérité, ils la « tempèrent par quelque action de douceur et de clé- « mence; quand ils sont d'autant plus retenus dans « leurs plaisirs, qu'ils auraient plus de liberté de s'y « livrer; quand ils aiment mieux commander à leurs « passions qu'à tous les peuples du monde; *et quand « ils font toutes ces choses, non pour la vaine gloire, « mais pour l'amour de la félicité éternelle.* »

Le paganisme ne pouvait pas inspirer des sentiments si nobles, et en même temps si épurés de tout amour-propre et de toute vaine gloire : *Hæc omnia faciunt, non propter ardorem inanis gloriæ, sed propter caritatem felicitatis æternæ.* Il n'y avait que l'école de Jésus-Christ capable de porter l'homme à un si haut degré de perfection, que de s'oublier totalement lui-même au milieu des plus grandes actions pour ne les rapporter qu'à Dieu seul : en quoi consiste toute sa grandeur et toute sa gloire; car, tant que l'homme

demeure concentré en lui-même, il a beau faire des efforts pour paraître grand et pour s'élever, il demeure toujours ce qu'il est, c'est-à-dire bassesse et néant; et ce n'est qu'en s'unissant à celui qui est l'unique source de toute gloire et de toute grandeur, qu'il peut véritablement devenir grand et élevé.

Voilà ce qui a produit cette multitude innombrable de héros chrétiens de toute condition, de tout sexe, de tout âge. On a vu ce qu'il y avait de plus éclatant dans le siècle venir déposer au pied de la croix de Jésus-Christ richesses, grandeur, magnificence, dignités, science, éloquence, réputation, et compter tous ces sacrifices pour rien. Un saint Paulin, l'honneur de notre France et la gloire de son siècle, pendant que tout l'univers était dans l'admiration de l'abandon généreux qu'il venait de faire aux pauvres des biens immenses qu'il possédait en différentes provinces, croyait n'avoir encore rien fait, et se comparait à un athlète qui se prépare au combat, ou à un homme qui doit passer à la nage une rivière, et qui ne sont pas l'un et l'autre fort avancés pour avoir quitté leurs habits.

Que dirai-je de cette foule de dames illustres, dont quelques-unes comptaient parmi leurs aïeux les Scipions et les Gracques, sainte Paule, sainte Olympiade, sainte Marcelle, sainte Mélanie, qui firent tant d'honneur à l'Évangile en foulant aux pieds le faste et les délices du siècle? Quelle grandeur d'ame dans cette parole de sainte Marcelle, qui avait abandonné tous ses biens aux pauvres, et qui, voyant Rome prise et saccagée par les Goths, remercia Dieu de ce qu'il avait mis ses biens en sûreté, et de ce que le désastre de la

S. Hieron. lib. 3, epist. ad Principiam.

ville l'avait trouvée et non rendue pauvre! *quod pauperem illam non fecisset captivitas, sed invenisset.*

Jamais triomphe égala-t-il celui que remporta l'humilité chrétienne dans la personne de sainte Mélanie l'aïeule, lorsqu'elle alla à Nole visiter saint Paulin? C'est ce saint même qui nous en a laissé une éloquente description. Toute sa famille, c'est-à-dire ce qu'il y avait alors de plus grand et de plus qualifié dans Rome, étant allée au devant d'elle, voulut par honneur l'accompagner dans ce voyage avec toute la pompe ordinaire aux personnes de cette naissance. La voie Appia était couverte de chars dorés et magnifiques, de chevaux superbement enharnachés, d'un grand nombre de chariots de toute espèce. Au milieu de ce fastueux appareil, marchait une dame vénérable par son âge, et encore plus par son air grave et modeste, montée sur un petit cheval fort maigre, et vêtue d'un simple habit de serge. Cependant tous les yeux étaient tournés et attachés sur l'humble Mélanie. Personne n'était attentif à l'or, à la soie, à la pourpre, qui brillaient de toutes parts : l'étoffe grossière effaçait tout ce vain éclat. On voyait dans les enfants ce que la mère avait quitté et foulé aux pieds pour en faire un sacrifice à Jésus-Christ.

Les grands seigneurs, les dames, qui formaient ce pompeux cortége, loin de rougir de l'état vil et abject où paraissait la sainte veuve, se faisaient honneur d'approcher d'elle et de toucher à ses habits, croyant par cet humble et respectueux abaissement expier l'orgueil de leur riche et superbe magnificence. C'est ainsi que dans cette occasion le faste de la grandeur romaine rendit hommage à la pauvreté évangélique.

Quelques traits de la sorte, mêlés de temps en temps avec les histoires profanes, corrigent ou rectifient ce qui s'y trouve de défectueux, suppléent à ce qui peut y manquer du côté du motif et de l'intention, et donnent aux jeunes gens une idée parfaite de la véritable et solide grandeur. Car, en leur rapportant les belles actions et les louables sentiments des païens, comme nous avons fait ici, il faut avoir soin de les faire souvenir, de temps en temps, de ce principe, que saint Augustin répète si souvent, que, sans la vraie piété [1], c'est-à-dire sans la connaissance et l'amour du vrai Dieu, il ne peut y avoir de véritable vertu, et qu'elle n'est point telle quand elle a pour motif la gloire humaine. Il est vrai, ajoute-t-il, que ces vertus, quoique fausses et imparfaites, ne laissent pas de mettre ceux qui les ont beaucoup plus en état de rendre service au public, que s'ils ne les avaient pas. Et c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il serait quelquefois à souhaiter que ceux qui gouvernent fussent de bons païens, de bons Romains, et qu'ils agissent selon ces grands principes qui étaient l'ame de leur conduite. Mais le souverain bonheur d'un état [2], c'est que Dieu mette en place des personnes qui joignent à ces grandes qualités qu'on admire dans les Anciens une véritable et solide piété.

[1] « Dum illud constet inter omnes veraciter pios, neminem sine vera pietate, id est, veri Dei vero cultu, veram posse habere virtutem, nec eam veram esse, quando gloriæ servit humanæ. » (S. Aug. *de Civit. Dei*, lib. 5, cap. 19.)

[2] « Illi autem, qui verâ pietate præditi benè vivunt, si habent scientiam regendi populos, nihil est felicius rebus humanis, quàm si Deo miserante habeant potestatem. » (Id. ibid.)

SECONDE PARTIE.

DE L'HISTOIRE SAINTE.

Je réduirai à deux chefs ce que j'ai à dire sur l'étude de l'histoire sainte. D'abord je poserai les principes qui me paraissent nécessaires pour profiter, comme on le doit, de cette étude. J'en ferai ensuite l'application à quelques exemples.

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES NÉCESSAIRES POUR L'INTELLIGENCE DE L'HISTOIRE SAINTE.

Avant que de marquer les observations qu'on doit faire en étudiant l'histoire sainte, ou en l'enseignant aux autres, je crois qu'il est à propos de commencer par en donner ici une idée générale, qui en fasse sentir le caractère propre, et qui aide à faire connaître en quoi cette histoire est différente des autres.

ARTICLE PREMIER.

Caractères propres et particuliers à l'Histoire sainte.

Il n'en est pas de l'histoire sainte comme de toutes les autres. Celles-ci ne renferment que des faits humains et des événements temporels, souvent pleins d'incertitude et de contrariété. Mais celle-là est l'histoire de Dieu même, de l'Être souverain : l'histoire de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de sa providence, qui s'étend à tout; de sa sainteté, de sa justice, de sa miséricorde et de ses autres attributs, montrés sous mille formes, et rendus sensibles par une infinité d'effets éclatants. Le livre qui renferme toutes ces merveilles est le plus ancien livre du monde, et l'unique, avant la venue du Messie, où Dieu nous ait fait connaître, d'une manière également claire et certaine, ce qu'il est, ce que nous sommes, et à quoi il nous a destinés.

Les autres histoires nous laissent dans une profonde ignorance de tous ces points importants. Loin de nous donner une idée nette et précise de la Divinité, elles l'obscurcissent, la dégradent, la défigurent, par mille fables et mille rêveries, toutes plus absurdes les unes que les autres. Elles ne nous font connaître ni ce qu'est ce monde que nous habitons, s'il a commencé, par qui et pourquoi il a été créé, comment il se soutient et se conserve, et s'il doit toujours subsister; ni ce que nous sommes nous-mêmes, quelle est notre origine, notre nature, notre destination, notre fin.

L'histoire sainte commence par nous révéler clairement, en trois mots, les plus grandes et les plus importantes vérités : qu'il y a un Dieu; qu'il est avant tout, et par conséquent éternel; que le monde est son ouvrage, qu'il l'a formé de rien par sa seule parole,
Gen. c. 1, v. 1. qu'ainsi il est tout-puissant : *Au commencement Dieu a créé le ciel et la terre.*

Elle nous représente ensuite l'homme, pour qui ce monde a été formé, sortant des mains de son Créateur, et composé d'un corps et d'une ame : d'un corps fait d'un peu de poussière, preuve de sa faiblesse; d'une ame, qui est le souffle de Dieu, et par conséquent distinguée du corps, spirituelle, intelligente, et, par le fond même de sa nature et de sa constitution, incorruptible et immortelle.

Elle nous dépeint l'état heureux dans lequel l'homme a été créé juste, innocent, et destiné à un bonheur sans fin s'il eût persévéré dans sa justice et dans son innocence; sa triste chute par le péché, source funeste de tous ses maux, et de la double mort à laquelle il fut condamné avec toute sa postérité; enfin sa réparation future par un médiateur tout-puissant, qu'elle lui promet et lui fait envisager dès-lors pour sa consolation, mais dans l'éloignement d'un avenir très-reculé, et dont elle lui peint dans la suite tous les traits et tous les caractères, mais sous les sombres couleurs des figures et des symboles, qui sont comme autant de voiles qui servent en même temps à le montrer et à le cacher.

Elle nous apprend que, dans cette réparation du genre humain, la grande œuvre de Dieu, à laquelle tout se rapporte et tout se termine, est de se former

un royaume digne de lui, un royaume qui seul subsistera pendant toute l'éternité, et auquel tous les autres feront place; dont Jésus-Christ sera le fondateur et le roi, selon l'auguste prophétie de Daniel, qui, Dan. 7, 1, 14.
après avoir vu en esprit, sous différents symboles, la succession et la ruine de tous les grands empires du monde, voit enfin le Fils de l'homme s'avancer jusqu'à l'Ancien des jours, *usque ad Antiquum dierum*; noble et grande expression pour marquer l'Éternel : et il ajoute aussitôt, *que Dieu lui donna la puissance, l'honneur, et le royaume; que toutes les tribus et les langues le serviront; que sa puissance est une puissance éternelle qui ne lui sera point ôtée, et que son royaume ne sera jamais détruit.*

Ce royaume est l'Église, qui commence et se forme sur la terre, et qui sera un jour transportée dans le ciel, lieu de son origine et de sa demeure éternelle. *Et alors viendra la fin et la consommation de toutes* 1 Cor. 15, 24.
choses, c'est-à-dire de ce monde visible, qui ne subsiste que pour l'autre, *lorsque Jésus-Christ, après avoir détruit tout empire, toute domination et toute puissance, aura remis son royaume*, c'est-à-dire l'heureuse et sainte société des élus, *à Dieu son père.*

C'est cette heureuse société des justes, et celui qui a bien voulu en être le chef, le sanctificateur, le père et l'époux, qui sont le grand objet et le dernier terme de tous les desseins de Dieu. Dès le commencement du monde, et avant même que le péché en eût perverti l'ordre, il a eu l'un et l'autre en vue. Saint Paul nous déclare, en termes précis, que le premier Adam était la figure du second, *qui est forma* Rom. 5, 14.
futuri; et il nous insinue qu'Ève, tirée du côté d'Adam Eph. 5, 25, etc.

pendant son sommeil mystérieux, était une image naturelle de l'Église, sortie du côté de Jésus-Christ endormi sur la croix pour nous y enfanter.

Dès ces premiers temps on voit Dieu, toujours attentif à son œuvre, préparer de loin la formation de l'Église chrétienne, et en jeter les fondements, en révélant à l'homme les mystères dont la connaissance a toujours été nécessaire au salut; en lui renouvelant souvent la promesse du Libérateur; en lui marquant la nécessité de la foi au Médiateur pour obtenir la vraie justice; en lui enseignant l'essence de la religion et l'esprit du vrai culte; en transmettant de siècles en siècles, sans altération, ces dogmes capitaux par la longue durée de la vie des premiers patriarches, remplis de foi et de sainteté; en prenant soin, par le moyen de l'arche, de sauver du naufrage de l'univers ces vérités essentielles; et enfin en se formant dès les premiers temps une société de justes, plus ou moins nombreuse et visible, et la conservant par une succession non interrompue.

Mais, dans le temps que la terre commence à être inondée de nouveau d'un déluge d'erreurs et de crimes, plus pernicieux que le déluge des eaux dont elle venait de sortir, Dieu, pour mettre en sûreté les vérités salutaires qui commençaient à s'obscurcir et à s'éteindre dans toutes les nations, en confie le dépôt à une famille qu'il consacre entièrement à la religion. Il s'en forme un peuple particulier, renfermé dans l'enceinte d'un certain pays qu'il lui avait préparé depuis longtemps; séparé de toutes les autres nations par ses lois et par ses usages; conduit et gouverné d'une manière toute singulière; montré comme en spectacle à tout

l'univers par les merveilles sans nombre qu'il y a opérées, soit pour l'établir dans la terre qu'il lui avait promise, soit pour l'y maintenir, ou pour l'y rappeler. Il ne se contente pas de le conduire, comme les autres peuples, par une providence générale et commune; il s'en rend lui-même le chef, le législateur, le roi. Et il veut que ce peuple, par sa sortie de l'Égypte, par son séjour dans le désert, par son entrée dans la terre promise, par ses guerres et ses conquêtes, par sa longue captivité à Babylone, par son retour dans sa patrie, en un mot par tous ses divers états et changements, soit une figure de ce qui devait arriver à l'Église; et que l'attente du Messie, promis aux patriarches, figuré par les cérémonies et par les sacrifices de la loi, prédit par les prophètes, soit le caractère propre et spécial de ce peuple, qui le distingue de toutes les autres nations.

Voilà ce que l'Écriture sainte nous apprend, et ce qu'elle seule peut nous découvrir, parce qu'elle seule est dépositaire des révélations divines et de la manifestation des décrets de Dieu, cachés dans son sein de toute éternité jusqu'au moment où il lui a plu de les produire au jour. Est-il un objet plus grand, plus intéressant, plus digne de l'attention de l'homme, qu'une histoire où Dieu a daigné tracer lui-même, de sa propre main, le plan de notre destinée éternelle?

Pour affermir la certitude de la révélation, et pour établir la religion sur des fondements inébranlables, Dieu a voulu lui donner deux sortes de preuves, qui fussent en même temps à la portée des plus simples, et supérieures à toutes les subtilités des incrédules; qui portassent visiblement le caractère de la toute-

puissance; et que ni tous les efforts des hommes, ni les prestiges des démons, ne pussent imiter.

Ces deux sortes de preuves consistent dans les miracles et dans les prophéties.

Les miracles sont frappants, publics, notoires, exposés aux yeux de tous, multipliés en une infinité de manières; long-temps prédits et attendus; persévérants pendant une longue suite de jours, et même d'années. Ce sont des faits éclatants, des événements mémorables, que les plus grossiers ne peuvent ignorer; dont des peuples entiers non-seulement sont spectateurs et témoins, mais dont ils sont eux-mêmes la matière et l'objet, dont ils recueillent les fruits et sentent les effets, et qui rendent leur sort heureux ou malheureux. La famille de Noé ne pouvait oublier la ruine du monde entier, causée par le déluge après des menaces continuées pendant un siècle, ni la manière merveilleuse dont elle en avait été seule préservée dans l'arche. Le feu descendu du ciel sur les villes criminelles; tout le royaume d'Égypte puni, à diverses reprises, par dix plaies accablantes; la mer ouverte pour donner passage aux Hébreux, et refermée pour submerger Pharaon avec toute son armée; le peuple d'Israël, pendant quarante ans, nourri de la manne, abreuvé par des torrents tirés des rochers, couvert par une nuée contre l'ardeur du jour, et éclairé par une colonne de feu pendant la nuit; les habits et les souliers conservés entiers sans être usés pendant un si long voyage; le cours du Jourdain suspendu; le soleil arrêté dans sa course pour assurer la victoire; une armée de guêpes marchant devant le peuple de Dieu pour chasser les Cananéens de leurs terres; les nuées plusieurs fois

converties en une grêle de pierres pour écraser les ennemis; les nations liguées contre Israël, dissipées par une vaine terreur, ou exterminées par un carnage mutuel en tournant leurs armes les unes contre les autres; cent quatre-vingt-cinq mille hommes foudroyés dans une nuit sous les remparts de Jérusalem : tous ces prodiges, et mille autres de cette nature, dont plusieurs étaient attestés par des fêtes solennelles établies à dessein d'en perpétuer la mémoire, et par des cantiques sacrés qui étaient dans la bouche de tous les Israélites, ne pouvaient être ignorés par les plus stupides, ni révoqués en doute par les plus incrédules.

Il en est de même des prophéties. On est frappé d'étonnement, et l'on regarde comme le dernier effort de l'esprit humain, qu'un historien célèbre ait pu par la force de son génie, par la supériorité de ses lumières, et par sa profonde connaissance du caractère des hommes et des peuples, entrevoir et démêler dans les ténèbres de l'avenir un changement considérable qui devait arriver dans la république romaine. Et certainement une telle prévoyance est bien digne d'admiration, et il n'y a personne, pour peu de goût et de curiosité qu'il ait, qui ne soit bien aise d'examiner par lui-même s'il est vrai que cet historien ait deviné aussi juste qu'on le dit.

Polybe.

L'histoire sainte nous présente bien d'autres merveilles. On y voit une foule d'hommes inspirés, qui ne parlent pas en doutant, en hésitant, en conjecturant, mais qui d'un ton affirmatif déclarent hautement et en public que tels et tels événements arriveront certainement dans le temps, dans le lieu, et avec toutes les circonstances que ces prophètes le marquent. Mais quels

événements! Les plus détaillés, les plus personnels, les plus intéressants pour la nation, et en même temps les plus éloignés de toute vraisemblance. Sous les règnes florissants d'Ozias et de Joatham, où l'état était dans la paix, dans l'abondance, et où le luxe des tables, des bâtiments, des ameublements, était porté à l'excès, quelle apparence y avait-il à l'affreuse disette et à la honteuse captivité dont Isaïe menaçait alors les dames les plus qualifiées, et aux malheurs extrêmes qui arrivèrent effectivement sous le règne suivant?

Is. c. 3. v. 16, 26, etc.

Lorsque, quelque temps après, Jérusalem, bloquée par la nombreuse armée de Sennachérib, était réduite à la dernière extrémité, sans troupes, sans vivres, sans aucune espérance de secours humain, sur-tout depuis que l'armée des Égyptiens eut été taillée en pièces, ce qu'Isaïe prédisait, était-il croyable, que la ville ne serait point prise, qu'elle ne serait pas même assiégée dans les formes, que l'ennemi ne lancerait pas contre elle un seul trait, et que bientôt cette armée si formidable serait exterminée tout d'un coup, et sans le concours d'aucun homme, et son roi mis en fuite?

La destruction entière du royaume des dix tribus, l'enlèvement de celle de Juda à Babylone après la prise et la ruine de Jérusalem, le terme précis de soixante et dix ans marqué pour la durée de sa captivité, son retour glorieux dans sa patrie, son libérateur désigné et appelé par son nom plus de deux cents ans avant sa naissance; la manière surprenante, et inouïe jusqu'alors, dont cet illustre conquérant devait prendre Babylone: tout cela était-il du ressort de la prévoyance humaine? et y voyait-on quelque apparence quand les prophètes le prédisaient?

Ces prédictions néanmoins, quelque éclatantes qu'elles fussent, ne servaient que de voile ou de préparation à d'autres infiniment plus importantes, auxquelles l'accomplissement des premières devait donner un degré d'autorité et de crédit qui fût au-dessus de tout ce que l'esprit humain peut imaginer et souhaiter de plus fort pour établir une pleine conviction et une croyance inébranlable. On sent bien que je veux parler des prédictions qui regardent le Messie et l'établissement de l'Église chrétienne. Elles sont d'une évidence, et descendent dans un détail, qui passent toute admiration. Non-seulement les prophètes ont marqué le temps, le lieu, la manière de la naissance du Messie, les principales actions de sa vie, les effets de sa prédication; mais ils ont vu et prédit les circonstances les plus particulières de sa mort et de sa résurrection, et les ont rapportées presque avec autant d'exactitude que les évangélistes mêmes, qui en avaient été les témoins oculaires.

Mais que dire de ces grands événements qui font la destinée du genre humain, qui embrassent toute l'étendue des siècles, et qui vont enfin se perdre heureusement dans l'éternité, qui était leur terme et leur but? l'établissement de l'Église sur la terre par la prédication de douze pêcheurs; la réprobation du corps entier de la nation juive; la vocation des gentils substitués à la place d'un peuple autrefois si chéri et si privilégié; la ruine de l'idolâtrie dans tout l'univers; la dispersion des Juifs dans toutes les parties de la terre, pour y servir de témoins à la vérité des livres saints et à l'accomplissement des prophéties; leur retour futur à la foi de Jésus-Christ, qui sera la res-

source et la consolation de l'Église dans les derniers temps; enfin cette Église, après bien des combats et des dangers, transportée de la terre dans le ciel pour y jouir d'une félicité et d'une paix éternelle! Voilà de quoi nous entretiennent les prophètes, voilà pourquoi les livres saints ont été écrits.

Je demande, en premier lieu, si ce n'est pas manquer à la partie la plus essentielle de l'éducation de la jeunesse, que de lui laisser ignorer une histoire si respectable et si intéressante par son antiquité, par son autorité, par la grandeur et la variété des faits, et sur-tout par l'union intime qu'elle a avec notre sainte religion, dont elle est le fondement, dont elle renferme toutes les preuves, dont elle nous marque tous les devoirs, et pour laquelle elle est si propre à nous inspirer, dès l'âge le plus tendre, un respect infini, capable de servir, dans la suite, de frein et de barrière contre la licence audacieuse de l'incrédulité, qui prend tous les jours de nouveaux accroissements et qui nous menace de la perte entière de la foi.

Je demande, en second lieu, si c'est étudier et enseigner l'histoire sainte comme on le doit, que d'en rapporter les faits simplement comme des faits historiques; de ne les proposer aux jeunes gens que comme des objets de leur curiosité ou de leur admiration, sans les leur montrer comme les appuis les plus fermes de leur croyance, comme les titres domestiques de leur véritable noblesse, comme les gages certains de leur grandeur future; sans leur apprendre à comparer ces événements *miraculeux* et *prophétiques* avec les *prodiges* et les *oracles* les plus vantés du paganisme, et sans leur faire sentir combien ceux sur lesquels

toute la religion des Romains, par exemple, était fondée, et que Cicéron, dans de certains livres, a fait valoir avec toute son éloquence, quoique dans d'autres il les détruise absolument; combien, dis-je, ces prodiges et ces oracles sont vains et frivoles, et combien, quand on les lui passerait tous pour vrais, ils sont éloignés de la certitude, de la majesté et de la multitude de ceux que l'histoire sainte nous présente à chaque page.

De Nat. Deor. lib. 1; de Divinat. lib. 2.

Je demande enfin si c'est rendre à l'histoire sainte, dictée par le Saint-Esprit même, le respect qui lui est dû, que d'en examiner seulement la lettre, sans pénétrer plus avant pour en découvrir l'esprit et la véritable signification, sur-tout après la vive lumière que les écrits des évangélistes et des apôtres, et, après eux, la tradition constante et suivie des Pères, ont répandue sur cette matière. Nous lisons très-souvent dans l'Évangile que les actions qui y sont rapportées étaient l'accomplissement des figures et des prophéties de l'Ancien-Testament; et Jésus-Christ lui-même nous assure que c'est de lui principalement que Moïse a écrit : *Si crederetis Moysi, crederetis forsitan et mihi; de me enim ille scripsit.* Saint Paul nous dit en termes clairs et précis que Jésus-Christ était la fin de la loi, et que ce qui arrivait aux Juifs leur arrivait en figure. Saint Augustin, qui n'est en cela que l'interprète et le canal de la tradition de l'Église, nous déclare, en parlant des saints de l'Ancien-Testament, que non-seulement leurs paroles, mais leur vie, leurs mariages, leurs enfants, leurs actions, étaient une figure et une prédiction de ce qui devait arriver long-temps après dans l'Église chrétienne : *Horum sanctorum, qui præ-*

Joann. 5, 46.
Rom. 10, 4; 1 Cor. 10, 11.

S. August. de catechisand. Rudib. c. 19. *cesserunt tempore nativitatem Domini, non solùm sermo, sed etiam vita, et conjugia, et filii, et facta, prophetia fuit hujus temporis, quo per fidem passionis Christi ex gentibus congregatur Ecclesia;* et que le peuple hébreu, dans son tout, a été comme un grand prophète de celui qui seul mérite d'être appelé grand : *totumque illud regnum gentis Hebræorum, magnum quemdam, quia et magni cujusdam, fuisse prophetam.* D'où il conclut qu'on doit chercher dans les actions de ce peuple une prophétie de Jésus-Christ et de l'Église : *In iis quæ in illis, vel de illis divinitùs fiebant, prophetia venturi Christi et Ecclesiæ perscrutanda est.*

Lib. 22, cont. Faust. cap. 24.

Gen. 21. Dans ce qui est dit, par exemple, d'Abraham, qu'il chassa de sa maison Agar, qui était sa femme légitime quoique d'un second rang et esclave, avec Ismaël son fils, sans leur donner autre chose pour leur subsistance qu'un peu de pain et d'eau, un homme de bon esprit et de bon sens peut-il comprendre que ce patriarche, si libéral et si plein d'humanité à l'égard des étrangers, ait traité avec une telle dureté sa femme et son fils, si cette dureté ne cache quelque mystère ?

Quand la tradition ne nous découvrirait pas ce que signifie l'action du même patriarche prêt à immoler Isaac, la raison seule, j'entends dans un homme éclairé de la foi, ne suffirait-elle pas pour nous y faire reconnaître la charité du Père éternel, qui a aimé les hommes jusqu'à donner pour eux son fils unique ?

Peut-on raconter aux enfants l'histoire du serpent d'airain, attaché et suspendu à un bois dans le désert pour la guérison des Israélites, que la morsure des ser-

pents de feu faisait mourir; sans leur expliquer en même temps de qui ce serpent était la figure ?

Serait-ce entendre comme il faut l'histoire admirable de Jonas, si l'on se bornait à ce que la lettre nous offre, et si l'on n'y voyait pas Jésus-Christ sortant plein de vie du tombeau le troisième jour, et la prompte et miraculeuse conversion des gentils, qui a été le fruit de la mort et de la résurrection du Sauveur ?

Il en est ainsi de beaucoup d'autres endroits de l'histoire sainte, qui ne sont point entendus s'ils ne sont approfondis. C'est l'étudier en juif, et non en chrétien, que de ne pas lever le voile dont elle est couverte, et de se contenter d'une surface, riche, à la vérité, et précieuse, mais qui cache d'autres richesses d'un prix infiniment plus estimable.

On expliquera ces figures aux jeunes gens avec plus ou moins d'étendue, selon qu'ils seront plus ou moins avancés, s'arrêtant sur-tout à celles qui sont développées dans le Nouveau-Testament, et dont par conséquent le sens ne peut pas être douteux, et, parmi celles-là même, choisissant les plus claires et les plus proportionnées à leur âge. Il en est pourtant de si évidentes et de si sensibles par elles-mêmes, quoiqu'on n'en trouve point l'explication dans le Nouveau-Testament, qu'il n'est pas possible de s'y méprendre, comme l'histoire de Joseph, dont nous parlerons bientôt, et d'autres pareilles.

ARTICLE II.

Observations utiles pour l'étude de l'Histoire sainte.

1. Le premier soin que l'on doit apporter dans l'étude de l'histoire, en général, est d'y mettre beaucoup d'ordre et de méthode, afin de pouvoir distinguer nettement les faits, les personnes, les temps, les lieux; et c'est à quoi peuvent contribuer la chronologie et la géographie, qu'on a raison d'appeler les deux yeux de l'histoire, puisqu'elles y répandent beaucoup de lumière et qu'elles en écartent toute confusion.

Quand je recommande l'étude de la chronologie, je suis bien éloigné de vouloir jeter les jeunes gens dans un examen de questions difficiles et épineuses dont cette matière est fort susceptible, et dont la discussion ne convient qu'aux savants. Il suffit aux premiers d'avoir une idée nette et distincte, non de l'année précise de chaque fait particulier, ce qui irait à l'infini, et causerait un grand embarras, mais, en gros et en général, du siècle où sont arrivés les événements les plus considérables.

On a coutume de diviser l'histoire sainte, depuis la création du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, en six âges ou six parties, qui renferment, en tout, l'espace de quatre mille ans. Cette division n'est point difficile à retenir, et elle n'est point au-dessus de la portée des enfants. On marque ensuite combien chaque âge renferme d'années, en évitant, autant qu'il est possible, les fractions, c'est-à-dire les petits

nombres, et en les réduisant à un compte rond et plein. Ainsi le quatrième âge, qui s'étend depuis la sortie d'Égypte jusqu'au temps où l'on jeta les fondements du temple, à compter exactement, renferme 479 ans et 17 jours. Il vaut mieux dire aux enfants que cet âge renferme environ 480 ans. On peut encore diviser cet espace en différentes parties; mais il ne faut pas trop les multiplier : 40 ans que le peuple passe dans le désert sous la conduite de Moïse; plus de 350 depuis son entrée dans la terre sainte, sous la conduite de Josué et des juges; 40 ans sous le règne de Saül; autant sous celui de David; et quelques années de Salomon. Une pareille division ne charge point la mémoire, et répand, ce me semble, beaucoup de clarté dans la connaissance des faits.

Entre les auteurs qui ont traité de la chronologie, Ussérius et le P. Petau sont les plus suivis. On peut choisir pour guide l'un ou l'autre de ces deux savants hommes : mais il est bon que dans un collége ce soit toujours le même dans toutes les classes.

Comme, dans l'histoire sainte, il y a des faits rapportés diversement par les différents auteurs qui en ont écrit, c'est au maître à réunir et à concilier ces différences, en choisissant dans chaque livre les circonstances les plus instructives et les plus intéressantes. Quand on est arrivé au temps des prophètes, leurs écrits répandent une grande lumière sur les livres historiques, qui omettent beaucoup de faits importants, ou ne les rapportent souvent qu'en très-peu de mots : on en verra quelques exemples dans la suite.

On a imprimé depuis peu [1] un livre intitulé, *Abrégé*

[1] En 1728. L'auteur est Mésenguy. — L.

de l'Histoire de l'Ancien-Testament, qui peut être d'un grand usage, non-seulement pour les jeunes gens, mais aussi pour toutes les personnes qui n'ont pas ou assez de loisir ou assez de lumière pour étudier l'histoire sainte dans l'Écriture même. On a fait entrer dans cet Abrégé tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'histoire sainte. On s'est fait un devoir d'y garder cette simplicité de style qui en fait le propre caractère. On a eu soin de mêler dans les récits historiques certaines paroles de l'Écriture, pleines de sens, et qui donnent matière à de grandes réflexions. Enfin, pour rendre cet ouvrage plus complet et plus utile, on le termine par un extrait des livres sapientiaux et prophétiques. Il serait bien à souhaiter qu'on eût un pareil secours pour l'histoire profane.

Le même auteur a donné depuis peu cet Abrégé avec plus d'étendue, et y a ajouté des réflexions qui renferment tout le fond de la religion, et qui peuvent être d'une utilité infinie pour toutes sortes de personnes.

II. Dans l'étude de l'histoire sainte, il ne faut pas négliger les usages et les coutumes particulières au peuple de Dieu; ce qui regarde ses lois, son gouvernement, sa manière de vivre. L'excellent livre de M. l'abbé Fleuri, qui a pour titre, *Mœurs des Israélites*, renferme tout ce qu'on peut desirer sur ce sujet, et me dispense d'en parler avec plus d'étendue.

III. Il est bon de faire observer aux jeunes gens les principaux caractères des Juifs; par ce nom j'entends les Juifs charnels, qui faisaient le gros de la nation. L'honneur que Dieu leur avait fait de les choisir pour son peuple les avait remplis d'orgueil. Ils regardaient

avec un souverain mépris toutes les autres nations. Ils croyaient que tout leur était dû. Pleins de présomption et d'estime pour eux-mêmes, ils n'attendaient la justice que de leurs propres efforts. Ils mettaient toute leur confiance dans les pratiques extérieures de la loi. Ils bornaient leurs vœux et leur espérance aux commodités temporelles et aux biens de la terre. Dès qu'ils étaient mis à l'épreuve, et que quelque chose venait à leur manquer, oubliant tous les bienfaits de Dieu et tous les miracles qu'il avait opérés en leur faveur, et toujours prêts à se révolter contre lui et contre leurs chefs, ils se livraient aux plaintes, au murmure, au désespoir. Enfin, excepté les derniers temps, ils ont toujours eu pour l'idolâtrie une pente que rien ne pouvait arrêter.

C'est ce dernier trait qui contribue le plus, ce me semble, à faire connaître parfaitement le caractère du peuple juif, et l'un des principaux motifs du choix que Dieu en a fait : je veux dire la dureté de cœur de ce peuple, et son penchant extrême au mal; par où Dieu a voulu montrer que les moyens purement extérieurs ne sont point capables de corriger le cœur de l'homme, puisque tous, sans exception, ont été employés pendant plusieurs siècles pour guérir les Juifs de l'idolâtrie, et pour leur faire observer le premier précepte, et que tous ont été inutiles. Ni les longues et accablantes misères de la servitude de l'Égypte; ni la joie et la reconnaissance d'une délivrance miraculeuse, et l'instruction de la loi donnée au pied du mont Sinaï; ni la substitution d'une nouvelle race née dans le désert, élevée par Moïse, formée par la loi, intimidée par la punition de leurs pères; ni l'entrée dans la terre

promise, et la jouissance actuelle de tous les effets de la promesse; ni les divers châtiments, ni les avertissements et les exemples des prophètes pendant le séjour en cette terre, n'ont pu arracher de leur cœur ce penchant impie. Devenus dans la terre promise beaucoup plus méchants, plus corrompus, plus idolâtres qu'ils ne l'avaient été en Égypte, Dieu enfin est obligé de les remettre aux fers à Ninive et à Babylone : mais ce châtiment ne sert qu'à les endurcir; et, livrés à toutes sortes de crimes, ils font blasphémer le nom du Dieu d'Israël parmi les nations idolâtres, qu'ils surpassent en méchanceté et en impiété.

C'est Dieu même qui nous déclare dans ses prophètes, et sur-tout dans Ézéchiel, le dessein qu'il a eu de faire connaître aux hommes par la suite de tous les événements arrivés à son peuple, de leur faire connaître, dis-je, la profonde corruption de leur cœur, et l'impuissance des remèdes purement extérieurs pour guérir un mal si ancien et si désespéré. Cette vue est une des grandes clefs des Écritures, et qui nous fait entrer le plus avant dans le secret et dans l'esprit de l'Ancien-Testament. Sans cette ouverture, l'histoire sainte conserve des obscurités impénétrables, et demeure un livre fermé pour la plupart des lecteurs. En effet, pourquoi le choix d'un peuple si dur et si ingrat? Pourquoi tant de faveurs répandues sur Israël par préférence à tant de nations meilleures que lui en apparence? Pourquoi une attache si persévérante à ce peuple malgré une si persévérante ingratitude? Pourquoi le faire passer par tant d'états différents? Pourquoi cette alternative continuelle de promesses et de menaces, de consolations et d'afflictions, de récompenses et de châtiments? Pour-

Ezech. c. 20.

quoi tant d'instructions, d'avertissements, d'invitations, de réprimandes, de miracles, de prophètes, de saints conducteurs? Pourquoi tant de bienfaits pour un peuple qui n'en profite point, et qui n'en devient que plus méchant? Cette profondeur de la sagesse divine, qui nous étonne, doit en même temps nous instruire; et c'est de cette obscurité même, répandue dans toute la conduite de Dieu sur son peuple, que sort une lumière plus vive que celle du soleil, qui nous démontre l'insuffisance de tous les remèdes extérieurs pour guérir la corruption du cœur humain.

IV. Il paraît visiblement, par la manière même dont l'Ancien-Testament est écrit, que le dessein de Dieu, en le donnant aux hommes, a été de les rendre extrêmement attentifs aux grands exemples de vertu qui s'y trouvent. L'Écriture tranche en deux mots l'histoire des impies, quelque grands qu'ils soient selon le monde; et au contraire elle s'arrête long-temps sur les moindres actions des justes. Le premier livre des Rois est l'histoire de Samuel; le second, celle de David; le troisième et le quatrième, celle de Salomon, de Josaphat, d'Ézéchias, d'Élie, d'Élisée, d'Isaïe. Elle semble ne parler des impies qu'à regret, par occasion, et seulement pour les condamner. Quand on compare ce qu'elle dit de Nemrod, qui bâtit les deux plus puissantes villes du monde [1], et qui fonda le plus grand empire qui ait jamais été dans l'univers, avec ce qu'elle rapporte des premiers patriarches, on ne sait pourquoi elle passe si rapidement sur des choses très-importantes, qui ont dû rendre la vie de ce fameux conquérant très-

[1] Ninive et Babylone. *Gen.*

singulière, et qui donneraient à l'histoire ancienne tant de lumière et tant d'ornement, pour s'arrêter si longtemps sur des détails, en apparence peu nécessaires, ou de la vie d'Abraham, ou de celle de Jacob, moins illustre encore que celle de son aïeul. Dieu marque en cela combien ses pensées sont différentes des nôtres, en nous faisant voir dans le premier ce que les hommes admirent et ce qu'ils souhaitent, et, dans les autres, ce qu'il approuve et ce qu'il juge digne de sa complaisance et de notre attention.

L'Écriture prescrit des règles, et fournit des modèles pour toutes sortes d'états et de conditions. Rois, juges, riches, pauvres, gens mariés, pères, enfants, tous y trouvent des instructions excellentes sur tous leurs devoirs. C'est une pratique fort utile, et en même temps fort agréable, d'accoutumer les jeunes gens à réunir d'eux-mêmes, et à rapporter sur-le-champ plusieurs exemples sur une même matière.

Les ROIS, dans l'Écriture sainte, j'entends ceux qui sont selon le cœur de Dieu, ne se regardent que comme les ministres du roi souverain, et n'usent de leur autorité que pour rendre leurs sujets heureux en les rendant meilleurs. Ils sont pleins de zèle pour la gloire de Dieu et pour le bien public. Qu'on étudie avec quelque attention les sentiments de piété que David fait paraître dans le transport de l'arche et dans les préparatifs pour la construction du temple, les missions que Josaphat ordonne et fait lui-même en personne dans son royaume, les soins d'Ézéchias pour la religion dès le commencement de son règne, le zèle infatigable de Josias pour rétablir le véritable culte, non-seulement dans Juda, mais encore dans les dix tribus : on verra que

ces princes ne se croyaient assis sur le trône que pour faire régner Dieu dans leurs états. Et, pour montrer que la piété n'est point contraire à la vraie politique, l'Écriture affecte quelquefois de rapporter en détail les sages précautions qu'ils prenaient pour la guerre et pour la paix : fortifications de villes, magasins d'armes, troupes réglées; soins de l'agriculture, de la nourriture et de la sûreté des troupeaux, sources assurées et innocentes de l'abondance qui régnait dans tout le pays, et qui mettait le peuple en état de payer avec joie et facilité les impôts, toujours réglés sur les véritables besoins de l'état et sur les facultés de chaque particulier.

Les JUGES, les magistrats, les ministres, toutes les personnes constituées en autorité, trouvent des modèles parfaits dans Moïse, dans Josué, dans les Juges jusqu'à Samuel, dans Job, Néhémie, Esdras, Éliacim. Toute leur conduite marque un désintéressement parfait. Ils ne pensent point à établir ou à élever leur famille. Ils sont populaires, simples, modestes, sans faste, sans distinctions, sans gardes, sans jalousie dans le commandement; recevant avec joie les avis des inférieurs, et les associant volontiers à leur autorité.

RICHES. Abraham, Job, Booz, etc.

On sait combien Abraham était riche, et combien en même temps il était libéral et généreux. Il aurait regardé comme une tache et comme une honte pour lui si un autre que Dieu l'eût enrichi. *Non accipiam* Gen. 14, 23
ex omnibus quæ tua sunt, dit-il au roi de Sodome, qui, par reconnaissance, lui offrait tous les biens qu'Abraham avait retirés des mains de ses ennemis, *ne dicas : Ego ditavi Abraham.* Sa maison était ouverte

Gen. 18, 1, 2. à tous les passants et à tous les voyageurs. L'Écriture nous représente ce saint homme assis, dans la plus grande chaleur du jour, à l'entrée de son pavillon, et placé là comme en sentinelle par la charité, pour y attendre, ou plutôt pour chercher les occasions d'exercer l'hospitalité; car il est dit qu'il courait au devant des passants : *Quos quum vidisset, cucurrit in occursum eorum.*

Job était un prince puissant et fort considéré. L'Écriture nous trace en sa personne un portrait magnifique d'un homme public, constitué en autorité, et
Job, c. 31, v. 18. comblé de richesses. Il sentait avec une vive reconnaissance que la compassion l'avait élevé et nourri dès son enfance, et qu'il l'avait eue pour guide dès le sein
C. 29, v. 12-15, 16. de sa mère. Il mettait au-dessus de ses plus glorieux titres d'être l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père des pauvres, l'asyle des étrangers, le consolateur de la veuve, et le protecteur de l'orphelin destitué de
C. 31, v. 13-15. tout secours. Il ne dédaignait point d'entrer en discussion avec son serviteur et avec sa servante, lorsqu'ils croyaient avoir quelque sujet de plainte contre lui, intimement convaincu qu'eux et lui avaient un maître commun, et que le même Dieu était leur créateur et le
V. 24, 25. sien. Jamais il ne mit sa confiance dans ses grandes
V. 29. richesses; et les disgraces de ses ennemis ne lui causèrent
C. 29, v. 16. jamais de secrète joie. Accessible à tous sans distinction, il s'instruisait des affaires avec un extrême soin.
V. 14. Revêtu de la justice comme d'un vêtement royal, et
V. 17. orné de l'équité de ses jugements comme d'un diadême, il arrachait à l'injuste sa proie d'entre les dents, et lui brisait les mâchoires, afin de le mettre hors d'état de
V. 11-13. nuire à l'avenir. Le plus doux fruit qu'il retirait de son

zèle était la satisfaction d'avoir délivré celui qui était près de périr, et d'en être comblé de bénédictions; et, V. 25.
dans le temps même qu'il était assis au milieu des sénateurs et des princes, et qu'il en était environné comme un roi l'est de ses gardes, il ne laissait pas d'être le consolateur des affligés.

Booz n'est pas moins admirable dans son genre. Au Ruth, c. 2.
milieu des richesses il est laborieux, appliqué aux travaux de la campagne, simple, sans luxe, sans délicatesse, sans mollesse, sans hauteur. Quelle affabilité, quelle douceur, quelle bonté envers ses domestiques! *Que le Seigneur soit avec vous!* dit-il à ses moissonneurs. Et ils lui répondent : *Que le Seigneur vous bénisse!* Beau langage de l'antiquité religieuse, mais peu connu de nos jours!

Quelle louange ne mérite point ce qu'il dit et ce qu'il fait à l'égard de Ruth, qu'il prie de ne point aller dans un autre champ pour y glaner, mais de se joindre à ses filles pour boire et manger avec elles! et l'ordre charitable qu'il donne à ses gens de lui laisser couper de l'orge avec eux, et de jeter même exprès des épis dans le champ, afin qu'elle pût les ramasser sans honte; nous apprenant, par cette sage conduite, à épargner à ceux à qui nous faisons des libéralités la confusion de recevoir, et à nous-mêmes la tentation de la gloire et même du plaisir de donner! *De vestris quoque manipulis projicite de industria, et remanere permittite, ut absque rubore colligat.*

Tobie. Le Saint-Esprit nous donne dans ce saint homme un modèle parfait de la vie privée, et nous montre en lui l'assemblage de toutes les vertus et de tous les devoirs de cet état. On y voit une fermeté à

se défendre, dès le bas âge, de la contagion du mauvais exemple; une égalité d'esprit dans les différentes situations de la vie; une générosité, dans son abondance, à soulager les malheureux, et à prêter même de grosses sommes sans intérêt; une patience à supporter une pauvreté extrême, non-seulement sans murmure, mais avec actions de graces; un courage invincible à exercer les œuvres de miséricorde; une douceur à souffrir les contradictions domestiques; une ferme confiance en Dieu dans les plus dures épreuves; une attention suivie à élever son fils, autant par ses exemples que par ses leçons, dans la crainte du Seigneur, dans la justice pour le prochain, dans la compassion pour les pauvres; enfin une vive et ferme attente des biens futurs, qui le soutenait et le consolait au milieu des plus grandes
Tob. 2, 18. afflictions. *Nous sommes*, dit-il, *les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise.*

Pauvres. Quel exemple que Job pour ceux à qui les disgraces imprévues enlèvent tout d'un coup leur
Job, 1, 21. bien! *Le Seigneur me l'avait donné; le Seigneur me l'a ôté: que son nom soit béni!*

Ruth, étonnée de ce que Booz daigne jeter les yeux sur une pauvre femme étrangère, apprend aux personnes réduites comme elle à la mendicité combien elles doivent être humbles et reconnaissantes en faisant réflexion que rien ne leur est dû.

Que le sort des pauvres serait digne d'envie, s'ils avaient, comme Tobie, cette belle maxime dans le
Tob. 4, 23. cœur: *Ne craignez point, mon fils. Il est vrai que nous sommes pauvres; mais nous aurons beaucoup*

de bien si nous craignons Dieu, si nous nous abstenons de tout péché, et si nous faisons de bonnes œuvres.

Personnes mariées. Les saintes femmes des patriarches; Sara, fille de Raguel; Ruth, Esther, Judith; Tobie père et fils, Job. Un seul mot de ce dernier nous montre jusqu'où ces anciens justes portaient la chasteté conjugale. Job était un prince riche et puissant, qui vivait dans l'abondance, qui était environné d'une cour attentive à lui plaire. Cependant il nous apprend lui-même qu'il avait fait un pacte avec ses yeux, et s'était imposé une loi sévère de ne jamais arrêter ses regards sur une vierge. *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* Job, 31, 1.

Ce que j'ai dit des différents états, pour lesquels on trouve des règles et des modèles dans l'Écriture, doit s'entendre aussi des différentes vertus et de toutes les matières de morale.

La vertu toujours exercée, purifiée, affermie par les maux. Abel, Abraham, Joseph, Moïse, David, Job, Daniel, etc.

Le crime malheureux. Caïn, Abimélec et les Sichimites, Absalom, Achitophel, Jéroboam, Baasa, Achab.

Pardon des injures. Abraham à l'égard de Lot; Joseph à l'égard de ses frères; David à l'égard de Saül.

Oppression des pauvres, des faibles, des veuves, orphelins, étrangers, *crie vengeance et l'obtient.* Abel contre Caïn; Jacob contre Laban et Ésaü; Israël contre les Égyptiens; le sang des enfants de Gédéon contre

Abimélec; Urie contre David; Naboth contre Achab et Jézabel,

La pénitence couvre les plus grands crimes, et arrête les plus terribles menaces. Les Ninivites, les Israélites très-souvent, Achab, Manassé.

v. LA CONNAISSANCE de Dieu et de ses attributs doit être un des plus grands fruits de l'étude de l'histoire sainte.

UNITÉ DE DIEU. Cette vérité brille par-tout dans les Écritures, où il semble que Dieu crie à haute voix qu'il n'y a point de dieu, point de seigneur que lui.
Isai. 45, 18 et 22 *Ego Dominus, et non est alius.... Ego Deus, et non est alius.*

La TOUTE-PUISSANCE de Dieu, manifestée par la création, la conservation et le gouvernement de l'univers; par la facilité avec laquelle il élève sur le trône et en précipite qui il veut, établit les empires et les détruit, rend les nations florissantes ou misérables; par l'empire souverain qu'il exerce non-seulement sur tout ce qui est extérieur et visible, mais sur les esprits et les cœurs, en les faisant passer tout d'un coup d'une résolution prise à une autre toute contraire, selon ses desseins. Exemples : Laban et Ésaü, marchant contre Jacob; conseil d'Achitophel dissipé par celui de Chusaï; toute l'armée de Juda, transportée de colère et du desir de la vengeance, marchant sous Roboam contre Jéroboam, arrêtée et congédiée sur-le-champ par une seule parole du prophète; l'armée d'Israël retournant à Samarie chargée de dépouilles, renvoyant deux cent mille captifs sur la simple remontrance d'un prophète et de quelques grands seigneurs de Samarie; etc.

BONTÉ de Dieu et ses motifs. Elle se répand avec profusion et sans s'épuiser, en prodiguant le nécessaire, le commode, le délicieux, sur des hommes qui ne le connaissent point et qui ne lui en rendent pas graces, ou qui l'offensent et le blasphèment.

PATIENCE de Dieu. Il supporte les crimes et l'impénitence des hommes pendant plusieurs siècles, depuis les prédications d'Hénoch jusqu'au déluge. La mesure des Amorrhéens n'est comblée qu'après plus de quatre cents ans. Le peuple juif en fournit plusieurs exemples, sur-tout la ruine de Samarie et de Jérusalem, et la captivité d'Israël et de Juda, dont ces deux royaumes avaient été menacés pendant plusieurs siècles.

JUSTICE de Dieu. Quand enfin elle éclate, elle est terrible, accablante, inexorable; rien ne la peut arrêter ni détourner : Déluge, Sodome, Ninive, Babylone, etc.

Le caractère de la punition est ordinairement proportionné à la nature du crime. Toute la terre, infectée par les hommes, est toute submergée par les eaux du déluge. Les villes malheureuses brûlant du feu impur sont consumées par le feu. L'adultère et l'homicide de David sont vengés par les incestes et les meurtres de ses enfants.

La PROVIDENCE de Dieu entre dans tout, préside à tout jusque dans le moindre détail, règle et fait tout. Dieu appelle la famine, l'épée, la peste, pour punir des ingrats et humilier des superbes. Il suscite, tout d'un coup, l'esprit des peuples qui ne pensent point à la guerre, et les amène de loin pour ravager un autre peuple coupable. Il inspire aux troupes l'ardeur, le courage, l'obéissance, le mépris des fatigues

et des dangers. Il donne aux chefs la vigilance, l'activité, l'audace pour entreprendre les choses les plus difficiles; la prévoyance, le discernement des expédients les plus utiles; l'autorité, et l'art de se faire en même temps craindre et aimer. Il lève les obstacles, facilite les entreprises, accorde le succès. Au contraire, il ôte à tous ceux qu'il veut perdre le conseil, la présence d'esprit, la force, le courage. Il jette le désordre et la consternation dans les armées, jusqu'à faire tourner les épées des soldats contre leurs compagnons. Il parvient à ses desseins par les moyens les plus contraires, comme l'histoire de Joseph le montre; et souvent il y parvient par des moyens qui paraissent l'effet du pur hasard, quoiqu'ils soient tous concertés et préparés par une sagesse infinie, comme l'histoire de David depuis son état de berger jusqu'à la mort de Saül le fait voir clairement.

Les maîtres, en expliquant l'histoire sainte aux jeunes gens, ne peuvent trop insister sur la providence, qui est un attribut de Dieu, dont la connaissance est la plus intéressante, la plus importante, la plus nécessaire; qui influe dans tous les événements publics et particuliers; que tout homme doit avoir présente dans chaque circonstance de la vie, dans chaque action de la journée; qui est la plus ferme base de la religion; qui forme les liens les plus naturels et les plus étroits de la créature avec le Créateur; qui lui fait sentir davantage sa dépendance universelle, sa faiblesse, ses besoins; qui lui offre les occasions des plus grandes vertus, de la confiance en Dieu, de la reconnaissance, du détachement, de l'humilité, de la résignation, de la patience; et qui fournit à la piété et au culte reli-

gieux la matière la plus ordinaire de ses exercices par la prière, par les vœux, par les actions de graces, par les sacrifices.

CONNAISSANCE DE L'AVENIR. Un des caractères les plus incommunicables de la Divinité est la connaissance de l'avenir. Souvent Dieu fait aux fausses divinités le défi de prédire ce qui doit arriver : *Annuntiate quæ ventura sunt in futurum, et sciemus quia dii estis vos.* Isai. 41, 23.
Il faut, en enseignant l'histoire sainte, y faire soigneusement remarquer aux jeunes gens les prédictions les plus célèbres, soit qu'elles regardent les événements temporels, ou qu'elles aient rapport à la religion, et leur faire observer le caractère des prophètes, leur mission, le but et les dangers de leur ministère. Ils sont saints et irréprochables dans leurs mœurs, mènent une vie pauvre et obscure, sans ambition, sans intérêt, sans tirer aucun avantage de leurs prédictions. Ils sont envoyés à des incrédules, qui les contredisent et les persécutent, qui ne se rendent qu'après l'évidence de l'accomplissement. Leurs prédictions regardent des événements publics, et annoncent la destinée des royaumes. Elles sont circonstanciées, publiées long-temps avant l'accomplissement, connues de tous, à la portée des plus simples. Tous ces caractères, réunis ensemble, sont de puissants motifs de crédibilité.

VI. Enfin, JÉSUS-CHRIST étant la fin de la loi, il faut, quand l'occasion s'en présente naturellement, le faire envisager aux jeunes gens dans les histoires qu'on leur explique; dans les sacrifices, dans les cérémonies; dans les actions des patriarches, des juges, des rois, des prophètes; en un mot, de tous ceux que Dieu a choisis

pour figurer, par quelque endroit, ou Jésus-Christ, ou l'Église, qui est son épouse et son ouvrage.

VII. A toutes ces observations je crois devoir en ajouter une dernière sur les priviléges de la PIÉTÉ, à laquelle il est très-important de rendre la jeunesse attentive. En effet, Dieu a voulu montrer, par toute la suite de l'histoire de l'Ancien-Testament, que toutes les promesses et toutes les récompenses, même pour la vie présente, étaient attachées à la piété; que tous les biens temporels viennent de Dieu, comme de leur unique source, et qu'il ne les faut attendre que de lui seul, quoiqu'il en réserve à ses serviteurs, dans l'éternité, de plus dignes de sa magnificence, et de plus proportionnés à la vertu. C'était cette piété, dont le propre caractère consistait dans une ferme confiance en Dieu, qui réglait seule la destinée de son peuple, et qui décidait absolument de la félicité publique et du sort de l'état. Tout était mesuré sur elle, les saisons favorables, l'abondance, la fécondité, la victoire sur les ennemis, la délivrance des plus grands dangers, l'affranchissement de tout joug étranger, la jouissance de tous les avantages qu'on peut goûter dans le sein d'une profonde paix. Elle obtenait tout, et surmontait tout. C'est par elle que Jonathas, seul avec son écuyer, met en fuite une armée entière; que David sans armes terrasse le géant, et se met à couvert des artifices et de la violence de Saül; que Josaphat, sans tirer l'épée, triomphe de trois peuples ligués contre lui; qu'Ézéchias sauve Jérusalem et le royaume de Juda, en voyant périr cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens. Au contraire, l'impiété attirait tous les fléaux de la colère de Dieu, la famine, la peste, la

guerre, les défaites, la servitude, la ruine entière des plus puissantes maisons; et le crime conduisait toujours à une fin malheureuse.

De pareilles observations peuvent beaucoup servir à inspirer des sentiments de piété insensiblement, agréablement, sans travail, sans affectation, sans paraître prêcher ni faire de longues moralités. C'est la principale fin que Dieu s'est proposée en liant tous les devoirs, toutes les vertus, tous les préceptes, toutes les vérités salutaires, tous les mystères, en un mot toute la religion, à des faits dont les hommes de toute condition, de tout âge, de toute sorte de caractères, sont touchés, parce qu'ils sont à leur portée et qu'ils n'ont pas moins d'agrément que d'utilité. Omettre de telles observations, serait priver les jeunes gens des plus grands fruits que présentent les livres saints, et leur laisser ignorer ce qui fait l'ame des Écritures.

Après avoir marqué les principales choses qu'on peut observer en lisant et en expliquant l'histoire sainte, et avoir comme posé les fondements et les principes de cette étude, il me reste à en faire l'application à quelques histoires particulières, afin de montrer comment on peut mettre en pratique les règles que j'ai données. C'est ce que je vais tâcher d'exécuter avec le plus d'ordre et de clarté qu'il me sera possible.

CHAPITRE II.

APPLICATION DES PRINCIPES A QUELQUES EXEMPLES.

Deux grands hommes, fort célèbres dans l'Écriture sainte, me fourniront des exemples auxquels j'appliquerai les règles que je viens de donner : Joseph et Ézéchias. A ces deux histoires j'ajouterai un article sur les prophéties.

ARTICLE PREMIER.

Histoire de Joseph.

Comme cette histoire est fort longue et fort connue, je serai obligé d'en omettre ou d'en abréger plusieurs circonstances, quoique très-intéressantes, pour ne point trop allonger ce récit.

1. *Joseph vendu par ses frères ; conduit en Égypte chez Putiphar ; mis en prison.* (*Gen.* c. 37, 39 et 40.)

Jacob avait douze enfants, dont Joseph et Benjamin étaient les plus jeunes : il avait eu ces deux derniers de Rachel. L'amour particulier que Jacob témoignait à Joseph, la liberté que celui-ci prit d'accuser devant lui ses frères d'un crime que l'Écriture ne nomme point, et le récit qu'il leur fit de songes qui marquaient sa future grandeur, excitèrent leur jalousie et leur haine.

Un jour qu'ils le virent venir à eux dans la cam-

pagne où ils paissaient leurs troupeaux, ils se dirent l'un à l'autre : Voici notre songeur qui vient; allons, tuons-le, et le jetons dans une vieille citerne; après cela on verra à quoi lui auront servi ses songes. Sur la remontrance de Ruben, ils se contentèrent de le jeter dans la citerne, après lui avoir ôté sa robe. Bientôt même ils l'en retirèrent pour le vendre à des marchands ismaélites qui allaient en Égypte, à qui en effet ils le vendirent vingt pièces d'argent. Après cela ils prirent sa robe, et, l'ayant trempée dans le sang d'un chevreau, ils l'envoyèrent à Jacob, et lui firent dire : Voici une robe que nous avons trouvée; voyez si ce n'est pas celle de votre fils. Il la reconnut, et dit : C'est la robe de mon fils; une bête cruelle l'a dévoré; une bête a dévoré Joseph. Il déchira ses vêtements; et, s'étant couvert d'un cilice, il pleura son fils fort long-temps.

Les Ismaélites enmenèrent Joseph en Égypte, où ils le vendirent à un des premiers officiers de la cour de Pharaon, nommé Putiphar. *Le Seigneur,* dit l'Écriture, *était avec Joseph, et tout lui réussissait heureusement.* Son maître, qui voyait bien que Dieu était avec lui, le prit en affection. Il le fit intendant de sa maison, et il se reposa absolument sur lui du soin de toutes ses affaires. Aussi Dieu bénit la maison de Putiphar, et il multiplia ses biens de tous côtés à cause de Joseph.

Il y avait déja long-temps qu'il était dans cette maison, lorsque sa maîtresse, l'ayant regardé avec un mauvais desir, le sollicita, en l'absence de son mari, à commettre le crime. Mais Joseph en eut horreur, et lui dit : Comment serais-je assez malheureux pour abuser de la confiance que mon maître a en moi, et

pour pécher contre mon Dieu? Elle continua ainsi pendant plusieurs jours à le solliciter, sans pouvoir rien obtenir. Enfin, un jour que Joseph était seul, elle le prit par le manteau, et le pressait de consentir à son mauvais desir. Alors Joseph, lui laissant le manteau entre les mains, s'enfuit. Cette femme, outrée de dépit, jeta un grand cri; et, ayant appelé les gens de sa maison, elle leur dit que Joseph avait voulu lui faire violence, et qu'il avait pris la fuite aussitôt qu'il l'avait entendue crier. Lorsque son mari fut de retour, elle lui persuada la même chose, en lui montrant le manteau comme une preuve de ce qu'elle disait. Putiphar, trop crédule aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère, et le fit enfermer dans la prison où étaient ceux que le roi faisait arrêter. Mais le Seigneur fut avec Joseph; il en eut compassion, et il lui fit trouver grace devant le gouverneur.

Pendant que Joseph était en prison, deux des grands officiers de la cour de Pharaon, savoir le grand-échanson et le grand-panetier, y furent conduits par ordre du roi. Le gouverneur en confia le soin à Joseph, comme de tous les autres prisonniers. Quelque temps après ils eurent tous deux dans la même nuit un songe qui les jeta dans de grandes inquiétudes. Joseph leur en donna l'explication. Il prédit à l'échanson que dans trois jours il serait rétabli dans l'exercice de sa charge; et au grand-panetier, que dans trois jours Pharaon le ferait attacher à une croix, où sa chair serait déchirée par les oiseaux. Les choses arrivèrent comme il l'avait dit. Le grand-panetier fut mis à mort, et l'autre rétabli. Joseph avait prié l'échanson de se souvenir de lui, et d'obtenir du roi son élargissement: Car j'ai été enlevé,

dit-il, par fraude et par violence du pays des Hébreux, et j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable. Mais cet officier, étant rentré en faveur, ne pensa plus à son interprète.

RÉFLEXIONS.

Demande. Que faut-il penser de la conduite de Dieu sur Joseph, à qui sa vertu n'attire que de mauvais traitements, soit de la part de ses frères, qui le haïssent et le traitent avec la dernière cruauté; soit du côté de la femme de Putiphar, sa maîtresse, qui le calomnie impunément, et le fait renfermer dans un cachot comme un scélérat?

Réponse. Dieu, par cette conduite, a voulu nous donner d'importantes instructions.

1° Son dessein est de détromper les hommes de la fausse idée qu'ils ont de la Providence, et de la fausse idée qu'ils ont de la vertu. Ils croient que Dieu néglige le soin des choses humaines, lorsque ceux qui le craignent sont dans l'oppression et dans la misère. Ils croient que la vertu doit toujours rendre heureux en cette vie ceux qui en ont une sincère. L'Écriture détruit ces faux préjugés par l'exemple de Joseph, sur qui les yeux de Dieu sont très-attentifs, et qui est néanmoins haï par ses frères, vendu, exilé, calomnié, mis en prison; qui a conservé une vertu très-pure, sans en être plus heureux pendant plusieurs années; et qui n'est même tombé dans la captivité et dans le danger de perdre la vie, que parce qu'il est demeuré fidèle à ses devoirs. Il est vrai que Dieu rompit dans la suite ses liens, et l'éleva à une suprême autorité. Mais Joseph était préparé à

souffrir l'oppression jusqu'à la fin de sa vie. Il consentait à mourir dans la prison, si Dieu le voulait; et il n'eût pas été moins précieux à ses yeux, ni moins sûr des biens éternels qu'il espérait de sa miséricorde, quand il eût paru en être abandonné jusqu'au dernier moment.

D. Paraît-il effectivement que Dieu ait pris un soin particulier de Joseph pendant ses disgrâces?

Gen. c. 39. *R*. L'Écriture semble avoir pris à tâche de nous faire
remarquer la protection de Dieu sur son serviteur, en
v. 2. nous avertissant qu'il fut toujours avec lui, et que par
v. 3. cette raison tout lui réussissait heureusement; qu'il lui
fit trouver grace devant son maître, qui reconnut que
le Seigneur était avec Joseph et qu'il le favorisait et
v. 4. le bénissait en toutes ses actions; qu'il inspira à Puti-
phar de lui donner, tout jeune qu'il était, l'autorité
v. 5. sur toute sa maison; que, pour attacher le maître à
son serviteur par une affection plus durable et plus
forte, le Seigneur bénit la maison de l'Égyptien à cause
de Joseph, et multiplia ses biens tant à la ville qu'à la
campagne, en sorte que son maître n'avait d'autre soin
v. 21. que de se mettre à table et de manger: que, quand
Joseph fut mis en prison, le Seigneur en eut compas-
sion, et qu'il lui fit trouver grace aussi devant le gou-
v. 22. verneur de la prison; qu'il lui inspira de remettre à
Joseph le soin de tous ceux qui y étaient renfermés,
sans prendre connaissance de quoi que ce fût, et de
v. 23. lui tout confier, en sorte qu'il ne se faisait rien sans
son ordre: qu'enfin le Seigneur le fit réussir en toutes
choses.

D. Malgré toutes ces faveurs, la prison n'était-elle pas un séjour bien triste pour Joseph?

R. Lorsqu'il fut mis en prison, tout paraissait l'avoir abandonné : mais Dieu était descendu avec lui dans l'obscure retraite où on l'avait enfermé, *Fuit autem Dominus cum Joseph;* et l'Écriture ne craint point de dire que la sagesse éternelle se rendit comme prisonnière avec lui : *Hæc descendit cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit illum.* Elle adoucissait ses longues nuits, passées à souffrir et à veiller. Elle éclairait ces ténèbres que la lumière du soleil ne pouvait percer. Elle ôtait à la solitude et à la captivité, dont les lectures et l'occupation ne pouvaient diminuer ni suspendre le sentiment, ce poids terrible de l'ennui qui renverse les plus fermes. Enfin, elle faisait couler dans son cœur une paix dont la source était invisible et intarissable. Lorsque Joseph fut associé au trône de Pharaon, il n'est point dit que la sagesse y monta avec lui, comme il est dit qu'elle descendit avec lui en prison. Elle l'accompagna sans doute dans le second état; mais le premier était plus cher à Joseph, et il doit l'être à quiconque a de la foi.

Gen. 39, 21.

Sap. 10, 13, 14.

D. Quelle autre instruction Dieu a-t-il voulu nous donner dans la conduite qu'il a gardée à l'égard de Joseph ?

R. Il a voulu, en second lieu, nous apprendre comment sa providence conduit toutes choses à l'exécution de ses desseins, et comment elle y fait servir les obstacles même que les hommes s'efforcent d'y apporter.

Le dessein de Dieu était d'élever Joseph à un point de grandeur et de puissance où ses frères seraient réduits à se prosterner humblement devant lui. Les frères de Joseph s'y opposent, mais *il n'y a*, dit l'Écriture, *ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur.* Prov. 21, 30.

Ce qu'ils font pour humilier Joseph est le premier degré par lequel Dieu le conduit à l'élévation et à la gloire; et l'horrible calomnie de son impudique maîtresse, qui mettait, ce semble, le comble à tous ses malheurs, est ce qui le fera presque monter sur le trône.

C'est ce que Joseph lui-même fit remarquer à ses frères dans la suite, en leur disant que ce n'était pas eux qui l'avaient fait venir en Égypte, mais que c'était Dieu qui l'y avait envoyé : *Non vestro consilio, sed Dei voluntate huc missus sum.* (Gen. 45, 8.) Cette parole est un grand sujet de consolation pour ceux qui ont de la foi. Tout ce qu'on entreprendra contre eux deviendra un moyen pour assurer leur bonheur et leur salut. Les desseins secrets, les haines déclarées, la captivité, la calomnie, les feront arriver au terme que la grace leur a marqué. Après cela l'envie et l'injustice seront confondues; et, lorsqu'elles auront porté Joseph sur le trône, elles paraîtront tremblantes devant lui.

D. Quels moyens Joseph emploie-t-il pour combattre la tentation qui lui est suscitée par sa maîtresse ?

R. Nous trouvons dans sa conduite un excellent modèle de ce que nous devons faire quand nous sommes tentés. Joseph se défend d'abord par le souvenir de Dieu et de son devoir. Comment, dit-il à cette femme hardie et sans pudeur, pourrais-je commettre une telle action, ayant Dieu pour témoin et pour juge? C'est à ses yeux que nous deviendrions criminels vous et moi. C'est lui qui me commande de vous désobéir en cette occasion. Comment pourrais-je éviter ses regards, ou corrompre sa justice, ou me mettre à couvert de son indignation ? (Gen. 39, 9.) *Quomodò ergo possum hoc ma-*

lum [1] *facere, et peccare in Deum meum?* Lorsque la tentation est devenue si forte, qu'il a tout à craindre de sa faiblesse, il prend la fuite, quitte tout, et s'expose à tout, plutôt que de demeurer dans l'occasion prochaine d'offenser Dieu.

D. N'y a-t-il point encore d'autre réflexion à faire sur les malheurs et les disgraces de Joseph?

R. Quelque durs et quelque injustes que fussent les traitements que Joseph eut à souffrir, jamais il ne lui échappa une seule parole de murmure. Il ne s'abandonna point au découragement dans sa servitude, mais il se donna tout entier au service de son maître. Dans le grand loisir qu'ont les prisonniers, et malgré le penchant naturel qu'ont les hommes à parler de leurs aventures, il n'avait point fait le récit des siennes. Quand il est forcé de s'en ouvrir à l'échanson, il le fait avec une modération et une charité qu'on ne peut assez admirer. *J'ai été enlevé par fraude et par violence*, dit-il, *du pays des Hébreux, et j'ai été renfermé dans cette prison sans être coupable.* Il ne nomme ni ses frères, qui l'ont vendu; ni sa maîtresse, qui l'a calomnié. Il dit seulement qu'il a été enlevé et fait esclave, quoiqu'il fût libre; et condamné à une dure prison, quoiqu'il fût innocent. Un autre, moins humble et moins prudent que lui, aurait raconté sa vie, et insisté sur les circonstances qui lui auraient fait le plus d'honneur. S'il en eût usé ainsi, le Saint-Esprit aurait laissé dans les ténèbres une vertu qui n'aurait pu les souffrir, et qui aurait voulu se consoler de ses malheurs par la vaine satisfaction de se faire admirer; au lieu qu'il a pris

[1] *Heb.* Hoc grande scelus.

soin d'apprendre à tous les siècles ce que Joseph n'a pas voulu dire en secret et dans l'obscure caverne où il était enfermé.

2. *Élévation de Joseph. Premier voyage de ses frères en Égypte.* (*Gen.* c. 41 et 42.)

Deux ans se passèrent depuis que l'échanson eut été rétabli, après lesquels Pharaon eut deux songes en une même nuit. Dans l'un il vit sept vaches grasses qui sortaient du Nil, et qui furent dévorées par sept autres vaches maigres sorties après elles du fleuve. Dans le second il vit sept épis pleins, qui furent aussi dévorés par sept autres épis fort maigres. Aucun des sages d'Égypte n'ayant pu expliquer ces songes, l'échanson se souvint de Joseph et en parla au roi, qui le fit aussitôt sortir de prison et lui raconta ses songes. Joseph répondit que les sept vaches grasses et les sept épis pleins signifiaient sept années d'abondance; et que les vaches et les épis maigres marquaient sept années de stérilité et de famine, qui viendraient ensuite. Il conseilla au roi d'établir un homme sage et habile qui eût soin, pendant les sept années d'abondance, de faire serrer une partie des grains dans des greniers publics, afin que l'Égypte y trouvât une ressource pendant la stérilité. Ce conseil plut à Pharaon, et il dit à Joseph : C'est vous-même que j'établis aujourd'hui pour commander à toute l'Égypte : tout le monde vous obéira, et il n'y aura que moi au-dessus de vous. En même temps il ôta son anneau[1] de son doigt, et le mit au doigt de Joseph : il le fit monter

[1] Le sceau du prince était à cet anneau.

sur son second char, et fit crier par un héraut que tout le monde fléchît le genou devant lui. Il changea aussi son nom, et lui en donna un qui signifiait *Sauveur du Monde.*

Les sept années d'abondance arrivèrent comme Joseph l'avait prédit. Pendant ce temps, il fit mettre en réserve une grande quantité de blé dans les greniers du roi. La stérilité vint ensuite, et la famine était dans tous les pays : mais il y avait du blé en Égypte. Le peuple, pressé de la faim, demanda à Pharaon de quoi vivre. Il leur dit : Allez à Joseph, et faites tout ce qu'il vous dira. Joseph donc, ouvrant tous les greniers, vendait du blé aux Égyptiens et aux autres peuples.

Jacob, l'ayant appris, commanda à ses enfants d'y aller. Ils partirent au nombre de dix; car Jacob avait retenu Benjamin auprès de lui, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident dans le chemin. Étant arrivés en Égypte, ils parurent devant Joseph et l'adorèrent. Joseph les reconnut d'abord; et, en les voyant prosternés devant lui, il se souvint des songes qu'il avait eus autrefois : mais il ne se fit point connaître à eux. Il leur parla même fort durement, et les traita d'espions qui venaient pour examiner le pays. Ils lui repartirent : Seigneur, nous sommes venus ici pour acheter du blé. Nous sommes douze frères, tous enfants d'un même homme, qui demeure dans le pays de Canaan. Le dernier de tous est demeuré avec notre père, et l'autre n'est plus au monde. Hé bien, reprit Joseph, je m'en vais éprouver si vous dites la vérité. Envoyez l'un de vous pour amener ici le plus jeune de vos frères; et cependant les autres demeureront

en prison. Il se contenta néanmoins d'en retenir un seul. Pénétrés de frayeur et de regret, ils se disaient l'un à l'autre en leur langue : C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère. Nous le voyions accablé de douleur lorsqu'il nous priait d'avoir pitié de lui ; mais nous ne voulûmes pas l'écouter. C'est pour cela que ce malheur nous est arrivé. Ruben, l'un d'entre eux, leur disait : Ne vous le dis-je pas alors, de ne point commettre un si grand crime contre cet enfant ? cependant vous ne m'écoutâtes point. C'est son sang maintenant que Dieu vous redemande. Joseph, qui les entendait sans qu'ils le sussent, ne put retenir ses larmes. Il se retira pour un moment, et revint ensuite leur parler. Alors il fit prendre Siméon, et le fit lier devant eux : puis il commanda secrètement à ses officiers de remettre leur argent dans leurs sacs. Ils partirent donc avec leurs ânes chargés de blé.

RÉFLEXIONS.

D. Pourquoi Dieu laissa-t-il Joseph en prison pendant plusieurs années sans paraître se souvenir de lui?

R. Ce terme, si long quand on est captif, était nécessaire pour affermir Joseph dans l'humilité, dans la soumission aux ordres de Dieu, et dans la patience. Il nous eût attendris, si nous l'eussions vu dans les fers, et que nous eussions connu son innocence. Mais Dieu, qui avait pour lui une compassion infiniment plus indulgente et plus tendre, le laissait dans un état d'où nous aurions voulu le tirer. Il connaissait ce qui manquait à sa vertu; il savait combien devaient durer

les remèdes nécessaires à sa santé ; il découvrait dans l'avenir ses tentations et ses périls, et lui préparait dans les liens le secours et la force dont il aurait besoin dans son élévation. C'est ainsi qu'il en use pour les élus, dont il veut, avant tout, affermir la patience et l'humilité, et qu'il n'expose à la tentation qu'après les y avoir long-temps préparés.

D. Comment Pharaon se détermine-t-il si aisément à choisir pour premier ministre Joseph, et à revêtir de l'autorité souveraine un étranger et un inconnu ?

R. C'est une grace pour toute une nation, qu'une salutaire pensée inspirée à un prince. Lorsque Joseph parlait aux oreilles de Pharaon, Dieu l'instruisait en secret. Il le rendait attentif aux sages avis et à la rare prudence d'un étranger et d'un captif; et il le délivrait de tous les préjugés qui empêchent si souvent les personnes constituées en dignité de se rendre dociles à la lumière, et d'avouer qu'on en peut avoir une supérieure à la leur. Il lui faisait comprendre qu'une sagesse purement humaine exécuterait mal ce qui lui était conseillé par une sagesse divine, et qu'il chercherait inutilement un autre ministre que celui que Dieu avait choisi. *Où pourrions-nous*, dit ce prince sensé, Gen. 41, 38.
trouver un homme comme celui-ci, qui fût aussi rempli qu'il l'est de l'esprit de Dieu ?

En parlant ainsi, il ruinait par le fondement toutes les erreurs d'une fausse politique, qui regarde la vertu et la religion comme peu propres au gouvernement des états, et qui se trouve perpétuellement gênée dans ses vues et ses projets par une exacte probité. Un roi infidèle couvre d'une éternelle honte cette folle impiété. Il est persuadé que, plus on a l'esprit de Dieu,

plus on est capable de conduire un royaume. Et la moindre attention suffit pour découvrir que la maxime opposée est l'effet du renversement de l'esprit humain.

D. Que faut-il penser de la gloire de Joseph, élevé presque jusque sur le trône ?

R. Le Saint-Esprit nous apprend, dans un autre livre, que les calomnies dont on avait noirci la réputation de Joseph furent alors pleinement dissipées, et que la honte du mensonge retomba sur ceux qui en
Cap. 10-14. avaient été les auteurs. *Mendaces ostendit qui maculaverunt illum, et dedit illi claritatem æternam.* Ainsi toute la pompe dont il était environné était le triomphe de la vertu. C'était elle qui était montrée à tous les peuples. C'était elle qui était élevée sur un char magnifique, d'où elle apprenait aux justes de tous les siècles à ne tomber jamais dans le découragement, et à conserver une patience invincible. C'était devant elle que tout le monde fléchissait le genou ; et Joseph était le héraut qui y exhortait tous les hommes, dans le temps que le héraut qui marchait devant lui exigeait cette marque extérieure de respect pour le premier ministre de Pharaon.

D. Les songes de Joseph, à l'égard de ses frères, furent-ils accomplis ?

Gen. 42, 6. *R.* On le reconnaît clairement quand on les voit tous prosternés aux pieds de Joseph : *Quumque adorassent eum fratres sui.* Voilà ce qu'ils avaient tant appréhendé, ne sachant pas l'intérêt qu'ils avaient à le reconnaître pour maître. Plus ils se sont efforcés de l'éloigner, et de s'en rendre indépendants, plus ils ont contribué à l'établir sur leurs têtes. Ils n'ont pas voulu l'adorer quand ils l'avaient dans leur famille ; ils le vont

chercher en Égypte pour se prosterner à ses pieds: ils l'ont renoncé, et lui ont voulu ôter la vie, quand son père l'a envoyé vers eux; ils sont contraints de paraître devant lui, après une espèce de résurrection, pleins de crainte et de tremblement: ils l'adorent après l'Égypte et les autres nations, dont ils suivent enfin l'exemple, et ils ne craignent que d'en être rejetés, parce qu'ils le regardent comme le sauveur du monde; au lieu qu'ils avaient appréhendé de lui être soumis, parce qu'ils ne considéraient dans son élévation que leur propre abaissement.

D. Que nous apprennent les remords des frères de Joseph au sujet du traitement qu'ils lui avaient fait souffrir?

R. On voit dans les reproches qu'ils se font à eux-mêmes, et la force de la conscience, et le fruit de la sainte éducation donnée par Jacob à sa famille, qui n'a pas toujours été fidèle à la lumière, mais qui ne s'est point efforcée de l'éteindre, et qui a respecté la loi qui condamnait ses actions. *C'est justement*, se di- Gen. 42 21.
sent-ils l'un à l'autre, *que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frère.* Les hommes n'effaceront jamais de leur cœur le sentiment que Dieu y a imprimé de sa présence et de sa justice. Ils ne réussiront jamais à se persuader que le crime n'est rien, ou qu'il n'a pas été vu, ou qu'il demeurera impuni. Ils seront quelquefois rassurés par la patience et par le silence de leur juge, ou par la multitude de leurs complices; mais, lorsque la vengeance commencera à éclater, ils seront les premiers à avouer qu'ils l'ont méritée, et leurs complices ne leur paraîtront

que comme des témoins préparés pour les accuser et les confondre.

3. *Second voyage des enfants de Jacob en Égypte. Joseph reconnu par ses frères.* (*Gen.* c. 43, 44, 45.)

Lorsque les enfants de Jacob, au retour de leur voyage, lui eurent raconté tout ce qui leur était arrivé, l'emprisonnement de Siméon, et l'ordre exprès qu'ils avaient reçu de mener Benjamin en Égypte, cette triste nouvelle le perça de douleur, et renouvela celle que la perte de Joseph lui avait causée. Il refusa long-temps de laisser partir son cher Benjamin, qui, seul, faisait toute sa consolation; mais enfin, voyant que c'était une nécessité, et qu'autrement il le verrait périr de faim avec lui, il consentit à son départ sur les assurances réitérées que lui donnèrent ses autres enfants de le lui ramener. Ils partirent donc tous ensemble avec des présents pour Joseph, et le double de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs.

Étant arrivés en Égypte, ils se présentèrent devant Joseph. Lorsqu'il les eut aperçus, et Benjamin avec eux, il dit à son intendant : Faites entrer ces gens-là chez moi et préparez un festin, parce qu'ils mangeront à midi avec moi. L'intendant exécuta l'ordre et les fit entrer. Eux, tout surpris d'un tel traitement, s'imaginaient qu'on allait leur faire un crime de l'argent qui s'était trouvé dans leurs sacs. Ils commencèrent donc par se justifier auprès de l'intendant, disant qu'ils ne savaient pas comment cela était arrivé; et

que, pour preuve de leur bonne foi, ils rapportaient cet argent. L'intendant les rassura en leur disant : Ne craignez rien, c'est votre Dieu et le Dieu de votre père qui vous a fait trouver de l'argent dans vos sacs; car, pour moi, j'ai reçu celui que vous avez donné. Aussitôt après, il leur amena Siméon, leur frère. On leur apporta de l'eau; ils se lavèrent les pieds, et attendirent l'arrivée de Joseph.

Dès qu'il parut, ils se prosternèrent devant lui, et lui offrirent leurs présents. Joseph, après les avoir salués avec bonté, leur dit : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? Comment se porte-t-il? Ils répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie, et il se porte bien. En même temps ils se prosternèrent de nouveau. Joseph, ayant aperçu Benjamin, Est-ce là, leur dit-il, votre jeune frère, dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous bénisse; et il se hâta de sortir, parce que la vue de son frère l'attendrissait si fort, qu'il ne pouvait plus retenir ses larmes. Quelques moments après, il vint retrouver ses frères; et, ayant commandé qu'on servît à manger, il se mit à table avec eux.

Après que Joseph eut mangé avec ses frères, il donna secrètement cet ordre à son intendant : Mettez du blé dans les sacs de ces gens-là, et l'argent de chacun d'eux à l'entrée de leurs sacs; et mettez ma coupe d'argent dans le sac du plus jeune. L'intendant fit ce qui lui était ordonné. Le lendemain matin, ils partirent avec leurs ânes chargés de blé; mais à peine étaient-ils sortis de la ville, que Joseph envoya son intendant après eux pour leur faire des reproches de ce qu'ils avaient volé sa coupe. Ils furent fort surpris de se voir

accusés d'une action si lâche, à laquelle ils n'avaient pas seulement pensé. Nous vous avons rapporté, dirent-ils, l'argent que nous avions trouvé à l'entrée de nos sacs; comment se pourrait-il faire que nous eussions dérobé dans la maison de votre maître de l'or ou de l'argent? Que celui qui se trouvera coupable de ce vol meure, et nous demeurerons tous esclaves de votre maître. L'intendant les prit au mot. On les fouilla tous, en commençant par les plus âgés; et enfin la coupe fut trouvée dans le sac de Benjamin.

Ils retournèrent à la ville fort affligés, et allèrent se jeter aux pieds de Joseph. Après quelques reproches, il leur déclara que celui dans le sac duquel on avait trouvé la coupe demeurerait son esclave. Alors Juda, ayant demandé permission de parler, représenta à Joseph que, s'ils retournaient vers leur père sans ramener avec eux ce fils, qu'il aimait tendrement, ils le feraient mourir de chagrin. C'est moi, ajouta-t-il, qui ai répondu de lui à mon père : que ce soit moi, s'il vous plaît, qui demeure esclave en sa place; car je ne puis retourner sans lui, de peur d'être témoin de l'extrême affliction qui accablera notre père.

A ces paroles, Joseph ne put plus se retenir. Il commanda qu'on fît sortir tout le monde. Alors, les larmes lui tombant des yeux, il jeta un grand cri, et dit à ses frères : Je suis Joseph. Mon père vit-il encore? Aucun d'eux ne lui répondit, tant ils étaient saisis d'étonnement. Il leur parla donc avec douceur, et leur dit : Approchez-vous de moi. Lorsqu'ils se furent approchés, il dit : Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être emmené en Égypte. Ne craignez point, et ne vous affligez point de ce que vous m'avez

traité ainsi; car c'est Dieu qui m'a envoyé ici devant vous pour vous conserver la vie. Ce n'est point par votre conseil que cela est arrivé, mais par la volonté de Dieu. Allez dire à mon père que Dieu m'a établi sur toute l'Égypte. Qu'il se hâte de venir. Il demeurera près de moi; et je le nourrirai lui et toute sa famille, car il reste encore cinq années de famine. Vous voyez de vos yeux que c'est moi qui vous parle. Annoncez à mon père le haut rang où je suis élevé, et tout ce que vous avez vu dans l'Égypte. Hâtez-vous de me l'amener. Après leur avoir parlé ainsi, il se jeta au cou de Benjamin, et l'embrassa en pleurant; il embrassa de même tous ses autres frères, et après cela ils se rassurèrent pour lui parler.

Cette nouvelle se répandit aussitôt dans toute la cour. Pharaon en témoigna sa joie à Joseph, et lui dit de faire venir au plus tôt toute sa famille en Égypte. Joseph fit partir ses frères avec des vivres pour le voyage, et des voitures pour transporter leur père, leurs femmes et leurs enfants. Lorsqu'ils furent arrivés dans le pays de Canaan, ils dirent à Jacob : Votre fils Joseph est vivant, et il a autorité dans toute l'Égypte. A ces mots, Jacob se réveilla comme d'un profond sommeil, et il n'en voulait rien croire; mais enfin, ayant entendu le récit de tout ce qui s'était passé, et voyant les chariots et les autres choses que son fils lui envoyait, il dit : Je n'ai plus rien à souhaiter, puisque mon fils Joseph vit encore; j'irai, et je le verrai avant que de mourir. Il partit bientôt après avec toute sa famille, et arriva en Égypte. Après qu'il eut salué le roi, Joseph l'établit dans le pays de Gessen, le plus

fertile de l'Égypte, où Jacob vécut encore dix-sept ans.

RÉFLEXIONS.

D. Le moment où Joseph se fait connaître à ses frères est l'endroit de son histoire le plus touchant et le plus intéressant; mais il est précédé de circonstances bien étranges. Comment en effet concilier son indifférence et son oubli à l'égard de son père et de ses frères, qu'il laisse exposés aux suites funestes d'une cruelle famine, et l'extrême dureté qu'il exerce sur eux en les calomniant et les emprisonnant; comment, dis-je, concilier tout cela avec cette bonté et cette tendresse qu'il laisse entrevoir dans le temps même qu'il les traite si durement?

R. C'est cette contradiction apparente qui doit nous avertir qu'il y a quelque mystère caché sous la surface d'une action qui sans cela pourrait choquer la raison, et paraîtrait contraire aux sentiments que la nature a imprimés dans le cœur de tous les hommes.

Joseph, vendu par ses frères aux Égyptiens, regardé par Jacob comme mort, oublié par toute sa famille, honoré pendant cet intervalle et régnant en Égypte, est incontestablement la figure de Jésus-Christ livré aux gentils par les Juifs, renoncé généralement par sa nation, mis à mort par leur cruelle envie, reconnu et adoré par les gentils comme leur sauveur et leur roi.

Dans le premier voyage que les enfants de Jacob
Gen. 42, 8. firent en Égypte, il est dit que *Joseph connut bien ses*

frères, mais qu'il ne fut point connu d'eux. C'est l'état des Juifs : en refusant de se soumettre à Jésus-Christ, ils ont cessé de le voir, mais ils n'ont pu s'affranchir de son empire. Ils lisent les Écritures, et rencontrent par-tout leur Seigneur sans le connaître. Ils l'ont vu et ne l'ont pas reçu. Il leur a parlé en énigmes et en paraboles, parce qu'ils étaient indignes d'entendre des mystères qu'ils refusaient de croire; mais le voile ne demeurera pas toujours sur leur cœur.

Pendant le long intervalle que dure leur aveuglement, ils souffrent une cruelle famine, non de pain matériel, mais, comme l'avait prédit un prophète, de la parole de Dieu, dont l'intelligence leur est refusée. *Mittam famem in terram: non famem panis, neque sitim aquæ, sed audiendi verbum Domini.* Amos. 8, 11. La terre de Canaan est condamnée à une entière stérilité. Le véritable pain de vie ne se trouve que dans l'Égypte. Pour vivre, il faut nécessairement y aller; et jusqu'à ce que Benjamin, le dernier des enfants de Jacob, figure des derniers Juifs, y paraisse en personne, la famine affligera toujours cette malheureuse nation.

Jusque-là Joseph paraîtra n'avoir que de la dureté pour ses frères. Il leur parlera comme à des inconnus, d'un ton propre à les intimider et avec un visage sévère : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur*. Gen. 42, 7. C'est ainsi que Jésus-Christ traite depuis long-temps un peuple ingrat et aveugle. Il paraît ne connaître plus ses frères selon la chair. Il semble avoir oublié les pères d'une postérité infidèle et sanguinaire.

Cependant Joseph se faisait violence pour ne point laisser paraître sa tendresse. Il ne pouvait retenir ses larmes; il était obligé de se détourner, de se cacher le

visage, de sortir même de temps en temps pour essuyer ses pleurs. L'effort qu'il faisait pour les cacher était la figure de cette miséricorde secrète cachée dans le sein de Dieu, et réservée pour les moments marqués dans son conseil éternel. Les promesses de Dieu s'accompliront sur Israël; car ses dons sont sans repentir, et sa vérité sera immuable dans tous les siècles. Mais une juste sévérité suspend les effets d'une clémence que nos gémissements, unis à ceux du prophète, doivent hâter.

D. Joseph peut-il être regardé par d'autres circonstances de sa vie comme figure de Jésus-Christ?

R. Il y a peu de saints de l'ancien Testament en qui Dieu ait pris plaisir de marquer autant de traits de ressemblance avec son fils que dans Joseph. Le simple exposé en sera une preuve évidente.

Rapports entre Joseph et Jésus-Christ.

JOSEPH.	JÉSUS-CHRIST.
Il est haï de ses frères.	Il est haï des Juifs.
1. Parce qu'il les accuse d'un grand crime.	1. Parce qu'il leur reproche leurs vices.
2. Parce qu'il est tendrement aimé de son père.	2. Parce qu'il déclare qu'il est le fils de Dieu, et que Dieu lui-même l'appelle son fils bien-aimé.
3. Parce qu'il leur prédit sa gloire future.	3. Parce qu'il leur prédit qu'ils le verront assis à la droite de Dieu.
Il est envoyé par son père vers ses frères, qui étaient éloignés.	Il est envoyé de Dieu son père vers les brebis perdues de la maison d'Israël.
Ses frères conspirent contre sa vie.	Les Juifs forment le dessein de le mettre à mort.
Il est vendu vingt pièces d'argent.	Il est vendu trente pièces d'argent.

JOSEPH.	JÉSUS-CHRIST.
Il est livré à des étrangers par ses propres frères.	Il est livré aux Romains par les Juifs.
Sa robe est teinte de sang.	L'humanité dont il est revêtu souffre une mort sanglante.
Il est condamné par Putiphar sans que personne parle pour lui.	Il est condamné sans que personne prenne sa défense.
Il souffre en silence.	Il souffre toutes sortes d'injures et de supplices sans se plaindre.
Placé entre deux criminels, il prédit à l'un son élévation, et à l'autre sa mort prochaine.	Placé entre deux voleurs, il prédit à l'un qu'il ira en paradis, et laisse mourir l'autre dans son impénitence.
Il est trois ans en prison.	Il est trois jours dans le tombeau.
Il arrive à la gloire par les souffrances et par les humiliations.	Il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire.
Il est établi sur la maison de Pharaon, et sur toute l'Égypte.	Il est établi chef de toute l'Église, et toute créature lui est soumise.
Pharaon seul est au-dessus de lui.	Il est au-dessus de toute créature, mais soumis à Dieu comme homme.
Il est appelé *sauveur du monde*.	Son nom de Jésus signifie *sauveur;* et il est en effet le seul par qui nous puissions être sauvés.
Tous fléchissent le genou devant lui.	Toute créature doit fléchir le genou au nom de Jésus-Christ.
La famine est par-tout: il n'y a du pain qu'en Égypte, où Joseph gouverne.	Il n'y a par-tout que pauvreté et qu'égarement : la vérité et la grace ne se trouvent que dans l'Église, où règne Jésus-Christ.
Tous sont renvoyés à Joseph par Pharaon.	Point de salut, point de grace que par Jésus-Christ.
Toutes les provinces viennent en Égypte pour y chercher du blé.	Toutes les nations entrent dans l'Église pour y trouver le salut.
Les frères de Joseph viennent à lui, le reconnaissent, l'adorent, s'établissent en Égypte.	Les Juifs reviendront un jour à Jésus-Christ, le reconnaîtront, l'adoreront, et entreront dans l'Église.

Y a-t-il dans toutes ces applications, et j'en pourrais ajouter beaucoup d'autres, quelque chose de forcé

et de contraint? Serait-il possible que le pur hasard eût ramassé ensemble tant de traits de ressemblance si différents, et en même temps si naturels? J'aimerais autant dire que le portrait le plus achevé et le plus ressemblant ne serait aussi que l'effet du hasard. Il est visible qu'une main intelligente a répandu et appliqué à propos toutes ces couleurs pour en faire un tableau parfait; et que le dessein de Dieu, en réunissant dans la seule vie de Joseph tant de circonstances singulières, a été d'y peindre les principaux traits de celle de son fils. Ce serait donc ne connaître qu'à demi l'histoire de Joseph, que de s'arrêter à la simple surface qu'elle présente, sans en approfondir le sens caché et mystérieux, qui en fait la partie la plus essentielle, puisque Jésus-Christ est la fin de la loi et de toutes les Écritures.

Je prie le lecteur d'observer que, quelque ressemblants et quelque naturels que soient les rapports de Joseph avec Jésus-Christ, il n'en est point parlé ni dans l'Évangile, ni dans les écrits des apôtres; ce qui montre qu'outre les figures dont ont trouve l'explication dans le Nouveau Testament, il y en a de si claires et de si évidentes, qu'on ne peut pas raisonnablement douter quelles ne renferment aussi quelque mystère. Mais il faut, sur-tout, quand on parle aux jeunes gens, être sobre et retenu sur celles du dernier genre, et insister principalement sur les figures dont Jésus-Christ ou les apôtres ont fait l'application.

ARTICLE II.

Délivrance miraculeuse de Jérusalem sous Ézéchias.

Je ne prends dans la vie du saint roi Ézéchias que ce fait, l'un des plus éclatants qui soient dans l'histoire sainte, et des plus propres à rendre sensible la toute-puissance de Dieu, et son attention sur ceux qui mettent en lui leur confiance. Je ne ferai presque qu'en indiquer les principales circonstances, que le lecteur pourra voir dans toute leur étendue en consultant les livres historiques qui en font le récit, et sur-tout les prophéties d'Isaïe, qui en renferment une prédiction très-claire et très-détaillée.

Sennachérib, roi des Assyriens, était parti de Ninivé avec un armée formidable, dans le dessein d'exterminer la ville de Jérusalem avec son roi et ses habitants. Il se promettait une victoire assurée, et insultait déja d'avance au Dieu de Jérusalem, disant qu'il le traiterait comme il avait traité tous les dieux des autres villes et des autres royaumes dont il avait fait la conquête. Il ne savait pas qu'il n'était qu'un instrument dans la main de Dieu, qui l'avait appelé d'un coup de sifflet (c'est l'expression de l'Écriture), et l'avait fait venir des extrémités de la terre, non pour exterminer, mais pour corriger son peuple.

4 Reg. 18, 13.

Isai. 10, 7, 15.

Id. 5, 26, 7; 18, 10, 5 et 6.

Tout céda aux armes victorieuses de ce prince, et en peu de temps il se rendit maître de toutes les places fortes qui étaient dans le pays de Juda. L'alarme fut grande dans Jérusalem. Ézéchias avait pris toutes

2 Paral. 32, 2, 8.

les mesures nécessaires pour mettre la ville en état de faire un vigoureuse résistance; mais il n'attendait sa délivrance que du secours divin. Dieu s'était engagé par une promesse solennelle, et plusieurs fois réitérée, à défendre la ville contre l'attaque du roi d'Assyrie, mais à condition que ses habitants ne compteraient que sur lui, se tiendraient en repos, et n'auraient point recours au roi d'Égypte. *Si vous demeurez en paix*, leur avait-il dit, *vous serez sauvés : votre force sera dans le silence et dans l'espérance.* Il leur avait déclaré plusieurs fois que le secours d'Égypte tournerait à leur honte et à leur perte. Pour leur rendre cette prédiction plus sensible, il avait obligé le prophète Isaïe de marcher nu-pieds et sans habits au milieu de la ville, en déclarant que tel serait le sort des Égyptiens et des Éthiopiens.

Isai. cap. 30.
V. 15.
V. 1, 5.
Id. 20, 1, 6.

Les grands, les politiques ne purent se résoudre à demeurer dans l'inaction, et à compter sur la promesse de Dieu. Ils amassèrent une somme considérable d'argent, et ils envoyèrent des députés au roi d'Égypte pour implorer son secours. Plusieurs même prirent le parti de se retirer dans ce pays-là, espérant y trouver un asyle assuré contre les maux dont ils étaient menacés. Dieu leur en fit plusieurs fois des reproches par son prophète, mais toujours en vain. Le saint roi Ézéchias leur répétait sans cesse : *Le seigneur nous délivrera; Jérusalem ne sera pas livrée entre les mains des Assyriens.* On ne l'écoutait point.

Id. 30.
4 Reg. 18, 33 et 19, 10.

Ce saint roi, craignant d'avoir commis quelque faute en rompant le traité qu'il avait fait avec le roi des Assyriens, résolut, pour n'avoir rien à se reprocher, et pour mettre tout le bon droit de son côté,

4 Reg. 18 et 19.

de lui en faire satisfaction. Il lui envoya donc des ambassadeurs à Lachis, et lui dit : J'ai fait une faute; mais retirez-vous de mes terres, et je souffrirai tout ce que vous m'imposerez. Le roi des Assyriens ordonna à Ézéchias de lui donner trois cents talents d'argent et trente talents d'or. Il ramassa cette somme avec beaucoup de peine, et la lui envoya. Il y avait lieu d'espérer qu'une telle démarche désarmerait la colère de Sennachérib : mais il n'en devint que plus fier; et, ajoutant la perfidie à l'injustice, il envoya sur-le-champ un gros détachement de son armée contre Jérusalem, avec ordre à Rabsacès, qui commandait ce détachement, de sommer Ézéchias et les habitants, de la part du grand roi, du roi des Assyriens, de se rendre. Cet officier s'acquitta de sa commission en des termes pleins de mépris pour le roi de Juda, et d'insultes contre le Dieu d'Israël. Ézéchias, l'ayant appris, déchira ses vêtements, se couvrit d'un sac, et entra dans la maison du Seigneur, d'où il envoya ses principaux officiers vers Isaïe pour lui rapporter les paroles insolentes de Rabsacès. Le prophète leur répondit : Vous direz ceci à votre maître : Voici ce que dit le Seigneur : Ne craignez point ces paroles que vous avez entendues, par lesquelles les serviteurs du roi des Assyriens m'ont blasphémé. Je vais lui envoyer un souffle : il entendra un bruit; il retournera en son pays, et je l'y ferai périr par l'épée.

Pendant cet intervalle, Tharaca, roi d'Éthiopie, avait envoyé des courriers à Jérusalem pour assurer ses habitants qu'il marchait à leur secours. Lui-même arriva bientôt après avec son armée et celle des Égyptiens. A la première nouvelle qu'en reçut Sennachérib, Is. 18, 1, 3. 4 Reg. 19, 9, 34.

il résolut de marcher contre lui. Mais auparavant il envoya ses ambassadeurs à Ézéchias pour lui remettre en main une lettre pleine de blasphèmes contre le Dieu d'Israel. Ce saint roi, pénétré de douleur, alla aussitôt au temple, étendit cette lettre impie devant le Seigneur, et lui représenta, par une prière vive et touchante, que c'était lui-même qu'on attaquait, qu'il s'agissait de la gloire de son nom, et qu'il osait, par cette raison, lui demander un miracle, afin, dit-il, que tous les royaumes de la terre sachent que c'est vous seul qui êtes le Seigneur et le vrai Dieu. Dans le moment même, Isaïe envoya dire à Ézéchias que Dieu avait exaucé sa prière, et que la ville ne serait pas même assiégée. A qui, dit Dieu en s'adressant à Sennachérib, penses-tu avoir insulté? Qui crois-tu avoir blasphémé? Contre qui as-tu haussé la voix et élevé tes yeux insolents? C'est contre le saint d'Israël. Tu m'as attaqué par tes insultes pleines d'impiété, et le bruit de ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles. Je te mettrai donc un anneau au nez, et un mors à la bouche; et je te ferai retourner par le même chemin par lequel tu es venu.

Isai. c. 18 et 19. Le roi d'Éthiopie, plein de confiance dans les troupes innombrables qu'il amenait, avait cru qu'il n'aurait qu'à se montrer pour mettre en fuite les Assyriens et pour rendre la liberté à Jérusalem. Il ne savait pas l'anathême que Dieu avait prononcé contre lui, parce qu'il avait osé se déclarer le protecteur et le libérateur de Jérusalem et du peuple de Dieu, comme si l'un et l'autre eussent été sans espérance et sans ressource s'il ne se hâtait d'en prendre la défense. Son armée fut taillée en pièces. Le carnage fut si grand, et la fuite

si prompte, qu'il ne resta personne pour enterrer les morts. Après le gain de la bataille, le roi d'Assyrie porta la guerre dans l'Égypte même. Le trouble et la confusion s'y répandirent par-tout. Dieu enleva aux sages si renommés de l'Égypte le conseil et la prudence, et répandit parmi eux un esprit de vertige. Il ôta aux chefs toute force et tout courage. On ne fit aucune résistance, et tout le pays fut à la discrétion d'un prince également avare et cruel, qui emmena un nombre infini de captifs, comme Isaïe l'avait prédit. Isai. c. 20.

Quand Sennachérib eut ramené ses troupes victorieuses devant Jérusalem, on s'imagine aisément quelle fut la consternation des habitants de cette ville. Ils voyaient une armée innombrable campée à leurs portes, et toutes les campagnes voisines couvertes de chariots de guerre. L'ennemi se préparait à assiéger la ville, et poussait des cris contre la montagne de Sion. Le moment de leur perte paraissait venu : mais c'était celui de la miséricorde divine, et de leur délivrance. La nuit même (qui sans doute précéda le jour où se devait faire l'attaque générale), l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, s'étant levé au point du jour, vit tous ces corps morts, et s'en retourna aussitôt à Ninive, où, peu de temps après, il fut tué par ses propres enfants dans le temple et sous les yeux de son dieu.

Id. 22, 1, 5-7. 4 Reg. 19, 35, 37.

RÉFLEXIONS.

1. *Sennachérib instrument de la colère de Dieu.*

Isaïe, en prédisant le départ de Sennachérib et de Isai. 7, 18; et 10, 5, 6.

ses armées, parle de Dieu d'une manière digne de la grandeur et de la majesté du Tout-Puissant. Il n'a qu'à donner un signal, à lever un étendard; et tous les princes accourent. Tous les rois de la terre ne sont à son égard que comme des moucherons[1]. Toute leur puissance n'est devant lui que faiblesse. D'un seul coup de sifflet il les fait marcher. C'était une grande consolation pour ceux qui avaient alors de la foi, de savoir certainement que tous les maux qui leur arrivaient étaient ordonnés par la divine Providence, qu'ils étaient du côté de Dieu des remèdes, et non de purs supplices; que les hommes n'étaient que les ministres de sa justice, et qu'ils étaient conduits par sa sagesse, quoiqu'ils ne pensassent qu'à satisfaire leurs passions.

Is. 10, 7-15. C'est Dieu même qui nous découvre les pensées extravagantes de Sennachérib, qui, n'étant qu'un simple serviteur, croit être le maître, et qui, ne voyant pas la main qui l'emploie, attribue tout à la sienne, et ne craint point de se mettre à la place de Dieu. Un instrument, dit Dieu, a-t-il quelque vertu qui ne vienne pas de l'artisan qui l'emploie? Est-ce à l'instrument, et non à l'ouvrier, qu'il faut attribuer l'ouvrage? Quelle folie serait comparable à celle qui porterait l'instrument à s'élever contre la main et contre l'intelligence qui l'appliquent à certains usages? Voilà pourtant ce que pensait et ce que faisait le roi d'Assyrie.

[1] « Sibilabit Dominus muscæ.... et api, quæ est in terra Assur. » (Is. 7, 18.)

2. *Les grands ont recours aux rois d'Éthiopie et d'Égypte.*

On voit ici combien il est dangereux de préférer les vues de la prudence humaine à celles de la foi. Dieu avait promis de délivrer Jérusalem, pourvu que ses habitants se tinssent en repos, et missent en lui uniquement leur confiance : voilà le point fixe auquel il fallait se tenir. Mais le secours de Dieu était invisible et paraissait éloigné. Le péril était présent et augmentait tous les jours. La ressource du côté de l'Égypte était prochaine, et semblait assurée. Selon toutes les règles de la politique humaine il fallait mettre tout en usage pour obtenir la protection de deux rois aussi puissants que ceux d'Égypte et d'Éthiopie. D'ailleurs, n'était-ce pas tenter Dieu que d'attendre un miracle? et, dans l'extrême danger où l'on était, n'y avait-il pas une espèce de folie à demeurer dans l'inaction? L'événement fera voir qui de ces politiques, ou d'Ézéchias, raisonnait le plus juste.

3. *Discours impie et Lettre blasphématoire de Sennachérib.*

Le discours et la lettre de Sennachérib nous paraissent avec raison impies, insensés, détestables, dans la bouche d'un ver de terre contre la majesté divine. Ce roi, aveuglé par ses heureux succès, dont il ignorait la véritable cause, pensait du Dieu de Juda ce qu'il croyait de tous les autres dieux, dont la puissance, selon lui, était bornée à certaines régions et à certains effets particuliers, et qu'on ne laissait pas de

4 Reg. c. 19.

bien battre malgré leur divinité. Il ne voyait rien, dans le Dieu d'Israël, qui le distinguât de la foule des dieux vaincus. Son empire était renfermé dans les bornes étroites d'un petit pays, et relégué dans des montagnes. Son nom n'était guère connu que parmi les peuples voisins. Ce Dieu avait déja laissé enlever dix tribus par les rois de Ninive. Il venait de perdre toutes les villes fortes de la tribu de Juda, qui seule lui restait; et toute sa domination, tout son peuple, tous ses adorateurs et toute sa religion étaient réduits à une seule ville sur la terre, sans qu'il parût qu'il eût la pensée ou le pouvoir de la garantir d'une ruine que Sennachérib regardait comme assurée.

Il est beau de voir comment Dieu s'applique à confondre l'orgueil insolent de ce prince, qui se faisait appeler le grand roi, le roi par excellence; qui se considérait comme un conquérant invincible, comme le maître de la terre, comme le vainqueur des hommes et des dieux. Ce prince, si fier et si orgueilleux, le Dieu d'Israël le traitera comme une bête féroce, et, en lui mettant un cercle au nez et un mors à la bouche, il le remènera couvert de honte et d'infamie par le même chemin par lequel il était venu plein de gloire et triomphant. Voilà où se termine l'orgueil des hommes.

4. *Défaite du roi d'Éthiopie.*

Il est aisé de reconnaître, dans la punition du roi d'Éthiopie, la jalousie du Dieu des armées contre quiconque prétend être son rival, ou partager sa gloire, en osant venir à son secours pour lui conserver son

héritage, ou pour le tirer d'un pas difficile dans lequel ses promesses l'auraient trop engagé; et, dans le triste sort des Israélites, qui avaient eu recours à l'Égypte, la condamnation de tous ceux ou qui doutent des promesses faites à l'Église, dont Jérusalem est certainement la figure, ou qui pensent que, dans certaines occasions dangereuses et difficiles, elles ont besoin de la force et de la sagesse humaine.

5. *Armée des Assyriens détruite par l'ange exterminateur.*

La manière courte et simple dont les livres historiques racontent un événement si merveilleux est véritablement digne de la grandeur de Dieu : *Cette même nuit, l'ange du Seigneur vint dans le camp des Assyriens, et y tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes.* Qu'en coûte-t-il à Dieu pour abattre l'orgueil d'un prince si fier, pour faire périr tant d'officiers si braves, pour exterminer une armée si nombreuse et si formidable? un souffle. Et il l'avait dit lui-même : *Je lui enverrai un souffle, et il retournera dans son pays.*

Mais la sublime grandeur qui paraît dans le style du prophète qui a prédit toutes les circonstances de ce grand événement n'est pas moins digne de la majesté du Dieu qui fait ici éclater sa toute-puissance d'une manière si merveilleuse. Que de nobles idées ne nous présentent point les expressions d'Isaïe! Lorsque tout Is. 29, 5-8.
paraît désespéré, Je changerai en un instant la face de toutes choses, dit le Seigneur : *Eritque repentè confestim.* Quand les ennemis de Jérusalem, qui ignorent

que c'est moi qui les ai mandés, s'en regarderont comme les maîtres, je les réduirai en poudre dans une seule nuit. J'écarterai le reste, comme un tourbillon dissipe une poussière légère. Au réveil on ne trouvera pas un seul général ni un seul officier qui paraisse avec sa troupe; et la confiance qu'ils avaient que Jérusalem était à eux, sera semblable à l'imagination d'un homme affamé qui songe en dormant qu'il mange, et qui en s'éveillant ne trouve rien. *Sicut somniat esuriens, et comedit : quum autem fuerit expergefactus, vacua est anima ejus.*

C'est l'orgueil insensé de Sennachérib, ce sont ses blasphêmes impies, qui réveillent le Seigneur qui paraissait comme endormi. Et l'on comprend alors toute
Isai. 33, 10. la force et toute l'énergie de ces paroles : *Nunc consurgam; nunc exaltabor; nunc sublevabor* [1]. C'est du trône et du sanctuaire que Dieu a sur la montagne de Sion, que sortent les éclairs et le bruit effrayant du tonnerre; c'est de l'autel même qu'il a dans Jérusalem, de ce brasier sacré où brûle à sa gloire un feu perpétuel, que sortent les flammes vengeresses qui dévo-
Id. 31, 8 et 9. rent ses ennemis. *Hæc dicit Dominus, cujus ignis est in Sion, et caminus ejus in Jerusalem.*

Id. 30, 30-32. En effet, selon Isaïe, le massacre étonnant d'une armée entière immolée à la juste vengeance d'un Dieu jaloux qu'on avait outragé si indignement, fut pour lui comme un sacrifice public et solennel. La main de Dieu, dit ce prophète, frappera tout, écrasera tout, n'épargnera rien. Le bruit effroyable de son tonnerre

[1] La traduction française diminue beaucoup la vivacité de cet endroit, et ne rend pas la répétition du *nunc*. « Je me lèverai maintenant, « je signalerai ma grandeur, je ferai « éclater ma puissance. »

sera pour lui et pour ses serviteurs, dont il prendra la défense, comme un concert agréable de tambours, de harpes, et d'autres instruments de musique, qui accompagnent dans les grandes fêtes l'oblation des sacrifices; et les Assyriens sacrifiés à sa vengeance seront pour lui comme une victime solennelle. *Auditam faciet Dominus gloriam vocis suæ, et terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris, et flamma ignis devorantis : allidet in turbine et in lapide grandinis. A voce enim Domini pavebit Assur, virgâ percussus. Et erit transitus virgæ fundatus, quam requiescere faciet Dominus super eum in tympanis et cytharis; et in bellis præcipuis expugnabit eos.* Le terme original est propre aux sacrifices. On peut traduire ainsi : *Et bellis*, ou *certamine, quod sacrificio solemni simile erit, expugnabit eos.*

6. *Raisons de la patience de Dieu à souffrir Sennachérib, et de sa lenteur à délivrer Jérusalem.*

Personne ne connaît les desseins de Dieu avant qu'ils soient exécutés; et, lorsqu'ils s'accomplissent, on ne sait où se termineront mille événements dont on ne voit ni les liaisons, ni les usages, ni les motifs, et qui paraissent devoir entraîner une ruine universelle.

Dès que les maux publics commencèrent à se faire sentir, au temps d'Ézéchias, ils parurent extrêmes. Lorsque toute la campagne fut ruinée, et toutes les villes détruites, on regarda ces malheurs comme ne laissant plus aucune ressource, et comme n'étant plus capables de remèdes. Mais, quand Jérusalem vit la formidable armée des Assyriens à ses portes, qu'elle

se vit désolée au-dedans par la famine et la peste, et sans espérance du côté des hommes après l'entière défaite des Égyptiens venus à son secours, alors il parut de la folie à attendre quelque protection miraculeuse, puisque Dieu lui-même s'opposait à tous les moyens, et se déclarait en tout pour les ennemis.

Une faible foi ne peut soutenir une si longue épreuve; et ceux qui en eurent une plus ferme et plus persévérante s'étonnèrent de la lenteur avec laquelle Dieu accomplissait ses promesses, et de la patience avec laquelle il souffrait que tout pérît et ne fût presque plus en état de profiter de son secours. Mais ce n'est point à l'argile à juger du temps qu'on emploie à la figurer. Ce ne sont point les premiers coups de ciseau qui polissent une pierre, ou qui en forment une belle statue: et ce n'est point un feu médiocre, ou pour la durée, ou pour l'activité, qui fond l'or et qui le purifie. Dieu est attentif à sa sagesse et à sa miséricorde, et non aux pensées des hommes, quand il fait son ouvrage. Il ne le laisse point imparfait, pour se mesurer sur leurs vues bornées, ou sur leur impatience; et il continue dans son dessein, sans mépriser néanmoins les gémissements et les larmes de ses serviteurs, jusqu'à ce que tout ce qu'il a résolu soit accompli.

Alors il fait cesser tout l'appareil, tous les mouvements, tous les ressorts, dont il s'était servi pour achever son ouvrage. Il arrête les mains qu'il conduisait; il suspend l'action des instruments devenus inutiles; il ne permet plus que le ciseau entame une figure dont tous les traits sont finis; et il brise beaucoup de choses qui n'ont été employées que pour un temps.

C'est ainsi que Dieu en usa à l'égard de Sennachérib.

Il s'était servi de lui comme d'un instrument pour corriger son peuple et pour purifier Jérusalem. Après qu'il eut réduit cette ville à un petit nombre de justes profondément humiliés sous sa main, pour-lors il songea à punir les blasphêmes de ce prince, que l'orgueil avait conduit à l'impiété. *Lorsque le Seigneur aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, je visiterai*, dit-il, *cette fierté du cœur insolent du roi d'Assur, et cette gloire de ses yeux altiers.* Isai. 10, 12.

7. *Confiance en Dieu, caractère dominant d'Ézéchias.*

Il est remarquable que le Saint-Esprit, seul bon juge du véritable mérite des hommes, pour faire l'éloge d'un prince aussi saint qu'Ézéchias, se contente de dire qu'il a mis sa confiance dans le Seigneur, le Dieu d'Israël : *In Domino, Deo Israël, speravit.* L'Écriture 4 Reg. 18, 5. ajoute qu'il porta cette vertu plus loin qu'aucun des rois de Juda qui l'ont suivi et qui l'ont précédé. En effet, jamais foi ne fut mise à une si dure et si longue épreuve. Tout était contre lui. Il paraissait de la folie à attendre encore le secours du ciel lorsque tout était désespéré, et à refuser, sur la parole d'un seul homme, ou de se rendre aux Assyriens, ou d'implorer un secours étranger. Mais, fortement appuyé sur la parole de Dieu, il demeura ferme comme s'il eût vu l'Invisible, et il s'attacha à la promesse par l'immobilité d'une espérance invariable, sans se laisser affaiblir par aucun des motifs les plus pressants. L'événement justifia sa conduite. Quand la protection de Dieu eut enfin éclaté par la

destruction entière de l'armée des Assyriens, celui qui, la veille, était regardé de tous comme un insensé et un imbécille, devint tout d'un coup, aux yeux de ces mêmes censeurs, l'homme du monde le plus sage de s'être fié au Tout-Puissant. Il en sera toujours ainsi, et quiconque espérera en Dieu ne sera jamais confondu.

8. *Jérusalem délivrée, figure de l'Église.*

Le principal fruit qu'on doit tirer de cette histoire est de comparer ce qui arrive ici à Jérusalem avec ce qui est arrivé à l'Église dans tous les temps; d'y voir ses périls, ses ressources, et la promesse d'une victoire assurée sur tous ses ennemis. Un verset du psaume 47, qui certainement est prophétique, et regarde cet événement, peut nous aider à faire cette comparaison;
V. 13. *Faites le tour de Sion, examinez son enceinte: faites le dénombrement de ses tours.* C'est le prophète qui parle au nom du prince et des chefs du peuple, qui, après une délivrance si subite et si miraculeuse, exhortent ce qui reste de citoyens à faire le tour au-dehors et au-dedans de Jérusalem, pour être témoins eux-mêmes du bon état où sont ses fortifications. Voyez, leur disent-ils, si les ennemis y ont fait une seule brèche, s'ils en ont abattu une seule tour, s'ils peuvent se vanter d'avoir prévalu en quelque chose sur la vigilance et sur la force de celui qui en est le protecteur: *Circumdate Sion*[1], *et circuite eam; numerate turres ejus.*

L'Église, depuis sa naissance, a été souvent attaquée,

[1] « C'est ainsi que S. Jérôme a traduit ce verset.

assiégée de toutes parts, près de périr selon les apparences. Mais tous ses ennemis ont eu le sort de Sennachérib; et, après beaucoup d'agitations et de craintes, sa foi est demeurée toujours pure, sa doctrine a prévalu sur toutes les erreurs, ses fondements n'ont pas été ébranlés, et l'on n'a pu remarquer qu'elle ait fait aucune perte, ni qu'on l'ait obligée d'abandonner aucun de ses dogmes, ou de se départir de l'ancienne tradition qui lui sert de rempart contre les nouveaux ennemis qui se succèdent les uns aux autres.

Il en sera ainsi dans tous les siècles; et ce sera un égal malheur, ou d'attaquer l'Église, ou de désespérer de la protection de Dieu sur elle, et de croire qu'il ait besoin du secours des hommes pour la défendre. Tous ceux qui pensèrent ainsi de Jérusalem périrent : mais la foi de ceux qui attendirent le secours de Dieu, et qui ne doutèrent point de ses promesses, les sauva et les enrichit des dépouilles de leurs ennemis.

ARTICLE III.

Prophéties.

On peut distinguer deux sortes de prophéties.

Les unes sont purement spirituelles, et ne regardent que Jésus-Christ ou l'Église. Telle est la première et la plus ancienne de toutes, où Dieu, après le péché du premier homme, maudit le serpent, et déclara que de la femme naîtrait celui qui lui écraserait la tête; c'est-à-dire le Sauveur du monde, qui viendrait un jour détruire la puissance du démon. Telles sont aussi, celle de Jacob, qui désigne le temps où le Messie doit venir;

Gen. 3, 15.

Ibid. 49, 10.

Dan. 9, 24-27. et celle de Daniel, qui marque dans un détail merveilleux le temps où ce même Messie sera mis à mort, et les suites de cette mort.

Il y a une autre espèce de prophéties, qu'on peut appeler historiques, qui prédisent des événements temporels, lesquels, pour l'ordinaire, sont eux-mêmes une prédiction et une figure d'autres événements plus importants et spirituels. On en a vu plusieurs de cette sorte dans l'histoire de Sennachérib, dont le prophète Isaïe avait marqué, long-temps auparavant, un grand nombre de circonstances, qui ne se trouvent point dans les livres historiques. On a, dans le même prophète, une autre prophétie fort célèbre, qui regarde la prise de Babylone par Cyrus, désigné par son nom deux cents ans avant sa naissance, et qui prédit la délivrance du peuple juif. Il est aisé de voir que ces deux grands événements, qui renferment presque toutes les prophéties d'Isaïe, la délivrance miraculeuse de Jérusalem sous le saint roi Ézéchias, et la prise de Babylone, suivie de la liberté des Juifs qui y étaient retenus captifs, étaient la figure et le gage d'autres événements qui ont rapport à la religion.

On pourrait rapporter à une troisième espèce de prophéties celle que je vais exposer, dont une partie est purement historique, et l'autre purement spirituelle. C'est la célèbre prédiction de Daniel au sujet de la statue composée de différents métaux. Je la choisis préférablement aux autres, parce qu'elle a un rapport particulier à l'histoire profane, dont je dois bientôt parler.

Prophétie de Daniel au sujet de la statue composée de différents métaux.

Lorsque Daniel était encore fort jeune, le roi de Babylone eut un songe mystérieux dont il perdit l'idée distincte, et conserva néanmoins un souvenir confus qui l'inquiétait : il voulut que tous ceux qui passaient pour habiles lui dissent ce qu'il avait oublié et lui en donnassent l'explication, les condamnant tous à mourir s'ils ne le faisaient. Daniel, qui était compris dans cet ordre général, se mit en prière avec trois jeunes Hébreux qui couraient avec lui le même danger; et il apprit, par une révélation divine [1], ce qu'il ne pouvait savoir par aucune voie naturelle; et tous les sages de Babylone étaient convenus que tout autre moyen était impossible [2]. Dan. c. 2.

« Voici donc, ô roi, lui dit Daniel, ce que vous « avez vu. Il vous a paru comme une grande statue. « Cette statue, grande et haute extraordinairement, se « tenait debout devant vous, et son regard était ef-« froyable. La tête en était d'un or très-pur; la poi-« trine et les bras étaient d'argent; le ventre et les « cuisses étaient d'airain; les jambes étaient de fer; et « une partie des pieds était de fer, et l'autre d'argile. « Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre, « d'elle-même, et sans la main d'aucun homme, se dé-« tacha de la montagne, et que, frappant la statue

[1] « Tunc Danieli mysterium per visionem nocte revelatum est. » (DAN. c. 2, v. 19.)

« Est Deus in cœlo revelans mysteria. » (v. 28.)

[2] « Nec reperietur quisquam qui indicet sermonem in conspectu regis, exceptis diis, quorum non est cum hominibus conversatio. » (v. 11.)

« dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces.
« Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or, se bri-
« sèrent tout ensemble, et devinrent comme la paille
« menue et légère que le vent emporte hors de l'aire
« pendant l'été, et ils disparurent sans qu'il s'en trou-
« vât plus rien en aucun lieu; mais la pierre qui avait
« frappé la statue devint une grande montagne qui
« remplit toute la terre. »

A cette première révélation Daniel ajouta l'expli-cation du songe. « C'est vous, dit-il au roi, qui êtes
« la tête d'or. Il s'élèvera après vous un autre royaume
« moindre que le vôtre, qui sera d'argent; et ensuite
« un troisième royaume qui sera d'airain, et qui com-
« mandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera
« comme le fer; il brisera et réduira tout en poudre,
« comme le fer brise et dompte toutes choses. » Il explique ensuite ce que signifiaient les pieds, partie de fer et partie d'argile, et continue ainsi : « Dans le temps
« de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume
« qui ne sera jamais détruit; un royaume qui ne passera
« point dans un autre peuple; qui renversera et qui
« réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsis-
« tera éternellement. »

Cette prophétie de Daniel renferme deux parties, et peut paraître mêlée d'historique et de spirituel. Dans la première il désigne clairement les quatre grandes monarchies, savoir: des Babyloniens, dont Nabuchodonosor était actuellement le roi; des Perses et Mèdes; des Grecs et Macédoniens; des Romains : et l'ordre seul de leur succession en est une preuve. Dans la seconde il décrit en termes magnifiques le règne de Jésus-Christ, c'est-à-dire de l'Église, qui doit survivre

à la ruine de tous les autres, et subsister pendant toute l'éternité.

Combien un maître chrétien est-il attentif à faire sentir aux jeunes gens, dans ces sortes de prophéties, la preuve évidente de la vérité de la religion! Car où Daniel voyait-il cette succession et cet ordre des différentes monarchies? Qui lui découvrait le changement des empires [1], sinon celui qui en est le maître aussi-bien que des temps, qui a tout réglé par ses décrets, et qui en donne la connaissance à qui il lui plaît par une lumière surnaturelle?

Comme on se propose d'instruire aussi les jeunes gens de l'histoire profane, on ne manque pas, à l'occasion de la prophétie dont je viens de parler, de leur faire observer que le même prophète désigne encore C. 7.
dans un autre endroit les quatre grands empires sous la figure de quatre bêtes; et l'on insiste beaucoup sur une autre prédiction rapportée dans le chapitre suivant, qui regarde Alexandre-le-Grand, et qui est l'une C. 8.
des plus claires et des plus circonstanciées qui se trouvent dans l'Écriture sainte.

Le prophète, après avoir marqué la monarchie des Perses et celle des Macédoniens sous la figure de deux bêtes [2], s'explique ainsi clairement : « Le bélier qui « a deux cornes inégales [3] représente le roi des Mèdes

[1] « Ipse mutat tempora et ætates : transfert regna atque constituit. Ipse revelat profunda et abscondita : et lux cum eo est. » (DAN. 2, 21, 22.)

[2] « Ecce aries unus habens cornua excelsa, et unum excelsius altero... Ecce autem hircus caprarum veniebat ab occidente super faciem totius terræ, et non tangebat terram... Quumque appropinquâsset prope arietem, efferatus est in eum. Quumque misisset in terram, conculcavit. » (Id. 8, 3, etc.)

[3] « Aries quem vidisti habere cornua, rex Medorum est atque Persarum. Hircus caprarum, rex Græcorum est; et cornu grande, ipse est rex primus. » (Id. ibid. v. 20 et 21.)

« et des Perses. Le bouc qui le renverse et le foule « aux pieds est le roi des Grecs; et la grande corne « que cet animal a sur le front représente le premier « auteur de cette monarchie. »

Que peut opposer l'incrédulité la plus opiniâtre à une prophétie si expresse et si évidente? Par quel moyen Daniel a-t-il vu que l'empire des Perses serait détruit par celui des Grecs, ce qui était contre toute vraisemblance? Comment a-t-il vu la rapidité des conquêtes d'Alexandre, qu'il marque si dignement en disant qu'il ne touchait pas la terre? *Non tangebat terram.* Comment a-t-il vu qu'Alexandre n'aurait point de fils qui lui succédât [1]; que son empire se démembrerait en quatre principaux royaumes; que ses successeurs seraient de sa nation, et non de son sang; et qu'il y aurait, dans les débris d'une monarchie formée en si peu de temps, de quoi composer des états, dont les uns seraient à l'orient, les autres au couchant; les uns au midi, et les autres au septentrion.

En expliquant cette prophétie aux jeunes gens, on ne doit pas oublier de leur faire remarquer ce que dit l'historien Josèphe à l'occasion de l'entrée d'Alexandre à Jérusalem. Ce prince s'avançait vers cette ville plein de colère contre les Juifs, qui étaient demeurés fidèles à Darius. Le grand-prêtre Jaddus, en conséquence d'une révélation qu'il avait eue, s'était avancé, revêtu

Jos. Hist. des Juifs, l. 11, c. 8.

[1] « Surget rex fortis, et dominabitur potestate multâ... et regnum ejus dividetur in quatuor ventos cœli, sed non in posteros ejus, neque secundùm potentiam illius qui dominatus est. » (DAN. 11, 3, 4, etc.)
« Quatuor reges de gente ejus consurgent, sed non in fortitudine ejus. » (Id. 8, 22.)

de ses habits pontificaux, au-devant d'Alexandre, avec tous les autres prêtres, revêtus aussi de leurs habits de cérémonie, et tous les lévites vêtus de blanc. Dès qu'Alexandre l'eut aperçu, il se prosterna devant lui, et adora le Dieu dont il était le ministre et dont il portait le nom respectable sur son front. Et, comme un spectacle si inopiné avait jeté tout le monde dans l'étonnement, le roi déclara que le Dieu des Juifs, étant apparu à lui en Macédoine sous le même habit que portait son grand-prêtre, lui avait dit de passer hardiment le détroit de l'Hellespont, et l'avait assuré qu'il serait à la tête de son armée et lui ferait conquérir l'empire des Perses. Alexandre, environné des prêtres, entra à Jérusalem, monta au temple, et offrit des sacrifices à Dieu en la manière que le grand-sacrificateur lui dit qu'il le devait faire. Ce souverain pontife lui fit voir ensuite le livre de Daniel, dans lequel il était écrit qu'un prince grec détruirait l'empire des Perses; ce qui causa une joie infinie à Alexandre.

Quand il n'y aurait qu'un simple motif de curiosité, une histoire si agréable et si variée, des prophéties si évidentes et si surprenantes, ne méritent-elles pas bien d'être rapportées aux jeunes gens? Mais quel fruit ne leur en peut-on pas faire recueillir, par rapport à la religion, en leur faisant observer l'enchaînement merveilleux que Dieu a mis entre les différentes prédictions des prophètes, dont les unes, comme je l'ai déja remarqué, servaient à autoriser les autres, et formaient toutes ensemble un degré d'évidence et de conviction auquel on ne peut rien ajouter. C'est la réflexion par où je terminerai cet article qui regarde les prophéties.

Réflexion sur les prophéties.

Si les prophètes n'avaient prédit que des événements fort éloignés, il aurait fallu attendre long-temps pour savoir s'ils étaient prophètes, et ils n'auraient pu avoir aucune autorité pendant leur vie.

Si, d'un autre côté, ils n'avaient prédit que des événements fort prochains, on aurait pu les soupçonner d'en être instruits par des voies naturelles; et la persuasion qu'ils ne parlaient que par l'esprit de Dieu aurait paru moins fondée.

Et s'ils n'avaient mis une liaison entre les événements prochains et les événements éloignés, par des prédictions qui devaient s'accomplir dans l'intervalle, la distance entre les deux extrémités aurait fait perdre le fruit de leurs prophéties, les premières étant oubliées, et les dernières n'étant pas attendues.

Par l'accomplissement des premières le prophète acquérait une autorité légitime, et faisait espérer l'accomplissement des suivantes. Celles-ci ajoutaient à son autorité une certitude entière que sa lumière venait de Dieu, et que tout ce qui lui était révélé pour des temps plus reculés s'accomplirait aussi infailliblement que ce qu'il avait prédit pour un temps plus voisin. Les monuments publics attestaient ce qui était accompli : l'instruction en faisait passer la mémoire aux enfants; et ceux-ci, joignant ce qui arrivait de leurs jours à ce qui était arrivé au temps de leurs pères, laissaient à leur postérité un profond respect pour les prophètes qui l'avaient prédit, et une ferme espérance que tout

ce qui était contenu dans leurs autres prédictions s'accomplirait.

C'est ainsi que leurs livres ont mérité d'être regardés comme des livres divins. La preuve était sûre et à la portée de tout le monde. On croyait l'avenir parce qu'on voyait le présent. On était persuadé que la révélation était divine, parce qu'elle était infaillible et au-dessus de toute connaissance humaine; et l'on aurait conclu tout le contraire, si quelques événements n'avaient pas répondu à la prédiction. « Écoutez-moi, « disait le prophète Jérémie à un homme qui se pré« tendait envoyé de Dieu; et que tout le peuple m'é« coute aussi. Les prophètes qui ont été avant nous « ont prédit à divers pays et à de grands royaumes la « guerre, la famine, et d'autres calamités. Il y en a « eu, au contraire, qui ont prédit la paix. Ç'a toujours « été par l'événement qu'on a discerné quels étaient « ceux que Dieu envoyait. » Jerem. 28, 7-9.

Voilà l'unique règle qu'on observait. Elle était simple et facile. Le petit peuple en faisait l'application aussi sûrement que les plus habiles, et il n'était pas possible de s'y méprendre.

Le peu de temps que laissent aux jeunes gens les études ordinaires des classes ne permet pas de leur expliquer avec beaucoup d'étendue un grand nombre d'histoires ou de prophéties. Mais, si l'on en fait un choix judicieux, et que tous les ans on trouve le moyen de leur en faire lire quelques-unes, en les accompagnant de réflexions qui soient à leur portée, ce petit nombre pourra, ce me semble, beaucoup contribuer à leur inspirer un grand respect pour la reli-

gion, à leur donner beaucoup de goût pour l'Écriture sainte, et à leur apprendre dans quel esprit et avec quels principes ils devront un jour la lire quand ils en auront le loisir.

TROISIÈME PARTIE.

DE L'HISTOIRE PROFANE.

Je suivrai ici le même ordre que j'ai gardé en parlant de l'histoire sainte : c'est-à-dire que j'établirai d'abord quelques principes utiles pour conduire les jeunes gens dans l'étude de l'histoire profane; et j'en ferai ensuite l'application à quelques faits particuliers, par les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RÈGLES ET PRINCIPES POUR L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE PROFANE.

On peut réduire ces principes à six ou sept : apporter beaucoup d'ordre dans cette étude; observer ce qui regarde les usages et les coutumes; chercher surtout et avant tout la vérité; s'appliquer à découvrir les causes de l'agrandissement et de la chute des empires, du gain ou de la perte des batailles, et de pareils événements; étudier le caractère des peuples et des grands hommes dont parle l'histoire; être attentif aux instructions qui regardent les mœurs et la con-

duite de la vie; enfin remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la religion.

§ I. *Ordre et clarté nécessaires pour bien étudier l'histoire.*

Une des choses qui peuvent le plus contribuer à mettre de l'ordre et de la clarté dans cette étude est de distribuer tout le corps d'une histoire en certaines parties et certains intervalles qui présentent d'abord à l'esprit comme un plan général de toute cette histoire, qui en montrent les principaux événements, et qui en fassent connaître la suite et la durée. Ces divisions ne doivent pas être trop multipliées; autrement, elles pourraient causer de l'embarras et de l'obscurité.

Ans de la Fondation de Rome. Ainsi tout le temps de l'histoire romaine depuis Romulus jusqu'à Auguste, qui est de 723 ans, peut se diviser en cinq parties.

1. La première est sous les sept rois de Rome, et elle dure 244 ans.

244. La seconde est depuis l'établissement des consuls jusqu'à la prise de Rome, et elle dure 120 ans. Elle renferme l'établissement des consuls, des tribuns du peuple, des décemvirs, des tribuns militaires, avec la puissance des consuls; le siége et la prise de Veïes.

364. La troisième est depuis la prise de Rome jusqu'à la première guerre punique, et elle dure 124 ans. Elle renferme la prise de Rome par les Gaulois, la guerre contre les Samnites, et celle contre Pyrrhus.

488. La quatrième est depuis le commencement de la première guerre punique jusqu'à la fin de la troisième, et elle dure 120 ans. Elle renferme la première et la

seconde guerre punique, les guerres contre Philippe, roi de Macédoine; contre Antiochus, roi d'Asie; contre Persée, dernier roi de Macédoine; contre les Numantins en Espagne; et enfin la dernière guerre punique, terminée par la prise et la ruine de Carthage.

La cinquième est depuis la ruine de Carthage jusqu'au changement de la république romaine en mo- 608.
narchie sous Auguste, et elle dure 115 ans. Elle renferme la guerre d'Achaïe, et la ruine de Corinthe; les troubles domestiques excités par les Gracques; les guerres contre Jugurtha, contre les alliés, contre Mithridate; les guerres civiles entre Marius et Sylla, entre César et Pompée, entre Antoine et le jeune
César. Cette dernière guerre se termina par la bataille 723.
d'Actium, et par l'autorité souveraine du jeune César, surnommé depuis *Auguste*.

J'ai déja observé, en parlant de l'histoire sainte, l'usage qu'on devait faire de la chronologie. Je ne répète point ici ce que j'ai dit sur ce sujet.

La géographie est aussi d'une nécessité absolue pour les jeunes gens; et, faute de l'avoir apprise dans ces premières années, beaucoup de gens l'ignorent tout le reste de leur vie, et s'exposent à tomber sur ce point dans des bévues qui les rendent ridicules. Un quart d'heure employé régulièrement tous les jours à cette étude mettra les enfants en état d'en être parfaitement instruits. Après qu'on leur en aura expliqué les principes les plus généraux, il ne faudra jamais laisser passer aucune ville un peu considérable, ni aucune rivière, dont il sera parlé dans leurs auteurs, sans les leur faire voir dans les cartes géographiques. Il faut qu'ils sachent orienter chaque ville, c'est-à-dire

en marquer la situation par rapport aux différents endroits dont il sera question. Ainsi ils diront qu'Évreux est au couchant de Paris; Châlons-sur-Marne, au levant; Amiens, au nord; Orléans, au midi. Ils suivront les rivières depuis leur source jusqu'à l'endroit où elles se jettent dans la mer ou dans quelque fleuve, et marqueront les villes considérables qui se rencontrent sur leur passage. On peut, lorsqu'ils sont suffisamment instruits, les faire voyager sur la carte, ou même de vive voix, en leur demandant, par exemple, quelle route ils tiendraient pour aller de Paris à Constantinople, et ainsi des autres provinces. Pour rendre cette étude moins sèche et moins désagréable, il est bon d'y joindre de courtes histoires, qui servent à fixer davantage dans l'esprit des enfants l'idée des villes, et qui, chemin faisant, leur apprennent mille choses curieuses. Elles se trouvent dans plusieurs traités de géographie que nous avons en notre langue, dont les maîtres peuvent facilement extraire celles qu'ils jugeront les plus convenables à la jeunesse.

§ II. *Observer ce qui regarde les lois, les usages, et les coutumes des peuples.*

Ce n'est pas une chose indifférente, en étudiant l'histoire, que d'observer les divers usages des peuples, l'invention des arts, les différentes manières de vivre, de bâtir, de faire la guerre, de former ou de soutenir des siéges, de construire des vaisseaux, de naviguer; les cérémonies pour les mariages, pour les funérailles, pour les sacrifices; en un mot, tout ce qui regarde

les coutumes et les antiquités. J'aurai lieu d'en dire quelque chose dans la suite.

Ce que j'ai marqué jusqu'ici n'est encore, pour ainsi dire, que le squelette de l'histoire : les observations suivantes en sont comme l'ame, et renferment ce qu'il y a de plus utile dans cette étude.

§ III. *Chercher sur-tout la vérité.*

Ce qui fait la qualité la plus essentielle et le devoir le plus indispensable de l'historien, marque en même temps ce qui doit faire la principale attention de celui qui s'applique à l'étude de l'histoire. Or, personne n'ignore[1] que ce qu'on exige d'un historien, avant toutes et sur toutes choses, est que, libre de toute passion et de toute prévention, il n'ait jamais la témérité de rien avancer de faux, et qu'il ait toujours le courage de dire ce qui est vrai. On peut lui passer les négligences dans le style, mais on ne lui pardonne point le défaut de sincérité; et c'est la différence qui se trouve entre le poëme et l'histoire[2]. Le poëme, ayant pour principal but le divertissement du lecteur, blesse et choque nécessairement s'il est sans art et sans grace; au lieu que l'histoire, de quelque manière

[1] « Quis nescit primam esse historiæ legem, ne quid falsi dicere audeat; deindè, ne quid veri non audeat? ne qua suspicio gratiæ sit in scribendo, ne qua simultatis. » (Cic. *de Orat.* lib. 2, n. 62.)

[2] « Intelligo te, frater, alias in historia leges observandas putare, alias in poemate : quippè quum in illa ad veritatem cuncta referantur, in hoc ad delectationem pleraque. » (Cic. *de Leg.*, lib. 1, n. 4 et 5.)

« Orationi et carmini est parva gratia, nisi eloquentia sit summa : historia quoquo modo scripta delectat. Sunt enim homines naturâ curiosi, et quâlibet nudâ rerum cognitione capiuntur, ut qui sermunculis etiam fabellisque ducantur. » (Plin. lib. 5, *Epist.* 8.)

qu'elle soit écrite, fait toujours plaisir si elle est vraie, parce qu'elle satisfait un desir naturel à l'homme, qui est avide de savoir, et toujours curieux d'apprendre quelque chose de nouveau, mais qui ne peut souffrir qu'on le trompe en substituant le mensonge à la vérité, et des imaginations creuses à la réalité des faits. Aussi voit-on qu'ordinairement les historiens, pour mériter la créance du lecteur, commencent par faire profession d'une exacte et scrupuleuse sincérité, également exempte d'amour et de haine, d'espérance et de crainte, comme on le peut remarquer dans Salluste et dans Tacite.

Ce qu'on doit donc chercher dans l'histoire, préférablement à tout le reste, c'est la vérité. Les bons écrivains ont raison de tâcher de la rendre plus aimable, en s'appliquant à l'orner et à la parer : et un habile maître ne manque pas de faire sentir toutes les graces et toutes les beautés qui se rencontrent dans un historien; mais il ne souffre pas que ses disciples se laissent éblouir par un vain éclat de paroles, qu'ils préfèrent des fleurs aux fruits, qu'ils soient moins attentifs à la vérité même qu'à sa parure, ni qu'ils fassent plus de cas de l'éloquence d'un historien que de son exactitude et de sa fidélité à rapporter les faits. Quintilien, dans le portrait qu'il nous trace, en deux mots, d'un historien grec, nous apprend à faire ce discernement. « L'histoire, dit-il, que Clitarque [1] a écrite « est admirée pour le style, mais décriée par le défaut « de sincérité. » *Clitarchi probatur ingenium, fides infamatur.* [Instit. Orat. X, 1].

[1] Il avait écrit une histoire d'Alexandre. Longin blâme l'enflure de son style (*de Sublim.*, c. 3). — L.

On doit donc avertir les jeunes gens d'être sur leurs gardes quand ils lisent des histoires écrites du vivant des princes dont il y est parlé, parce qu'il est rare que ce soit la vérité seule qui les ait dictées, et que l'envie de plaire à celui qui distribue les graces et les faveurs n'y ait influé en rien. Les meilleurs princes même ne sont pas toujours insensibles à la flatterie, et il y a dans tous les hommes un secret desir de gloire et de louange qui doit rendre suspectes de telles histoires. Si la flatterie rend méprisable un historien, la médisance doit le rendre haïssable. L'une et l'autre [1], dit Tacite, déguisent et altérent également la vérité : avec cette différence, qu'il est aisé de se défendre de l'une, qui est odieuse à tout le monde, et ressent l'esclavage; au lieu qu'on se prête volontiers à l'autre, qui nous séduit par une fausse image de liberté, et s'insinue agréablement dans les esprits.

Il y a des historiens, très-estimables d'ailleurs, qui, par le mauvais goût de leur siècle, ou par une trop grande crédulité, ont mêlé beaucoup de fables dans leurs écrits, comme Cicéron le remarque d'Hérodote et de Théopompe.

Tel est, par exemple, ce que dit le premier de la naissance de Cyrus, dont j'aurai lieu de parler dans la suite. On pardonne à l'antiquité, dit Tite-Live, d'avoir plus cherché le merveilleux que le vrai dans ses récits, et d'avoir voulu embellir et orner l'origine des grandes villes et des grands empires par des fictions

De Leg. l. 1, n. 5.

In Præf. l. 1.

[1] « Veritas pluribus modis infracta... libidine assentandi, aut rursùs odio adversùs dominantes... Sed ambitionem scriptoris facilè averseris : obtrectatio et livor pronis auribus accipiuntur, quippè adulationi fœdum crimen servitutis, malignitati falsa species libertatis inest. » (TAC. *Annal.* lib. 1, cap. 1.)

plus convenables à la fable qu'à l'histoire. Mais on doit accoutumer les jeunes gens, quand on leur fait lire ces sortes d'auteurs, à faire le discernement du vrai et du faux; et il faut aussi les avertir que la raison et l'équité demandent qu'on ne rejette pas tout dans un écrivain parce qu'il s'y trouve quelque chose de faux, et qu'on n'ajoute pas foi à tout parce qu'il s'y rencontre plusieurs choses vraies.

Cet amour pour la vérité, qu'on tâchera de leur inspirer en tout, peut contribuer beaucoup à les garantir d'un mauvais goût, qui autrefois était si commun; je veux dire de la lecture des romans et des histoires fabuleuses, qui étouffent peu-à-peu l'amour et le goût du vrai, et rendent l'esprit incapable des lectures utiles et sérieuses, qui parlent plus à la raison qu'à l'imagination.

On ne peut trop féliciter notre siècle de ce que, dès qu'on lui a fourni ou des traductions des célèbres auteurs de l'antiquité, ou des ouvrages modernes dignes de son application, il a abandonné aussitôt et même rejeté avec mépris toutes ces fictions; et de ce qu'il a reconnu que rien, en effet, ne dégradait davantage l'éminence de la raison humaine, qui est destinée à se nourrir [1] de la vérité, que de se repaître des chimères d'une imagination déréglée, et de s'en rendre le jouet en la suivant dans tous ses égarements. Que si quelquefois on hasarde encore quelques ouvrages de cette nature, on voit, à la gloire de notre temps, qu'ils tombent aussitôt dans l'oubli, qu'ils sont négligés de

[1] « Naturâ inest mentibus nostris insatiabilis quædam cupiditas veri videndi. » (*Tusc. Quæst.* l. 1, n. 44.) « Nihil est hominis menti veritatis luce dulcius. » (*Acad. Quæst.* lib. 4, n. 31.)

tous les gens sensés, et qu'ils ne deviennent le partage que de quelques esprits frivoles.

§ IV. *S'appliquer à découvrir les causes des événements.*

Polybe, qui maniait la plume aussi habilement que l'épée, et qui n'était pas moins bon écrivain qu'excellent capitaine, marque, en plusieurs endroits de ses livres, que la meilleure manière de composer et d'étudier l'histoire est de ne se pas borner au simple récit des faits, du gain ou de la perte d'une bataille, de l'agrandissement ou de la chute des empires : mais d'en approfondir les raisons, et d'en lier ensemble toutes les circonstances et les suites; de démêler, s'il se peut, dans chaque événement, les desseins secrets et les ressorts cachés; de remonter jusqu'à l'origine des choses, et aux préparations les plus éloignées; de bien discerner les causes véritables d'une guerre d'avec les prétextes spécieux dont on les couvre; et sur-tout d'être attentif à ce qui a décidé du succès d'une entreprise, du sort d'une bataille, de la ruine d'un état. Sans cela [1], dit-il, l'histoire fournit au lecteur un spectacle agréable, mais non une instruction utile; elle sert à contenter la curiosité dans le moment, mais elle n'est de nul usage dans la suite pour la conduite de la vie. Polyb. Hist. lib. 3.

Il remarque que la guerre des Romains en Asie contre Antiochus était une suite de celle qu'ils avaient faite auparavant contre Philippe, roi de Macédoine;

[1] Ἀγώνισμα μὲν, μάθημα δὲ οὐ γίγνεται· καὶ παραυτίκα μὲν τέρπει, πρὸς δὲ τὸ μέλλον οὐδὲν ὠφελεῖ τὸ παράπαν. [III, 31, 12.]

que ce qui avait donné occasion à celle-ci était l'heureux succès de la seconde guerre punique, dont la principale cause, du côté des Carthaginois, avait été la perte de la Sicile et de la Sardaigne : qu'ainsi, pour se former une juste idée des divers événements de ces guerres, il ne faut pas les considérer séparément ni par parties, mais embrasser le tout ensemble, et en bien étudier les liaisons, les suites et les dépendances.

Il observe, au même endroit, que ce serait se tromper grossièrement que de regarder la prise de Sagonte par Annibal comme la véritable cause de la seconde guerre punique. Le regret qu'eurent les Carthaginois d'avoir cédé trop facilement la Sicile par le traité qui termina la première guerre punique; l'injustice et la violence des Romains, qui profitèrent des troubles excités dans l'Afrique pour enlever encore la Sardaigne aux Carthaginois, et pour leur imposer un nouveau tribut; les heureux succès et les conquêtes de ces derniers dans l'Espagne : voilà quelles furent les véritables causes de la rupture du traité, comme Tite-Live, suivant en cela le plan de Polybe, l'insinue en peu de mots dès le commencement de son histoire de la seconde guerre punique.

Liv. lib. 21, n. 1.

Polybe prend de là occasion d'établir un principe fort utile pour l'étude de l'histoire, qui est qu'on doit y distinguer exactement trois choses : les commencements, les causes, les prétextes d'une guerre. Les commencements sont les premières entreprises qui éclatent au-dehors, et qui sont les suites des résolutions formées en secret : tel était le siége de Sagonte. Les causes sont les différentes dispositions des esprits, les mécontentements particuliers, les injures qu'on a re-

ques, l'espérance de réussir dans ses entreprises : telles étaient, dans le fait dont nous parlons, la perte de la Sicile et de la Sardaigne jointe à l'imposition d'un nouveau tribut, et l'occasion favorable d'un chef aussi habile et aussi aguerri qu'était Annibal. Les prétextes ne sont qu'un voile qui sert à cacher les véritables causes.

Il éclaircit encore ce principe par d'autres exemples. Croit-on, dit-il, que l'irruption d'Alexandre dans l'Asie fut la première cause de la guerre contre les Perses? Il s'en faut bien que cela ne fût ainsi : et, pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les longs préparatifs qui avaient précédé cette irruption, laquelle fut le commencement et le signal, non la cause, de la guerre. Deux grands événements avaient fait conjecturer à Philippe que la puissance des Perses, autrefois si formidable, commençait à pencher vers sa ruine : le retour glorieux et triomphant des dix mille Grecs sous la conduite de Xénophon à travers les villes ennemies, sans qu'Artaxerxe, victorieux, eût osé s'opposer à la résolution hardie qu'ils formèrent de traverser en corps d'armée tout son empire pour retourner en leur pays; et la généreuse entreprise d'Agésilas, roi de Lacédémone, qui, avec une poignée de monde, porta la guerre et la terreur jusque dans le sein de l'Asie Mineure sans trouver aucun obstacle à ses desseins, et qui ne fut arrêté dans ses conquêtes que par les divisions de la Grèce. Philippe, comparant cette lâcheté et cette nonchalance des Perses avec l'activité et le courage de ses Macédoniens, animé par l'espérance de la gloire et des avantages qui devaient être le fruit certain de cette guerre, après avoir su par une habileté incroyable

réunir en sa faveur tous les esprits et tous les suffrages de la Grèce, prit pour prétexte de la guerre qu'il méditait contre les Perses les anciennes injures que les Grecs en avaient reçues, et travailla avec un soin infatigable aux préparatifs de la guerre, dont Alexandre, son fils, qui succéda à ses desseins aussi-bien qu'à son royaume, profita sagement pour les mettre en exécution. La faiblesse et la nonchalance des Perses furent donc la véritable cause de cette guerre : leurs anciennes entreprises contre la Grèce en furent le prétexte; et l'entrée d'Alexandre dans l'Asie en fut le commencement.

Il développe de la même manière les prétextes apparents et les véritables causes de la guerre des Romains contre Antiochus.

Dionys. Halicarn. Antiquit. rom. lib. 5.

Denys d'Halicarnasse pose les mêmes principes que Polybe. Il déclare en plusieurs endroits que, pour tirer de la lecture des histoires le profit qu'on en doit espérer, et pour la rendre utile au maniement des affaires publiques, il ne faut pas borner sa curiosité aux faits et aux événements, mais qu'il en faut pénétrer les raisons, étudier les moyens qui les ont fait réussir, entrer dans les vues et dans les desseins de ceux qui les ont conduits, examiner avec attention le succès que Dieu leur a donné (ces paroles sont remarquables dans un païen), et n'ignorer aucune des circonstances qui ont donné le branle et le mouvement aux entreprises dont il s'agit.

Ibid. lib. 11.

Un homme d'esprit et de sens, dit-il ailleurs, se contente-t-il de savoir que, dans la guerre contre les Perses, les Athéniens et les Lacédémoniens remportèrent contre eux trois victoires, deux sur mer, et l'autre sur terre; et qu'avec une armée de cent dix mille soldats

au plus ils battirent celle du roi des Perses, composée de plus de trois cent mille hommes? Ne souhaite-t-il pas, outre cela, d'être instruit des endroits où ces batailles se donnèrent; des causes qui firent pencher la victoire du côté du petit nombre, et qui donnèrent lieu à un événement si surprenant; du nom et du caractère des généraux qui se signalèrent de part et d'autre; en un mot, de toutes les circonstances mémorables et de toutes les suites d'une action si importante? Car, ajoute-t-il, c'est un grand plaisir pour un homme sensé et judicieux qui lit une histoire écrite de cette sorte, d'être conduit comme par la main au début et au terme de chaque action, et, au lieu de simple lecteur qu'il serait, de devenir comme le témoin et le spectateur de tout ce qui lui est raconté.

M. Bossuet, évêque de Meaux, remarque de même, dans son Discours sur l'Histoire universelle, qu'il ne faut pas considérer seulement l'élévation et la chute des empires, mais qu'il faut encore plus s'arrêter sur les causes de leurs progrès, et sur celles de leur décadence. « Car, dit-il, ce même Dieu qui a fait l'enchaînement « de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a « voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si « grand tout dépendissent les unes des autres, ce même « Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines « eût sa suite et ses proportions. Je veux dire que les « hommes et les nations ont eu des qualités propor-« tionnées à l'élévation à laquelle ils étaient destinés; « et qu'à la réserve de certains coups extraordinaires « où Dieu voulait que sa main parût toute seule, il « n'est point arrivé de grands changements qui n'aient « eu leurs causes dans les siècles précédents. Et, comme

Ch. I.

« dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce « qui détermine à les entreprendre, et ce qui les fait « réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer « dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont « préparé les grands changements, et les conjonctures « importantes qui les ont fait arriver. En effet, il ne « suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, « c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui « décident tout-à-coup de la fortune des empires. Qui « veut entendre à fond les choses humaines doit les « reprendre de plus haut; et il lui faut observer les in- « clinations et les mœurs, ou, pour dire tout en un « mot, le caractère, tant des peuples dominants en « général que des princes en particulier, et enfin de « tous les hommes extraordinaires qui, par l'impor- « tance du personnage qu'ils ont eu à faire dans le « monde, ont contribué en bien ou en mal aux chan- « gements des états et à la fortune publique. »

Cette dernière réflexion nous conduit naturellement à ce que j'ai dit qu'il fallait, en cinquième lieu, remarquer dans l'étude de l'histoire.

§ V. *Étudier le Caractère des peuples et des grands hommes dont parle l'histoire.*

Pour ce qui regarde le caractère des peuples, je ne puis rien faire de mieux que de renvoyer le lecteur aux remarques que M. Bossuet a faites sur ce sujet dans la seconde partie de son Discours sur l'Histoire universelle. Cet ouvrage est l'un des plus admirables qui aient paru de notre temps, je ne dis pas seulement par la beauté et par la sublimité du style, mais encore

plus par la grandeur des choses mêmes, par la solidité des réflexions, par la profonde connaissance du cœur humain, et par cette vaste étendue qui embrasse tous les siècles et tous les empires. On y voit avec un plaisir infini passer comme en revue tous les peuples et toutes les nations du monde avec leurs bonnes et mauvaises qualités; avec leurs mœurs, leurs coutumes, leurs inclinations différentes : Égyptiens, Assyriens, Perses, Mèdes, Grecs, Romains. On y voit tous les royaumes du monde sortir comme de terre, s'élever peu-à-peu par des accroissements insensibles, étendre ensuite de tous côtés leurs conquêtes, parvenir par différents moyens au faîte de la grandeur humaine, et par des révolutions subites tomber tout d'un coup de cette élévation, et aller, pour ainsi dire, se perdre et s'abymer dans le même néant d'où ils étaient sortis. Mais, ce qui est bien plus digne d'attention, on y voit dans les mœurs mêmes des peuples, dans leurs caractères, dans leurs vertus et dans leurs vices, la cause de leur agrandissement et de leur chute : on y apprend non-seulement à démêler ces ressorts secrets et cachés de la politique humaine, qui donnent le mouvement à toutes les actions et à toutes les entreprises, mais à y reconnaître par-tout un être souverain qui veille et préside à tout, qui règle et conduit tous les événements, qui dispose et décide en maître du sort de tous les royaumes et de tous les empires du monde. Je ne puis donc trop exhorter ceux qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse à lire et à étudier avec attention cet excellent livre, si capable de former en même temps et l'esprit et le cœur; et, après l'avoir bien étudié eux-mêmes, à tâcher d'en inspirer le goût à leurs élèves.

Ce que j'ai dit des peuples, on doit l'entendre aussi des grands hommes, des personnages célèbres qui se sont distingués en bien ou en mal dans chaque nation; dont il faut s'appliquer avec soin à étudier le génie, le naturel, les vertus, les défauts, les qualités particulières et personnelles, en un mot un certain fonds d'esprit et de conduite qui domine en eux et qui les caractérise : car c'est là proprement les connaître. Autrement, on n'en voit que la surface et le dehors; et ce n'est pas par l'habillement, ni même par le visage seul, qu'on discerne les hommes et qu'on en peut juger.

Il ne faut pas croire non plus que ce soit principalement par les actions d'éclat qu'on les puisse connaître. Quand ils se donnent en spectacle au public, ils peuvent se contrefaire et se contraindre, en prenant pour un temps le visage et le masque qui convient au personnage qu'ils ont à soutenir. C'est dans le particulier, dans l'intérieur, dans le cabinet, dans le domestique, qu'ils se montrent tels qu'ils sont, sans déguisement et sans apprêt. C'est là qu'ils agissent et qu'ils parlent d'après nature. Aussi c'est sur-tout par ces endroits qu'il faut étudier les grands hommes pour en porter un jugement certain : et c'est l'avantage inestimable qu'on trouve dans Plutarque, et par où l'on peut dire qu'il l'emporte infiniment sur tous les autres historiens. Dans les vies qu'il nous a laissées des grands hommes célèbres parmi les Grecs et les Romains, il descend dans un détail qui fait un plaisir infini. Il ne se contente pas de montrer le capitaine, le conquérant, le politique, le magistrat, l'orateur : il ouvre à ses lecteurs l'intérieur de la maison, ou plutôt le fond du cœur de ceux dont il parle; et il leur y fait

voir le père, le mari, le maître, l'ami. On croit vivre et s'entretenir avec eux, être de leurs parties et de leurs promenades, assister à leurs repas et à leurs conversations. Cicéron dit quelque part qu'en marchant dans Athènes et dans les lieux circonvoisins[1], on ne pouvait faire un pas sans rencontrer quelque ancien monument d'histoire, qui rappelait dans l'esprit le souvenir des grands hommes qui y avaient autrefois vécu, et qui les rendait en quelque sorte présents. Ici, c'était un jardin où l'on s'imaginait voir encore les traces de Platon qui s'y promenait en traitant des plus graves matières de philosophie : là, c'était le lieu des assemblées publiques où Eschine et Démosthène semblaient encore plaider l'un contre l'autre. On croyait, en parcourant les bords de la mer, y entendre la voix de l'orateur grec qui apprenait à vaincre le bruit tumultueux des assemblées en surmontant celui des flots. Il me semble que la lecture des vies de Plutarque produit un effet à-peu-près semblable, en nous rendant comme présents les grands hommes dont il parle, et en nous donnant de leurs mœurs et de leurs manières une idée aussi vive et aussi animée que si nous avions vécu et conversé avec eux. On connaît plus parfaitement le fond du génie, de l'esprit, du caractère d'Alexandre, par la vie assez courte et assez abrégée qu'en a faite Plutarque, que

[1] « Quacumque ingredimur, in aliquam historiam vestigium ponimus. Usu autem evenit, ut acriùs aliquantò et attentiùs de claris viris, locorum admonitu, cogitemus.... velut ego nunc moveor. Venit enim mihi Platonis in mentem, quem accepimus primùm hìc (in Academia) disputare solitum : cujus etiam illi hortuli propinqui non memoriam solùm mihi afferunt, sed ipsum videntur in conspectu meo hìc ponere, etc. » (*De Finib.* lib. 5, n. 2, etc.)

par l'histoire fort détaillée et fort circonstanciée qu'en ont écrite Quinte-Curce et Arrien.

Cette connaissance exacte du caractère des grands hommes fait une partie essentielle de l'histoire; et c'est pour cela qu'ordinairement les bons historiens ont soin de donner un précis et une idée générale des bonnes et des mauvaises qualités de ceux qui ont eu le plus de part aux événements dont ils entreprennent de faire le récit. Tels sont dans Salluste les portraits de Catilina, de Marius, de Sylla; tels dans Tite-Live ceux de Furius Camillus, d'Annibal, et de tant d'autres.

C'est en étudiant avec attention les qualités dominantes et des peuples en général, et des grands capitaines en particulier, qu'on se met en état de bien juger de leurs desseins, de leurs actions, de leurs entreprises, et qu'on peut même prévoir quelle en sera la suite. Philopémen, ce capitaine si sensé, voyant d'un côté la mollesse et la nonchalance d'Antiochus, qui s'amusait à des festins et à des noces, et de l'autre l'attention et l'activité infatigable des Romains, n'eut pas de peine à deviner de quel côté tournerait la victoire. Polybe, en plusieurs endroits de son Histoire, a soin, par de sages réflexions, de rendre son lecteur attentif aux qualités personnelles des grands hommes dont il parle, et de faire remarquer que les conquêtes des Romains étaient l'effet d'un plan concerté de loin, et conduit à son exécution par des voies dont l'habileté des capitaines rendait le succès presque immanquable. C'est par cette étude profonde du génie et du caractère des hommes; c'est en examinant à fond la nature et la constitution des différentes sortes de gouvernements, et des causes naturelles qui par la suite

des temps en changent la forme; enfin c'est en faisant de sérieuses réflexions sur la disposition présente des affaires et des esprits, que ce même historien, dans le sixième livre de ses Histoires, pousse la sagacité de la conjecture et la prévoyance de l'avenir jusqu'à déclarer nettement que tôt ou tard l'état de Rome retombera dans la monarchie. Lorsque je parlerai de l'histoire romaine, je donnerai un extrait et un précis de cet endroit de Polybe, l'un des plus curieux et des plus remarquables que nous fournisse l'antiquité.

§ VI. *Observer dans l'histoire ce qui regarde les Mœurs et la Conduite de la Vie.*

Les observations dont j'ai parlé jusqu'ici ne sont pas les seules ni les plus essentielles; celles qui regardent le réglement des mœurs sont encore plus importantes. « Ce qu'il y a, dit Tite-Live dans la belle préface de « son ouvrage, ce qu'il y a de plus avantageux dans « la connaissance de l'histoire, c'est que l'on y peut « envisager des exemples de toute espèce placés dans « un grand jour. Vous y trouvez des modèles à sui- « vre, tant pour votre conduite particulière, que « pour l'administration des affaires publiques : vous y « trouvez aussi des actions vicieuses dans le projet, « funestes pour le succès, qui avertissent d'éviter d'en « faire de semblables. » *Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intueri : indè tibi tuæque reipublicæ, quod imitere, capias; indè fœdum incœptu, fœdum exitu, quod vites.*

Il en est à peu près de l'étude de l'histoire comme

Sen. Epist. 410. des voyages. S'ils se bornent à parcourir beaucoup de pays, à voir beaucoup de villes, à examiner la beauté et la magnificence des édifices et des monuments publics, seront-ils d'un grand usage ? rendront-ils quelqu'un plus sage, plus réglé, plus tempérant ? lui ôteront-ils ses préjugés et ses erreurs ? Ils l'amuseront pour un temps, comme un enfant, par la nouveauté et la variété des objets, qui lui causeront une stupide admiration. En user ainsi, ce n'est pas voyager, mais s'égarer et perdre son temps et sa peine : *Non est hoc peregrinari, sed errare.* Il est dit d'Ulysse qu'il parcourut beaucoup de villes; mais ce n'est qu'après, qu'on a remarqué qu'il s'appliquait à étudier les mœurs et le génie des peuples.

Horat. in Arte poet. v. 124.

Qui mores hominum multorum vidit, et urbes.

Les Anciens entreprenaient de longs et fréquents voyages, mais c'était pour s'instruire, pour voir des hommes, pour profiter de leurs lumières.

Tel est l'usage que nous devons faire de l'histoire. Nous avons besoin d'instruction et de modèles pour embrasser la vertu malgré tous les périls et tous les obstacles dont elle est environnée : l'histoire nous en fournit de toutes sortes. C'est là qu'on puise des sentiments de probité et d'honneur : *Hinc mihi ille justitiæ haustus bibat.* (Quint. l. 12, cap. 2.) Il faut étudier avec soin les actions et les paroles des grands hommes de l'antiquité, et s'en occuper sérieusement.

Epist. 2, ad Quint. Cicéron, voulant porter son frère Quintus à la douceur et à la modération, le fait souvenir de ce qu'il avait lu, dans Xénophon, sur Cyrus et sur Agésilas. Il

nous marque que c'était là l'usage que lui-même faisait des lectures de sa jeunesse, et qu'il avait appris dans l'histoire à tout souffrir, à tout mépriser pour sa patrie. « Combien, dit-il, les écrivains grecs et latins « nous ont-ils laissé de modèles de vertus, qu'ils ne « nous proposent pas pour les regarder seulement, « mais pour les imiter ! Et c'est en les étudiant sans « cesse, et en tâchant de les copier dans le maniement « des affaires publiques, que je me suis formé l'esprit « et le cœur par l'idée des grands hommes dont ces « écrivains nous ont tracé de si admirables portraits. » *Quàm multas nobis imagines, non solùm ad intuendum, verùm etiam ad imitandum, fortissimorum virorum expressas scriptores et græci et latini reliquerunt ! quas ego mihi semper in administranda republica proponens, animum et mentem meam ipsâ cogitatione hominum excellentium conformabam.* Pro Arch. poeta, n. 14.

Il faut donc, en apprenant l'histoire aux jeunes gens, être fort attentif à leur en faire tirer un des principaux fruits, qui est le réglement des mœurs; y mêler pour cela, de temps en temps, de courtes réflexions; leur demander à eux-mêmes le jugement qu'ils forment des actions qui y sont rapportées; les accoutumer sur-tout à ne se point laisser éblouir par un vain éclat extérieur, mais à juger de tout selon les principes de l'équité, de la vérité, de la justice; leur faire admirer la modestie, la frugalité, la générosité, le désintéressement, l'amour du bien public, qui régnaient dans les bons temps des républiques grecques et de celle de Rome. Quand des jeunes gens sont ainsi formés de bonne heure, et qu'ils sont accoutumés dès le plus bas âge, par l'étude de l'histoire,

à admirer les exemples de vertus et à détester les vices, on peut espérer que ces premières semences, aidées d'un secours supérieur, sans lequel elles avorteraient bientôt, porteront leur fruit dans le temps; et qu'il leur arrivera quelque chose de pareil à ce qu'on rapporte d'un disciple de Platon, que ce sage philosophe avait élevé avec grand soin dans sa maison. Quand il fut retourné dans celle de ses parents, étonné de la manière violente et emportée dont son père parlait: « Jamais, dit-il, je n'ai rien vu de tel chez Platon. » Sen. de Ira, lib. 2, c. 22. *Apud Platonem educatus puer, quum ad parentes relatus vociferantem videret patrem; Nunquam, inquit, hoc apud Platonem vidi.*

§ VII. *Remarquer avec soin tout ce qui a rapport à la Religion.*

Il reste une dernière observation à faire en étudiant l'histoire, qui consiste à remarquer soigneusement tout ce qui regarde la religion et les grandes vérités qui en sont une dépendance nécessaire: car, à travers ce chaos confus d'opinions ridicules, de cérémonies absurdes, de sacrifices impies, de principes détestables, que l'idolâtrie, fille et mère de l'ignorance et de la corruption du cœur, a enfantés, à la honte de l'esprit humain et de la raison, on ne laisse pas d'entrevoir des traces précieuses de presque toutes les vérités fondamentales de notre sainte religion. On y reconnaît sur-tout l'existence d'un être souverainement puissant, souverainement juste, maître absolu des rois et des royaumes; dont la providence règle tous les événements de cette vie; dont la justice prépare pour l'autre des

récompenses et des châtiments aux bons et aux méchants; enfin dont la lumière pénètre dans les replis les plus cachés des consciences, et y porte malgré nous le trouble et la confusion. Comme j'ai déja traité cette matière avec quelque étendue dans le Discours préliminaire qui est à la tête du premier volume, je ne crois pas devoir ici m'y arrêter plus long-temps.

Voilà, ce me semble, les principales observations auxquelles on doit rendre attentifs les jeunes gens qui étudient l'histoire, en se proportionnant néanmoins toujours à leur âge et à leur portée, et en ne leur proposant jamais des réflexions qui soient au-dessus de leurs forces. Il s'agit maintenant de faire l'application de ces principes généraux à des exemples particuliers; et c'est ce que je vais essayer de faire de la manière la plus nette et la plus intelligible qu'il me sera possible.

CHAPITRE II.

APPLICATION DES RÈGLES PRÉCÉDENTES A QUELQUES FAITS D'HISTOIRE PARTICULIERS.

Pour faire l'application des principes que j'ai posés jusqu'ici, je choisirai d'abord dans l'histoire des Perses et des Grecs, et ensuite dans celle des Romains, quelques morceaux et quelques faits particuliers, auxquels je joindrai quelques réflexions.

ARTICLE PREMIER.

De l'Histoire des Perses et des Grecs.

Premier morceau tiré de l'Histoire des Perses.

CYRUS.

Je divise en trois parties ce que j'ai à dire sur Cyrus: son éducation; ses premières campagnes; la prise de Babylone par ce prince, et ses dernières conquêtes. Je ne rapporterai que les circonstances les plus importantes de ces événements, et celles qui me paraîtront les plus propres à l'instruction de la jeunesse. Je les tirerai de Xénophon, que je prends ici pour mon guide, comme l'auteur le plus digne de foi sur cette matière [1].

1. *Éducation de Cyrus* [2].

Cyrop. lib. 1. Cyrus était fils de Cambyse roi de Perse, et de Mandane fille d'Astyage roi des Mèdes. Il était bien fait de corps [3], et encore plus estimable par les qualités de l'esprit; plein de douceur et d'humanité, de desir d'apprendre, d'ardeur pour la gloire. Il ne fut jamais effrayé d'aucun péril, ni rebuté d'aucun travail, quand

[1] Voyez ma note à ce sujet, *Hist. Anc.*, tome II, p. 97 *et suiv.* — L.

[2] On retrouve ce morceau dans l'Histoire Ancienne, tome II, pag. 100-108. Je me contenterai de renvoyer successivement aux endroits de l'*Histoire Ancienne* où Rollin a placé depuis ces différents extraits, lesquels s'y retrouvent en général presque textuellement. Il m'a paru inutile de reproduire dans le Traité des Études les notes insérées déja dans l'autre ouvrage. — L.

[3] Εἶδος μὲν κάλλιστος, ψυχὴν δὲ φιλανθρωπότατος, καὶ φιλομαθέστατος, καὶ φιλοτιμότατος.

il s'agissait d'acquérir de l'honneur. Il fut élevé selon la coutume des Perses, qui pour-lors était excellente.

Le bien public, l'utilité commune était le principe et le but de toutes leurs lois. L'éducation des enfants était regardée comme le devoir le plus important et la partie la plus essentielle du gouvernement. On ne s'en reposait pas sur l'attention des pères et des mères, qu'une aveugle et molle tendresse rend souvent incapables de ce soin : l'état s'en chargeait. Ils étaient élevés en commun d'une manière uniforme. Tout y était réglé : le lieu et la durée des exercices, le temps des repas, la qualité du boire et du manger, le nombre des maîtres, les différentes sortes de châtiments. Toute leur nourriture, aussi-bien pour les enfants que pour les jeunes gens, était du pain, du cresson et de l'eau : car on voulait de bonne heure les accoutumer à la tempérance et à la sobriété; et d'ailleurs cette sorte de nourriture simple et frugale, sans aucun mélange de sauces ni de ragoûts, leur fortifiait le corps, et leur préparait un fonds de santé capable de soutenir les plus dures fatigues de la guerre jusque dans l'âge le plus avancé, comme on le remarque de Cyrus [1], qui dans la vieillesse se trouva aussi fort et aussi robuste qu'il l'avait été dans ses premières années. Ils allaient aux écoles pour y apprendre la justice, comme ailleurs on y va pour y apprendre les lettres : et le crime qu'on y punissait le plus sévèrement était l'ingratitude.

La vue des Perses dans tous ces sages établissements était d'aller au devant du mal, persuadés qu'il vaut bien mieux s'appliquer à prévenir les fautes qu'à les

[1] « Cyrus non fuit imbecillior in senectute, quàm in juventute. » (Cic. *de Senect.* n. 30.)

punir; et, au lieu que dans les autres états on se contente d'établir des punitions contre les méchants, ils tâchaient de faire en sorte que parmi eux il n'y eût point de méchants.

On était dans la classe des enfants jusqu'à seize ou dix-sept ans : après cela on entrait dans celle des jeunes gens. C'est alors qu'on les tenait de plus court, parce que cet âge en a plus de besoin. Ils étaient dix années dans cette classe. Pendant ce temps ils passaient toutes les nuits dans les corps-de-garde, tant pour la sûreté de la ville que pour les accoutumer à la fatigue. Pendant le jour ils venaient recevoir les ordres de leurs gouverneurs, accompagnaient le roi lorsqu'il allait à la chasse, ou se perfectionnaient dans les exercices.

La troisième classe était composée des hommes faits, et ils y demeuraient vingt-cinq ans. C'est de là qu'on tirait tous les officiers qui devaient commander dans les troupes et remplir les différents postes de l'état, les charges, les dignités. Enfin ils passaient dans la dernière classe, où l'on choisissait les plus sages et les plus expérimentés pour former le conseil public.

Par là tous les citoyens pouvaient aspirer aux premières charges de l'état; mais aucun n'y pouvait arriver qu'après avoir passé par ces différentes classes, et s'en être rendu capable par tous ces exercices.

Cyrus fut élevé de la sorte jusqu'à l'âge de douze ans, et surpassa toujours ses égaux, soit par la facilité à apprendre, soit par le courage ou par l'adresse à exécuter tout ce qu'il entreprenait. Alors sa mère Mandane le mena en Médie chez Astyage, son grand-père, à qui tout le bien qu'il entendait dire de ce jeune prince avait donné une grande envie de le voir. Il

trouva dans cette cour des mœurs bien différentes de celles de son pays. Le faste, le luxe, la magnificence, y régnaient par-tout. Il n'en fut point ébloui; et, sans rien critiquer ni condamner, il sut se maintenir dans les principes qu'il avait reçus dès son enfance. Il charmait son grand-père par des saillies pleines d'esprit et de vivacité, et gagnait tous les cœurs par ses manières nobles et engageantes. J'en rapporterai un seul trait, qui pourra faire juger du reste.

Astyage, voulant faire perdre à son petit-fils l'envie de retourner en son pays, fit préparer un repas somptueux, dans lequel tout fut prodigué, soit pour la quantité, soit pour la qualité et la délicatesse des mets. Cyrus regardait avec des yeux assez indifférents tout ce fastueux appareil. Et, comme Astyage en paraissait surpris, Les Perses, dit-il, au lieu de tant de détours et de circuits pour apaiser la faim, prennent un chemin bien plus court pour arriver au même but : un peu de pain et de cresson les y conduisent. Son grand-père lui ayant permis de disposer à son gré de tous les mets qu'on avait servis, il les distribua sur-le-champ aux officiers du roi qui se trouvèrent présents : à l'un, parce qu'il lui apprenait à monter à cheval; à l'autre, parce qu'il servait bien Astyage; à un autre, parce qu'il prenait grand soin de sa mère. Saças, échanson d'Astyage, fut le seul à qui il ne donna rien. Cet officier, outre sa charge d'échanson, avait celle d'introduire chez le roi ceux qui devaient être admis à son audience; et comme il ne lui était pas possible d'accorder cette faveur à Cyrus aussi souvent qu'il la demandait, il eut le malheur de déplaire à ce jeune prince, qui lui marqua dans cette occasion son ressentiment.

Astyage témoignant quelque peine qu'on eût fait cet affront à un officier pour qui il avait une considération particulière, et qui la méritait par l'adresse merveilleuse avec laquelle il lui servait à boire : « Ne « faut-il que cela, mon papa, reprit Cyrus, pour mé- « riter vos bonnes graces? je les aurai bientôt gagnées; « car je me fais fort de vous servir mieux que lui. » Aussitôt on équipe le petit Cyrus en échanson. Il s'avance gravement d'un air sérieux, la serviette sur l'épaule, et tenant la coupe délicatement de trois doigts. Il la présenta au roi avec une dextérité et une grace qui charmèrent Astyage et Mandane. Quand cela fut fait, il se jeta au cou de son grand-père, et en le baisant il s'écria plein de joie : « O Sacas [1], pauvre Sacas, « te voilà perdu, j'aurai ta charge. » Astyage lui témoigna beaucoup d'amitié. « Je suis très-content, mon « fils, lui dit-il : on ne peut pas mieux servir. Vous « avez cependant oublié une cérémonie qui est essen- « tielle; c'est de faire l'essai. » En effet, l'échanson avait coutume de verser de la liqueur dans sa main gauche, et d'en goûter avant que de présenter la coupe au prince. « Ce n'est point du tout par oubli, reprit « Cyrus, que j'en ai usé ainsi. — Et pourquoi donc? « dit Astyage. — C'est que j'ai appréhendé que cette « liqueur ne fût du poison. — Du poison! et comment « cela? — Oui, mon papa; car il n'y a pas long-temps « que, dans un repas que vous donniez aux grands sei- « gneurs de votre cour, je m'aperçus qu'après qu'on « eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous « les convives. On criait, on chantait, on parlait à tort

[1] Ὦ Σάκα, ἀπόλωλας· ἐκβαλῶ σε τῆς τιμῆς.

« et à travers. Vous paraissiez avoir oublié, vous que « vous étiez roi, et eux qu'ils étaient vos sujets. Enfin, « quand vous vouliez vous mettre à danser, vous ne « pouviez pas vous soutenir. — Comment! reprit As- « tyage, n'arrive-t-il pas la même chose à votre père? « — Jamais, répondit Cyrus. — Et quoi donc? — « Quand il a bu il cesse d'avoir soif; et voilà tout ce « qui lui en arrive. »

Sa mère Mandane étant sur le point de retourner en Perse, il se rendit avec joie aux instances réitérées que lui fit son grand-père de rester en Médie, afin, disait-il, que, ne sachant pas encore bien monter à cheval, il eût le temps de se perfectionner dans cet exercice, inconnu en Perse[1], où la sécheresse et la situation du pays, coupé par des montagnes, ne permettaient pas de nourrir des chevaux.

Pendant cet intervalle de temps qu'il passa à la cour, il s'y fit infiniment estimer et aimer. Il était doux, affable, officieux, bienfaisant, libéral. Si les jeunes seigneurs avaient quelque grace à demander au prince, c'était lui qui la sollicitait pour eux. Quand il y avait contre eux quelque sujet de plainte, il se rendait leur médiateur auprès du roi. Leurs affaires devenaient les siennes; et il s'y prenait toujours si bien, qu'il obtenait tout ce qu'il voulait.

Cambyse ayant rappelé Cyrus pour lui faire achever son temps dans les exercices des Perses, il partit sur-le-champ, pour ne donner par son retardement aucun lieu de plainte contre lui ni à son père ni à sa patrie.

[1] Fréret a déja remarqué depuis long-temps que cette circonstance du récit de Xénophon manque d'exactitude; puisque, encore de nos jours, la Perse nourrit un grand nombre de chevaux. — L.

Ce fut alors qu'on connut combien il était tendrement aimé. A son départ tout le monde l'accompagna, ceux de son âge, les jeunes gens, les vieillards; Astyage même le conduisit à cheval assez loin; et, quand il fallut se séparer, il n'y eut personne qui ne versât des larmes.

Ainsi Cyrus repassa en Perse, où il demeura encore un an au nombre des enfants. Ses compagnons, après le séjour qu'il avait fait dans une cour aussi voluptueuse et remplie de faste qu'était celle des Mèdes, s'attendaient à voir un grand changement dans ses mœurs. Mais, quand ils virent qu'il se contentait de leur table ordinaire, et que, s'il se rencontrait dans quelque festin, il était plus sobre et plus retenu que les autres, ils le regardèrent avec une nouvelle admiration.

Il passa de cette première classe dans la seconde, qui est celle des jeunes gens, où il fit voir qu'il n'avait point son pareil en adresse, en patience, en obéissance.

RÉFLEXIONS.

Je n'entreprends point d'en faire sur le récit qui précède; elles se présentent d'elles-mêmes en foule au lecteur, et ne peuvent échapper aux yeux même les moins perçants. On y voit combien une éducation mâle, robuste, vigoureuse, est propre en même temps à fortifier le corps et à perfectionner l'esprit; et que ce n'est point par des airs de grandeur, mais par des manières douces et honnêtes, que les jeunes gens de qualité peuvent se rendre estimables et aimables. Je me contente de faire remarquer l'habileté de l'histo-

rien dans l'excellente leçon qu'il donne sur la sobriété. Il pouvait la faire d'une manière grave et sérieuse, et prendre le ton de philosophe; car Xénophon, tout guerrier qu'il était, n'était pas moins philosophe que Socrate son maître. Au lieu de cela il la met dans la bouche d'un enfant, et la déguise sous le voile d'une petite histoire, racontée dans l'original avec tout l'esprit et toute la gentillesse possible. Je ne doute point qu'elle ne soit entièrement de son invention; et c'est en ce sens que je crois qu'il faut entendre ce que dit Cicéron de cet admirable ouvrage, que l'auteur n'a point prétendu y suivre les lois rigoureuses de la vérité et de l'histoire, mais qu'il a voulu donner aux princes, dans la personne de Cyrus, un modèle parfait de la manière dont ils doivent gouverner les peuples. *Cyrus ille a Xenophonte non ad fidem historiæ scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* C'est-à-dire qu'il a ajouté au fond de l'histoire, très-véritable en soi-même, comme j'aurai biertôt lieu de le faire remarquer, quelques circonstances particulières pour en relever la beauté et pour servir à l'instruction des hommes. Telle est, à ce que je pense, l'histoire du petit Cyrus devenu échanson; infiniment plus propre à montrer combien l'excès du vin déshonore les princes, que tous les préceptes des philosophes.

Lib I, Epist I. ad Quint. fratr.

2. *Premières Campagnes et Conquêtes de Cyrus*[1].

Astyage, roi des Mèdes, étant mort, Cyaxare son fils, frère de la mère de Cyrus, lui succéda. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il eut une rude guerre à

Cyrop. l. I, etc.

[1] Voyez l'Histoire Ancienne, tome II, p. 108-145. — L.

soutenir. Il apprit que le roi des Assyriens armait puissamment contre lui, et qu'il avait déja engagé dans sa querelle plusieurs princes, entre autres Crésus, roi de Lydie. Aussitôt il dépêcha vers Cambyse pour lui demander du secours, et chargea ses députés de faire en sorte que Cyrus eût le commandement de l'armée qu'on lui enverrait. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir. Ce jeune prince était alors dans l'ordre des hommes faits, après avoir passé dix années dans la seconde classe. La joie fut universelle quand on sut que Cyrus marcherait à la tête de l'armée. Elle était de trente mille hommes d'infanterie seulement; car les Perses n'avaient point encore de cavalerie. Dans ce nombre n'étaient point compris mille jeunes officiers, l'élite de la nation, tous attachés à Cyrus d'une manière particulière.

Il partit sans perdre de temps : mais ce ne fut qu'après avoir invoqué les dieux; car sa grande maxime, et il la tenait de son père, était qu'on ne devait jamais former aucune entreprise, soit grande, soit petite, sans consulter les dieux. Cambyse lui avait souvent représenté que la prudence des hommes est fort courte, leurs vues fort bornées; qu'ils ne peuvent pénétrer dans l'avenir; et que souvent ce qu'ils croient devoir tourner à leur avantage devient la cause de leur ruine : au lieu que les dieux, étant éternels, savent tout, l'avenir comme le passé, et inspirent à ceux qu'ils aiment ce qu'il est à propos d'entreprendre[1] : protection qu'ils ne

[1] On attribuait à la divine Providence tout succès, même celui de la chasse. *Venatio nobis hæc, amici*, dit Cyrus, *volente Deo prospera futura est*. (*Cyrop*. lib. 2.)

= En grec : Ἡ μὲν θήρα καλὴ ἔσται, ὦ ἄνδρες, ἢν θεὸς θελήσῃ (*Cyrop*. II, 4, 19.). — L.

doivent à personne, et qu'ils n'accordent qu'à ceux qui les invoquent et les consultent.

Cambyse voulut accompagner son fils jusqu'aux frontières de la Perse. Dans le chemin il lui donna d'excellentes instructions sur les devoirs d'un général d'armée. J'ai déja remarqué ailleurs que Cyrus, qui croyait n'ignorer rien de tout ce qui regarde le métier de la guerre après les longues leçons qu'il en avait reçues des maîtres les plus habiles qui fussent de son temps, reconnut pour-lors qu'il ignorait absolument tout ce qu'il y a de plus essentiel dans l'art militaire, mais qu'il en fut parfaitement instruit dans cet entretien familier, qui mérite bien d'être lu avec soin et d'être sérieusement médité par quiconque est destiné à la profession des armes. Je n'en rapporterai qu'un seul trait, par lequel on pourra juger des autres.

Il s'agissait de savoir comment on pouvait rendre les soldats soumis et obéissants. Le moyen m'en paraît bien facile et bien sûr, dit Cyrus : il ne faut que louer et récompenser ceux qui obéissent, punir et noter d'infamie ceux qui refusent de le faire. Cela est bon, reprit Cambyse, pour se faire obéir par force : mais l'important est de se faire obéir volontairement. Or le moyen le plus sûr d'y réussir, c'est de bien convaincre ceux à qui l'on commande qu'on sait mieux ce qui leur est utile qu'eux-mêmes; car tous les hommes obéissent sans peine à ceux dont ils ont cette opinion. C'est de ce principe que part la soumission aveugle des malades pour le médecin, des voyageurs pour un guide, de ceux qui sont dans un vaisseau pour le pilote. Leur obéissance n'est fondée que sur la persuasion où ils sont que le médecin, le guide, le pilote, sont plus

habiles et plus prudents qu'eux. Mais que faut-il faire, demanda Cyrus à son père, pour paraître plus habile et plus prudent que les autres? Il faut, reprit Cambyse, l'être effectivement; et, pour l'être, il faut se bien appliquer à sa profession, en étudier sérieusement toutes les règles, consulter avec soin et avec docilité les plus habiles maîtres, ne rien négliger de ce qui peut faire réussir nos entreprises, et sur-tout implorer le secours des dieux, qui seuls donnent la prudence et le succès.

Quand Cyrus fut arrivé en Médie près de Cyaxare, la première chose qu'il fit, après les compliments ordinaires, fut de s'informer de la qualité et du nombre des troupes de part et d'autre. Il se trouva, par le dénombrement qu'on en fit, que l'armée des ennemis montait à soixante mille chevaux et à deux cent mille hommes de pied; et que par conséquent il s'en fallait plus des deux tiers que les Mèdes et les Perses joints ensemble n'eussent autant de cavalerie qu'eux, et qu'à peine avaient-ils la moitié d'infanterie. Une si grande inégalité jeta Cyaxare dans un grand embarras et une grande crainte. Il n'imaginait point d'autre expédient que de faire venir de nouvelles troupes de Perse, en plus grand nombre encore que les premières. Mais, outre que le remède aurait été fort lent, il paraissait impraticable. Cyrus sur-le-champ proposa un moyen plus sûr et plus court : ce fut de faire changer d'armes aux Perses; et, au lieu que la plupart ne se servaient presque que de l'arc et du javelot, et ne combattaient par conséquent que de loin, genre de combat où le grand nombre l'emporte facilement sur le petit, il fut d'avis de les armer de telle sorte qu'ils pussent tout d'un

coup combattre de près et en venir aux mains avec les ennemis, et rendre ainsi inutile la multitude de leurs troupes. On goûta fort cet avis, et il fut exécuté sur-le-champ.

Un jour que Cyrus faisait la revue de son armée, il lui vint un courrier de la part de Cyaxare l'avertir qu'il lui était arrivé des ambassadeurs du roi des Indes, et qu'il le priait de le venir trouver promptement. Pour ce sujet, dit-il, je vous apporte un riche vêtement : car il souhaite que vous paraissiez superbement vêtu devant les Indiens, afin de faire honneur à la nation. Cyrus ne perdit point de temps : il partit sur-le-champ avec ses troupes pour aller trouver le roi, sans avoir d'autre habit que le sien [1], qui était fort simple, à la manière des Perses. Et comme Cyaxare en parut d'abord un peu mécontent, Vous aurais-je fait plus d'honneur, reprit Cyrus, si je m'étais habillé de pourpre, si je m'étais chargé de bracelets et de chaînes d'or, et qu'avec tout cela j'eusse tardé plus long-temps à venir, que je ne vous en fais maintenant par la sueur de mon visage et par ma diligence, en montrant à tout le monde avec quelle promptitude on exécute vos ordres?

La grande attention de Cyrus était de s'attacher les troupes, de gagner le cœur des officiers, de se faire aimer et estimer des soldats. Pour cela il les traitait tous avec bonté et douceur, se rendait populaire et affable, les invitait souvent à manger avec lui, sur-tout ceux qui se distinguaient parmi leurs égaux. Il ne faisait aucun cas de l'argent que pour le donner. Il distribuait avec largesse des présents à chacun selon son

[1] Ἐν τῇ Περσικῇ στολῇ οὐδέν τι ὑβρισμένῃ. Belle expression ! *Persicâ veste indutus, ornatu alieno minimè contaminatâ.*

mérite et sa condition : à l'un c'était un bouclier; à l'autre, une épée, ou quelque chose de pareil. C'était par cette grandeur d'ame, cette générosité, et ce penchant à faire du bien, qu'il croyait qu'un général devait se distinguer, et non par le luxe de la table, ou par la magnificence des habits et des équipages, et encore moins par la hauteur et la fierté.

Voyant toutes ses troupes pleines d'ardeur et de bonne volonté, il proposa à Cyaxare de les mener contre l'ennemi. On se mit donc en marche, après avoir offert des sacrifices aux dieux. Quand les armées furent à la vue l'une de l'autre, on se prépara au combat. Les Assyriens s'étaient campés en rase campagne : Cyrus au contraire s'était couvert de quelques villages et de quelques petites collines. On fut de part et d'autre quelques jours à se regarder. Enfin, les Assyriens étant sortis les premiers de leur camp en fort grand nombre, Cyrus fit avancer ses troupes. Avant qu'elles fussent à la portée du trait, il donna le mot du guet, qui fut, *Jupiter secourable et conducteur*. Il fit entonner l'hymne ordinaire en l'honneur de Castor et de Pollux; et les soldats, pleins d'une religieuse ardeur (θεοσεβῶς), y répondirent à haute voix. Ce n'était dans toute l'armée de Cyrus qu'allégresse [1], qu'émulation, que courage, qu'exhortations mutuelles, que prudence, qu'obéissance; ce qui jetait une étrange frayeur dans le cœur des ennemis. Car, dit ici l'historien, on a remarqué qu'en ces occasions ceux qui craignent plus les dieux ont le moins de peur des hommes. Du côté des Assyriens, les archers,

[1] Ἦν δὲ μεςὸν τὸ ςράτευμα τῷ Κύρῳ προθυμίας, φιλοτιμίας, ῥώμης, θάρσους, παρακελευσμοῦ, σωφροσύνης, πειθοῦς.... ἐν τῷ τοιούτῳ γὰρ δὴ οἱ δεισιδαίμονες ἧττον τοὺς ἀνθρώπους φοβοῦνται.

les frondeurs, et ceux qui lançaient des javelots, firent leurs décharges avant que l'ennemi fût à portée. Mais les Perses, animés par la présence et l'exemple de Cyrus, en vinrent tout d'un coup aux mains, et enfoncèrent les premiers bataillons. Les Assyriens ne purent soutenir un choc si rude, et prirent tous la fuite. La cavalerie des Mèdes s'ébranla en même temps pour attaquer celle des ennemis, qui fut aussi bientôt mise en déroute. Ils furent vivement poursuivis jusque dans leur camp. Il s'en fit un effroyable carnage, et le roi des Assyriens y perdit la vie. Cyrus ne se crut pas en état de les forcer dans leurs retranchements, et il fit sonner la retraite.

Cependant les Assyriens, après la mort de leur roi et la perte des plus braves gens de l'armée, étaient dans une étrange consternation. Crésus et tous les autres alliés perdirent aussi toute espérance. Ainsi ils ne pensèrent plus qu'à se sauver à la faveur de la nuit.

Cyrus l'avait bien prévu, et il se préparait à les poursuivre vivement. Mais il avait besoin pour cela de cavalerie; et, comme on l'a déja remarqué, les Perses n'en avaient point. Il alla donc trouver Cyaxare, et lui proposa son dessein. Cyaxare l'improuva fort, et lui représenta le danger qu'il y avait de pousser à bout des ennemis si puissants, à qui l'on inspirerait peut-être du courage en les réduisant au désespoir ; qu'il était de la sagesse d'user modérément de la fortune, et de ne pas perdre le fruit de la victoire par trop de vivacité; que d'ailleurs il ne voulait pas contraindre les Mèdes ni les empêcher de prendre un repos qu'ils avaient si justement mérité. Cyrus se réduisit à lui de-

mander la permission d'emmener ceux qui voudraient bien le suivre : à quoi Cyaxare consentit sans peine; et il ne songea plus qu'à passer le temps en festins et en joie avec les officiers, et à jouir de la victoire qu'il venait de remporter.

Presque tous les Mèdes suivirent Cyrus, qui se mit en marche pour poursuivre les ennemis. Il rencontra en chemin des courriers qui venaient, de la part des Hyrcaniens qui servaient dans l'armée ennemie, lui déclarer que, dès qu'il paraîtrait, ils se rendraient à lui; et en effet ils le firent. Il ne perdit point de temps; et, ayant marché toute la nuit, il arriva près des Assyriens. Crésus avait fait partir ses femmes durant la nuit pour prendre le frais, car c'était en été, et il les suivait avec quelque cavalerie. La désolation fut extrême parmi les Assyriens quand ils virent l'ennemi si près d'eux : plusieurs furent tués dans la fuite; tous ceux qui étaient demeurés dans le camp se rendirent : la victoire fut complète, et le butin immense. Cyrus se réserva tous les chevaux qui se trouvèrent dans le camp, songeant dès-lors à former parmi les Perses un corps de cavalerie, ce qui leur avait manqué jusque-là. Il fit mettre à part pour Cyaxare tout ce qu'il y avait de plus précieux. Quand les Mèdes et les Hyrcaniens furent revenus de la poursuite des ennemis, il leur fit prendre le repas qui leur avait été préparé, en les avertissant d'envoyer seulement du pain aux Perses, qui avaient d'ailleurs, soit pour les ragoûts, soit pour la boisson, tout ce qui leur était nécessaire. Leur ragoût était la faim, et leur boisson l'eau de la rivière. C'était la manière de vivre à laquelle ils étaient accoutumés dès leur enfance.

La nuit même que Cyrus était parti pour aller à la

poursuite des ennemis, Cyaxare l'avait passée dans la joie et dans les festins, et s'était enivré avec ses principaux officiers. Le lendemain à son réveil il fut étrangement étonné de se voir presque seul. Plein de colère et de fureur, il dépêcha sur-le-champ un courrier à l'armée, avec ordre de faire de violents reproches à Cyrus, et de faire revenir tous les Mèdes sans aucun délai. Cyrus ne s'effraya point d'un commandement si injuste. Il lui écrivit une lettre respectueuse, mais pleine d'une généreuse liberté, où il justifiait sa conduite, et le faisait ressouvenir de la permission qu'il lui avait donnée d'emmener tous ceux des Mèdes qui voudraient bien le suivre. Il envoya en même temps en Perse pour faire venir de nouvelles troupes, dans le dessein qu'il avait de pousser plus loin ses conquêtes.

Parmi les prisonniers de guerre qu'on avait faits il se trouva une jeune princesse d'une rare beauté, qu'on avait réservée pour Cyrus. Elle se nommait Panthée, et était femme d'Abradate, roi de la Susiane. Sur le récit qu'on fit à Cyrus de sa beauté, il refusa de la voir, dans la crainte, disait-il, qu'un tel objet ne l'attachât plus qu'il ne voudrait, et ne le détournât des grands desseins qu'il avait formés. Araspe, jeune seigneur de Médie, qui l'avait en garde, ne se défiait pas tant de sa faiblesse, et prétendait qu'on est toujours maître de soi-même. Cyrus lui donna de sages avis, en lui confiant de nouveau le soin de cette princesse. Ne craignez rien, reprit Araspe, je suis sûr de moi, et je vous réponds sur ma vie que je ne ferai rien de contraire à mon devoir. Cependant sa passion pour cette jeune princesse s'alluma peu-à-peu, jusqu'à un tel point, que, la trouvant invinciblement opposée à ses desirs, il était près de lui

faire violence. La princesse enfin en donna avis à Cyrus, qui chargea aussitôt Artabaze d'aller trouver Araspe de sa part. Cet officier lui parla avec la dernière dureté, et lui reprocha sa faute d'une manière propre à le jeter dans le désespoir. Araspe, outré de douleur, ne put retenir ses larmes, et demeura interdit de honte et de crainte. Quelques jours après, Cyrus le manda. Il vint tout tremblant. Cyrus le prit à part; et, au lieu des violents reproches auxquels il s'attendait, il lui parla avec la dernière douceur, reconnaissant que lui-même avait eu tort de l'avoir imprudemment enfermé avec un ennemi si redoutable. Une bonté si inespérée rendit la vie à ce jeune seigneur. La confusion, la joie, la reconnaissance, firent couler de ses yeux une abondance de larmes. Ah! je me connais maintenant, dit-il, et j'éprouve sensiblement que j'ai deux ames, l'une qui me porte au bien, l'autre qui m'entraîne vers le mal. La première l'emporte quand vous venez à mon secours et que vous me parlez; je cède à l'autre et je suis vaincu quand je suis seul. Il répara avantageusement sa faute, et rendit un service considérable à Cyrus en se retirant comme espion chez les Assyriens, sous prétexte d'un prétendu mécontentement.

Cependant Cyrus se préparait à avancer dans le pays ennemi. Aucun des Mèdes ne voulut le quitter ni retourner sans lui vers Cyaxare, dont ils craignaient la colère et la cruauté. L'armée se mit en marche. Le bon traitement que Cyrus avait fait aux prisonniers de guerre, en les renvoyant libres chacun dans leur pays, avait répandu par-tout le bruit de sa clémence. Beaucoup de peuples se rendirent à lui, et grossirent le nombre de ses troupes. S'étant approché de Babylone,

il fit faire au roi des Assyriens un défi de terminer leur querelle par un combat singulier. Son défi ne fut pas accepté ; mais, pour mettre ses alliés en sûreté pendant son absence, il fit avec lui une espèce de trève et de traité, par lequel on convint de part et d'autre de ne point inquiéter les laboureurs, et de leur laisser cultiver les terres avec une pleine liberté. Après avoir reconnu le pays, examiné la situation de Babylone, et s'être fait un grand nombre d'amis et d'alliés, il reprit le chemin de la Médie.

Quand il fut près de la frontière, il députa aussitôt vers Cyaxare pour lui donner avis de son arrivée et pour recevoir ses ordres. Celui-ci ne jugea pas à propos de recevoir dans son pays une armée si considérable, et qui allait encore être augmentée de quarante mille hommes nouvellement arrivés de Perse. Le lendemain il se mit en chemin avec ce qui lui était resté de cavalerie. Cyrus alla au-devant de lui avec la sienne, qui était fort nombreuse et fort leste. A cette vue la jalousie et le mécontentement de Cyaxare se réveillèrent. Il fit un accueil très-froid à son neveu, détourna son visage pour ne point recevoir son baiser, et laissa même couler quelques larmes. Cyrus commanda à tout le monde de s'éloigner, et entra avec lui en éclaircissement. Il lui parla avec tant de douceur, de soumission, de raison; lui donna de si fortes preuves de la droiture de son cœur, de son respect, et d'un inviolable attachement à sa personne et à ses intérêts, qu'il dissipa en un moment tous ses soupçons, et rentra parfaitement dans ses bonnes graces. Ils s'embrassèrent mutuellement en répandant des larmes de part et d'autre. On ne peut exprimer quelle fut la joie des Perses et des Mèdes,

qui attendaient avec inquiétude et tremblement de quelle façon se terminerait cette entrevue. A l'instant Cyaxare et Cyrus remontèrent à cheval; et alors tous les Mèdes se rangèrent à la suite de Cyaxare, comme Cyrus leur en avait fait signe. Les Perses suivirent Cyrus, et les autres nations leur prince particulier. Quand ils furent arrivés au camp, ils conduisirent Cyaxare dans la tente qu'on lui avait dressée. Il fut aussitôt visité de la plupart des Mèdes, qui vinrent le saluer et lui faire des présents, les uns de leur propre mouvement, les autres par ordre de Cyrus. Cyaxare en fut extrêmement touché, et commença à reconnaître que Cyrus ne lui avait point débauché ses sujets, et que les Mèdes ne lui étaient pas moins affectionnés qu'auparavant.

RÉFLEXIONS.

Tout est plein d'instructions dans le récit que nous venons de faire. On voit dans Cyrus toutes les qualités qui forment les grands hommes, et dans ses troupes tout ce qui rend une armée invincible. Ce jeune prince, infiniment élevé au-dessus des sentiments ordinaires à ceux de son rang et de son âge, ne met point sa gloire dans la magnificence des repas, des vêtements, des équipages. Il ne sait ce que c'est que ces airs de hauteur et de fierté par lesquels souvent les jeunes gens de qualité croient devoir se distinguer. Il n'estime dans les richesses que le plaisir de les distribuer, et la facilité qu'elles donnent de se faire des amis. Il possède merveilleusement l'art important de gagner les cœurs [1], plus

[1] *Artificium benevolentiæ colligendæ*, dit Cicéron, en parlant de Cyrus. (*Epist. ad Quint. frat.*)

encore par ses manières honnêtes et prévenantes que par ses libéralités. Instruit à fond de la science militaire, il est fécond en ressources et en expédients: témoin le changement d'armes qu'il introduisit parmi les Perses, et l'établissement de la cavalerie qu'il y fit. Il est sobre, vigilant, endurci au travail, insensible aux attraits de la volupté; et le contraste de lui et de Cyaxare sert beaucoup à relever le prix de ces excellentes qualités.

Dans un âge où les passions sont ordinairement si vives, dans l'ardeur même de la victoire où tout semble permis, au milieu des louanges et des applaudissements qu'il reçoit de toutes parts, il demeure toujours maître absolu de lui-même, et donne à un jeune seigneur, qui lui ressemblait peu, des leçons de continence et de vertu qui nous étonnent, tout chrétiens que nous sommes, et qui nous paraissent à peine croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs!

Mais ce qui nous doit étonner encore davantage, c'est son respect infini pour les dieux, son exactitude à ne rien entreprendre sans les consulter et sans implorer leur secours, sa religieuse reconnaissance à leur égard en leur attribuant tous ses heureux succès, et la profession ouverte, qu'il ne rougissait point de faire en tout temps et en toute rencontre, de piété et de religion, s'il est permis de se servir de ces termes à l'égard d'un prince qui ignorait le vrai Dieu.

Voilà ce que les jeunes gens doivent étudier dans Cyrus; et l'on ne manque pas de leur faire observer que c'est sur ce modèle que se forma un des plus grands capitaines qu'ait porté la république romaine, je veux dire Scipion-l'Africain le second, qui avait toujours en

Cic. Epist. 1, ad Quint. frat. main les livres admirables de la Cyropédie : *Quos quidem libros non sine causa noster ille Africanus de manibus ponere non solebat. Nullum est enim prætermissum in his officium diligentis et moderati imperii.*

Continuation de la guerre. Prise de Babylone. Nouvelles Conquêtes. Mort de Cyrus [1].

Cyrop. l. 6, etc. Dans le conseil qui se tint en présence de Cyaxare il fut résolu de continuer la guerre. On travailla aux préparatifs avec une ardeur infatigable. L'armée des ennemis était encore plus nombreuse qu'elle ne l'avait été dans la première campagne, et l'Égypte seule leur avait fourni plus de six-vingt mille hommes. Leur rendez-vous était a Thymbrée, ville de Lydie. Cyrus, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour que son armée ne manquât de rien, et après être descendu dans un détail surprenant, que Xénophon rapporte fort au long, songea à se mettre en marche. Cyaxare ne le suivit point, et demeura avec la troisième partie des Mèdes seulement, pour ne pas laisser son pays entièrement dégarni.

Abradate, roi de la Susiane, se préparant à prendre son armure, Panthée, sa femme, lui vint présenter un casque, des brassards et des bracelets, tout cela d'or massif, avec une cotte d'armes de sa hauteur, plissée par en-bas, et un grand panache de couleur de pourpre. Elle avait fait la plupart de ces ouvrages elle-même à l'insu de son mari, pour lui ménager le plaisir de la surprise. Quelque tendresse qu'elle eût pour lui, elle

[1] Voyez l'Hist. Anc., tom. II, pag. 145-211. — L.

l'exhorta à mourir plutôt les armes à la main que de ne pas se signaler d'une manière digne de leur naissance, et digne de l'idée qu'elle avait tâché de donner de lui à Cyrus. Nous lui avons, dit-elle, des obligations infinies. J'ai été sa prisonnière, et, comme telle, destinée pour lui; mais je ne me suis point trouvée esclave entre ses mains, ni ne me suis point vue libre à des conditions honteuses. Il m'a gardée comme il aurait gardé la femme de son propre frère; et je lui ai bien promis que vous sauriez reconnaître une telle grace : ne l'oubliez point. O Jupiter! s'écria Abradate en levant les yeux vers le ciel, fais que je paraisse aujourd'hui digne mari de Panthée, et digne ami d'un si généreux bienfaiteur! Cela dit, il monta sur son char. Panthée, ne pouvant plus l'embrasser, voulut encore baiser le char où il était, et le suivit quelque temps à pied; après quoi elle se retira.

Quand les armées furent en présence, tout se prépara au combat. Après les prières publiques et générales, Cyrus fit des libations en particulier, et pria encore de nouveau le dieu de ses pères de vouloir être son guide et de venir à son secours. Ayant entendu un coup de tonnerre, *Nous te suivons, souverain Jupiter* [1], s'écria-t-il; et à l'instant même il s'avança vers les ennemis. Comme le front de leur bataille surpassait de beaucoup celle des Perses, ils firent ferme dans le milieu, tandis que les deux ailes s'avancèrent en se courbant à droite et à gauche, dans le dessein d'envelopper l'armée de Cyrus, et de l'assaillir en même temps par

[1] Il avait effectivement pour guide un dieu, mais un dieu bien différent de Jupiter. = Voyez nos observations, tome II, pages 97 et suiv. de l'Hist. Ancienne. — L.

plusieurs endroits. Il s'y attendait, et n'en fut pas surpris. Il parcourut tous les rangs pour animer ses troupes; et lui, qui en toute occasion était si modeste et si éloigné de tout air de vanité, au moment du combat parlait d'un ton ferme et décisif. Suivez-moi, leur disait-il, à une victoire assurée; les dieux sont pour nous. Après avoir donné tous les ordres nécessaires, et fait entonner par toute l'armée l'hymne du combat, il donna le signal.

Cyrus commença par attaquer l'aile des ennemis qui s'était avancée sur le flanc droit de son armée; et, l'ayant prise elle-même en flanc, la mit en désordre. On en fit autant de l'autre côté, où l'on fit d'abord avancer l'escadron des chameaux. La cavalerie ennemie ne l'attendit pas : et, de si loin que les chevaux l'aperçurent, ils se renversèrent les uns sur les autres; et plusieurs, se cabrant, jetèrent par terre ceux qui les montaient. Les chariots armés de faux achevèrent d'y mettre la confusion. Cependant, Abradate, qui commandait les chariots placés à la tête de l'armée, les fit avancer à toute bride. Ceux des ennemis ne purent soutenir un choc si rude, et furent mis en désordre. Abradate, les ayant percés, vint aux bataillons des Égyptiens; mais, son char s'étant malheureusement renversé, il fut tué avec les siens, après avoir fait des efforts extraordinaires de courage. Le combat fut violent de ce côté-là, et les Perses furent contraints de reculer jusqu'à leurs machines. Là les Égyptiens se trouvèrent fort incommodés des flèches qu'on leur tirait de ces tours roulantes; et les bataillons de l'arrière-garde des Perses, s'avançant l'épée à la main, empêchèrent les gens de trait de passer plus avant, et les contraignirent de re-

tourner à la charge. Alors on ne vit plus que des ruisseaux de sang couler de tous côtés. Sur ces entrefaites Cyrus arrive, après avoir mis en fuite tout ce qui s'était présenté devant lui. Il vit avec douleur que les Perses avaient lâché le pied : et, jugeant bien que les Égyptiens ne cesseraient de gagner toujours le terrain, il résolut de les aller prendre par-derrière; et, en un instant ayant passé avec sa troupe à la queue de leurs bataillons, il les chargea rudement. La cavalerie survint en même temps et poussa vivement les ennemis. Les Égyptiens, attaqués de tous côtés, faisaient face par-tout, et se défendaient avec un courage merveilleux. A la fin Cyrus, admirant leur valeur, et ayant peine à laisser périr de si braves gens, leur fit offrir des conditions honnêtes, leur représentant que tous leurs alliés les avaient abandonnés. Ils les acceptèrent, et servirent depuis dans ses troupes avec une fidélité inviolable.

Après la bataille perdue, Crésus s'enfuit en diligence avec ses troupes à Sardes, où Cyrus le suivit dès le lendemain, et se rendit maître de la ville sans y trouver aucune résistance.

De là il marcha droit vers Babylone, et subjugua en passant la grande Phrygie et la Cappadoce. Quand il fut arrivé devant cette ville, et qu'il en eût examiné avec soin la situation, les murailles, les fortifications, chacun jugea qu'il était impossible de s'en rendre maître par la force. Il parut donc se déterminer au dessein de la prendre par famine. Pour cela il fit creuser tout autour de la ville des fossés fort larges et fort profonds, pour empêcher, disait-il, que rien ne pût y entrer ou en sortir. Ceux de la ville ne pouvaient s'empêcher de

rire du dessein qu'il avait pris de les assiéger ; et, comme ils se voyaient des vivres pour plus de vingt ans, ils se moquaient de toute la peine qu'il se donnait. Tous ces travaux étant achevés, Cyrus apprit que bientôt on devait célébrer une grande solennité, dans laquelle tous les Babyloniens passaient la nuit entière à boire et à faire la débauche. Cette fête étant arrivée, et la nuit commençant de bonne heure, il fit ouvrir l'embouchure de la tranchée qui aboutissait au fleuve, et à l'instant même l'eau entra avec impétuosité dans ce nouveau canal, et, laissant à sec son ancien lit, ouvrit à Cyrus un passage libre dans la ville. Ses troupes y entrèrent donc sans trouver aucun obstacle. Elles pénétrèrent jusque dans le palais, où le roi fut tué. Dès la pointe du jour la citadelle se rendit sur les nouvelles de la prise de la ville et de la mort du roi. Cyrus fit publier dans tous les quartiers que ceux qui voudraient avoir la vie sauve demeurassent dans leurs maisons et lui envoyassent leurs armes : ce qui fut fait sur-le-champ. Voilà ce que coûta à ce prince la prise de la ville la plus riche et la plus forte qui fût alors dans l'univers.

Cyrus commença par remercier les dieux de l'heureux succès qu'ils venaient de lui accorder : il assembla les principaux officiers, dont il loua publiquement le courage, la sagesse, le zèle et l'attachement pour sa personne, et distribua des récompenses dans toute l'armée. Il leur remontra ensuite que l'unique moyen de conserver ce qu'ils avaient acquis était de persévérer dans leur ancienne vertu ; que le fruit de la victoire n'était pas de s'abandonner aux délices et à l'oisiveté ; qu'après avoir vaincu les ennemis par la force des armes, il serait honteux de se laisser vaincre par les attraits

de la volupté; qu'enfin, pour conserver leur ancienne gloire, il fallait maintenir à Babylone parmi les Perses la même discipline qui était observée dans leur pays, et pour cela donner leurs principaux soins à la bonne éducation des enfants. Par là, dit-il, nous deviendrons nous-mêmes plus vertueux de jour en jour, en nous efforçant de leur donner de bons exemples; et il sera bien difficile qu'ils se corrompent, lorsque parmi nous ils ne verront et n'entendront rien qui ne les porte à la vertu, et qu'ils seront continuellement dans une pratique d'exercices louables et honnêtes.

Cyrus confia à différentes personnes, selon les talents qu'il leur connaissait, différentes parties et différents soins du gouvernement : mais il se réserva à lui seul celui de former des généraux, des gouverneurs de provinces, des ministres, des ambassadeurs, persuadé que c'était proprement le devoir et l'occupation d'un roi, et que de là dépendait sa gloire, le succès de toutes les affaires, le repos et le bonheur de l'empire. Il établit un ordre merveilleux pour la guerre, pour les finances, pour la police. Il avait dans toutes les provinces des personnes d'une probité reconnue, qui lui rendaient compte de tout ce qui s'y passait : on les appelait les yeux et les oreilles du prince. Il était attentif à honorer et à récompenser tous ceux qui se distinguaient par leur mérite, et qui excellaient en quelque chose que ce fût. Il préférait infiniment la clémence au courage guerrier, parce que celui-ci entraîne souvent la ruine et la désolation des peuples, au lieu que l'autre est toujours bienfaisant et salutaire. Il savait que les lois peuvent beaucoup contribuer au réglement des mœurs : mais, selon lui, le prince devait

être par son exemple une loi vivante; et il ne croyait pas qu'il fût digne de commander aux autres, s'il n'avait plus de lumière et de vertu que ses sujets. La libéralité lui paraissait une vertu véritablement royale: mais il faisait encore plus de cas de la bonté, de l'affabilité, de l'humanité, qualités propres à gagner les cœurs et à se faire aimer des peuples, ce qui est proprement régner; outre que d'aimer plus que les autres à donner, quand on est infiniment plus riche qu'eux, est une chose moins surprenante que de descendre en quelque sorte du trône pour s'égaler à ses sujets. Mais ce qu'il préférait à tout était le culte des dieux et le respect pour la religion, persuadé que quiconque était sincèrement religieux et craignant Dieu, était en même temps bon et fidèle serviteur des rois, et inviolablement attaché à leur personne et au bien de l'état.

Quand Cyrus crut avoir suffisamment donné ordre aux affaires de Babylone, il songea à faire un voyage en Perse. Il passa par la Médie pour y saluer Cyaxare, à qui il fit de grands présents, et lui marqua qu'il trouverait à Babylone un palais magnifique tout préparé quand il voudrait y aller, et qu'il devait regarder cette ville comme lui appartenant en propre. Cyaxare, qui n'avait point d'enfant mâle, lui offrit sa fille en mariage et la Médie pour dot. Il fut fort sensible à une offre si avantageuse, mais il ne crut pas devoir l'accepter avant que d'avoir eu le consentement de son père et de sa mère, laissant pour tous les siècles un rare exemple de la respectueuse soumission et de l'entière dépendance que doivent montrer en pareille occasion à l'égard de père et de mère tous les enfants, quelque âge qu'ils puissent avoir, et à quelque degré

de puissance et de grandeur qu'ils soient parvenus. Cyrus épousa donc cette princesse à son retour de Perse, et la mena avec lui à Babylone, où il avait établi le siége de son empire.

Il y assembla ses troupes. On dit qu'il s'y trouva six-vingt mille chevaux, deux mille chariots armés de faux, et six cent mille hommes de pied. Il se mit en campagne avec cette nombreuse armée, et subjugua toutes les nations qui sont depuis la Syrie jusqu'à la mer des Indes : après quoi il tourna vers l'Égypte, et la rangea pareillement sous sa domination.

Il établit sa demeure au milieu de tous ces pays, passant ordinairement sept mois à Babylone pendant l'hiver, parce que le climat y est chaud; trois mois à Suze pendant le printemps, et deux mois à Ecbatane durant les grandes chaleurs de l'été.

Plusieurs années s'étant ainsi écoulées, Cyrus vint en Perse pour la septième fois depuis l'établissement de sa monarchie. Cambyse et Mandane étaient morts il y avait déja long-temps, et lui-même était fort vieux. Sentant approcher sa fin, il assembla ses enfants et les grands de l'empire; et, après avoir remercié les dieux de toutes les faveurs qu'ils lui avaient accordées pendant sa vie, et leur avoir demandé une pareille protection pour ses enfants, pour ses amis et pour sa patrie, il déclara Cambyse, son fils aîné, son successeur, et laissa à l'autre plusieurs gouvernements fort considérables. Il leur donna à l'un et à l'autre d'excellents avis, en leur faisant entendre que le plus ferme appui des trônes était le respect pour les dieux, la bonne intelligence entre les frères, et le soin de se faire

et de se conserver de fidèles amis. Il mourut, également regretté de tous les peuples.

RÉFLEXIONS.

J'en ferai deux, dont l'une regardera le caractère et les qualités personnelles de Cyrus; l'autre, la vérité de son histoire écrite par Xénophon.

Première réflexion.

On peut regarder Cyrus comme le conquérant le plus sage et le héros le plus accompli dont il soit parlé dans l'histoire profane. Aucune des qualités qui forment les grands hommes ne lui manquait : sagesse, modération, courage, grandeur d'ame, noblesse de sentiments, merveilleuse dextérité pour manier les esprits et gagner les cœurs, profonde connaissance de toutes les parties de l'art militaire, vaste étendue d'esprit, soutenue d'une prudente fermeté pour former et pour exécuter de grands projets.

Mais ce qu'il y avait en lui de plus grand et de plus véritablement royal, c'est l'intime conviction où il était que tous ses soins et toute son attention devaient tendre à rendre les peuples heureux; et que ce n'était point par l'éclat des richesses[1], par le faste des équi-

[1] Ἐγὼ μὲν οἶμαι δεῖν τὸν ἄρχοντα τῶν ἀρχομένων διαφέρειν, οὐ τῷ πολυτελέστερον δειπνεῖν, καὶ πλέον εἶδος ἔχειν χρυσίου, ἀλλὰ τῷ προνοεῖν τε καὶ φιλοπονεῖν προθυμούμενον. (*Cyrop.* l. 1.)

« Ac mihi quidem videntur huc omnia esse referenda ab iis qui præsunt aliis, ut ii qui eorum in imperio erunt, sint quàm beatissimi. » (Cic. lib. 1, *Ep.* 1, *ad Quint. frat.*)

pages, par le luxe et les dépenses de la table, qu'un roi devait se distinguer de ses sujets, mais par la supériorité de mérite en tout genre, et sur-tout par une application infatigable à veiller sur leurs intérêts et à leur procurer le repos et l'abondance. En effet, c'est le fondement et comme la base de l'état des princes, de n'être pas à eux. C'est le caractère même de leur grandeur, d'être consacrés au bien public.

Il en est d'eux comme de la lumière, qui n'est placée dans un lieu éminent que pour se répandre partout. Ce serait leur faire injure que de les renfermer dans les bornes étroites d'un intérêt personnel. Ils rentreraient dans l'obscurité d'une condition privée, s'ils avaient des vues moins étendues que tous leurs états. Ils sont à tous, parce que tout leur est confié.

Ce fut par le concours de toutes ces vertus que Cyrus vint à bout de fonder en assez peu de temps un empire qui embrassait presque toutes les parties du monde; qu'il jouit paisiblement, pendant plusieurs années, du fruit de ses conquêtes; qu'il sut se faire tellement estimer et aimer, non-seulement par ses sujets naturels, mais par toutes les nations qu'il avait conquises, qu'après sa mort il fut généralement regretté comme le père commun de tous les peuples.

Nous ne devons pas être étonnés que Cyrus ait été si accompli en tout genre, nous qui savons que c'est Dieu lui-même qui l'avait formé pour être l'instrument et l'exécuteur des desseins de miséricorde qu'il avait sur son peuple, et pour donner au monde, en sa personne, un modèle parfait de la manière dont les princes doivent gouverner les peuples, et du véritable usage qu'ils doivent faire de la souveraine puissance.

Quand je dis que Dieu a formé lui-même ce prince, je n'entends pas que ç'ait été par un miracle sensible, ni qu'il l'ait tout d'un coup rendu tel que nous l'admirons dans ce que l'histoire nous en apprend. Dieu lui avait donné un heureux naturel en mettant dans son esprit les semences de toutes les plus grandes qualités, et dans son cœur des dispositions aux plus rares vertus. Il eut soin qu'on cultivât cet heureux naturel par une excellente éducation, et qu'on le preparât ainsi aux grands desseins qu'il avait sur lui. Comme il est la lumière des esprits, il dissipait tous ses doutes, lui suggérait les expédients les plus convenables, le rendait attentif aux meilleurs conseils, étendait ses vues, et les rendait plus nettes et plus distinctes. Ainsi Dieu présida à toutes ses entreprises [1], le conduisit comme par la main dans toutes ses conquêtes, lui ouvrit les portes des villes, fit tomber devant lui les remparts les plus forts, et humilia en sa présence les princes les plus puissants de la terre.

Pour mieux sentir le mérite de Cyrus, il ne faut que le comparer à un autre roi de Perse, je veux dire à Xerxès son petit-fils, qui, poussé par un motif absurde de vengeance, entreprit de subjuguer la Grèce. On voit autour de lui tout ce qu'il y a de plus grand et de plus éclatant selon les hommes, le plus vaste empire qui fût alors sur la terre, des richesses immenses, des armées de terre et de mer dont le nombre paraît incroyable. Tout cela est autour de lui, mais

[1] « Hæc dicit Dominus christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas; et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo ; portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam. » (Isai. 45 ; 1, 2.)

non en lui, et n'ajoute rien à ses qualités naturelles. Mais, par un aveuglement trop ordinaire aux grands et aux princes, né dans l'abondance de tous les biens avec une puissance sans bornes, dans une gloire qui ne lui avait rien coûté, il s'était accoutumé à juger de ses talents et de son mérite personnel par les dehors de sa place et de son rang. Il méprise les sages conseils d'Artabane, son oncle, et de Démarate, pour n'écouter que les flatteurs de sa vanité. Il mesure le succès de ses entreprises sur l'étendue de son pouvoir. La soumission servile de tant de peuples ne pique plus son ambition; et, devenu dédaigneux pour une obéissance trop prompte et trop facile, il se plaît à exercer sa domination sur les éléments, à percer les montagnes et à les rendre navigables, à châtier la mer pour avoir rompu son pont, à captiver ses flots par des chaînes qu'il y fait jeter. Plein d'une vanité puérile et d'un orgueil ridicule, il se regarde comme le maître de la nature et des éléments; il croit qu'aucun peuple n'osera attendre son arrivée; il compte, avec une présomptueuse et folle assurance, sur les millions d'hommes et de vaisseaux [1] qu'il traîne après lui. Mais, quand, après la bataille de Salamine, il vit les tristes restes et les honteux débris de ses troupes innombrables répandus dans toute la Grèce, il reconnut quelle différence il y avait entre une armée et une foule d'hommes : *Stratusque per totam passim Græciam Xerxes intellexit, quantùm ab exercitu turba distaret.* Senec. l. 6, de Benef. cap. 32.

Je ne puis m'empêcher d'appliquer ici deux vers d'Horace, qui semblent faits pour le double événement dont je viens de parler :

[1] Rollin a voulu dire : *les millions d'hommes et la multitude de vaisseaux.* — L.

Lib.3, Od. 4. Vis consilî expers mole ruit suâ:
Vim temperatam dî quoque provehunt
In majus.

En effet, est-il possible de mieux définir l'armée de Xerxès que par ces mots, *Vis consilî expers*, une puissance destituée de conseil et de prudence; ou d'en mieux exprimer le succès que par ces autres termes, *mole ruit suâ*, qui marquent que cet énorme colosse tomba par son propre poids et par sa propre grandeur? au lieu, dit Horace, que les dieux se plaisent à élever une puissance fondée sur la justice et guidée par la raison, telle que fut celle de Cyrus : *Vim temperatam dî quoque provehunt In majus.*

Seconde réflexion.

Une des règles que j'ai proposées pour conduire et former les jeunes gens dans l'étude des historiens, a été d'y chercher, avant tout et sur tout, la vérité, et de s'accoutumer de bonne heure à en connaître et à en discerner les caractères. C'est ici le lieu naturel de faire l'application de cette règle. Hérodote et Xénophon, qui conviennent parfaitement dans ce que je considère comme l'essentiel et le fond de l'histoire de Cyrus, je veux dire son expédition contre Babylone et ses autres conquêtes, suivent des routes toutes différentes dans le récit qu'ils font de plusieurs faits très-importants, tels que sont, par exemple, la naissance de ce prince et l'établissement de l'empire des Perses.

On ne doit pas laisser ignorer aux jeunes gens ces différences. Hérodote, et après lui Justin, racontent qu'Astyage, roi des Mèdes, sur un songe effrayant qu'il

eut, donna sa fille Mandane en mariage à un homme de Perse, d'une naissance et d'une condition obscures, nommé Cambyse. Un fils étant né de ce mariage, le roi chargea Harpagus, l'un de ses principaux officiers, de le faire mourir. Celui-ci le donna à un des bergers du roi pour l'exposer dans une forêt; mais l'enfant, ayant été sauvé miraculeusement et nourri en secret par la femme du berger, fut dans la suite reconnu par son grand-père, qui se contenta de le reléguer dans le fond de la Perse, et fit tomber toute sa colère sur le malheureux Harpagus, à qui il donna son propre fils à manger dans un festin. Le jeune Cyrus, plusieurs années après, averti par Harpagus de ce qu'il était, et animé par ses conseils et ses remontrances, leva une armée en Perse, marcha contre Astyage, le défit dans un combat, et fit ainsi passer l'empire des Mèdes aux Perses.

Le même Hérodote fait mourir Cyrus d'une manière peu digne d'un si grand conquérant. Ce prince, selon lui, ayant porté la guerre contre les Scythes, et les ayant attaqués dans un premier combat, fit semblant de prendre la fuite, après avoir laissé dans la campagne une grande quantité de vin et de viandes. Les Scythes ne manquèrent pas de se jeter dessus. Cyrus revint contre eux, et, les ayant trouvés tous endormis et enivrés, les défit sans peine, et fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva le fils de la reine, nommée Tomyris, qui commandait elle-même son armée. Ce jeune prince, que Cyrus avait refusé de rendre à sa mère, étant revenu de son ivresse, et ne pouvant souffrir de se voir captif, se donna la mort. Tomyris, animée par le desir de la vengeance, pré-

senta un second combat aux Perses ; et, les ayant attirés à son tour dans des embûches par une fuite simulée, en tua plus de deux cent mille avec leur roi Cyrus. Puis, ayant fait couper la tête de Cyrus, elle la mit dans un outre plein de sang, en lui insultant par ces paroles : « Cruel que tu es, rassasie-toi après « ta mort du sang dont tu as eu soif pendant ta vie, « et dont tu as toujours été insatiable. » *Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti.*

Justin. lib. 1, c. 8.

Il s'agit de savoir lequel des deux historiens, qui rapportent la même histoire d'une manière si différente, est le plus digne de foi. Des jeunes gens même, conduits par les interrogations d'un habile maître, peuvent aisément prendre leur parti. Le récit que fait Hérodote des premiers commencements de Cyrus a bien plus l'air d'une fable que d'une histoire. Pour ce qui regarde sa mort, quelle apparence qu'un prince si expérimenté dans la guerre, et plus recommandable encore par sa prudence que par son courage, eût donné ainsi tête baissée dans des embûches qu'une femme lui aurait préparées ? Ce que le même historien rapporte du brusque emportement et de la puérile vengeance de Cyrus contre un fleuve où l'un de ses chevaux sacrés s'était noyé, et qu'il fit couper sur-le-champ, par son armée, en trois cent soixante canaux, combat directement l'idée qu'on a de ce prince, dont le caractère était la douceur et la modération[1]. D'ail-

[1] Cicéron remarque que, pendant tout son gouvernement, il ne lui échappa jamais une parole de colère et d'emportement : *cujus summo in imperio nemo unquam verbum ullum asperius audivit.* (*Epist.* 2, *ad Quint. fratr.*)

leurs est-il vraisemblable que Cyrus, marchant à la conquête de Babylone[1], perdît ainsi un temps qui lui était si précieux, consumât l'ardeur de ses troupes dans un travail si inutile, et manquât l'occasion de surprendre les Babyloniens, en s'amusant à faire la guerre à un fleuve au lieu de la porter contre les ennemis?

Mais ce qui décide sans réplique en faveur de Xénophon, est la conformité de son récit avec l'Écriture sainte, où l'on voit que, bien loin que Cyrus eût élevé l'empire des Perses sur la ruine de celui des Mèdes, comme le marque Hérodote, ces deux peuples de concert attaquèrent Babylone, et joignirent leurs forces pour abattre cette redoutable puissance.

D'où peut donc venir une si grande différence entre ces deux historiens? Hérodote nous l'explique. Dans l'endroit même où il rapporte la naissance de Cyrus, et dans celui où il parle de sa mort, il avertit que dès-lors il y avait différentes manières de raconter ces deux grands événements. Hérodote a suivi celle qui était plus de son goût; et l'on voit qu'il aimait les choses extraordinaires et merveilleuses, et qu'il y ajoutait foi très-facilement. Xénophon était plus sérieux et moins crédule; et il nous avertit, dès le commencement de son histoire, qu'il s'était informé avec grand soin de la naissance de Cyrus, de son caractère, et de son éducation.

Il ne faut pas conclure de ce que je viens de dire

[1] « Quum Babylonem oppugnaturus festinaret ad bellum, cujus maxima momenta in occasionibus sunt... huc omnem transtulit belli apparatum... Periit itaque et tempus, magna in magnis rebus jactura; et militum ardor, quem inutilis labor fregit; et occasio aggrediendi imparatos, dum ille bellum indictum hosti cum flumine gerit. » (SEN. *de Ira*, lib. 3, cap. 21.)

qu'Hérodote ne soit croyable en rien, parce qu'il se trompe quelquefois; la règle serait fausse et contraire à l'équité : comme il y aurait de la témérité aussi à croire en tout un auteur, parce qu'il dirait quelquefois ce qui est vrai. La vérité et le mensonge peuvent se trouver ensemble; mais l'habileté et la prudence du lecteur consistent à savoir les démêler, à les reconnaître à certains traits qui leur sont propres, et à en faire le triage et la séparation. Et c'est à ce discernement du vrai et du faux qu'il faut accoutumer de bonne heure les jeunes gens.

SECOND MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE[1].

De la Grandeur et de l'Empire d'Athènes.

Mon dessein, dans ce second morceau d'histoire, est de donner quelque idée de l'empire que les Athéniens ont eu pendant plusieurs années sur la Grèce, et d'exposer par quels degrés et par quels moyens Athènes parvint à une si haute élévation. Les chefs qui, dans l'espace du temps dont nous parlons, contribuèrent le plus à établir et à maintenir la grandeur et la puissance de cette république par des qualités toutes différentes, furent Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès.

En effet, Thémistocle jeta les fondements de cette nouvelle puissance par un seul conseil, en tournant toutes les forces et toutes les vues des Athéniens vers la mer. Cimon mit ces forces navales en usage par ses

[1] Ce morceau est présenté avec plus de détails dans l'Hist. Ancienne, tome III, pag. 136-289 de notre édition. — L.

expéditions maritimes, qui mirent l'empire des Perses à deux doigts de sa perte. Aristide fournit aux dépenses de la guerre par la sage économie avec laquelle il administra les deniers publics. Enfin Périclès maintint et augmenta par sa prudence ce que les autres avaient acquis, en mêlant les doux exercices de la paix aux tumultueuses expéditions de la guerre. Ainsi ce qui fit l'élévation des Athéniens fut l'heureux concours et le mélange de la politique de Thémistocle, de l'activité de Cimon, du désintéressement d'Aristide, et de la sagesse de Périclès : en sorte que, si l'une de ces causes eût manqué, Athènes ne serait pas parvenue au commandement.

L'heureux succès de la bataille de Marathon, où Thémistocle s'était trouvé, commença d'allumer dans son cœur cette ardeur pour la gloire qui le suivit toujours, et qui le porta quelquefois trop loin. Les trophées de Miltiade, disait-il, ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. Il songea dès-lors à illustrer son nom et sa patrie par quelque grande entreprise, et à la rendre supérieure à Lacédémone, qui depuis long-temps dominait sur toute la Grèce. Dans cette vue, il crut devoir tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, voyant bien que, faible par terre comme elle était, elle n'avait que ce seul moyen de se rendre nécessaire aux alliés et formidable aux ennemis. Couvrant donc son dessein du prétexte plausible de la guerre contre les Éginètes, il fit construire une flotte de cent vaisseaux, qui peu de temps après contribua beaucoup au salut de la Grèce.

L'attachement inviolable d'Aristide à la justice l'obligea, en plusieurs occasions, de s'opposer à Thémi-

stocle, qui ne se piquait pas de délicatesse sur ce point, et qui par ses intrigues et ses cabales vint à bout de le faire exiler. Dans cette sorte de jugement les citoyens donnaient leurs suffrages en écrivant le nom du particulier sur une coquille appelée en grec ὄστρακον, d'où est venu le nom d'*ostracisme*. Ici un paysan qui ne savait pas écrire, et qui ne connaissait pas Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. Cet homme vous a-t-il fait quelque mal, lui dit Aristide, pour le condamner ainsi? Non, répliqua l'autre, je ne le connais pas même; mais je suis fatigué et blessé de l'entendre par-tout appeler *le Juste*. Aristide, sans répondre une seule parole, prit tranquillement la coquille, y écrivit son nom, et la lui rendit. Il partit pour son exil en priant les dieux de ne pas permettre qu'il arrivât à sa patrie aucun accident qui le fît regretter. Le grand Camille, en un cas tout semblable, n'imita point sa générosité, et fit une prière toute contraire : *In exsilium abiit, precatus ab diis immortalibus, si in noxio sibi ea injuria fieret, primo quoque tempore desiderium suî civitati ingratæ facerent.* J'examinerai dans la suite ce qu'on doit penser de l'ostracisme. Aristide fut bientôt rappelé.

Liv. lib. 5, n. 32.

Ce fut l'expédition de Xerxès contre la Grèce, qui hâta son retour. Tous les alliés réunirent leurs forces pour repousser l'ennemi commun. On sentit pour-lors tout le prix de la sage prévoyance de Thémistocle, qui, sous un autre prétexte, avait fait bâtir cent galères. On doubla ce nombre à l'arrivée de Xerxès. Quand il fut question de nommer un généralissime pour commander la flotte, les Athéniens, qui eux seuls en avaient fourni les deux tiers, prétendirent que cet honneur

leur appartenait, et rien n'était plus juste que leur prétention. Cependant tous les suffrages des alliés se réunirent en faveur d'Eurybiade, Lacédémonien. Thémistocle, quoique jeune et fort avide de gloire, crut que dans cette occasion il devait oublier ses propres intérêts pour le bien commun de la patrie; et, ayant fait entendre aux Athéniens que, pourvu qu'ils se conduisissent en gens de courage, bientôt tous les Grecs leur déféreraient d'eux-mêmes le commandement, il leur persuada de céder aussi-bien que lui aux Lacédémoniens. J'ai rapporté ailleurs avec quelle modération et quelle prudence ce jeune Athénien se conduisit et dans le conseil de guerre, et dans la journée de Salamine, dont il eut tout l'honneur, quoiqu'il n'y eût pas commandé en chef.

Disc. prélim. t. 1, p. 44.

Depuis cette glorieuse bataille, la réputation et le crédit des Athéniens étaient beaucoup augmentés. Ils n'en devinrent point plus fiers, et ils ne songèrent à accroître leur puissance que par les voies de l'honneur et de la justice. Mardonius, qui était resté en Grèce avec un corps d'armée de trois cent mille hommes, leur fit, de la part de son maître, des offres très-avantageuses pour les détacher du reste des alliés. Il leur promettait de rétablir entièrement leur ville, qui avait été brûlée, de leur fournir de grandes sommes d'argent, et de leur donner le commandement sur toute la Grèce. Les Lacédémoniens, effrayés de cette nouvelle, avaient envoyé des députés à Athènes pour en détourner l'effet, et s'offraient de recevoir et de nourrir chez eux leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards, et de leur fournir tout ce qui leur serait nécessaire. Aristide était pour-lors en charge. Il répondit qu'il pardonnait

aux Barbares, qui n'estimaient que l'or et l'argent, d'avoir espéré de pouvoir corrompre leur fidélité par de magnifiques promesses; mais qu'il ne pouvait voir sans surprise et sans indignation que les Lacédémoniens, n'envisageant que la pauvreté et la misère présente des Athéniens, et oubliant leur courage et leur grandeur d'ame, vinssent les exhorter à combattre généreusement pour le salut commun de la Grèce par la vue de quelques récompenses et de quelques nourritures qu'ils leur offraient : qu'ils déclarassent à leur république que tout l'or du monde n'était pas capable de tenter les Athéniens, ni de leur faire abandonner la défense de la liberté commune : qu'ils étaient sensibles, comme ils le devaient, aux offres obligeantes de Lacédémone; mais qu'ils feraient en sorte de n'être à charge à aucun de leurs alliés. Puis, se tournant vers les députés de Mardonius, et leur montrant de sa main le soleil, « Sachez, leur dit-il, que, tant que cet astre « continuera sa course, les Athéniens seront mortels « ennemis des Perses, et qu'ils ne cesseront de venger « sur eux le ravage de leurs terres et l'incendie de leur« maisons et de leurs temples. »

Cependant Thémistocle ne perdait point de vue le grand projet qu'il avait formé de supplanter les Lacédémoniens en substituant les Athéniens à leur place; et, peu délicat sur le choix des moyens, il trouvait bonne et légitime toute voie qui pouvait le conduire à ce but. Un jour, en pleine assemblée, il déclara qu'il avait un dessein important, mais qu'il ne pouvait le communiquer au peuple, parce que pour le faire réussir il avait besoin d'un profond secret; et il demanda qu'on lui nommât quelqu'un avec qui il pût s'en ex-

pliquer. Tous nommèrent Aristide, et s'en rapportèrent entièrement à son avis. Thémistocle, l'ayant tiré à part, lui dit qu'il songeait à brûler la flotte des Grecs, qui était dans un port voisin, moyennant quoi Athènes deviendrait certainement maîtresse de toute la Grèce. Aristide retourna à l'assemblée, et déclara simplement que rien ne pouvait être plus utile que le projet de Thémistocle, mais qu'en même temps rien n'était plus injuste. Tout le peuple, d'une commune voix, défendit à Thémistocle de passer outre.

On voit par là que ce fut avec raison qu'on accorda à Aristide, de son vivant même, le surnom de *Juste*; surnom, dit Plutarque, infiniment préférable à tous ceux que les conquérants recherchent avec tant d'ardeur, et qui approche en quelque sorte l'homme de la Divinité. Un jour que l'on prononçait sur le théâtre un vers d'Eschyle, où ce poëte, en parlant d'Amphiaraüs, dit *qu'il cherchait non à paraître juste, mais à l'être*, tout le peuple aussitôt jeta les yeux sur Aristide, et lui appliqua cet éloge si magnifique.

L'armée des Perses reçut un terrible échec dans la fameuse bataille de Platée. A peine Artabaze, de trois cent mille hommes qu'il avait, en put-il sauver quarante mille. Pausanias, l'un des rois de Sparte, commandait l'armée des Grecs. Il fit paraître pour-lors beaucoup d'équité et de modération, comme on le peut voir par deux traits qu'en rapporte Hérodote, qui sont très-particuliers.

Après la victoire de Platée, un des premiers citoyens d'Égine l'exhorta à venger sur le cadavre de Mardonius la mort de tant de braves Spartiates qui avaient péri aux Thermopyles, et la manière indigne dont

Xerxès et Mardonius lui-même avaient traité son oncle Léonide en faisant attacher son corps à une potence. « Quel conseil me donnes-tu, lui dit-il, d'imiter dans « les Barbares une conduite que nous détestons ! Si « c'est à ce prix qu'on achète l'estime des Éginètes, « je me contente de plaire aux Lacédémoniens, qui « n'accordent la leur qu'à la vertu et au mérite. Pour « Léonide et ses compagnons, ils se tiennent sans « doute assez vengés par le sang de tant de milliers « de Perses qui ont été tués dans le combat. »

Le second trait n'est pas moins remarquable. Pausanias, qui avait trouvé un butin immense dans le camp des ennemis, fit préparer dans une même salle deux repas d'une espèce bien différente. Dans l'un on voyait étalée toute la magnificence des Perses : des lits superbes, des tapis d'un très-grand prix, des vases d'or et d'argent sans nombre, une prodigieuse variété de mets apprêtés avec toute la délicatesse possible, des vins et des liqueurs de toutes sortes. L'autre repas n'avait rien que de simple, à la manière de Sparte; c'est-à-dire apparemment du pain, de l'eau, et tout au plus du brouet noir. Alors Pausanias [1], s'adressant aux officiers grecs qu'il avait mandés exprès, et leur montrant ces deux tables si différemment servies, « Voyez, leur dit-il, la folie du chef des Mèdes, qui, « accoutumé à de tels repas, a cru pouvoir nous « dompter, nous qui menons une vie si dure. »

L'avantage que venaient de remporter les Grecs les mit en état d'envoyer une flotte pour délivrer les alliés

[1] Ἄνδρες Ἕλληνες, τῶν δὲ εἵνεκα ἐγὼ ὑμέας συνήγαγον, βουλόμενος ὑμῖν τοῦδε τοῦ Μήδων ἡγεμόνος τὴν ἀφροσύνην δεῖξαι· ὅς τοιήνδε δίαιταν ἔχων, ἦλθε ἐς ἡμέας οὕτω ὀϊζυρὴν ἔχοντας ἀπαιρησόμενος.

qui étaient encore sous le pouvoir des Perses. Elle était commandée par Pausanias, Lacédémonien. Aristide et Cimon y commandaient pour les Athéniens. Elle fit d'abord voile vers l'île de Cypre, puis vers Byzance, qu'elle prit; et par-tout les alliés furent rétablis dans leur liberté. Mais ils tombèrent bientôt dans une nouvelle espèce de servitude. Pausanias, dont l'orgueil s'était beaucoup accru depuis les victoires qu'il avait remportées, quitta les manières et les mœurs de son pays, prit l'habillement et la fierté des Perses, et imita leur somptuosité et leur magnificence. Il traitait les alliés avec une dureté insupportable, ne parlait aux officiers qu'avec hauteur et menaces, se faisait rendre des honneurs extraordinaires, et par cette conduite rendait odieux à tous les alliés le gouvernement des Lacédémoniens. Les manières douces, honnêtes et prévenantes d'Aristide et de Cimon, l'humanité et la justice qui paraissaient dans toutes leurs actions, l'attention qu'ils avaient à n'offenser personne et à faire du bien à tout le monde, tout cela contribuait à faire encore sentir davantage la différence des caractères et à augmenter le mécontentement. Enfin ce mécontentement éclata, et tous les alliés passèrent sous le commandement des Athéniens et se mirent sous leur protection. Ainsi, dit Plutarque, Aristide, en opposant à la dureté et à la hauteur de Pausanias beaucoup de douceur et d'humanité, et inspirant à Cimon, son collègue, les mêmes sentiments, détacha des Lacédémoniens, insensiblement et sans qu'ils s'en aperçussent, l'esprit des alliés, et leur enleva enfin le commandement, non de vive force en employant des armées et des flottes, et encore moins en usant de

ruse et de perfidie, mais en rendant aimable, par une conduite sage et douce, le gouvernement des Athéniens.

Les Lacédémoniens, dans cette occasion, firent paraître une grandeur d'ame et une modération qu'on ne peut assez admirer. Car, s'apercevant que la trop grande autorité rendait leurs capitaines fiers et insolents, ils renoncèrent de bon cœur à la supériorité qu'ils avaient eue jusque-là sur les autres Grecs, et cessèrent d'envoyer de leurs chefs pour avoir le commandement des armées, aimant mieux avoir des citoyens sages [1], modestes, et parfaitement soumis à la discipline et aux lois du pays, que de conserver la prééminence sur tous les autres Grecs.

Jusque-là les villes et les peuples de la Grèce avaient bien contribué de quelques sommes d'argent pour subvenir aux frais de la guerre contre les Barbares; mais cette répartition avait toujours causé de grands mécontentements, parce qu'elle ne se faisait pas avec assez d'égalité. On jugea à propos, sous le nouveau gouvernement, d'établir un nouvel ordre pour les finances, et de fixer une taxe qui serait réglée sur le revenu de chaque ville et de chaque peuple, afin que, les charges de l'état étant également réparties sur tous les membres qui le composaient, personne n'eût sujet de se plaindre. Il s'agissait de trouver un homme capable de s'acquitter dignement d'une fonction si importante pour le bien public, si délicate et si pleine de dangers et d'inconvénients. Tous les alliés jetèrent les

[1] Μᾶλλον αἱρούμενοι σωφρονοῦντας ἔχειν καὶ τοῖς ἤθεσιν ἐμμένοντας τοὺς πολίτας, ἢ τῆς Ἑλλάδος ἔχειν τὴν ἀρχὴν ἁπάσης. (Plut. in *Vita Arist.*)

yeux sur Aristide; ils lui donnèrent un plein pouvoir, et s'en rapportèrent entièrement à sa prudence et à sa justice pour imposer à chacun sa taxe. On n'eut pas lieu de se repentir d'un tel choix. Il administra les finances avec la fidélité et le désintéressement d'un homme qui regarde comme un crime capital de toucher au bien d'autrui; avec l'attention et l'activité d'un père de famille qui gouverne son propre revenu, avec la réserve et la religion d'une personne qui respecte les deniers publics comme sacrés. Enfin, chose très-difficile et très-rare, il vint à bout de se faire aimer dans un emploi où c'est beaucoup que de ne se pas rendre odieux. C'est le glorieux témoignage que Sénèque rend à une personne chargée à peu près d'un pareil emploi, et le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un surintendant ou contrôleur-général des finances. Je rapporterai ses paroles mêmes en latin, n'ayant pu rendre dans notre langue, comme je l'aurais souhaité, l'énergique et élégante brièveté de Sénèque: *Tu quidem orbis terrarum rationes administras tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.* C'est, à la lettre, ce que fit Aristide. Il montra tant d'équité et de sagesse dans l'exercice de ce ministère, que personne ne se plaignit; et dans la suite on regarda toujours ce temps comme le siècle d'or, c'est-à-dire comme le bon et l'heureux temps de la Grèce. En effet la taxe, qu'il avait fixée à quatre cent soixante talents, fut portée par Périclès à six cents, et bientôt après jusqu'à treize cents talents; non que les frais de la guerre montassent plus haut, mais parce qu'on faisait beaucoup de

Sen. lib. de Brev. Vitæ, cap. 18.

dépenses inutiles en distributions manuelles au peuple d'Athènes, en célébrations de jeux et de fêtes, en constructions de temples et d'édifices publics, et que d'ailleurs les mains de ceux qui touchaient les deniers publics n'étaient pas toujours si pures et si nettes que celles d'Aristide.

Car il est remarquable que ce grand homme sortit d'un ministère où l'on a coutume de s'enrichir, encore plus pauvre qu'il n'y était entré; de sorte qu'après sa mort on ne trouva point chez lui de quoi faire les frais de ses funérailles. Le peuple s'en chargea, ainsi que du soin de nourrir et de marier ses filles. Aristide avait embrassé cet état[1], si vil aux yeux de la plupart des hommes, et s'y était toujours maintenu par goût et par estime; et, loin de rougir de sa pauvreté, il n'en tirait pas moins de gloire que de tous ses trophées et de toutes les victoires qu'il avait remportées. Plutarque en cite une preuve que je ne puis m'empêcher de rapporter ici.

Callias, très-proche parent d'Aristide et le plus opulent citoyen d'Athènes, fut appelé en jugement. Son accusateur, insistant peu sur le fond de la cause, lui faisait sur-tout un crime de ce que, riche comme il était, il n'avait pas de honte de voir Aristide, sa femme et ses enfants dans l'indigence, et de les laisser manquer du nécessaire. Callias, voyant que ces reproches faisaient beaucoup d'impression sur l'esprit des juges, somma Aristide de venir déclarer devant eux s'il n'était pas vrai qu'il lui avait présenté de grosses sommes d'argent et l'avait pressé avec instance de vouloir les

[1] Αὐτὸς ἐνέμεινε τῇ πενίᾳ, καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ πένης εἶναι δόξαν οὐδὲν ἧττον ἀγαπῶν τῆς ἀπὸ τῶν τροπαίων διετέλησε. (Plut.)

accepter, et s'il ne les avait pas toujours constamment refusées en lui répondant qu'il pouvait se vanter à meilleur titre de sa pauvreté que lui de son opulence, que l'on pouvait trouver assez de gens qui usaient bien ou mal de leurs richesses, mais qu'il n'était pas aisé d'en rencontrer un seul qui portât la pauvreté avec courage et générosité, et qu'il n'y avait que ceux qui étaient pauvres malgré eux qui pussent rougir de l'être. Aristide avoua que tout ce que son parent venait de dire était vrai; et il n'y eut personne dans l'assemblée qui n'en sortît avec cette pensée et ce sentiment intérieur, qu'il eût mieux aimé être pauvre comme Aristide que riche comme Callias. Aussi Platon, en parcourant ceux qui ont été le plus renommés à Athènes, ne fait cas que d'Aristide. Car les autres, dit-il, comme Thémistocle[1], Cimon, Périclès, ont, à la vérité, embelli la ville de portiques, de bâtiments superbes; l'ont remplie d'or et d'argent, et d'autres pareilles superfluités et curiosités: mais celui-ci a laissé le modèle d'un gouvernement parfait, en ne se proposant pour but, dans toutes ses actions, que de rendre ses citoyens plus vertueux.

Cimon avait aussi de grandes qualités, qui servirent beaucoup à établir ou à affermir la puissance des Athéniens. Outre les sommes d'argent auxquelles chacun des alliés était taxé, ils devaient encore fournir un certain nombre d'hommes et de vaisseaux. Plusieurs d'entre eux qui, depuis la retraite de Xerxès, ne respiraient plus que le repos et ne songeaient plus qu'à

Plut. in Vita Cimonis.

[1] Θεμιςοκλέα μὲν γὰρ, καὶ Κίμωνα, καὶ Περικλέα, ςοῶν, καὶ χρημάτων, καὶ φλυαρίας πολλῆς ἐμπλῆσαι τὴν πόλιν· Ἀριςείδην δὲ πολιτεύσασθαι πρὸς ἀρετήν. (PLUT. in *Vita Arist.*)

cultiver leurs terres, pour se délivrer des fatigues et des dangers de la guerre, aimaient mieux fournir de l'argent que des hommes, et laissaient aux Athéniens le soin de remplir de soldats et de rameurs les vaisseaux qu'ils étaient obligés de donner. D'abord on les chagrina fort, et on voulait les réduire à l'exécution littérale du traité. Cimon garda une conduite tout opposée. Il les laissa jouir tranquillement de la paix, sentant bien que les alliés, de braves guerriers qu'ils étaient auparavant, ne seraient plus propres qu'au labourage et au trafic, pendant que les Athéniens, qui auraient toujours la rame ou les armes à la main, s'aguerriraient de plus en plus, et deviendraient de jour en jour plus puissants. Cela ne manqua pas d'arriver; et ce furent ces peuples mêmes qui, à leurs propres frais et dépens, se donnèrent des maîtres, et, de compagnons et d'alliés qu'ils étaient, devinrent, en quelque sorte, sujets et tributaires des Athéniens.

Plut. in Vita Cim.

Il n'y eut jamais de capitaine grec qui rabaissât la fierté ni la puissance du grand roi de Perse comme le fit Cimon. Après que les Barbares eurent été chassés de la Grèce, il ne leur laissa pas le temps de respirer, mais il les poursuivit vivement avec une flotte de plus de deux cents voiles, leur enleva leurs plus fortes places, et leur débaucha tous leurs alliés; en sorte qu'il ne demeura pas un homme de guerre pour le roi de Perse dans toute l'Asie, depuis le pays d'Ionie jusqu'en Pamphylie. Poussant toujours sa pointe, il eut la hardiesse d'aller attaquer la flotte ennemie, quoique beaucoup plus nombreuse que la sienne. Elle était à l'embouchure du fleuve Eurymédon. Il la défit entièrement, et prit plus de deux cents vaisseaux, sans

compter ceux qui furent coulés à fond. Les Perses étaient sortis de leurs vaisseaux pour aller joindre leur armée de terre, qui était près de là et côtoyait les rivages. Cimon, profitant de l'ardeur de ses soldats, que ce premier succès avait extrêmement animés, les fit aussi descendre de leurs vaisseaux, les mena droit contre les Barbares, qui les attendirent de pied ferme, et soutinrent le premier choc avec beaucoup de valeur. Mais enfin, obligés de plier, ils prirent la fuite. Le carnage fut grand; on fit un nombre infini de prisonniers et un butin immense. Cimon, ayant dans un seul jour remporté deux victoires qui égalaient la gloire des deux journées de Salamine et de Platée, si elles ne la surpassaient pas, alla, pour y mettre le comble, au-devant d'un renfort de quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venaient pour joindre la flotte des Perses, et ne savaient rien de ce qui s'était passé. Ils furent tous pris ou coulés à fond, et presque tous les soldats tués ou noyés. Cet exploit d'armes dompta tellement l'orgueil du roi de Perse, qu'il fit ce traité de paix qui est si célèbre dans les anciennes histoires, par lequel il promit que désormais ses armées de terre n'approcheraient point plus près de la mer de Grèce que de quatre cents stades, qui font à peu près vingt lieues, et que ses galères ni autres vaisseaux de guerre ne pourraient avancer au-delà des îles Chélidoniennes et Cyanées.

Cimon, plein de gloire, revint à Athènes, et employa une partie des dépouilles à fortifier le port et à embellir la ville. Pendant son absence, Périclès s'était rendu fort puissant auprès du peuple. Il n'était pas naturellement populaire; mais il l'était devenu par po-

Plut. in Vit. Pericl.

litique, pour écarter les soupçons qu'on aurait pu avoir qu'il songeât à la tyrannie, et aussi pour contre-balancer l'autorité et le crédit de Cimon, qui était soutenu par la faction des riches et des puissants. Périclès avait eu une excellente éducation, et avait été instruit et formé par les plus habiles philosophes de son temps. Anaxagore, qui passait pour avoir attribué le premier les événements humains et le gouvernement du monde, non à une aveugle fortune ni à une fatale nécessité, mais à une intelligence [1] supérieure qui réglait et conduisait tout avec sagesse, l'instruisit à fond de cette partie de la philosophie qui regarde les choses naturelles, et qui, pour cela, est appelée *physique*. Cette étude lui donna une force et une élévation d'esprit extraordinaires, et, au lieu des basses et timides superstitions qu'engendre l'ignorance, lui inspira, dit Plutarque, une piété solide à l'égard des dieux, accompagnée d'une fermeté d'ame assurée et d'une tranquille espérance des biens qu'on doit attendre d'eux. Il fit usage de cette science dans la guerre même. Car, dans le temps que la flotte des Athéniens se préparait à partir pour aller contre le Péloponnèse, une éclipse de soleil étant survenue, et voyant le pilote de la galère qu'il montait tout effrayé par cette subite obscurité, il lui jeta son manteau sur les yeux, et lui fit entendre qu'une pareille cause l'empêchait de voir le soleil. Il s'était aussi fort exercé dans l'éloquence, qu'il regardait comme un instrument nécessaire à quiconque voulait conduire et manier le peuple. Les poètes [2] di-

[1] C'est pour cela qu'Anaxagore fut nommé Νοῦς, c'est-à-dire, *Intelligence.*

[2] « Ab Aristophane poeta fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. » (*Orat.* n. 29.)

saient de lui qu'il foudroyait, qu'il tonnait, qu'il mettait toute la Grèce en mouvement, tant il excellait dans le talent de la parole. Il n'était pas moins prudent et réservé dans ses discours que fort et véhément; et l'on remarque qu'il ne parla jamais en public sans avoir prié les dieux de ne pas permettre qu'il lui échappât aucune expression qui ne fût propre à son sujet. Eupolis disait de lui que la déesse de la persuasion résidait sur ses lèvres. Et, comme un jour on demandait à Thucydide [1], son adversaire et son rival, qui de lui ou de Périclès luttait le mieux ; Quand je l'ai renversé par terre en luttant, répliqua-t-il, il assure le contraire avec tant de force, qu'il persuade en effet à tous les assistants, contre le témoignage de leurs propres yeux, qu'il n'est point tombé.

Tel était l'adversaire avec qui Cimon fut obligé d'en venir souvent aux mains au retour de ses glorieuses campagnes. Mais, comme Périclès, par ses manières flatteuses et par la force de son éloquence, s'était rendu maître du peuple, il l'emporta enfin sur Cimon, et le fit condamner à l'exil par l'ostracisme. Au bout de cinq ans il en fut rappelé à cause du mauvais état des affaires d'Athènes par rapport aux Lacédémoniens; et Périclès, sacrifiant sa jalousie au bien public, ne rougit point d'écrire et de porter lui-même le décret du rappel de son adversaire. Dès qu'il fut revenu, il rétablit la paix, et réconcilia les deux peuples. Et, pour ôter aux Athéniens, enflés par l'heureux succès de tant de victoires, l'envie et l'occasion d'attaquer leurs voisins et leurs alliés, il jugea nécessaire de les mener au

Plut. in Vita Cim.

[1] Ce n'est pas l'historien.

loin contre l'ennemi commun, cherchant par cette voie d'honneur à aguerrir en même temps et à enrichir ses citoyens. Il mit donc en mer une flotte de deux cents vaisseaux. Il en envoya soixante contre l'Égypte, et alla avec le reste contre l'île de Cypre. Il battit la flotte ennemie; et, dans le temps qu'il méditait la perte entière de l'empire des Perses, il fut blessé au siége d'une ville qu'il attaquait en Cypre, et mourut de sa blessure. Il avait sagement averti les Athéniens de se retirer en bon ordre en cachant sa mort : ce qui fut exécuté; et ils retournèrent chez eux en toute sûreté, sous la conduite encore et sous les auspices de Cimon, quoique mort depuis plus de trente jours. Depuis ce temps-là les Grecs ne firent plus rien de considérable contre les Barbares : la division se mit parmi eux; ils donnèrent à l'ennemi commun le temps de respirer, et ils se détruisirent eux-mêmes par leurs propres forces.

Plut. in Vita Cim.

Cimon fut généralement regretté, et la suite fit encore mieux connaître quelle perte la Grèce avait faite en sa personne. Il était riche et opulent : mais, dit Plutarque[1], en citant les propres paroles de Gorgias, il possédait de grands biens pour en user; et il en usait pour se faire aimer et honorer. L'histoire raconte de lui, au sujet de sa libéralité, des choses qui à peine nous paraissent croyables, tant elles sont éloignées de nos mœurs. Il voulait que ses vergers et ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens, afin qu'ils pussent y prendre les fruits qui leur conviendraient. Il avait, tous les jours, une table servie frugalement, mais

Corn. Nep. et Plut. in Vita Cim.

[1] Φησὶ τὸν Κίμωνα τὰ χρήματα κτᾶσθαι μὲν ὡς χρῷτο, χρῆσθαι δὲ ὡς τιμῷτο.

où il y avait à manger pour beaucoup de personnes; et tous les pauvres bourgeois de la ville y étaient reçus. Il se faisait toujours suivre de quelques domestiques, qui avaient ordre de glisser secrètement quelque pièce d'argent dans la main des pauvres qu'on rencontrait, et de donner des habits à ceux qui en manquaient. Souvent aussi il pourvut à la sépulture de ceux qui étaient morts sans avoir de quoi se faire inhumer. Et il ne faisait point tout cela pour se rendre puissant parmi le peuple, et pour acheter ses suffrages; car nous avons déja remarqué qu'il s'était déclaré pour la faction contraire, c'est-à-dire des riches et des nobles. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère ait été si fort honoré pendant sa vie et si regretté après sa mort.

Depuis ce temps-là, et sur-tout après que Thucydide, beau-père de Cimon, eut été banni par l'ostracisme, personne ne balançant plus l'autorité de Périclès, il eut un souverain pouvoir à Athènes, disposant seul des finances, des troupes, des vaisseaux et du maniement de toutes les affaires publiques. Il commença alors à changer de conduite, ne cédant plus, comme auparavant, aux caprices et aux fantaisies du peuple, mais substituant aux manières trop molles et trop complaisantes qu'il avait eues jusque-là un gouvernement plus ferme et plus indépendant, sans pourtant se départir jamais en rien de la droite raison et de l'amour du bien public. Il engageait souvent par remontrances et par raisons le peuple à faire volontairement ce qu'il proposait : mais quelquefois aussi, par une salutaire contrainte, il le menait malgré lui à ce qui était le meilleur; imitant en cela la conduite

d'un sage médecin, qui, dans le cours d'une longue maladie, accorde de temps en temps quelque chose au goût du malade, mais souvent ordonne des remèdes qui le travaillent et le tourmentent pour le guérir. Se trouvant donc chargé seul du gouvernement d'une populace devenue extrêmement fière, comme il avait une grande habileté et une dextérité merveilleuse à manier les esprits, il employait, selon les différentes conjonctures, tantôt la crainte pour réprimer la fierté que lui inspiraient les heureux succès, tantôt l'espérance pour ranimer son courage abattu par l'adversité: montrant que la rhétorique, comme dit Platon, n'est autre chose que l'art de manier et de maîtriser les esprits et les cœurs; et que le plus sûr moyen pour y réussir est de savoir faire usage des passions, soit douces, soit violentes, dont le succès est presque toujours immanquable.

Ce qui donnait un si grand crédit à Périclès parmi le peuple n'était pas seulement la force victorieuse de son éloquence, mais la grande idée qu'on avait de son mérite, de sa prudence, de son habileté dans les affaires, et sur-tout de son désintéressement; car il était regardé comme un homme incapable [1] de se laisser corrompre par des présents, et gouverner par l'avarice. En effet, s'étant vu long-temps seul maître de la république, ayant porté la grandeur d'Athènes au plus haut point où elle pût arriver, et amassé dans la ville des trésors immenses, il n'augmenta pas d'une seule dragme le bien que son père lui avait laissé. Il gouverna toujours son patrimoine avec économie, se fai-

[1] Ἀδωροτάτου περιφανῶς γενομένου, καὶ χρημάτων κρείττονος.

sant rendre un compte exact de l'emploi de ses revenus, et retranchant toute dépense folle et superflue ; ce qui déplut beaucoup à sa femme et à ses enfants, qui auraient voulu plus d'éclat et de magnificence ; mais il préféra à cette vaine et frivole gloire la solide joie d'aider un grand nombre de pauvres citoyens [1].

Il n'était pas moins bon capitaine qu'excellent politique. Les troupes avaient une pleine confiance en lui, et le suivaient avec une entière assurance. Sa grande maxime dans la guerre était de ne point hasarder un combat sans être presque assuré du succès, et de ménager le sang des citoyens. Il avait coutume de dire que, s'il ne tenait qu'à lui, ils seraient immortels ; que les arbres coupés et abattus revenaient en peu de temps, mais que les hommes morts étaient perdus pour toujours. Une victoire qui n'aurait été l'effet que d'une heureuse témérité lui paraissait peu digne de louange, quoique souvent elle fût fort admirée. Fortement attaché à cette maxime, il la suivit toujours avec une constance que rien ne put jamais ébranler ; ce qui parut sur-tout lorsque les Lacédémoniens firent une irruption dans l'Attique. Semblable, dit Plutarque, à un pilote qui, après avoir donné ordre à tout dans une tempête, méprise les prières et les larmes de l'équipage, Périclès ayant pris de sages mesures pour la sûreté de sa patrie, et étant résolu de ne point sortir de la ville pour aller à la rencontre des ennemis [2], demeura ferme et inébranlable dans sa résolution, quoique plusieurs de ses amis le conjurassent par les prières les plus pressantes, que ses ennemis cherchas-

[1] Βοηθῶν πολλοῖς τῶν πενήτων.

[2] Ἔχρητο τοῖς αὑτοῦ λογισμοῖς, βραχέα φροντίζων τῶν καταβοώντων καὶ δυσχεραινόντων.

sent à le troubler par leurs menaces et leurs accusations, que la plupart le décriassent, par des chansons et des railleries, comme un homme sans cœur et un traître qui livrait sa patrie aux ennemis. Cette constance et cette grandeur d'ame est une qualité bien nécessaire pour quiconque est chargé du gouvernement des affaires.

Aussi toutes les expéditions militaires de Périclès, et elles furent en grand nombre, réussirent toujours parfaitement, et lui acquirent à juste titre la réputation d'un général consommé dans l'art de la guerre.

Il ne s'en laissa pas éblouir, et ne suivit pas l'ardeur aveugle du peuple, qui, enflé par tant d'heureux succès, et fier de sa puissance qui s'accroissait de jour en jour, méditait de nouvelles conquêtes, formait de grands projets, songeait de nouveau à attaquer l'Égypte et à se soumettre les provinces maritimes de l'empire des Perses. Plusieurs même dès-lors commençaient à jeter les yeux sur la Sicile, et à se livrer au malheureux et fatal desir d'y envoyer une flotte; desir qu'Alcibiade ralluma bientôt après, et qui causa la perte entière d'Athènes. Périclès employait tout son crédit et toute sa sagesse à réprimer ces fougueuses saillies et cette avidité inquiète. Il voulait qu'on se bornât à conserver et à assurer les anciennes conquêtes, estimant que c'était beaucoup faire que de contenir et d'arrêter les Lacédémoniens, qui regardaient d'un œil jaloux la grandeur et la puissance d'Athènes.

Cette grandeur n'éclatait pas seulement au-dehors par les victoires remportées sur les ennemis, mais brillait encore plus au-dedans par la magnificence des bâtiments et des ouvrages dont Périclès avait orné et

embelli la ville, qui jetait les étrangers dans l'admiration et le ravissement, et leur donnait une grande idée de la puissance des Athéniens.

C'est une chose étonnante de voir en combien peu de temps furent achevés tant de divers ouvrages d'architecture, de sculpture, de gravure, de peinture, et comment néanmoins ils furent tout d'un coup portés au plus haut point de perfection : car ordinairement les ouvrages achevés avec tant de facilité et de promptitude n'ont point une grace solide et durable, ni l'exactitude régulière d'une beauté parfaite. Il n'y a que la longueur du temps, jointe à l'assiduité du travail, qui leur donne une force capable de les conserver et de les faire triompher des siècles. Et c'est ce qui rend plus admirables les ouvrages de Périclès, qui furent achevés si rapidement, et qui ont pourtant duré si long-temps; car chacun d'eux, dans le moment même qu'il fut achevé, avait une beauté qui sentait déja son antique : et aujourd'hui encore, dit Plutarque, plus de cinq cents ans après, ils ont une certaine fraîcheur de jeunesse, comme s'ils ne venaient que de sortir des mains de l'ouvrier; tant ils conservent encore une fleur de grace et de nouveauté qui empêche que le temps n'en amortisse l'éclat, comme si un esprit toujours rajeunissant et une ame exempte de vieillesse était répandue dans tous ces ouvrages.

Phidias, ce célèbre sculpteur, présidait à tout le travail et en avait l'intendance générale. Ce fut lui qui fit en particulier la statue d'or et d'ivoire de Pallas, si estimée dans l'antiquité par les connaisseurs. Il y avait parmi les ouvriers une ardeur et une émulation incroyable. Tous s'efforçaient à l'envi de se surpasser

les uns les autres, et d'immortaliser leur nom par des chefs-d'œuvre de l'art.

Ce qui faisait l'admiration de toute la terre excita la jalousie contre Périclès. Ses ennemis ne cessaient de crier dans les assemblées que le peuple se déshonorait en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grèce, qu'il avait fait venir de Délos où il était en dépôt : que les alliés ne pouvaient regarder une telle entreprise que comme une tyrannie manifeste, en voyant que les deniers qu'ils avaient fournis par force pour la guerre étaient employés par les Athéniens à dorer et à embellir leur ville, à faire des statues magnifiques, et à élever des temples qui coûtaient des millions.

Périclès, au contraire, remontrait aux Athéniens qu'ils n'étaient pas obligés de rendre compte à leurs alliés de l'argent qu'ils en avaient reçu : que c'était assez qu'ils les défendissent et qu'ils éloignassent les Barbares, pendant que de leur côté ils ne fournissaient ni soldats, ni chevaux, ni navires; et qu'ils en étaient quittes pour quelques sommes d'argent, qui, dès qu'elles sont délivrées, n'appartiennent plus à ceux qui les ont données, mais sont à ceux qui les ont reçues, pourvu qu'ils exécutent les conditions dont ils sont convenus et pour lesquelles ils les ont touchées. Il ajoutait que, la ville étant suffisamment pourvue de tout ce qui était nécessaire pour la guerre, il était convenable d'employer le reste de ses richesses à des ouvrages qui, étant achevés, produiraient une gloire immortelle; et qui, dans le temps qu'on y travaillait, répandaient par-tout l'abondance et faisaient subsister un grand nombre de citoyens. Un jour même, comme

les plaintes s'échauffaient, il s'offrit de prendre tous les frais sur lui, pourvu que les inscriptions publiques marquassent que lui seul avait fait cette dépense. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que, piqué d'émulation, il ne voulût pas lui céder cette gloire, s'écria qu'il pouvait prendre au trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Les ennemis de Périclès, n'osant pas encore l'attaquer directement, firent appeler en jugement devant le peuple les personnes qui lui étaient le plus attachées, Phidias, Aspasie, Anaxagore. Périclès, qui connaissait la légèreté et l'inconstance des Athéniens, craignit de succomber enfin aux complots et aux efforts de ses envieux. Pour conjurer donc cet orage, il alluma la guerre du Péloponnèse, qui depuis longtemps se préparait, persuadé que par ce moyen il dissiperait les plaintes qu'on avait faites contre lui, et qu'il apaiserait l'envie; parce que dans un danger si pressant la ville ne manquerait jamais de se jeter entre ses bras, et de s'abandonner à sa conduite, à cause de sa puissance et de sa grande réputation.

RÉFLEXIONS.

J'en ferai trois. La première regardera le caractère de ceux dont il a été parlé dans ce morceau d'histoire: la seconde sera sur l'ostracisme: et dans la dernière je dirai quelque chose de l'émulation qui régnait dans la Grèce, et sur-tout à Athènes, par rapport aux beaux-arts.

1. *Caractères de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, et de Périclès.*

On ne doit point, ce me semble, passer ce morceau d'histoire sans demander aux jeunes gens lequel de ces quatre illustres chefs ils trouvent le plus estimable, et quelles sont leurs qualités bonnes ou mauvaises qui ont fait plus d'impression sur eux, et sans leur faire remarquer les principaux traits qui caractérisent ces grands hommes.

Il y a dans Thémistocle quelque chose qui frappe extrêmement; et la seule bataille de Salamine, dont il eut tout l'honneur, lui donne droit de disputer de la gloire avec les plus grands hommes. Il y fit paraître un courage invincible, une connaissance parfaite de l'art militaire, une grandeur d'ame extraordinaire, accompagnés d'une sagesse et d'une modération qui en relèvent beaucoup le mérite, comme on le vit sur-tout lorsque, pour le bien commun, il porta les Athéniens à céder le commandement général de la flotte à ceux de Lacédémone, et lorsque lui-même souffrit avec une patience et un sang-froid qui étaient au-dessus de son âge le traitement injurieux d'Eurybiade.

Ce qu'il y a de plus admirable dans Thémistocle, et qui forme son principal caractère, c'est une pénétration et une présence d'esprit à qui rien n'échappait. Après une courte et rapide délibération, il prenait sur-le-champ le meilleur parti. Il avait une extrême habileté pour discerner dans l'occasion ce qui était le plus convenable; et il prévoyait par des conjectures presque sûres ce qui devait arriver. Le dessein

Corn. Nep. et Plut.

qu'il forma, et qu'il exécuta, de tourner toutes les forces d'Athènes du côté de la mer, marquait en lui un génie supérieur, capable des plus grandes vues, pénétrant dans l'avenir, et saisissant dans les affaires le point décisif. Il comprit qu'Athènes, ne possédant qu'un territoire stérile et peu étendu, n'avait que ce seul moyen pour s'enrichir et s'agrandir, et pour se rendre nécessaire aux alliés et formidable aux ennemis. On peut regarder ce projet comme la source et la cause de tous les grands événements qui rendirent dans la suite la république d'Athènes si florissante.

Mais il faut avouer que le dessein noir et perfide que Thémistocle proposa, de brûler en pleine paix la flotte des Grecs pour accroître la puissance des Athéniens, oblige de rabattre infiniment de l'idée qu'on a de lui : car, comme nous l'avons souvent observé, c'est le cœur, c'est-à-dire la probité et la droiture, qui décide du vrai mérite. Et c'est ainsi que le peuple d'Athènes en jugea. Je ne sais si dans toute l'histoire il y a un fait plus digne d'admiration que celui-ci. Ce ne sont point des philosophes, à qui il ne coûte rien d'établir dans leurs écoles de belles maximes et de sublimes règles de morale, qui décident que jamais l'utile ne doit l'emporter sur l'honnête; c'est un peuple entier, intéressé dans la proposition qu'on lui fait, qui la regarde comme très-importante pour le bien de l'état, et qui néanmoins, sans hésiter un moment, la rejette d'un commun accord par cette raison unique qu'elle est contraire à la justice.

Les grandes qualités de Thémistocle furent aussi beaucoup ternies par un desir de gloire excessif, et par une ambition démesurée, qu'il ne put jamais con-

tenir dans de justes bornes, qui le rendit ennemi de tout mérite qui pouvait disputer de la gloire avec lui, qui le porta à faire exiler Aristide, et qui lui fit terminer ses jours d'une manière peu honorable dans un pays étranger et parmi les ennemis de sa patrie.

Périclès, lorsqu'il fut chargé du maniement des affaires publiques, trouva sa ville dans le plus haut point de grandeur où elle eût jamais été et dans la fleur de sa puissance, au lieu que ceux qui l'avaient précédé l'avaient rendue telle. Si cela diminue quelque chose de sa gloire en ce qu'il n'eut qu'à maintenir ce que d'autres avaient établi, on peut dire aussi d'un autre côté que cela l'augmente par la difficulté qu'il y a de maîtriser et de contenir dans le devoir des citoyens fiers et devenus presque intraitables par la prospérité.

Il se maintint à la tête des affaires et dans un pouvoir presque absolu, non peu de temps, et par une faveur de peu de durée, mais pendant l'espace de quarante ans, quoiqu'il eût à se soutenir contre un grand nombre d'illustres adversaires, ce qui est presque sans exemple. Rien ne fait sentir plus vivement l'étendue, la supériorité, la force de son génie, la solidité de sa vertu, la variété de ses talents, que ce seul fait, surtout dans une démocratie si jalouse, si remuante, et si remplie de mérite. Plutarque semble en montrer la cause, et peindre son caractère en un mot, lorsqu'il dit que Périclès, aussi-bien que Fabius, se rendit très-utile à sa patrie par sa douceur, par sa justice, et par la force et la patience qu'il eut de souffrir les imprudences et les injustices de ses collègues et de ses citoyens. Ses ennemis, qui pendant sa vie avaient été

blessés de l'excessif crédit qu'il s'était acquis, furent obligés, après sa mort, de convenir que jamais homme n'avait mieux su tempérer la force du commandement par la modération [1], ni relever la bonté et la douceur de son caractère par une majestueuse gravité; et sa puissance, qui avait excité l'envie contre lui, et à qui l'on donnait le nom odieux de tyrannie, parut alors avoir été la plus sûre défense et le plus fort rempart de l'état, tant il se glissa dans le gouvernement de méchanceté et de corruption, qui n'avaient osé éclater pendant sa vie, ou qu'il avait toujours contenues en les tenant faibles et basses et en les empêchant de croître et de monter à un excès sans remède par la licence et par l'impunité.

Périclès, par la force de son éloquence et par l'ascendant qu'il avait pris sur les esprits, déconcerta plusieurs fois les projets du peuple, qui ne respirait que la guerre. Il rendit par là un grand service à sa patrie; et il lui aurait épargné bien des malheurs, s'il avait jusqu'à la fin tenu la même conduite. Il avait de bonnes vues en dominant, mais il voulait dominer seul; et c'est ce qui le porta à faire exiler les meilleurs sujets et les plus capables de servir la république, parce qu'ils balançaient son autorité. Enfin, craignant pour lui-même un pareil sort, et sentant que son crédit diminuait tous les jours, pour se mettre en sûreté il alluma une guerre dont les suites furent très-funestes à sa patrie.

On vante beaucoup les ouvrages magnifiques dont il embellit Athènes; mais je ne sais si c'est à juste

[1] Ἀνωμολόγουν τὸ μετριώτερον ἐν ὄγκῳ, καὶ σεμνότερον ἐν πρᾳότητι, μὴ φῦναι τρόπον.

titre. Était-il donc raisonnable d'employer en bâtiments superflus et en vaines décorations des sommes immenses[1], qui étaient destinées pour le fonds de la guerre? et n'aurait-il pas mieux valu soulager les alliés d'une partie des contributions, qui, sous le gouvernement de Périclès, furent portées à près d'un tiers de plus qu'elles n'étaient auparavant?

Cimon s'appliqua aussi à orner la ville. Mais, outre que l'argent qu'il employa faisait partie du butin qu'il avait pris sur les ennemis, et n'était point le plus pur sang et la substance des peuples, la dépense fut très-médiocre. Et il ne s'attacha qu'à des ouvrages, ou absolument nécessaires, comme étaient le port, les murailles et les fortifications de la ville; ou d'une grande commodité pour les citoyens, telles qu'étaient les galeries et les promenades publiques, les grandes places de la ville, les lieux d'exercice, comme l'Académie, séjour ordinaire des beaux esprits et retraite célèbre des philosophes. Ce fut particulièrement cet endroit qu'il s'appliqua à rendre plus commode et plus agréable; et par cette légère dépense il donna occasion à ces entretiens savants, véritablement dignes d'hommes libres, et qui ont fait tant d'honneur à la ville d'Athènes dans tous les siècles.

Il avait amassé de grands biens, mais il en faisait un usage capable de faire rougir des chrétiens, donnant largement à tous les pauvres qu'il rencontrait, faisant distribuer des habits à ceux qui en manquaient, invitant à manger chez lui ceux des bourgeois d'Athènes qui étaient dans le besoin. Quelle comparaison,

[1] Elles montaient à plus de dix millions.

dit Plutarque, entre la table de Cimon, simple, frugale, populaire, et qui, avec une dépense médiocre, nourrissait tous les jours un grand nombre de citoyens, et celle de Luculle, magnifiquement servie, plus digne d'un satrape perse que d'un citoyen romain, et destinée à satisfaire à grands frais la sensualité de quelques débauchés de profession dont tout le mérite était de savoir goûter les morceaux friands et sans doute de bien louer le maître de la maison !

Cimon égala, par ses expéditions militaires, la gloire des plus grands capitaines grecs; car aucun, avant lui, n'avait porté si loin ses armes et ses conquêtes; et il joignit à la bravoure et au courage des autres une prudence et une modération qui ne furent pas moins utiles à la patrie.

Sa jeunesse ne fut pas sans reproche; mais tout le reste de sa vie en couvrit et en effaça parfaitement les fautes : et où trouve-t-on une vertu sans tache?

S'il pouvait y en avoir quelqu'une parmi les païens, ce serait celle d'Aristide. Une grandeur d'ame extraordinaire le rendait supérieur à toutes les passions. Intérêt, plaisir, ambition, ressentiment, jalousie, l'amour de la vertu et de la patrie étouffait en lui tous ces sentiments. C'était l'homme de la république; pourvu qu'elle fût bien servie, il lui importait peu par qui elle le fût. Le mérite des autres, loin de le blesser, devenait le sien propre, par l'approbation qu'il lui donnait. Il eut part à toutes les grandes victoires que la Grèce remporta de son temps, mais sans s'en élever. Il ne songeait point à dominer dans Athènes, mais à rendre Athènes dominante; et il en vint à bout, non, comme on l'a déja remarqué, en équipant de grosses flottes

ou en mettant sur pied de nombreuses armées, mais en rendant aimable aux alliés le gouvernement des Athéniens, par sa douceur, sa bonté, son humanité, sa justice. Le désintéressement qu'il fit paraître dans le maniement des deniers publics, et l'amour de la pauvreté, porté, si l'on osait le dire, presque jusqu'à l'excès, sont des vertus tellement au-dessus de notre siècle, qu'à peine pouvons-nous le croire. En un mot, et c'est par où l'on peut juger de la solide grandeur d'Aristide, si Athènes avait toujours eu des chefs qui lui eussent ressemblé, maîtresse de la Grèce, et contente d'en faire le bonheur et d'y maintenir la paix, elle aurait été en même temps la terreur des ennemis, l'amour des alliés, et l'admiration de tout l'univers.

Thémistocle ne faisait point difficulté d'employer les ruses et les finesses pour arriver à ses fins, et ne montrait pas beaucoup de fermeté ni de constance dans ses entreprises. Mais, pour Aristide, il était ferme et constant dans sa conduite et dans ses principes, inébranlable dans tout ce qui lui paraissait juste, et incapable d'user du moindre mensonge et de la moindre ombre de flatterie, de déguisement et de fraude, non pas même par manière de jeu.

Plut. Il avait une maxime bien importante pour ceux qui veulent entrer dans les charges publiques et dans le maniement des affaires, et qui souvent ne comptent que sur leurs patrons et sur l'intrigue. Cette maxime était que le véritable citoyen, l'homme de bien, devait faire consister tout son crédit à faire et à conseiller en tout et par-tout ce qui était honnête et juste. Il parlait ainsi, parce qu'il voyait que le grand crédit des amis

portait la plupart de ceux qui étaient en place à abuser de leur pouvoir pour commettre des injustices.

Rien n'est plus admirable ni plus au-dessus de notre siècle, au-dessus de nos mœurs et de notre manière d'agir et de penser, que ce que fit Aristide avant la bataille de Marathon. Le commandement de l'armée roulant par jour entre dix généraux athéniens, Aristide fut le premier à céder le commandement à Miltiade comme au plus habile, et engagea ses collègues à faire de même, en leur montrant qu'il n'est point honteux, mais grand et salutaire, de céder et de se soumettre à ceux qui ont un mérite supérieur. Et, par cette réunion de toute l'autorité en un seul chef, il mit Miltiade en état de remporter une grande victoire sur les Perses.

Il y a une qualité infiniment rare, qui convient aux quatre grands hommes dont je viens de parler, et qui mérite bien qu'un maître y insiste avec soin et la fasse remarquer à ses disciples; c'est la facilité avec laquelle ils sacrifient au bien de la patrie leurs querelles particulières. Leur haine n'a rien d'implacable, d'amer, d'outré, comme chez les Romains. Le salut de l'état les réconcilie, sans qu'ils gardent de jalousie ni de rancune; et, bien loin de traverser secrètement son ancien rival, chacun concourt avec zèle au succès de ses entreprises et à sa gloire.

Ce trait, ce caractère, est ce que l'histoire nous montre de plus grand, de plus difficile, de plus au-dessus de l'homme, et, je puis le dire, de plus important et de plus nécessaire pour ceux qui occupent les grandes places, en qui il n'est que trop ordinaire de voir une petitesse d'esprit qu'il leur plaît d'appeler

grandeur et noblesse, qui les rend pointilleux, délicats et jaloux sur ce qui regarde le commandement, incompatibles avec leurs collègues, uniquement attentifs à s'attirer la gloire de tout, toujours prêts à sacrifier l'intérêt public à leur intérêt particulier, et à laisser faire des fautes à leurs rivaux pour en profiter.

On voit une conduite toute contraire dans ceux dont j'examine ici le caractère.

Thémistocle, peu de temps avant la bataille de Salamine, sentant que les Athéniens regrettaient Aristide, et desiraient sa présence, n'hésita point, quoiqu'il fût le principal auteur de son exil, à le rappeler par un décret commun à tous les bannis, qui leur permettait de revenir dans leur patrie pour l'aider de leurs bons conseils et la défendre par leur courage.

Herod. l. 8. Plut. in Vita Themist. et Arist.

Aristide ainsi rappelé vint, quelque temps après, trouver Thémistocle dans sa tente pour lui donner un avis important d'où dépendait le succès de la guerre et le salut de la Grèce. Le discours qu'il lui tint mériterait d'être gravé en caractères d'or. « Thémistocle, « lui dit-il, si nous sommes sages, nous renoncerons « désormais à cette vaine et puérile dissension qui nous « a agités jusqu'ici; et, par une plus noble et plus sa« lutaire émulation, nous combattrons à l'envi à qui « servira mieux la patrie, vous en commandant et « en faisant le devoir d'un bon et sage capitaine, et « moi en vous obéissant et en vous aidant de ma per« sonne et de mes conseils. » Il lui communiqua ensuite ce qu'il jugeait nécessaire dans la conjoncture présente. Thémistocle, étonné jusqu'à l'excès d'une telle grandeur d'ame et d'une si noble franchise, eut quelque honte de s'être laissé vaincre par son rival, et, ne rougissant

point d'en faire l'aveu, promit bien d'imiter sa générosité, et même, s'il se pouvait, de la surpasser par tout le reste de sa conduite. Toutes ces protestations ne se terminèrent point à de vains compliments, mais elles furent soutenues par des effets constants; et Plutarque observe que, pendant tout le temps du commandement de Thémistocle, Aristide l'aida en toute occasion de ses conseils et de son crédit [1], travaillant avec joie à la gloire de son plus grand ennemi, par le motif du bien public. Et lorsque, dans la suite, la disgrace de Thémistocle lui eut donné une belle occasion de se venger, au lieu de se ressentir des mauvais traitements qu'il en avait reçus [2], il refusa constamment de se joindre à ses ennemis, aussi éloigné de jouir avec une secrète joie de l'infortune de son adversaire qu'il l'avait été auparavant de s'affliger de ses heureux succès.

L'histoire a-t-elle rien de plus achevé en tout genre que ce que nous venons de rapporter? et trouve-t-on même ailleurs quelque chose qu'on puisse comparer à cette noble et généreuse conduite d'Aristide? On admire avec raison, comme un des plus beaux traits de la vie d'Agricola [3], qu'il ait employé tous ses talents et tous ses soins pour augmenter la gloire de ses gé-

[1] Πάντα συνέπραττε καὶ συνεβούλευεν ἐνδοξότατον ἐπὶ σωτηρίᾳ κοινῇ ποιῶν τὸν ἔχθιστον. (Plut. in *Vita Arist.*)

[2] Οὐκ ἐμνησικάκησεν.... οὐδὲ ἀπέλαυσεν ἔχθρου δυστυχοῦντος, ὥσπερ οὐδ' εὐημεροῦντι πρότερον ἐφθόνησε. (Ibid.)

[3] « Nec Agricola unquam in suam famam gestis exsultavit : ad auctorem et ducem, ut minister, fortunam referebat. Ita virtute in obsequendo, verecundiâ in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. » (Tacit. in *Vita Agric.* c. 8.)

néraux : ici c'est pour augmenter celle de son plus grand ennemi; quelle supériorité de mérite!

On a encore un grand exemple de la vertu dont je parle, dans Cimon, qui, étant actuellement banni par l'ostracisme, vint néanmoins se placer à son rang dans sa tribu pour combattre contre les Lacédémoniens, qui avaient toujours été jusqu'à ce temps de ses amis, et avec qui on l'accusait d'avoir des intelligences secrètes. Mais, sur l'ordre que ses ennemis tirèrent du conseil public pour lui défendre de se trouver à la bataille, il se retira en conjurant ses amis de prouver son innocence et la leur par des effets. Ils prirent l'armure de Cimon, la placèrent dans le poste qu'il devait occuper, et combattirent avec tant de valeur, qu'ils se firent presque tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Les Athéniens, ayant perdu une grande bataille, rappelèrent Cimon; et ce fut, comme on l'a déja remarqué, Périclès lui-même qui dressa et proposa le décret de son rappel, quoiqu'il eût auparavant contribué plus que tout autre à le faire bannir. Sur quoi Plutarque fait une très-belle réflexion, et qui confirme tout ce que j'ai dit jusqu'ici. Périclès, dit-il, employa tout son crédit pour faire revenir son rival : « tant « les querelles même des citoyens étaient tempérées « par le motif de l'utilité publique, et leurs animosités « toujours prêtes à s'apaiser dès que le bien de l'état « le demandait! et tant l'ambition, qui est la plus vive « et la plus forte des passions, cédait et se conformait « aux besoins et aux intérêts de la patrie! » Cimon, après son retour, sans se faire prier, sans se plaindre

ni faire l'important, et sans chercher à faire durer une guerre qui le rendait nécessaire à sa patrie, lui rendit promptement le service qu'on attendait de lui, et lui procura sans délai la paix dont elle avait besoin.

Mais rien ne découvre plus clairement le fond du cœur de Périclès, sa douceur, son éloignement de toute haine et de toute vengeance, qu'une parole qu'il dit peu avant sa mort. Ses amis, qui ne croyaient pas être entendus du malade, louant entre eux son gouvernement et ses neuf trophées, il les interrompit en leur disant qu'il s'étonnait qu'ils s'arrêtassent à des choses qui dépendaient beaucoup de la fortune et qui lui étaient communes avec beaucoup d'autres généraux, et qu'ils passassent sous silence ce qui était le plus beau et le plus grand, de n'avoir jamais fait porter le deuil à aucun Athénien.

Les différents traits que j'ai rapportés jusqu'ici en parlant des quatre grands hommes qui ont le plus illustré la république d'Athènes peuvent être, ce me semble, d'une grande utilité, non-seulement pour les jeunes gens qui doivent occuper des places considérables dans l'état, mais pour toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient. Car ils nous montrent quelle petitesse d'esprit et quelle bassesse il y a à être envieux et jaloux de la vertu et de la réputation des autres; et au contraire combien il y a de noblesse et de grandeur d'ame à estimer, à aimer, à faire valoir le mérite de ses égaux, de ses collègues, de ses concurrents, et même de ses ennemis si l'on en a. Tous ces traits d'histoire doivent faire d'autant plus d'impression sur les esprits, que ce ne sont point des le-

ciellement, et qu'il s'est trop laissé frapper de quelques inconvénients sans approfondir ce qu'elle pouvait avoir d'avantageux. Examinons donc quels pouvaient être ces avantages.

1° C'était une barrière très-utile contre la tyrannie dans un état purement démocratique, dont la liberté, qui en est l'ame et la loi souveraine, ne pouvait subsister que par l'égalité. Il était difficile que le peuple ne prît ombrage de la puissance des citoyens qui s'élevaient au-dessus des autres, et dont l'ambition [1], si naturelle au cœur de l'homme, donnait de justes alarmes à une république extrêmement jalouse de son indépendance. Il convenait de prendre de loin des mesures pour les faire rentrer dans l'ordre, d'où leurs grands talents ou leurs grands services semblaient les avoir tirés. Ils se souvenaient encore de la tyrannie de Pisistrate [2] et de ses enfants, qui n'avaient été que de simples citoyens comme les autres. Ils avaient devant les yeux Éphèse, Thèbes, Corinthe, Syracuse, et presque toutes les villes grecques, dont les tyrans s'étaient emparés dans le temps que leurs citoyens ne craignaient rien pour leur liberté. Et qui oserait assurer que Thémistocle, Éphialte, l'ancien Démosthène, Alcibiade, et même Cimon et Périclès, eussent refusé de régner à Athènes s'ils avaient pu l'entreprendre, comme Pausanias et Lysandre le tentèrent à Lacédémone, et tant d'autres dans leurs républiques, et comme César le fit à Rome?

[1] Τῇ δυνάμει βαρεῖς, καὶ πρὸς ἰσότητα δημοκρατικὴν ἀσύμμετροι. (Plut. in *Vita Themist.*)

[2] « Athenienses, propter Pisistrati tyrannidem, quæ paucis annis ante fuerat, omnium civium suorum potentiam extimescebant. » (Corn. Nep. in *Milt.* cap. 8.)

2° Cette sorte de bannissement n'avait rien de honteux et d'infamant. Ce n'était point, dit Plutarque, une punition de crime ou de malversation, mais une précaution jugée nécessaire contre un orgueil et une puissance qui devenaient à charge. C'était un remède doux et humain contre l'envie, à qui un trop grand mérite faisait ombrage et donnait de violents soupçons. En un mot, c'était un moyen sûr de mettre l'esprit du peuple en repos, sans se porter à aucune violence contre le banni. Car il conservait la jouissance et la disposition de son bien; il possédait tous les droits et tous les priviléges de citoyen, avec l'espérance d'être rétabli dans un temps fixe, qui pouvait être abrégé par une infinité d'incidents. Ainsi on ne rompait point par l'ostracisme tous les liens qui attachaient l'exilé à sa patrie; on ne le poussait point au désespoir; on ne le forçait pas à prendre des partis extrêmes. Aussi voyons-nous par l'événement que ni Aristide, ni Cimon, ni Thémistocle même, ni les autres, n'ont point pris des engagements contre leur patrie, et qu'au contraire ils ont toujours conservé pour elle beaucoup de fidélité et de zèle : au lieu que les Romains, faute d'avoir une loi pareille, ont forcé Camille à faire des imprécations contre sa patrie, ont engagé Coriolan à prendre les armes contre elle, comme le fit aussi depuis Sertorius contre son inclination. On en venait d'abord à faire déclarer un citoyen ennemi de l'état, comme César, Marc-Antoine, et plusieurs autres; après quoi il ne restait plus de ressource que dans le désespoir, ni d'assurance pour sa propre conservation que dans les violences et les guerres ouvertes.

In Vita Arist.

3° C'est aussi par cette loi que les Athéniens se sont

préservés des guerres civiles qui ont si fort troublé et ébranlé la république romaine. Avec une semblable loi on n'en serait pas venu à assassiner les Gracques. On se serait peut-être épargné la guerre de Marius et de Sylla, celle de César et de Pompée, et les funestes suites du triumvirat. Mais Rome n'ayant point ce remède doux et humain [1], comme parle Plutarque, propre à calmer, à adoucir, à consoler l'envie, quand les deux factions du sénat et du peuple étaient un peu échauffées, il ne restait plus d'autre parti ni d'autre issue que de décider la querelle par les armes et par la violence. Et c'est ce qui a enfin attiré à Rome la perte de sa liberté.

Peut-être donc pourrait-on croire qu'il ne faut pas juger de cette loi de l'ostracisme comme Valère Maxime et plusieurs autres, qui ne sont frappés que de l'abus de la loi, sans examiner à fond les véritables motifs de son établissement et ses utilités, et sans considérer qu'il n'y a point de si bonne loi qui n'ait ses inconvénients dans l'application.

3. *Émulation pour les arts et pour les sciences.*

Diodore de Sicile, dans la préface du douzième livre de ses histoires, fait une réflexion fort sensée sur les temps et sur les événements dont je viens de parler. Il remarque que jamais la Grèce ne fut menacée d'un plus grand danger que lorsque Xerxès, après s'être assujetti tous les Grecs asiatiques, vint l'attaquer avec une armée formidable, qui semblait devoir infailliblement

[1] Παραμυθία φιλάνθρωπος φθόνου καὶ κουφισμός.

lui faire subir le même sort. Cependant elle ne fut jamais plus glorieuse ni plus triomphante que depuis cette expédition de Xerxès, qui est, à proprement parler, l'époque où commence le beau temps de la Grèce, et qui fut en particulier pour Athènes l'occasion et la source de cette gloire qui a rendu son nom si célèbre. Pendant les cinquante années qui suivirent, on vit sortir du sein de cette ville une foule de grands hommes en tous genres, pour les arts, pour les sciences, pour la guerre, pour le gouvernement et la politique.

Pour me borner ici à ce qui regarde les beaux-arts et les sciences, ce qui les porta en si peu de temps à un si haut degré de perfection furent les récompenses et les distinctions proposées à ceux qui y excellaient, qui allumèrent parmi les beaux esprits et les habiles ouvriers une émulation incroyable.

Cimon, au retour d'une glorieuse campagne, ayant rapporté à Athènes les os de Thésée, le peuple, pour conserver la mémoire de cet événement, établit une dispute entre les poëtes tragiques, qui devint fort célèbre. Des juges tirés au sort décidaient du mérite des pièces, et adjugeaient la couronne au vainqueur au milieu des louanges et des applaudissements de toute l'assemblée. Dans celle-ci, l'archonte, voyant parmi les spectateurs de grandes brigues et de grandes partialités, nomma pour juges Cimon lui-même et neuf autres généraux. Sophocle, encore tout jeune, donna pour-lors sa première pièce; et il l'emporta sur Eschyle, qui jusque-là avait fait l'honneur du théâtre et y avait toujours primé sans contestation. Ce dernier ne put survivre à sa gloire. Il sortit d'Athènes et se retira en Sicile, où bientôt après il mourut de chagrin. Pour

Sophocle, sa gloire alla toujours en croissant et ne l'abandonna pas même dans son extrême vieillesse. Ses enfants l'ayant appelé en jugement pour le faire interdire sous prétexte que son esprit s'affaiblissait de jour en jour, pour toute apologie il lut devant les juges une pièce intitulée *OEdipus Coloneus*, qu'il venait tout récemment d'achever, et il gagna son procès.

La gloire de remporter le prix dans ces disputes, où toutes sortes de personnes s'empressaient de produire des ouvrages d'esprit, était regardée comme un honneur si distingué, qu'elle faisait même l'objet de l'ambition des princes, comme l'histoire nous l'apprend des deux Denys de Syracuse.

Lucian. in Herodoto.

Ce fut pour Hérodote une journée bien glorieuse et un plaisir bien flatteur lorsque toute la Grèce assemblée aux jeux olympiques crut, en lui entendant faire la lecture de ses histoires, entendre les Muses mêmes parler par la bouche de cet historien; ce qui fit qu'on donna aux neuf livres qui composent son ouvrage les noms des neuf Muses. Il en était de même des orateurs et des poëtes qui y prononçaient en public leurs discours, et y lisaient leurs poésies. Quel aiguillon de gloire n'excitaient point dans les esprits des applaudissements reçus sous les yeux et par les acclamations de presque tous les peuples de la Grèce!

L'émulation n'était pas moindre parmi les habiles ouvriers; et ce fut par là que, sous Périclès, dans un espace de temps assez court, tous les arts furent portés à une souveraine perfection.

Plut. in Vita Pericl.

Ce fut lui qui bâtit l'Odéon ou théâtre de musique, et qui fit le décret par lequel il était ordonné qu'on célébrerait des jeux et des combats de musique à la

fête des Panathénées; et, ayant été élu juge et distributeur des prix, il ne crut pas se déshonorer en réglant et marquant dans un grand détail les lois et les conditions de ces sortes de disputes.

A qui le nom de Phidias et la réputation de ses ouvrages ne sont-ils point connus? Ce célèbre sculpteur, infiniment plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, se hasarda, malgré l'extrême délicatesse qu'il connaissait au peuple d'Athènes sur ce point, d'insérer son nom ou du moins la ressemblance de son visage dans une fameuse statue, ne croyant pas qu'il pût y avoir pour lui de plus précieuse récompense de son travail que de partager avec son ouvrage une immortalité dont lui-même était l'auteur et la cause. Ibid.

On sait avec quelle ardeur les peintres entraient en lice l'un contre l'autre, et avec quelle vivacité ils se disputaient la palme. Leurs ouvrages étaient exposés en public, et des juges également habiles et incorruptibles adjugeaient la victoire à celui qui avait le mieux réussi.

Parrhasius et Zeuxis disputèrent ainsi ensemble: celui-ci avait représenté dans un tableau des raisins qui étaient si ressemblants, que les oiseaux vinrent les becqueter; l'autre, dans le sien, avait peint un rideau: Zeuxis, fier du puissant suffrage des oiseaux, le pressa comme en insultant, de tirer le rideau afin qu'on vît son ouvrage; il connut bientôt son erreur [1], et céda la palme à son émule, avouant ingénument qu'il était vaincu, puisque, s'il avait trompé les oiseaux;

[1] « Intellecto errore concessit palmam ingenuo pudore, quoniam ipse volucres fefellisset, Parrhasius autem se artificem. » (PLIN. lib. 35, cap. 10.)

Parrhasius l'avait trompé lui-même, tout maître en l'art qu'il était.

Ce que j'ai dit de l'ardeur qu'un seul homme excita à Athènes par rapport aux arts et aux sciences nous montre combien l'émulation pourrait faire de bien dans un état, si elle était appliquée à des choses utiles au public, et si elle était retenue et renfermée dans de justes bornes. Quel honneur n'ont point fait à la Grèce les habiles ouvriers et les savants hommes qu'elle a produits en si grand nombre, et dont les ouvrages, supérieurs à l'injure des temps et à la malignité de l'envie, sont encore aujourd'hui regardés, et le seront toujours, comme la règle du bon goût et le modèle de la perfection ! Des marques d'honneur et de justes récompenses attachées au mérite piquent et réveillent l'industrie, animent les esprits et les tirent d'une espèce d'engourdissement et de léthargie, et remplissent en peu de temps un royaume d'hommes illustres en tout genre. Feu M. Colbert, ministre d'état, avait destiné par an quarante mille écus pour ceux qui se distingueraient dans quelque genre que ce fût, ou dans les arts, ou dans les sciences ; et il disait souvent à des personnes [1] de confiance qu'il avait chargées du soin de lui faire connaître les habiles gens, que, s'il y avait dans le royaume quelque homme de mérite qui souffrît et fût dans le besoin, il en chargeait leur conscience et les en rendait responsables. Ce ne sont point ces sortes de dépenses qui ruinent un état ; et un ministre qui aime véritablement son prince et sa patrie ne peut guère mieux les servir qu'en leur procurant, par d'as-

[1] M. Perrault et M. l'abbé Gallois.

sez modiques sommes, des avantages si précieux et une gloire si durable : car, pour appliquer ici ce que dit Horace sur un autre sujet, quand il manque quelque chose aux gens de bien, on peut acheter des amis à bon prix.

Vilis amicorum est annona, bonis ubi quid deest. Horat. l. 1, epist. 12.

TROISIÈME MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE [1].

Du Gouvernement de Lacédémone.

Il n'y a peut-être rien dans toute l'histoire profane de plus attesté ni en même temps de plus incroyable que ce qui regarde le gouvernement de Lacédémone et la discipline que Lycurgue y avait établie. Ce sage législateur était fils de l'un des deux rois qui commandaient ensemble à Sparte ; et il lui eût été facile de monter sur le trône après la mort de son frère aîné, qui n'avait point laissé d'enfant mâle. Mais il se crut obligé d'attendre les couches de la reine sa belle-sœur, qui pour-lors était grosse ; et, après l'heureux accouchement de cette princesse, il se rendit lui-même le tuteur et le protecteur de l'enfant contre les attentats de sa propre mère, laquelle, avant même que d'être accouchée, avait offert de faire mourir son fils si Lycurgue voulait l'épouser.

Il conçut le hardi dessein de réformer en tout le gouvernement de Lacédémone ; et, pour être en état

[1] Voyez l'Histoire Ancienne, tome II, pag. 361-392 de notre édition. — L.

d'y établir de plus sages réglements, il jugea à propos de faire plusieurs voyages, afin de connaître par lui-même les différentes mœurs des peuples, et de consulter ce qu'il y avait de personnes plus habiles et plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il commença par l'île de Crète, dont les lois dures et austères étaient fort célèbres. Il passa de là en Asie, où régnait une conduite tout opposée; et enfin il se rendit en Égypte, le domicile des sciences, de la sagesse et des bons conseils.

Sa longue absence ne servit qu'à le faire plus desirer de ses citoyens; et les rois même pressèrent son retour, sentant bien qu'ils avaient besoin de son autorité pour contenir le peuple dans le devoir et dans l'obéissance. Dès qu'il fut retourné à Sparte, il travailla à changer toute la forme du gouvernement, persuadé que quelques lois particulières ne produiraient pas un grand effet. Il commença par gagner les principaux de la ville, à qui il communiqua ses vues; et, s'étant assuré de leur consentement, il vint dans la place publique accompagné de gens armés, pour étonner et pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise.

On peut rappeler à trois principaux établissements la nouvelle forme de gouvernement qu'il introduisit à Lacédémone.

PREMIER ÉTABLISSEMENT.

Sénat.

De tous les nouveaux établissements de Lycurgue, le plus grand et le plus considérable fut celui du sénat,

lequel, comme dit Platon, tempérant la puissance trop absolue des rois par une autorité égale à la leur, fut la principale cause du salut de cet état. Car, au lieu qu'auparavant il était toujours chancelant, et qu'il penchait tantôt vers la tyrannie par la violence des rois, tantôt vers la démocratie par le pouvoir trop absolu du peuple, ce sénat lui servit comme d'un contre-poids qui le maintint dans l'équilibre et qui lui donna une assiette ferme et assurée; les ving-huit [1] sénateurs qui le composaient se rangeant du côté des rois quand le peuple voulait se rendre trop puissant, et fortifiant au contraire le parti du peuple quand les rois voulaient porter trop loin leur autorité.

Lycurgue ayant ainsi tempéré le gouvernement, ceux qui vinrent après lui trouvèrent la puissance des trente qui composaient le sénat encore trop forte et trop absolue; c'est pourquoi ils lui donnèrent un frein en lui opposant l'autorité des éphores [2], environ cent trente ans après Lycurgue. Les éphores étaient au nombre de cinq, et ne demeuraient qu'un an en charge. Ils avaient droit de faire arrêter les rois et de les faire mener en prison, comme cela arriva à l'égard de Pausanias. Ce fut sous le roi Théopompe que commencèrent les éphores. Sa femme lui ayant reproché qu'il laisserait à ses enfants la royauté beaucoup moindre qu'il ne l'avait reçue, il lui répondit : *Au contraire, je la leur laisserai plus grande, parce qu'elle sera plus durable* [3].

[1] Ce conseil était composé de trente personnes, en y comprenant les deux rois.

[2] *Éphore* signifie *contrôleur*, *inspecteur*.

[3] Μείζω μὲν οὖν, εἶπεν, ὅσῳ χρονιωτέραν.

SECOND ÉTABLISSEMENT.

Partage des terres, et Décri de la monnaie d'or et d'argent.

Le second établissement de Lycurgue et le plus hardi fut le partage des terres. Il le jugea absolument nécessaire pour établir dans la république la paix et le bon ordre. La plupart des habitants du pays étaient si pauvres qu'ils n'avaient pas un seul pouce de terre, et tout le bien se trouvait entre les mains d'un petit nombre de particuliers. Pour bannir donc l'insolence, l'envie, la fraude, le luxe, et deux autres maladies du gouvernement encore plus anciennes et plus grandes que celles-là, je veux dire l'indigence et les excessives richesses, il persuada à tous les citoyens de remettre leurs terres en commun et d'en faire un nouveau partage pour vivre ensemble dans une parfaite égalité, ne donnant les prééminences et les honneurs qu'à la vertu et au mérite.

Cela fut aussitôt exécuté. Il partagea les terres de la Laconie en trente mille parts, qu'il distribua à ceux de la campagne; et il fit neuf mille parts du territoire de Sparte, qu'il distribua à autant de citoyens. On dit que, quelques années après, Lycurgue, au retour d'un long voyage, traversant les terres de la Laconie, qui venaient d'être moissonnées, et voyant les tas de gerbes parfaitement égaux, il se tourna vers ceux qui l'accompagnaient, et leur dit en riant : *Ne semble-t-il pas que la Laconie soit l'héritage de plusieurs frères qui viennent de faire leurs partages ?*

Après les immeubles, il entreprit de leur faire aussi partager également les autres biens, pour achever de bannir d'entre eux toute sorte d'inégalité. Mais, voyant qu'ils le supporteraient avec plus de peine s'il s'y prenait ouvertement, il y procéda par une autre voie en sapant l'avarice par les fondements. Car, premièrement, il décria toutes les monnaies d'or et d'argent, et ordonna qu'on ne se servirait que de monnaie de fer, qu'il fit d'un si grand poids et d'un si bas prix, qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de dix mines[1], et une chambre entière pour la serrer.

De plus, il chassa de Sparte tous les arts inutiles et superflus : mais, quand il ne les aurait pas chassés, la plupart seraient tombés d'eux-mêmes, et auraient disparu avec l'ancienne monnaie, parce que les artisans ne trouvaient pas à se défaire de leurs ouvrages, et que cette monnaie de fer n'avait point de cours chez les autres Grecs, qui, bien loin de l'estimer, s'en moquaient et en faisaient des railleries.

TROISIÈME ÉTABLISSEMENT.

Repas publics.

Lycurgue, voulant encore faire plus vivement la guerre à la mollesse et au luxe, et achever de déraciner l'amour des richesses, fit un troisième établissement : ce fut celui des repas. Pour en écarter toute somptuosité et toute magnificence, il ordonna que tous

[1] Cinq cents livres.

les citoyens mangeraient ensemble des mêmes viandes qui étaient réglées par la loi, et il leur défendit expressément de manger chez eux en particulier.

Par cet établissement des repas communs, et par cette frugale simplicité de la table, on peut dire qu'il fit changer en quelque sorte de nature aux richesses en les mettant hors d'état d'être desirées, d'être volées, et d'enrichir leurs possesseurs[1] : car il n'y avait plus aucun moyen d'user ni de jouir de son opulence, non pas même d'en faire parade, puisque le pauvre et le riche mangeaient ensemble en même lieu; et il n'était pas permis de venir se présenter aux salles publiques après avoir pris la précaution de se remplir d'autres nourritures, parce que tous les convives observaient avec grand soin celui qui ne buvait et ne mangeait point, et lui reprochaient son intempérance ou sa trop grande délicatesse, qui lui faisaient mépriser ces repas publics.

Les riches furent extrêmement irrités de cette ordonnance; et ce fut à cette occasion que, dans une émeute populaire, un jeune homme, nommé Alcandre, creva un œil à Lycurgue d'un coup de bâton. Le peuple, indigné d'un tel outrage, remit le jeune homme entre les mains de Lycurgue, qui sut bien s'en venger : car, par les manières pleines de bonté et de douceur avec lesquelles il le traita, de violent et d'emporté qu'il était, il le rendit en assez peu de temps très-modéré et très-sage.

Les tables étaient chacune d'environ quinze personnes; et, pour y être reçu, il fallait être agréé de toute

[1] Τὸν πλοῦτον ἄσυλον, μᾶλλον δὲ ἄζηλον, καὶ ἄπλουτον ἀπειργάσατο. (Plut.)

la compagnie. Chacun apportait par mois un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de leur monnaie pour l'apprêt et l'assaisonnement des vivres. On était obligé de se trouver au repas public; et, longtemps après, le roi Agis, au retour d'une expédition glorieuse, ayant voulu s'en dispenser pour manger avec la reine sa femme, fut réprimandé et puni.

Les enfants même se trouvaient à ces repas; et on les y menait comme à une école de sagesse et de tempérance. Là ils entendaient de graves discours sur le gouvernement, et ne voyaient rien qui ne les instruisît. La conversation s'égayait souvent par des railleries fines et spirituelles, mais qui n'étaient jamais basses ni choquantes; et, dès qu'on s'apercevait qu'elles faisaient peine à quelqu'un, on s'arrêtait tout court. On les accoutumait aussi au secret; et, quand un jeune homme entrait dans la salle, le plus vieux lui disait en lui montrant la porte : *Rien de tout ce qui se dit ici ne sort par là.*

Le plus exquis de tous leurs mets était ce qu'ils appelaient *la sauce noire*, et les vieillards la préféraient à tout ce qu'on leur servait sur la table. Denys le tyran [1], s'étant fait apprêter un pareil mets par un cuisinier de Sparte [2], n'en jugea pas de même,

[1] « Ubi quum tyrannus cœnavisset Dionysius, negavit se jure illo nigro, quod cœnæ caput erat, delectatum. Tùm is, qui illa coxerat, Minimè mirum, inquit; condimenta enim defuerunt. Quæ tandem ? inquit ille. Labor in venatu, sudor, cursus ab Eurota, fames, sitis. His enim rebus Lacedæmoniorum epulæ condiuntur. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 5, n. 98.)

[2] Stobée et Plutarque racontent ainsi ce fait : ce qui est plus vraisemblable ; car il ne paraît pas que Denys ait jamais fait le voyage de Sparte, comme Cicéron le suppose.

Le vol non-seulement n'était point interdit parmi ces jeunes gens, mais leur était commandé : j'entends le vol d'une certaine espèce, lequel, à proprement parler, n'en avait que le nom; et j'expliquerai dans mes réflexions les raisons et les vues de Lycurgue pour le permettre. Ils se glissaient le plus finement et le plus subtilement qu'ils pouvaient dans les jardins et dans les salles à manger, pour y dérober des herbes ou de la viande; et, s'ils étaient découverts, on les punissait pour avoir manqué d'adresse. On raconte qu'un d'eux, ayant pris un petit renard, le cacha sous sa robe, et souffrit, sans jeter un seul cri, qu'il lui déchirât le ventre avec les ongles et les dents, jusqu'à ce qu'il tomba mort sur la place.

La patience et la fermeté des jeunes Lacédémoniens éclataient sur-tout dans une fête qu'on célébrait en l'honneur de Diane surnommée *Orthia*, où les enfants [1], sous les yeux de leurs parents et en présence de toute la ville, se laissaient fouetter jusqu'au sang sur l'autel de cette inhumaine déesse, et quelquefois même expiraient sous les coups, sans pousser aucun cri, ni même aucun soupir. Et c'étaient leurs pères mêmes [2] qui, les voyant tout couverts de sang et de blessures et près d'expirer, les exhortaient à persévérer constamment jusqu'à la fin. Plutarque nous assure qu'il avait vu de ses propres yeux plusieurs en-

[1] « Spartæ pueri ad aram sic verberibus accipiuntur, ut multus e visceribus sanguis exeat, nonnunquam etiam, ut quum ibi essem audiebam, ad necem : quorum non modò nemo exclamavit unquam, sed ne ingemuit quidem. » (Cic. *Tusc. Quæst.* lib. 2, n. 34.)

[2] « Ipsi illos patres adhortantur, ut ictus flagellorum fortiter perferant, et laceros ac semianimes rogant, perseverent vulnera præbere vulneribus. » (Sen. *de Provid.* cap. 4.)

fants perdre la vie à ce cruel jeu. De là vient qu'Horace donne l'épithète de *patiente* à la ville de Lacédémone, *patiens Lacedæmon*; et qu'un autre auteur fait dire à un homme qui avait souffert trois bons coups de bâton sans se plaindre : *Tres plagas spartanâ nobilitate concoxi.* Lib. 1, od. 7.

L'occupation la plus ordinaire des Lacédémoniens était la chasse et les différents exercices du corps. Il leur était défendu d'exercer aucun art mécanique. Les Ilotes, qui étaient une espèce d'esclaves, cultivaient leurs terres et leur en rendaient un certain revenu.

Lycurgue voulait que ses citoyens jouissent d'un grand loisir. Il y avait des salles communes où l'on s'assemblait pour la conversation. Quoiqu'elle roulât assez souvent sur des matières graves et sérieuses, elle était assaisonnée d'un sel et d'un agrément qui instruisait et corrigeait en divertissant. Ils étaient rarement seuls : on les accoutumait à vivre comme les abeilles, toujours ensemble, toujours autour de leurs chefs. L'amour de la patrie [1] et du bien commun était leur passion dominante. Ils ne croyaient point être à eux, mais à leur pays. Pédarète, n'ayant pas eu l'honneur d'être choisi pour un des trois cents qui avaient un certain rang distingué dans la ville, s'en retourna chez lui fort content et fort gai, disant *qu'il était ravi que Sparte eût trouvé trois cents hommes plus honnêtes gens que lui.*

Tout inspirait à Sparte l'amour de la vertu et la haine du vice : les actions des citoyens, leurs conversations, et même les inscriptions publiques. Il était difficile que

[1] Εἴθιζεν τοὺς πολίτας, μικροῦ δεῖν ἐξεςῶτας ἑαυτῶν ὑπ' ἐνθουσιασμοῦ καὶ φιλοτιμίας, ὅλους εἶναι τῆς πατρίδος.

des hommes nourris au milieu de tant de préceptes et d'exemples vivants ne devinssent pas vertueux, comme des païens peuvent l'être. Ce fut pour conserver en eux cette heureuse habitude que Lycurgue ne permit pas à toutes sortes de personnes de voyager, de peur qu'elles ne rapportassent des mœurs étrangères et des coutumes licencieuses qui leur auraient bientôt inspiré du dégoût pour la vie et pour les maximes de Lacédémone. Il chassa aussi de sa ville tous les étrangers qui n'y venaient pour rien d'utile ni de profitable, et que la curiosité seule y attirait; craignant que chacun n'y fît entrer avec lui les défauts et les vices de son pays, et persuadé qu'il était plus important et plus nécessaire de fermer les portes des villes aux mœurs corrompues qu'aux malades et aux pestiférés.

A proprement parler, le métier et l'exercice des Lacédémoniens était la guerre. Tout tendait là chez eux; tout respirait les armes. Leur vie était bien plus douce à l'armée qu'à la ville; et il n'y avait qu'eux au monde à qui la guerre fût un temps de repos et de rafraîchissement, parce qu'alors les liens de cette discipline dure et austère qui régnait à Sparte étaient un peu relâchés et qu'on leur laissait plus de liberté. Chez eux, la première loi de la guerre et la plus inviolable, comme
Herod. l. 7. Démarate le déclara à Xerxès, était de ne jamais prendre la fuite, quelque supérieure en nombre que pût être l'armée des ennemis; de ne jamais quitter son poste; de ne point livrer ses armes; en un mot, de vaincre ou de mourir. De là vient qu'une mère [1] re-

[1] Ἄλλη προσαναδιδοῦσα τῷ παιδὶ τὴν ἀσπίδα, καὶ παρακελευομένη, Τέκνον (ἔφη), ἢ τὰν, ἢ ἐπὶ τᾶς. (Plut. *de Virtut. mulier.*) On rapportait quelquefois sur leurs boucliers ceux qui avaient été tués.

commandait à son fils, qui partait pour une campagne, de revenir avec son bouclier ou sur son bouclier; et qu'une autre, apprenant que son fils était mort dans le combat en défendant sa patrie, répondit froidement: *Je ne l'avais mis au monde que pour cela.* Cette disposition était commune parmi les Lacédémoniens. Après la fameuse bataille de Leuctres, qui leur fut si funeste, les pères et les mères de ceux qui étaient morts en combattant se félicitaient les uns les autres, et allaient dans les temples remercier les dieux de ce que leurs enfants avaient fait leur devoir, au lieu que les parents de ceux qui avaient survécu à cette défaite étaient inconsolables. A Sparte, ceux qui avaient pris la fuite dans un combat étaient diffamés pour toujours. Non-seulement on les excluait de toutes sortes de charges et d'emplois, des assemblées, des spectacles; mais c'était encore une honte de leur donner sa fille en mariage ou de recevoir une fille d'eux, et on leur faisait impunément mille outrages en public.

Cic. Tusc. Quæst. lib. I, n. 102. Plut. in Vita Ages.

Ils n'allaient au combat qu'après avoir imploré le secours des dieux par des sacrifices et des prières publiques; et pour-lors ils marchaient à l'ennemi pleins de confiance, comme étant assurés de la protection divine, et, pour me servir de l'expression de Plutarque, comme si Dieu était présent et combattait avec eux: ὡς τοῦ Θεοῦ συμπαρόντος.

Quand ils avaient rompu et mis en fuite leurs ennemis, ils ne les poursuivaient qu'autant qu'il le fallait pour s'assurer la victoire; après quoi ils se retiraient, estimant qu'il n'était ni glorieux ni digne de la Grèce de tailler en pièces des gens qui cèdent et qui se retirent. Et cela ne leur était pas moins utile qu'hono-

rable; car leurs ennemis, sachant que tout ce qui résistait était passé au fil de l'épée, et qu'ils ne pardonnaient qu'aux fuyards, préféraient ordinairement la fuite à la résistance.

Quand les premiers établissements de Lycurgue furent reçus et confirmés par l'usage, et que la forme de gouvernement qu'il avait établie parut assez forte et assez vigoureuse pour se maintenir d'elle-même et pour se conserver : comme Platon [1] dit de Dieu qu'après avoir achevé de créer le monde, il se réjouit lorsqu'il le vit tourner et faire ses premiers mouvements avec tant de justesse et d'harmonie ; ainsi ce sage législateur, charmé de la grandeur et de la beauté de ses lois, sentit un redoublement de plaisir quand il les vit, pour ainsi dire, marcher seules et cheminer si heureusement.

Mais desirant, autant que cela dépendait de la prudence humaine, de les rendre immortelles et immuables, il fit entendre au peuple qu'il lui restait encore un point, le plus important et le plus essentiel de tous, sur lequel il voulait consulter l'oracle d'Apollon; et, en attendant, il les fit tous jurer que, jusqu'à ce qu'il fût de retour, ils maintiendraient la forme de gouvernement qu'il avait établie. Quand il fut arrivé à Delphes, il consulta le dieu pour savoir si ses lois étaient bonnes et suffisantes pour rendre les Spartiates heureux et vertueux. Apollon lui répondit qu'il ne manquait rien à ses lois, et que, tant que Sparte les observerait, elle

[1] Ce passage de Platon est dans le *Timée*, et donne lieu de croire que ce philosophe avait lu ce que Moïse dit de Dieu quand il créa le monde : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valdè bona.* (*Gen.* I, 31.)

serait la plus glorieuse ville du monde, et jouirait d'une parfaite félicité. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte; et, croyant son ministère consommé, il mourut volontairement à Delphes en s'abstenant de manger. Il était persuadé que la mort même des grands personnages et des hommes d'état ne doit pas être oisive ni inutile à la république, mais une suite de leur ministère, une de leurs plus importantes actions, et celle qui leur doit faire autant ou plus d'honneur que toutes les autres. Il crut donc qu'en mourant de la sorte il mettait le sceau et le comble à tous les services qu'il avait rendus pendant sa vie à ses concitoyens, puisque sa mort les obligerait à garder toujours ses ordonnances, qu'ils avaient juré d'observer inviolablement jusqu'à son retour.

C'était une chose commune chez les païens de croire qu'on était maître de se donner la mort quand on le voulait.

RÉFLEXIONS

SUR LE GOUVERNEMENT DE SPARTE ET SUR LES LOIS DE LYCURGUE.

1. *Choses louables dans les Lois de Lycurgue.*

Il faut bien, à n'en juger même que par l'événement, qu'il y eût dans les lois de Lycurgue un grand fonds de sagesse et de prudence, puisque, tant qu'elles furent observées à Sparte, et elles le furent pendant plus de cinq cents ans, cette ville fut si puissante et si florissante. C'était moins [1], dit Plutarque en parlant des lois de Sparte, le gouvernement et la police d'une ville

[1] Οὐ πόλεως ἡ Σπάρτη πολιτείαν, ἀλλ' ἀνδρὸς ἀσκητοῦ καὶ σοφοῦ βίον ἔχουσα [in *Lyc.* § 30.].

ordinaire, que la conduite et le réglement d'un homme sage qui passe toute sa vie dans les exercices de la vertu. Ou plutôt, continue ce même auteur, comme les poëtes feignent qu'Hercule, avec sa peau de lion et sa massue seulement, parcourait le monde et le purgeait de voleurs et de tyrans, Sparte de même, avec une simple bande de parchemin[1] et une méchante cape, donnait la loi à toute la Grèce volontairement soumise à son empire, étouffait les tyrannies et les injustes dominations dans les cités, terminait à son gré les guerres, et calmait les séditions, le plus souvent sans remuer un seul bouclier, et en envoyant un seul ambassadeur, qui ne paraissait pas plus tôt, que tous les peuples soumis se rangeaient autour de lui, comme les abeilles autour de leur roi, tant la justice de cette ville et son bon gouvernement imprimaient de respect à tous les hommes!

1. Nature du Gouvernement de Sparte.

On trouve à la fin de la vie de Lycurgue une réflexion de Plutarque, qui seule serait un grand éloge de ce sage législateur. Il dit que Platon, Diogène, Zénon, et tous ceux qui ont entrepris de parler de l'établissement d'un état politique, ont pris pour modèle la république de Lycurgue: avec cette différence, qu'ils se sont bornés à des paroles et à des discours; mais que Lycurgue, sans s'arrêter à des idées et à des projets, a mis en œuvre et produit au grand jour une police inimitable, et a formé une ville entière de philosophes.

Pour y réussir et pour établir une forme de répu-

[1] C'était ce que les Lacédémoniens appelaient *scytale*, une bande de cuir ou de parchemin roulée autour d'un bâton, où les ordres que la république envoyait aux généraux étaient écrits comme en chiffres.

blique la plus parfaite qu'il fût possible, il avait comme fondu et mêlé ensemble ce que chaque espèce de gouvernement paraissait avoir de plus utile pour le bien public, en tempérant l'une par l'autre, et balançant les inconvénients de chacune en particulier par les avantages que procurait la réunion de toutes ensemble. Sparte tenait quelque chose de l'état monarchique par l'autorité de ses rois. Le conseil des trente, autrement dit le sénat, était une véritable aristocratie; et le pouvoir qu'avait le peuple de nommer les sénateurs et de donner force aux lois, était un crayon du gouvernement démocratique. L'établissement des éphores corrigea dans la suite ce qu'il pouvait y avoir de défectueux dans ces premiers réglements, et suppléa ce qui pouvait y manquer. Platon, en plus d'un endroit, admire la sagesse de Lycurgue dans l'établissement du sénat, qui fut également salutaire aux rois et au peuple; parce que, par ce moyen [1], la loi devint l'unique maîtresse des rois, et que les rois ne devinrent pas les tyrans de la loi.

2. Partage égal des terres. Or et Argent bannis de Sparte.

Le dessein que forma Lycurgue de faire un partage égal des terres parmi les citoyens, et de bannir entièrement de Sparte le luxe, l'avarice, les procès, les dissensions, en même temps qu'il en bannirait l'usage de l'or et de l'argent, nous paraîtrait un plan de république sagement imaginé, mais impraticable dans l'exécution, si l'histoire ne nous apprenait que Sparte a subsisté dans cet état pendant plusieurs siècles. Concevons-nous qu'on ait pu persuader à des citoyens, auparavant riches et opulents, de renoncer à tous leurs

[1] Νόμος ἐπειδὴ κύριος ἐγένετο βασιλεὺς τῶν ἀνθρώπων, ἀλλ' οὐχ ἄνθρωποι τύραννοι νόμων. (PLAT. *Epist.* 8.)

L'ambition fraya le chemin à l'avarice. Le desir des conquêtes entraîna celui des richesses, sans lesquelles on ne pouvait songer à étendre sa domination. Le principal but de Lycurgue, dans l'établissement de ses lois, et sur-tout de celle qui interdisait l'usage de l'or et de l'argent, était, comme l'ont judicieusement observé Polybe et Plutarque, de réprimer et de réfréner l'ambition de ses citoyens, de les mettre hors d'état de faire des conquêtes, et de les forcer en quelque sorte à se renfermer dans l'enceinte étroite de leur pays, sans porter plus loin leurs vues ni leurs prétentions. En effet, le gouvernement qu'il avait établi suffisait pour défendre les frontières de Sparte; mais il ne suffisait pas pour la rendre maîtresse des autres villes.

Le dessein de Lycurgue n'avait donc pas été de former des conquérants. Pour en ôter jusqu'à la pensée à ses citoyens, il leur défendit expressément [1], quoiqu'ils habitassent un pays environné de la mer, de s'exercer à la marine, d'avoir des flottes et de combattre sur mer. Ils furent religieux observateurs de cette défense pendant près de cinq siècles et jusqu'à la défaite de Xerxès. A cette occasion, ils songèrent à s'emparer de l'empire de la mer, pour éloigner un ennemi si redoutable. Mais, s'étant bientôt aperçus que ces commandements éloignés et maritimes corrompaient les mœurs de leurs généraux, ils y renoncèrent sans peine, comme nous l'avons remarqué à l'occasion du roi Pausanias.

Plut. in Vita Lycurgi.

Quand Lycurgue avait armé ses citoyens de boucliers et de lances, ce n'avait point été pour les mettre en

[1] Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι καὶ ναυμαχεῖν. (PLUT. *in Morib. Laced.*)

état de commettre plus impunément des injustices, mais pour s'en défendre. Il en avait fait un peuple de soldats et de guerriers [1], afin qu'à l'ombre des armes ils vécussent dans la liberté, dans la modération, dans la justice, dans l'union, dans la paix, en se contentant de leur terrain sans usurper celui des autres, et en se persuadant qu'une ville, non plus qu'un particulier, ne peut espérer un bonheur solide et durable que par la vertu. Des hommes corrompus, dit encore Plutarque, qui ne voient rien de plus beau que les richesses, et qu'une domination puissante et étendue, peuvent donner la préférence à ces vastes empires qui ont assujetti l'univers par la violence. Mais Lycurgue était convaincu qu'une ville n'avait besoin de rien de tout cela pour être heureuse. Sa politique, qui a fait avec justice l'admiration de tous les siècles, avait pour principal but l'équité, la modération, la liberté, la paix; et elle était ennemie de l'injustice, de la violence, de l'ambition, de la passion de dominer et d'étendre les bornes de la république de Sparte. Ces sortes de réflexions que Plutarque sème de temps en temps dans ses Vies, et qui en font la plus grande et la plus solide beauté, peuvent contribuer infiniment à donner aux jeunes gens une véritable notion de ce qui fait la solide gloire d'un état réellement heureux, et à les détromper de bonne heure de l'idée qu'on se forme de la

Plut. ibid. et in Vita Ages.

[1] Οὐ μὴν τοῦτόγε Λυκούργῳ κεφάλαιον ἦν τότε πλείςων ἡγουμένην ἀπολιπεῖν τὴν πόλιν· ἀλλ' ὥσπερ ἑνὸς ἀνδρὸς βίῳ καὶ πόλεως ὅλης νομίζων εὐδαιμονίαν ἀπ' ἀρετῆς ἐγγίνεσθαι καὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς αὐτὴν, πρὸς τοῦτο συνέταξε καὶ συνήρμοσεν, ὅπως ἐλευθέριοι, καὶ αὐτάρκεις γενόμενοι καὶ σωφρονοῦντες ἐπὶ πλεῖςον χρόνον διατελῶσι. (Plut. in *Vita Lyc.*)

vaine grandeur de ces empires qui ont englouti les royaumes, et de ces fameux conquérants qui ne doivent ce qu'ils sont qu'à la violence et à l'usurpation.

3. Excellente Éducation de la jeunesse.

La longue durée des lois établies par Lycurgue est certainement une chose bien merveilleuse; mais le moyen qu'il employa pour y réussir n'est pas moins digne d'admiration. Ce moyen fut le soin extraordinaire qu'il prit de faire élever les enfants des Lacédémoniens dans une exacte et sévère discipline. Car, comme le fait remarquer Plutarque, la religion du serment aurait été un faible lien, si par l'éducation et la nourriture il n'eût imprimé les lois dans leurs mœurs et ne leur eût fait sucer presque avec le lait l'amour de sa police. Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conservèrent pendant plus de cinq cents ans, comme une bonne et forte teinture qui a pénétré jusqu'au fond [1]. Et Cicéron fait la même remarque, en attribuant le courage et la vertu des Spartiates non pas tant à leur bon naturel qu'à l'excellente éducation qu'on recevait à Sparte : *Cujus civitatis spectata ac nobilitata virtus, non solùm naturâ corroborata, verùm etiam disciplinâ, putatur.* Ce qui fait voir de quelle importance il est pour un état de veiller à ce que les jeunes gens soient élevés d'une manière propre à leur inspirer l'amour des lois de la patrie.

Cic. pro Flacco, n.63.

Le grand principe de Lycurgue, et Aristote le répète en termes formels [2], était que, comme les enfants sont

[1] Ὥσπερ βαφῆς ἀκράτου καὶ ἰσχυρᾶς καθαψαμένης. [PLUT. in *compar. Lyc. c. Numa*, § 5.]

[2] Οὐ χρὴ νομίζειν αὐτὸν αὑτοῦ τινα εἶναι τῶν πολιτῶν, ἀλλὰ πάντας τῆς πόλεως. Δεῖ δὲ τῶν κοινῶν

à l'état, il faut qu'ils soient élevés par l'état et selon les vues de l'état. C'est pour cela qu'il voulait qu'ils fussent élevés en public et en commun, et non abandonnés au caprice des parents qui, pour l'ordinaire, par une indulgence molle et aveugle et par une tendresse mal entendue énervent en même temps et le corps et l'esprit de leurs enfants [1]. A Sparte, dès l'âge le plus tendre, on les endurcissait au travail et à la fatigue par les exercices de la chasse et de la course : on les accoutumait à supporter la faim et la soif, le chaud et le froid. Et ce que les mères auront bien de la peine à se persuader, c'est que ces exercices durs et pénibles tendaient à leur procurer une forte et robuste santé capable de soutenir les fatigues de la guerre, à laquelle ils étaient tous destinés, et la leur procuraient en effet.

Mais ce qu'il y avait de plus excellent dans l'éduca- 4. Obéissance.
tion de Sparte, c'est qu'elle enseignait parfaitement aux jeunes gens à obéir. De là vient que le poëte Simonide donne à cette ville une épithète bien magnifique [2], qui marque qu'elle seule savait dompter les esprits et rendre les hommes souples et soumis aux lois, comme les chevaux que l'on forme et que l'on dresse dès leurs plus tendres années. C'est pour cela qu'Agésilas conseilla à Xénophon de faire venir ses enfants à Sparte afin qu'ils y apprissent la plus belle et la plus grande de toutes les sciences [3], qui est celle de commander et

κοινὴν ποιεῖσθαι καὶ τὴν ἄσκησιν. (Arist. *Polit.* lib. 8.)

[1] « Mollis illa educatio, quam indulgentiam vocamus, nervos omnes et mentis et corporis frangit. » (Quint. lib. 1, cap. 2.)

[2] Δαμασίμβροτος, c'est-à-dire *dompteuse d'hommes.*

[3] Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. [Plut. in *Ages.* § 20.]

d'obéir. Il l'avait bien apprise lui-même, et il en sentait toute l'importance. Plutarque observe qu'il ne parvint pas, comme les autres rois [1], à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir; et que ce fut pour cela que de tous les rois de Lacédémone il fut celui qui sut le mieux s'accorder avec ses sujets [2], ayant ajouté à la grandeur véritablement royale et aux manières nobles qui lui étaient naturelles un air de bonté, d'humanité, d'affabilité populaire, qu'il tenait de l'éducation.

Il donna, dans la suite, le plus mémorable exemple de soumission à la loi et à l'autorité publique, qui soit dans l'histoire; et ce n'est pas sans raison que Xénophon et Plutarque mettent cette action au-dessus de tout ce qu'il a fait de plus glorieux. Après les grandes victoires qu'il avait remportées contre les Perses, toute l'Asie étant déja émue et la plupart des provinces prêtes à se révolter, il songeait à aller attaquer le roi de Perse dans le cœur de ses états, et il se préparait à partir pour cette grande expédition. Sur ces entrefaites arrive un courrier qui lui annonce que Sparte est menacée d'une furieuse guerre, et que les éphores le rappellent et lui ordonnent de venir au secours de sa patrie. Agésilas, sans délibérer un moment, partit en s'écriant: *O malheureux Grecs, plus ennemis de vous-mêmes que les Barbares!* Il faut être bien maître de soi, et bien respecter l'autorité publique, pour renoncer avec une si prompte obéissance à toutes les con-

[1] A Sparte, les enfants destinés au trône étaient dispensés de la sévérité de la discipline.

[2] Διὸ καὶ πολὺ τῶν βασιλέων εὐαρμόστατον αὐτὸν τοῖς ὑπηκόοις παρέσχε, τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημοτικὸν καὶ φιλάνθρωπον.

quêtes qu'il avait déja faites et aux magnifiques espérances qu'un avenir presque assuré lui présentait.

Les princes, dit Plutarque, font consister ordinairement leur grandeur en ce qu'ils commandent à tous et n'obéissent à personne. Souvent même, dans la crainte qu'une raison trop éclairée ne vienne à les maîtriser, et n'émousse, pour ainsi dire, la pointe et la force d'une autorité à laquelle ils ne veulent point mettre de bornes, ils affectent de demeurer dans l'ignorance de leurs devoirs. Qui sera donc, ajoute Plutarque, le maître des rois qui n'en ont point? Ce sera la loi, cette reine souveraine des dieux et des hommes, comme l'appelle Pindare: mais une loi, non écrite dans les livres, mais gravée dans le cœur; qui les suivra par-tout, qui ne les abandonnera jamais, et qui exercera sur leur esprit un doux et souverain empire. Un officier disait tous les matins au roi des Perses en l'éveillant: Souvenez-vous, seigneur, d'accomplir les ordonnances d'Orosmade; c'était le législateur des Perses. L'amour du bien public et de la justice en dit autant à un prince bien sensé et bien instruit. Plut. ad Principem indoctum.

Pour mieux faire connaître le caractère des Lacédémoniens et leur parfaite soumission aux lois, je rapporterai ici un endroit d'Hérodote[1], bien digne d'être remarqué. Xerxès, près d'entrer dans la Grèce, demanda à Démarate, l'un des rois de Sparte, qui s'était réfugié auprès de lui, s'il croyait que les Grecs osassent l'attendre, et il lui recommanda sur-tout de lui parler avec sincérité. « Puisque vous me l'ordonnez, « lui répondit Démarate, la vérité va vous parler par [Lib. VII, § 102.]

[1] J'insérerai à la fin de cet article le texte grec de ce passage d'Hé-

« ma bouche. Il est vrai que, de tout temps, la Grèce « a été nourrie dans la pauvreté : mais on a introduit « chez elle la vertu, que la sagesse cultive, et que la « vigueur des lois maintient. C'est par l'usage que « la Grèce sait faire de cette vertu qu'elle se défend « également des incommodités de la pauvreté et du « joug de la domination. Mais, pour ne vous parler « que de mes Lacédémoniens, soyez sûr que, nés et « nourris dans la liberté, ils ne prêteront jamais l'oreille « à aucune proposition qui tende à la servitude. Fus-« sent-ils abandonnés par tous les autres Grecs et « réduits à une troupe de mille soldats ou à un nom-« bre encore moindre, ils viendront au devant de vous « et ne refuseront point le combat. » Le roi, entendant un tel discours, se mit à rire; et, comme il ne pouvait comprendre que des hommes libres et indépendants, tels qu'on lui dépeignait les Lacédémoniens, qui n'avaient point de maîtres qui pussent les contraindre, fussent capables de s'exposer ainsi aux dangers et à la mort, « Ils sont libres [1] et indépendants « de tout homme, reprit Démarate; mais ils ont au-« dessus d'eux la loi qui les domine, et ils la craignent « plus que vous-même n'êtes craint de vos sujets. Or, « cette loi leur défend de fuir jamais dans le combat, « quelque grand que soit le nombre des ennemis; et « elle leur commande, en demeurant fermes dans leur « poste, ou de vaincre ou de mourir. » La chose arriva

rodote, avec quelques remarques sur une expression de ce passage qui n'est point sans difficulté.

[1] Ἐλεύθεροι γὰρ ἐόντες οὐ πάντα ἐλεύθεροί εἰσιν· ἔπεστι γάρ σφι δεσπότης, νόμος, τὸν ὑποδειμαίνουσι πολλῷ ἔτι μᾶλλον, ἢ οἱ σοὶ σέ· ποιεῦσι γῶν τὰ ἂν ἐκεῖνος ἀνώγῃ· ἀνώγει δὲ τὠυτὸ αἰεὶ, οὐκ ἐῶν φεύγειν οὐδὲν πλῆθος ἀνδρῶν ἐκ μάχης, ἀλλὰ μένοντας ἐν τῇ τάξει, ἐπικρατέειν, ἢ ἀπόλλυσθαι.

comme Démarate l'avait prédit. Trois cents Lacédémoniens, ayant à leur tête Léonide, l'un des rois de Sparte, osèrent disputer le passage des Thermopyles à l'armée innombrable des Perses. Enfin, après avoir fait des efforts incroyables de courage, accablés par le nombre plutôt que vaincus, ils périrent tous avec leur chef, excepté un seul qui se sauva à Lacédémone où il fut traité comme un lâche et comme un traître à la patrie. On éleva, dans la suite, un superbe tombeau dans ce lieu-là même à ces braves défenseurs de la Grèce, avec cette inscription qui était du poëte Simonide[1] :

> Ὦ ξεῖν', ἄγγειλον Λακεδαιμονίοις, ὅτι τῇδε
> Κείμεθα, τοῖς κείνων πειθόμενοι νομίμοις.

c'est-à-dire : *Passant, va annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois*. Il est bon de faire remarquer aux jeunes gens la simplicité des inscriptions antiques.

Observations critiques sur un passage d'Hérodote.

Τῇ Ἑλλάδι πενίη μὲν αἰεί κοτε σύντροφός ἐστι· ἀρετὴ δὲ ἔπακτός ἐστι, ἀπό τε σοφίης κατεργασμένη καὶ νόμου ἰσχυροῦ· τῇ διαχρεωμένη ἡ Ἑλλὰς, τήν τε πενίην ἀπαμύνεται, καὶ τὴν δεσποσύνην. Herod. l. 7, p. 473, Edit. Henr. Steph. ann. 1592.

Valla traduit ainsi ce passage : *Græcia semper quidem alumna fuit paupertatis, hospes virtutis, quam a sapientia accivit et a severa disciplina; quam usurpans*

[1] « Pari animo Lacedæmonii in Thermopylis occiderunt, in quos Simonides :

> Dic, hospes, Spartæ, nos te hìc vidisse jacentes,
> Dum sanctis patriæ legibus obsequimur. »
> (Cic. lib. 1, *Tusc. Quæst.* n. 101.)

Græcia, et paupertatem tuetur, et dominatum. Henri Étienne, au lieu de *paupertatem tuetur*, a substitué à la marge *paupertatem propulsat;* ce qui est conforme au texte grec, τὴν πενίην ἀπαμύνεται.

Ce passage m'a embarrassé ; et certainement il n'est point sans difficulté. Il semble présenter une contradiction évidente en disant d'abord que la pauvreté a toujours été en honneur dans la Grèce, et ensuite que la même Grèce rejette et écarte loin d'elle la pauvreté. C'est pourquoi la traduction de Valla me plaisait assez, et en la suivant je trouvais un fort beau sens dans ce passage : « La Grèce, disait Démarate à Xerxès, jus« qu'ici a toujours été le domicile de la pauvreté et « l'école de la vertu. Instruite par les leçons de ses « sages, et soutenue par une rigide observation de ses « lois, elle s'est toujours conservée jusqu'ici et dans « l'amour de la pauvreté et dans l'honneur du com« mandement, *et paupertatem tuetur, et dominatum.* » Mais, pour donner ce sens au passage d'Hérodote, il fallait changer le texte et supposer qu'il y avait ἐπαμύνεται au lieu de ἀπαμύνεται, comme apparemment Valla l'avait supposé.

Me trouvant dans cet embarras, je proposai ma difficulté à un ami absent, fort versé dans la connaissance des auteurs grecs et latins, et dont les observations et les conseils m'ont été d'un grand secours dans l'ouvrage que j'ai donné au public. J'insérerai ici sa réponse, qui pourra être utile aux jeunes maîtres, en leur montrant comment il faut s'y prendre pour expliquer des endroits obscurs et difficiles.

Je crois, m'écrit cet ami, avoir rencontré le vrai sens du passage d'Hérodote. J'en donnerai la traduction

française, après avoir établi les fondements qui la justifient.

La principale difficulté consiste dans le sens qu'on doit donner à ἀπαμύνεται. Si l'on y trouve de l'équivoque en le construisant avec πενίην, cette équivoque est levée par δεσποσύνην, que le même verbe gouverne également. Or δεσποσύνη ne signifie point ici *l'honneur du commandement*, comme vous le traduisez.

Car, 1° pour soutenir cette version, il faudrait changer ἀπαμύνεται en ἐπαμύνεται de son autorité et contre la foi des manuscrits et des imprimés, qu'il n'est jamais permis d'abandonner à moins d'y être forcé par l'évidence du sens que forme le texte.

2° Le caractère propre des Grecs, sur-tout dans ces premiers temps, était l'amour de la liberté, de l'indépendance, de l'affranchissement de tout joug, l'αὐτονομία, et non pas le desir de la domination, l'ambition du commandement, la gloire des conquêtes.

3° Que l'on nomme, si l'on peut, non un peuple, mais une seule ville sur laquelle les Grecs eussent alors étendu leur empire et sur laquelle ils affectassent *l'honneur du commandement*. Démarate se serait donc rendu ridicule de vanter à Xerxès le commandement des Grecs pendant qu'il ne pouvait montrer un village sur lequel ils l'exerçassent.

4° Quand on accorderait pour un moment que ce Lacédémonien aurait voulu exagérer la jalousie des Grecs pour l'honneur du commandement, capable de leur faire tout sacrifier pour se conserver cette glorieuse possession, jamais il ne se serait servi du mot δεσποσύνη pour exprimer cette pensée. Il lui aurait préféré cer-

tainement ἡγεμονία, ἀρχὴ, δυνάστεια, κράτος, et peut-être κοιρανίη s'il avait voulu parler comme Homère. Car δεσποσύνη ne signifie que la domination d'un maître sur ses esclaves, *dominatio herilis in servos*. C'est un terme odieux, qui emporte l'idée de servitude dans celui qui y est soumis, et qui donne une idée entièrement opposée au génie des Grecs, lesquels dans la suite, quoique leur ambition eût été allumée par leurs grandes victoires sur les Perses, ne pensèrent néanmoins jamais à établir nulle part cet empire despotique, δεσποσύνην. Les Athéniens et les Lacédémoniens, qui partagèrent tour-à-tour l'honneur du commandement, affectèrent dans leurs conquêtes, les premiers d'introduire dans toutes les villes la *démocratie*, et les autres l'*aristocratie*, et à les animer contre la servitude des Perses par cette image flatteuse de la liberté. Je ne m'arrête point à le prouver, toute l'histoire y est formelle.

5° Ce que Démarate ajoute immédiatement des Lacédémoniens, pour prouver par cet exemple particulier sa thèse générale, montre clairement qu'il ne s'agit pas ici d'une δεσποσύνην active qu'ils veuillent se conserver sur les autres, mais d'une δεσποσύνην passive que Xerxès exigeait d'eux, mais à laquelle jamais les Spartiates ne pourraient se résoudre quand ils seraient abandonnés de tous les Grecs et qu'ils resteraient seuls livrés à une mort certaine. C'est le but du raisonnement, c'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Je ne vois donc pas comment on peut recevoir une traduction qui combat en même temps le texte formel de l'original, la propriété des termes, le vrai caractère

des peuples, l'évidence des faits, et la suite du raisonnement de celui qui parle.

Voici la traduction que j'ose substituer[1] :

« Il est vrai que de tout temps la Grèce a été nour-
« rie dans la pauvreté. Mais on a introduit chez elle la
« vertu, que la sagesse cultive, et que la vigueur des
« lois maintient. C'est par l'usage que la Grèce sait
« faire de cette vertu qu'elle se défend également des
« incommodités de la pauvreté, et du joug de la do-
« mination. »

2. *Choses blâmables dans les Lois de Lycurgue.*

Sans entrer ici dans un détail exact de tout ce qui pourrait être blâmé dans les ordonnances de Lycurgue, je me contenterai de quelques légères réflexions, que le lecteur sans doute, justement blessé et révolté par le simple récit de quelques-unes de ces ordonnances, aura déja faites avant moi.

En effet, pour commencer par le choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés, qui ne serait choqué de l'injuste et barbare coutume de prononcer un arrêt de mort contre ceux des enfants qui avaient le malheur de naître avec une complexion trop faible et trop délicate pour pouvoir soutenir les fatigues et les exercices auxquels la république destinait tous ses sujets? Est-il donc impossible, et cela est-il sans exemple, que des enfants, faibles d'abord et délicats, se fortifient dans la suite de l'âge et deviennent même très-ro- 1. Sur le Choix des enfants qui devaient être élevés ou exposés.

[1] Le sens adopté par l'ami de Rollin est en effet le seul admissible. Voyez la note de Larcher, tom. V, p. 337 de sa traduction d'Hérodote. — L.

bustes ? Quand cela serait, n'est-on en état de servir sa patrie que par les forces du corps ? et compte-t-on pour rien la sagesse, la prudence, le conseil, la générosité, le courage, la grandeur d'ame, et toutes les qualités qui dépendent de l'esprit ? *Omninò illud honestum, quod ex animo excelso magnificoque quærimus, animi efficitur, non corporis viribus.* Lycurgue lui-même a-t-il rendu moins de service et fait moins d'honneur à Sparte par l'établissement de ses lois que les plus grands capitaines par leurs victoires ? Agésilas était d'une taille si petite, et d'une mine si peu avantageuse, qu'à sa première vue les Égyptiens ne purent s'empêcher de rire ; et cependant il avait fait trembler le grand roi de Perse jusque dans le fond de son palais.

Cic. de Offic. lib. 1, n. 79.

Ibid. n. 76.

Mais, ce qui est bien plus fort que tout ce que je viens de rapporter, un autre a-t-il quelque droit sur la vie des hommes que celui de qui ils l'ont reçue, c'est-à-dire que Dieu même ? et un législateur n'usurpe-t-il pas visiblement son autorité quand indépendamment de lui il s'arroge un tel pouvoir ? Cette ordonnance du Décalogue, qui n'était autre chose que le renouvellement de la loi naturelle, *Tu ne tueras point*, condamne généralement tous ceux des Anciens qui croyaient avoir droit de vie et de mort sur leurs esclaves et même sur leurs enfants.

2. Soin unique des corps.

Le grand défaut des lois de Lycurgue, comme Platon et Aristote l'ont remarqué, c'est qu'elles ne tendaient qu'à former un peuple de soldats. Ce législateur paraît en tout occupé du soin de fortifier les corps, nullement de celui de cultiver les esprits. Pourquoi bannir

de sa république tous les arts et toutes les sciences[1], dont un des fruits les plus avantageux est d'adoucir les mœurs, de polir l'esprit, de perfectionner le cœur, et d'inspirer des manières douces, civiles, honnêtes, propres, en un mot, à entretenir la société, et à rendre le commerce de la vie agréable? De là vient que le caractère des Lacédémoniens avait quelque chose de dur, d'austère, et souvent même de féroce, défaut qui venait en partie de leur éducation, et qui aliéna d'eux l'esprit de tous les alliés.

C'était une excellente pratique à Sparte d'accoutumer de bonne heure les jeunes gens à souffrir le chaud, le froid, la faim, la soif; et d'assujettir par différents exercices durs et pénibles le corps à la raison[2], à laquelle il doit servir de ministre pour exécuter ses ordres, ce qu'il ne peut faire s'il n'est en état de supporter toutes sortes de fatigues. Mais fallait-il porter cette épreuve jusqu'au traitement inhumain dont nous avons parlé? et n'était-ce pas une brutalité et une barbarie dans des pères et des mères de voir de sang-froid couler le sang des plaies de leurs enfants, et de les voir même souvent expirer sous les coups de verges? 3. Cruauté barbare à l'égard des enfants.

On admire le courage des mères spartiates, à qui la nouvelle de la mort de leurs enfants tués dans un combat non-seulement n'arrachait aucune larme, mais causait une sorte de joie. J'aimerais mieux que dans une telle occasion la nature se fît entrevoir davantage, et que l'amour de la patrie n'étouffât pas tout-à-fait 6. Fermeté peu humaine dans les mères.

[1] « Omnes artes, quibus ætas puerilis ad humanitatem informari solet. » (*Pro Arch.* n. 4.)

[2] « Exercendum corpus, et ita afficiendum est, ut obedire consilio rationique possit in exsequendis negotiis et labore tolerando. » (*De Offic.* lib. I, n. 79.)

les sentiments de la tendresse maternelle. Un de nos généraux, à qui dans l'ardeur du combat on apprit que son fils venait d'être tué, parla bien plus sagement : « Songeons, dit-il, maintenant à vaincre l'en-« nemi ; demain je pleurerai mon fils. »

5. Excessif Loisir.

Je ne vois pas comment on peut excuser la loi qu'imposa Lycurgue aux Lacédémoniens de passer dans l'oisiveté tout le temps de leur vie, excepté celui où ils faisaient la guerre. Il laissa tous les arts et tous les métiers aux esclaves et aux étrangers qui habitaient parmi eux, et ne mit entre les mains de ses citoyens que le bouclier et la lance. Sans parler du danger qu'il y avait de souffrir que le nombre des esclaves nécessaires pour cultiver les terres s'accrût à un tel point qu'il passât de beaucoup celui des maîtres, ce qui fut souvent parmi eux une source de séditions, dans combien de désordres un tel loisir devait-il plonger des hommes toujours désœuvrés, sans occupation journalière et sans travail réglé ! C'est un inconvénient qui n'est encore aujourd'hui que trop ordinaire parmi la noblesse, et qui est une suite naturelle de la mauvaise éducation qu'on lui donne. Excepté le temps de la guerre, la plupart de nos gentilshommes passent leur vie dans une entière inutilité. Ils regardent également l'agriculture, les arts, le commerce au-dessous d'eux, et ils s'en croiraient déshonorés. Ils ne savent souvent manier que les armes. Ils ne prennent des sciences qu'une légère teinture, et seulement pour le besoin ; encore plusieurs d'entre eux n'en ont aucune connaissance, et se trouvent sans aucun goût pour la lecture. Ainsi il n'est pas étonnant que la table, le jeu, les parties de chasse, les visites réciproques, des conversa-

tions pour l'ordinaire assez frivoles, fassent toute leur occupation. Quelle vie pour des hommes qui ont quelque esprit !

Mais ce qui rend Lycurgue plus condamnable, et ce qui fait mieux connaître dans quelles ténèbres et dans quels désordres le paganisme était plongé, c'est de voir le peu d'égard qu'il a eu à la pudeur et à la modestie. Un maître chrétien ne manque pas d'opposer à cette licence effrénée la sainteté et la pureté des lois de l'Évangile; et par ce contraste il leur fait sentir quelle est la dignité et l'excellence du christianisme.

6. Pudeur et Modestie absolument négligées.

Il le fait encore d'une manière qui n'est pas moins avantageuse, par la comparaison même de ce que les lois de Lycurgue ont de plus louable avec celles de l'Évangile. C'est une chose bien admirable, il faut l'avouer, qu'un peuple entier ait consenti à un partage de terres qui égalait les pauvres aux riches, et que par le changement de monnaie il se soit réduit à une espèce de pauvreté. Mais le législateur de Sparte, en établissant ces lois, avait les armes à la main. Celui des chrétiens ne dit qu'un mot, *Bienheureux les pauvres d'esprit!* et des milliers de fidèles, dans la suite de tous les siècles, renoncent à leurs biens, vendent leurs terres, quittent tout pour suivre Jésus-Christ pauvre.

Sur le Vol permis chez les Lacédémoniens.

J'ai cru devoir traiter cet article séparément et avec quelque étendue, parce que, dans le jugement qu'on en porte, il me semble qu'on n'est pas assez attentif à examiner le fond des choses. On condamne durement

cette coutume des Lacédémoniens, comme pouvant porter les jeunes gens à peu respecter, en d'autres occasions, le bien d'autrui, et comme étant contraire à la loi naturelle et au Décalogue. Dans le dénombrement qu'on fait des crimes permis chez différentes nations, de l'inceste parmi les Perses, du meurtre des pères vieux ou infirmes chez les Indiens, de l'adultère chez d'autres peuples, on ne manque pas d'y faire entrer le vol des Lacédémoniens, et de faire remarquer que chez les Scythes [1], nation regardée ordinairement comme barbare, et qui, destituée de lois, ne connaissait et ne cultivait la justice que par une espèce d'instinct naturel, le vol était condamné et puni comme un des plus grands crimes.

Mais peut-on raisonnablement présumer que le plus grand des législateurs, j'entends parmi les païens, ait autorisé formellement un désordre aussi grossier que le vol, pendant que les plus petits législateurs, dans tous les pays et dans tous les siècles, ont eu soin de le punir sévèrement et même de mort?

Plutarque, qui rapporte cette coutume dans la Vie de Lycurgue, dans les Mœurs des Lacédémoniens, et dans plusieurs autres endroits, n'y donne jamais le moindre signe d'improbation, quoiqu'il soit ordinairement un juge si équitable et si éclairé dans la morale: et je ne me souviens pas qu'aucun des Anciens en ait fait un crime aux Lacédémoniens ni à Lycurgue.

D'où peut donc être venu le jugement peu favorable qu'en portent souvent les modernes? De ce qu'ils ne

[1] « Justitia gentis ingeniis culta, non legibus. Nullum scelus apud eos furto gravius. » (JUSTIN. lib. 2, cap. 2.)

se donnent pas la peine d'en peser les circonstances, ni d'en pénétrer les motifs.

1° Les jeunes gens à Lacédémone ne font ces larcins que par ordre de leur commandant. Plut. in Vita Lyc.

2° Ils ne les font que dans un temps marqué, et en vertu de la loi. Apophtheg. Lacon.

3° Ils ne volaient jamais que des légumes et des vivres, comme des suppléments au peu de nourriture qu'on leur donnait exprès en très-petite quantité. Ainsi tous ces larcins n'étaient regardés que comme des tours de souplesse qu'on leur permettait publiquement pour chercher de quoi vivre plus au large. Inst. Lacon.

4° Le législateur avait eu plusieurs motifs en permettant cette sorte de vol.

C'était pour rendre les possesseurs plus vigilants à serrer et à garder leur bien.

On voulait par là inspirer aux jeunes gens plus de hardiesse et d'adresse, comme étant destinés à la guerre.

On leur donnait peu de nourriture afin qu'ils ne fussent jamais rassasiés, jamais replets et chargés d'embonpoint; qu'ils fussent alertes et légers; qu'ils apprissent à supporter la faim, et qu'ils eussent une santé plus forte et plus égale.

Mais le principal motif était que, tous ces jeunes gens étant sans exception destinés à la guerre, il jugeait important de les accoutumer de bonne heure à la vie de soldat : de leur apprendre à vivre de peu, à pourvoir eux-mêmes à leur subsistance sans avoir besoin du pain de munition; à soutenir de grandes fatigues à jeun; à se maintenir long-temps avec peu de vivres dans un pays où les ennemis, accoutumés à une Ibid.

grande consommation, mouraient de faim dès les premiers jours, et étaient obligés d'abandonner le terrain, chassés par l'impuissance où ils étaient d'y vivre, au lieu que le Lacédémonien y trouvait de quoi subsister sans peine. C'est à quoi le législateur, tout guerrier et uniquement attentif à former des soldats, avait voulu pourvoir de loin par l'éducation en les accoutumant à une grande frugalité et à une grande sobriété, faute desquelles la plupart des desseins échouent à la guerre, et les plus fortes armées sont dans l'impossibilité de maintenir leurs conquêtes. De sorte qu'aujourd'hui, où par la bonne chère et par la somptuosité des tables on a multiplié les besoins des armées, le plus embarrassant des soins de ceux qui les commandent est de pourvoir aux vivres, et le premier obstacle qui les empêche d'avancer dans le pays ennemi est le défaut de subsistance. Aussi, ce que nos meilleurs généraux regardent comme ce qu'il y a de plus singulier et de plus incroyable dans l'histoire ancienne, c'est la facilité et la promptitude avec lesquelles les plus grosses armées se transportaient d'un pays dans un autre.

Ce sont ces avantages que Lycurgue a voulu procurer à un peuple tout guerrier; et il ne pouvait choisir un moyen plus efficace ni plus certain. C'est jusque-là qu'il faut aller pour entendre sa loi et pour lui rendre justice. Après toutes ces observations, je ne sais si l'on fera encore aux jeunes Lacédémoniens un grand scrupule de leurs vols, et si on les croira obligés à restitution. En ce cas, il est aisé de les justifier par des raisons encore plus solides et plus foncières.

C'est un principe constant que, depuis le premier partage des biens, nous ne possédons plus rien que

dépendamment des lois et selon la disposition des lois; et qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance de la portion de bien qui lui est échue, elles peuvent y faire les réserves, les restrictions, et y imposer les servitudes et les charges qu'elles jugent convenables. Or, tout le corps de l'état de Sparte, en acceptant les lois de Lycurgue, était convenu solennellement que, sur les trente-neuf mille lots distribués aux Spartiates, il serait permis aux jeunes gens de prendre, parmi les légumes et les vivres, ce que le possesseur ne garderait pas avec assez de soin, sans qu'il pût se plaindre de la rapine ni avoir action contre le ravisseur. Aussi il est clair que, lorsque le jeune homme était surpris, il n'était jamais puni comme ayant fait une injustice et pris le bien d'autrui, mais seulement comme ayant manqué d'adresse.

Rien n'est plus ordinaire dans tous les états que ces sortes de réserves, et de semblables droits accordés sur le bien d'autrui. C'est ainsi que Dieu, non-seulement avait donné aux pauvres le pouvoir de cueillir du raisin dans les vignes, et de glaner dans les champs et d'en emporter même les gerbes entières, mais encore accordé à tout passant, sans distinction, la liberté d'entrer autant de fois qu'il lui plaisait dans la vigne d'autrui et d'en manger autant de raisin qu'il voulait malgré le maître de la vigne. Dieu en rend lui-même la première raison : c'est que la terre d'Israël était à lui, et que les Israélites n'en étaient que les fermiers qui en jouissaient à cette condition onéreuse.

De semblables servitudes sont établies dans les autres républiques, sans qu'on s'avise d'y soupçonner la moindre injustice. Les soldats ont droit de logement

chez les particuliers ; droit d'y prendre leur subsistance dans les marches ou dans les quartiers d'hiver, de se faire fournir de chariots et d'autres besoins. Un seigneur a droit de s'emparer [1], comme il lui plaît et quand il lui plaît, de tout le gibier et des bêtes fauves qui sont chez ses vassaux, quoique les terres qui nourrissent ces bêtes ne lui appartiennent point, et même d'empêcher les propriétaires de toucher à ces bêtes, quoiqu'ils les aient vues naître chez eux.

C'est ainsi que tout le corps de l'état lacédémonien, composé de tous les particuliers, avait transporté publiquement aux jeunes gens le droit de venir prendre dans les jardins et dans les salles les vivres qui les accommodaient. Et ces jeunes gens n'étaient pas plus criminels en se servant de cette liberté, que les bourgeois d'Athènes en allant prendre dans les jardins et dans les vergers de Cimon ce qui leur convenait, parce que tous les particuliers de Sparte étaient censés avoir donné unanimement aux jeunes gens, qui après tout étaient leurs propres enfants, la même permission que Cimon avait accordée aux Athéniens, qui n'étaient que ses concitoyens.

Pour ce qui regarde l'exemple des Scythes, chez qui le vol était sévèrement puni, la raison de la différence est sensible. C'est que la loi, qui seule décide de la propriété et de l'usage des biens, n'avait rien accordé chez les Scythes à un particulier sur le bien d'un autre particulier, et que la loi chez les Lacédémoniens avait fait tout le contraire. C'eût été un véritable vol d'aller prendre du fruit dans les jardins de Périclès, de Thé-

[1] Il est presque inutile d'observer que cet exemple n'a plus d'application parmi nous. — L.

mistocle, d'Alcibiade, parce qu'ils s'en étaient réservé la propriété; mais ce n'en était point un d'en aller cueillir dans les vergers de Cimon et de Pélopidas, parce qu'ils avaient associé à la jouissance de ces biens tous leurs concitoyens.

Il n'était nullement à craindre que la coutume reçue à Sparte apprît aux jeunes gens à ne pas respecter en d'autres cas le bien d'autrui : car les établissements de Lycurgue, qui avaient banni de Sparte l'usage de l'or et de l'argent, et qui obligeaient tous les citoyens de vivre et de manger ensemble, avaient rendu le vol des meubles et de la monnaie, ou inutile, ou même impossible. Aussi ne voit-on pas que pendant tant de siècles on ait jamais découvert un seul vol à Lacédémone.

QUATRIÈME MORCEAU TIRÉ DE L'HISTOIRE GRECQUE[1].

Beaux jours de Thèbes, et Délivrance de Syracuse.

Ce n'est que dans le dessein d'être court que je joins ces deux morceaux d'histoire, quoiqu'ils soient tout-à-fait séparés; et que par la même raison, sans presque faire aucun récit, je me contenterai de faire connaître le caractère de ceux qui y ont eu le plus de part.

1. *Beaux jours de Thèbes.*

Nul trait de l'histoire ne fait mieux sentir, ce me semble, ce que peut le vrai mérite, et de quelle res-

[1] Voyez l'Histoire Ancienne, tome V, de notre édition. — L.

source sont pour un état de grands capitaines, que ce qui arriva à Thèbes dans un assez court espace d'années. Cette ville par elle-même était très-faible, et elle venait tout récemment d'être comme réduite en servitude. Lacédémone, au contraire, était depuis long-temps en possession du commandement et maîtrisait toute la Grèce. Deux Thébains par leur courage et par leur sagesse abattirent le pouvoir formidable de Sparte, et portèrent leur patrie au plus haut point de gloire. Je ne ferai presque que montrer cet événement, sans entrer dans un grand détail.

Ces deux Thébains furent Pélopidas et Épaminondas, tous deux sortis des plus illustres familles de leur ville. Le premier était né avec de grands biens, qu'il augmenta beaucoup étant devenu seul héritier d'une maison très-riche et très-florissante. Pour l'autre, la pauvreté lui était domestique, et il l'avait reçue comme un héritage de père en fils; mais il se la rendit encore plus familière et plus facile à supporter par l'étude sérieuse qu'il fit de la philosophie, et par le genre de vie simple qu'il suivit toujours d'une manière constante et uniforme. L'un montra l'usage qu'on devait faire des richesses, et l'autre celui qu'on pouvait faire de la pauvreté. Pélopidas faisait part de ses biens à tous ceux qui avaient besoin d'être secourus et qui méritaient de l'être, faisant voir, dit Plutarque, qu'il était le maître et non l'esclave de ses biens. N'ayant pu jamais porter Épaminondas, son ami, à accepter ses offres et à user de son bien, il apprit de lui à vivre comme pauvre au milieu des richesses. Il faisait à dessein la visite des maisons des pauvres, pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses. Il aurait eu honte, disait-il, de

dépenser plus pour sa table et pour ses habits que le dernier des Thébains; et il n'était si sévère contre lui-même que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avaient besoin.

Ils étaient tous deux également nés pour les grandes choses; avec cette différence pourtant, que Pélopidas s'appliquait davantage à exercer son corps, et Épaminondas à cultiver son esprit. Ils employaient tout leur loisir, l'un aux exercices de la lutte et à la chasse, l'autre à la conversation et à l'étude de la philosophie.

Mais ce que les personnes les plus sensées ont admiré par-dessus tout en eux, a été cette amitié et cette union inaltérable qu'ils conservèrent pendant tout le cours de leur vie, quoiqu'ils se trouvassent presque toujours employés ensemble, soit dans le commandement des armées, soit dans le gouvernement de la république : union fondée sur une estime mutuelle de part et d'autre, et encore plus sur l'amour du bien public, qui faisait que chacun d'eux regardait les succès de l'autre comme les siens propres. Cette intelligence et ce bon accord, qualités infiniment rares parmi ceux qui tiennent ensemble le timon de l'état, comme on peut le voir par l'exemple des plus grands hommes d'Athènes, ne peut être que l'effet d'une véritable grandeur d'ame, et d'une vertu solide, qui, ne cherchant ni la gloire, ni les richesses, sources funestes des dissensions et de l'envie, mais le bien et l'agrandissement de la patrie, est bien au-dessus des petitesses et des faiblesses d'une basse jalousie, pour qui le mérite d'autrui est un tourment.

La première et la plus éclatante preuve que Pélo-

pidas donna de son courage et de sa prudence, fut le dessein hardi qu'il conçut et qu'il exécuta, quoiqu'il fût encore fort jeune, de délivrer sa patrie du joug de la domination des Lacédémoniens, qui par surprise s'étaient emparés de la citadelle de Thèbes. Il sut former en peu de temps une conspiration considérable contre les tyrans. Quoique cette affaire eût été conduite avec tout le secret possible, un moment avant l'exécution un courrier, qui avait fait grande diligence, demanda Archias, chef des tyrans, qui tous ensemble étaient à table et se réjouissaient, et il lui remit entre les mains une lettre qu'il disait être fort pressée et regarder des affaires sérieuses. En effet on sut depuis qu'elle marquait un détail circonstancié de toute la conjuration. Archias [1], se mettant à rire, *A demain donc*, dit-il, *les affaires sérieuses;* et il mit la lettre sous le coussin sur lequel il était appuyé. Mais il n'y eut point de lendemain pour lui. Il fut tué la nuit même avec tous les tyrans, et la citadelle reprise. On peut dire que le changement qui arriva bientôt après dans les affaires, et que la guerre qui rabaissa l'orgueil de Sparte et qui lui ôta l'empire de la Grèce, furent l'ouvrage de cette seule nuit, dans laquelle Pélopidas, sans prendre ni château, ni place, mais avec une petite poignée de gens, délia, pour ainsi dire, et rompit les nœuds de la domination des Lacédémoniens, qui paraissaient ne pouvoir jamais être ni rompus ni déliés.

Il eut part, dans la suite, à toutes les victoires que Thèbes remporta contre Lacédémone. Après de si grandes et de si heureuses expéditions, toutes les villes

[1] Καὶ ὁ Ἀρχίας μειδιάσας· οὐκοῦν εἰς αὔριον, ἔφη, τὰ σπουδαῖα.

de Thessalie appellent Pélopidas contre le tyran qui les opprime. Il marche aussitôt, et leur rend la liberté par sa présence. Les deux princes qui se disputaient la couronne de Macédoine le prennent pour arbitre de leur querelle. Il leur prescrit les conditions de la paix, et exige d'eux des ôtages pour sûreté de leur parole : tant était grande la renommée de la puissance de Thèbes, et la confiance qu'on avait en sa justice! Il va ensuite, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de Perse, et il en est reçu avec les plus grandes marques de distinction et d'estime; et, pendant que les députés des autres républiques s'empressent d'en tirer des avantages particuliers, il n'est occupé que du bien général de la Grèce, et, sans rien demander pour sa patrie, il ne veut que la liberté parfaite de tous les Grecs et leur entière indépendance. Content de l'avoir obtenue, et peu touché des présents magnifiques que le roi lui offre, il n'accepte que ceux qui, sans l'enrichir, marquaient simplement la bienveillance du prince et sa faveur.

Tant de belles actions furent terminées par une mort fort glorieuse, à la vérité, mais qui laisse pourtant quelque chose à desirer. Car Pélopidas, poursuivant trop vivement le tyran de Phères, qui fuyait devant lui, et qui s'était retiré dans le bataillon de ses gardes, succomba enfin sous le grand nombre après avoir fait des actions héroïques de courage. Il aurait dû se souvenir que les grands hommes sont redevables de leur vie à leur patrie, et que c'est pour elle seule et non pour eux-mêmes qu'ils doivent mourir.

Pour ce qui regarde Épaminondas, ce n'est point sans raison qu'il a été considéré comme le premier

homme de la Grèce [1]. Il serait difficile de dire s'il fut plus grand capitaine qu'homme de bien [2]. Il réunissait en lui seul, comme le remarque Diodore de Sicile, toutes les belles qualités des plus fameux généraux, et n'en avait point les vices. Il était également insensible à l'ambition et à l'avarice. Il chercha, non à commander lui-même, mais à procurer le commandement à sa patrie. Les richesses, loin de le tenter, ne purent jamais approcher de lui : il semble qu'il se serait cru déshonoré en devenant riche; et sa pauvreté l'accompagna jusqu'au tombeau, où il ne put être porté qu'aux dépens du public. Étant né pauvre, il voulut toujours le demeurer; et jamais son ami Pélopidas ne put vaincre sa résistance. « Je ne rougis point, lui di« sait-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de « mériter les premiers emplois de la république et le « commandement de ses armées. Elle ne m'a point fait « de honte, et je ne veux pas non plus lui en faire en « l'abandonnant. »

Il ne fut pas plus avide de gloire que d'argent [3]. Jamais il ne brigua les premières places; ce furent les dignités qui allèrent le chercher, et elles furent souvent obligées de faire violence à sa modestie. Il s'en

[1] « Thebanum Epaminondam, haud scio an summum virum Græciæ. » (Cic. *de Orat.* lib. 3, n. 139.)

[2] « Fuit incertum, vir melior an dux esset. Nam et imperium non sibi semper, sed patriæ quæsivit : et pecuniæ adeò parcus fuit, ut sumptus funeri defuerit. » (Just. lib. 6, cap. 8.)

[3] « Gloriæ quoque non cupidior, quàm pecuniæ : quippè recusanti omnia imperia ingesta sunt; honoresque ita gessit, ut ornamentum non accipere, sed dare ipsi dignitati videretur. Jam litterarum studium, jam philosophiæ doctrina tanta, ut mirabile videretur, undè tam insignis militiæ scientia homini inter litteras nato. » (Id. ibid.)

acquitta toujours de telle sorte, qu'il parut leur faire plus d'honneur que lui-même n'en était honoré.

Sa droiture, sa sincérité, son amour invincible pour la justice, lui attiraient une pleine confiance des citoyens et même des ennemis. On ne pouvait s'empêcher d'aimer et d'admirer en lui un caractère de bonté et de douceur constante, que rien n'était capable d'altérer, et qui ne diminuait rien de la haute estime et de la vénération que ses grandes qualités lui attiraient. C'est en ces sortes de vertus que Plutarque fait consister la véritable grandeur d'Épaminondas [1]. Rien, en effet, n'est plus rare que ces qualités dans un pouvoir presque souverain, au milieu des guerres et des victoires, à la tête des grandes affaires; et il n'y a rien qu'il soit plus nécessaire de bien montrer aux gens de qualité, qui souvent sont tentés d'y substituer l'artifice, la dissimulation, les airs de hauteur et de faste.

L'élévation de ses sentiments lui fit toujours supporter avec douceur et avec patience la jalousie de ses égaux, la mauvaise humeur de ses citoyens, les calomnies de ses ennemis, et l'ingratitude de sa patrie après ses grands services. Il était persuadé que la grandeur d'ame consiste principalement à souffrir ces épreuves sans se troubler [2], sans se plaindre, sans rien rabattre de son zèle, parce qu'il en est de la patrie comme de ceux qui nous ont donné la vie [3], dont nous devons endurer les mauvais traitements avec soumission.

[1] Ἦν ἀληθῶς μέγας ἐγκρατείᾳ, καὶ δικαιοσύνῃ, καὶ μεγαλοψυχίᾳ, καὶ πρᾳότητι. (Plut. in *Pelop.*)

[2] Τὸ δὲ συκοφάντημα καὶ τὴν πεῖραν Ἐπαμεινώνδας ἤνεγκε πράως, μέγα μέρος ἀνδρείας καὶ μεγαλοψυχίας τὴν ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀνεξικακίαν ποιούμενος. (Id. ibid.)

[3] « Ut parentum sævitiam, sic patriæ, patiendo ac ferendo leniendam esse. » (Liv. lib. 37, n. 34.)

Jamais personne ne sut mieux que lui le métier de la guerre. Il joignait à un courage intrépide une prudence consommée. Et toutes ces vertus ne furent pas moins l'effet de l'excellente éducation qu'il avait reçue, que de son heureux naturel. Dès sa plus tendre jeunesse, il avait témoigné un goût merveilleux pour l'étude et pour le travail; en sorte qu'on pourrait s'étonner comment un homme né parmi les lettres, et nourri dans le sein de la philosophie, avait pu acquérir une science si parfaite de l'art militaire.

Voilà ce qui fait les grands hommes, et comment ils se forment; et l'on ne saurait trop en avertir les jeunes gens destinés à la guerre, aux premières places de l'état, et généralement à quelque emploi que ce soit, dont plusieurs regardent l'étude comme inutile pour eux et presque déshonorante. Cicéron, dans le troisième livre de l'Orateur, fait un long dénombrement des capitaines les plus illustres de la Grèce, qui tous avaient pris grand soin de cultiver leur esprit par l'étude des sciences et en particulier par celle de la philosophie : Pisistrate, Périclès, Alcibiade; Dion de Syracuse, dont nous parlerons bientôt; Timothée, fils de Conon; Agésilas et Épaminondas. C'est un grand malheur quand ceux qui entrent dans les charges et dans le maniement des affaires publiques y entrent, pour me servir des termes de Cicéron, nus et désarmés, c'est-à-dire sans connaissances, sans lumières, et presque sans aucune teinture des sciences qui servent à orner et à embellir l'esprit. *Nunc contrà plerique ad honores adipiscendos, et ad rempublicam gerendam nudi veniunt atque inermes, nullâ cognitione rerum, nullâ scientiâ ornati.*

De Orat. lib. 3, n. 137, 141.

Ibid. n. 136.

2. *Délivrance de Syracuse.*

Deux hommes fort illustres travaillèrent à rétablir la liberté dans Syracuse, Dion et Timoléon. Le premier en jeta les fondements, et le second acheva entièrement ce grand ouvrage.

DION.

Je ne sais si parmi les vies des hommes illustres que Plutarque nous a laissées il y en a aucune plus belle et plus curieuse que celle de Dion; mais il n'y en a point certainement qui marque davantage quel est le prix de la bonne éducation, et de quelle utilité peut être la conversation des gens savants et vertueux. C'est presque l'unique point auquel je m'arrêterai, en faisant quelques réflexions sur les circonstances de la vie de Dion qui y ont le plus de rapport.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Conversation des gens de lettres et de probité infiniment utile aux princes.

Dion était frère d'Aristomaque, que le premier Denys avait épousée. Une espèce de hasard, ou plutôt, dit Plutarque, une providence particulière, qui jetait de loin les fondements de la liberté de Syracuse, y avait amené Platon, le plus célèbre des philosophes. Dion devint son ami et son disciple, et profita bien de ses leçons. Car, quoique élevé dans des mœurs basses sous un tyran, quoique accoutumé à une sujé-

tion craintive et servile, quoique nourri dans le faste et les délices, en un mot dans un genre de vie qui fait consister le souverain bien dans la volupté et dans la magnificence, il n'eut pas plus tôt entendu les discours de ce philosophe, et goûté de cette philosophie qui mène à la vertu, qu'il sentit son ame enflammée d'amour pour elle.

Le second Denys avait succédé à son père dans un âge où, comme le dit Tite-Live d'un autre roi de Syracuse [1], à peine était-il capable d'user modérément de sa liberté, loin de pouvoir gouverner avec sagesse. Dès qu'il fut monté sur le trône, le premier soin des courtisans fut de s'emparer de son esprit, et d'obséder ce jeune prince par des flatteries continuelles. Ils ne pensaient qu'à lui fournir tous les jours de vains amusements, le tenant toujours occupé à des festins, à des commerces de femmes, et à tous les autres plaisirs les plus honteux. Dion, persuadé que tous les vices du jeune Denys ne venaient que de la mauvaise éducation qu'il avait eue, chercha à le jeter dans des conversations honnêtes, et à lui faire goûter des discours capables de former les mœurs. Pour cela il l'engagea à faire venir à sa cour Platon. Quelque répugnance qu'eût le philosophe pour ce voyage, dont il n'espérait pas un grand fruit, il ne put résister aux vives sollicitations qu'on lui fit de toutes parts. Il arriva donc à Syracuse, et y fut reçu avec des marques d'honneur et de distinction extraordinaires.

Platon trouva les plus heureuses dispositions du

[1] « Puerum, vixdùm libertatem, nedùm dominationem, modicè laturum. Lætè id ingenium tutores atque amici ad præcipitandum in omnia vitia acceperunt. » (Liv. lib. 24, n. 4.)

monde dans le jeune Denys, qui se prêta sans réserve à ses leçons et à ses conseils. Mais, comme il avait lui-même infiniment profité des avis et des exemples de Socrate son maître, le plus habile homme qu'ait eu le paganisme pour faire goûter la vérité, il eut soin de manier l'esprit du jeune tyran avec une adresse merveilleuse, évitant de heurter de front ses passions, travaillant à gagner sa confiance par des manières douces et insinuantes, et sur-tout s'étudiant à lui rendre la vertu aimable pour la rendre en même temps victorieuse du vice, qui ne retient les hommes dans ses liens qu'à force d'attraits, de douceurs, de plaisirs et de délices qu'il leur présente.

Le changement fut prompt et étonnant. Le jeune prince, plongé jusque-là dans l'oisiveté, dans la mollesse et dans l'ignorance de tous ses devoirs, qui en est une suite inévitable, sortant comme d'un sommeil léthargique, commença à ouvrir les yeux, à entrevoir la beauté de la vertu, à goûter les douceurs et les charmes d'une conversation également solide et agréable, et il se livra avec autant d'empressement au desir d'apprendre et de s'instruire qu'il en avait eu auparavant d'éloignement et d'horreur. La cour, qui est le singe des princes, et qui suit en tout leurs inclinations, entra dans les mêmes sentiments. Toutes les salles du palais, comme autant d'écoles de géométrie, étaient pleines de la poussière dont les géomètres se servent pour tracer leurs figures; et en très-peu de temps l'étude de la philosophie et des plus hautes sciences devint le goût dominant et général.

Le grand fruit de ces études, par rapport à un prince, n'est pas seulement de lui remplir l'esprit d'une

infinité de connaissances très-curieuses, très-utiles, et souvent très-nécessaires, mais encore plus de le retirer de l'oisiveté, de l'indolence et des vains amusements de la cour; de l'accoutumer à une vie appliquée et sérieuse; de lui faire naître le desir de s'instruire des devoirs de la royauté, et de connaître ceux qui ont excellé dans l'art de régner; en un mot, de le mettre en état de gouverner par lui-même, et de voir tout par ses propres yeux, c'est-à-dire d'être véritablement roi. Mais c'est à quoi s'opposeront toujours les courtisans et les flatteurs, comme celà ne manqua pas d'arriver sous le jeune Denys.

SECONDE RÉFLEXION.

Flatteurs, peste funeste des cours, et ruine des princes.

Ce que dit Cicéron de la flatterie par rapport à l'amitié n'est pas moins vrai par rapport à la cour des princes, qu'elle en est le poison le plus mortel : *Sic habendum est, nullam in amicitiis pestem esse majorem, quàm adulationem.* Il entend par flatteurs ces hommes faux et doubles, d'un esprit souple et pliant, qui, vrais protées, prennent mille formes différentes selon le besoin; uniquement attentifs à plaire au prince, toujours occupés à étudier ses goûts et ses inclinations, et à lire sur son visage ce qu'il desire; se faisant une loi de ne lui présenter jamais aucune vérité choquante, de ne le contredire en rien, et de parler toujours le même langage que lui. Les gardes veillent autour du palais des rois, dit un Ancien, pour écarter des enne-

De Amicit. n. 91.

Ibid. n. 91-93.

mis moins dangereux que n'est la flatterie. Elle trompe les sentinelles[1]; elle pénètre, non-seulement dans le cabinet, mais dans le cœur du prince, et elle travaille à lui enlever ce qu'il y a de plus précieux et de plus essentiel à son bonheur, c'est-à-dire un esprit sage et équitable, le discernement du vrai et du faux, l'amour de la justice et du bien public.

Il n'est pas étonnant[2] qu'un jeune prince comme Denys, qui, avec le plus excellent naturel, et au milieu des meilleurs exemples, aurait eu bien de la peine à se soutenir, ait enfin succombé à une tentation si délicate dans une cour infectée depuis long-temps, où il n'y avait d'émulation que pour le vice, et où il était environné d'une troupe de flatteurs qui ne cessaient de le louer et de l'applaudir en tout. Ils commencèrent par jeter un ridicule parfait sur la vie retirée qu'on lui faisait mener, et sur les études auxquelles on l'appliquait, comme s'il s'agissait d'en faire un philosophe. Ils allèrent plus loin, et travaillèrent de concert à lui rendre suspect, et même odieux, le zèle de Dion et de Platon, en les lui représentant comme d'incommodes censeurs et d'impérieux pédagogues[3], qui prenaient sur lui une autorité qui ne convenait ni à son âge ni à son rang. Enfin Dion et Platon, sous différents prétextes et en différents temps, furent éloignés de la

[1] « Sola quippe hæc (adulatio), nequicquam vigilantibus satellitibus imperium depredatur; regumque nobilissimam partem, animam nimirùm, aggreditur. » (SYNES. *de Regno.*)

[2] « Vix artibus honestis pudor retinetur, nedum inter certamina vitiorum pudicitia, aut modestia, aut quidquam probi moris servaretur. » (TAC. *Annal.* lib. 14, cap. 15.)

[3] « Tristes et superciliosos alienæ vitæ censores, publicos pædagogos. » (SEN. *Epist.* 123.)

cour, qui se trouva de nouveau abandonnée à toutes sortes de désordres et d'excès.

On voit par là combien il est difficile à un prince d'éviter les piéges qui lui sont tendus par la conspiration d'un petit nombre de personnes qui occupent les premières places auprès de lui et les premiers emplois; qui ont intérêt à se ménager les uns les autres, à lui cacher une partie de ce qui devrait lui être connu, et à s'accorder sur divers points malgré leurs intérêts différents, leurs jalousies, leurs haines secrètes, pour se rendre seuls les maîtres des affaires, pour borner à eux seuls la confiance du prince, et pour le tenir comme captif dans l'étroite enceinte dont ils l'ont environné. *Claudentes principem senem, et agentes ante omnia ne quid sciat.*

Lamprid. in Vita Alex.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Grandes Qualités de Dion mêlées de quelques légers défauts.

Il est difficile de trouver réunies dans une seule personne autant d'excellentes qualités qu'on en voit dans le prince dont nous parlons. Grandeur d'ame, noblesse de sentiments, générosité à répandre ses biens, valeur héroïque dans les combats accompagnée d'un sang-froid et d'une prudence peu communes, un esprit vaste et capable des plus grandes vues, une fermeté inébranlable dans les plus grands dangers et dans les revers de fortune les plus inopinés, un amour de la patrie et du bien public porté presque jusqu'à l'excès : voilà

une partie des vertus de Dion. Il saisit les préceptes de la philosophie avec une ardeur dont Platon témoigne avoir vu peu d'exemples; et il l'étudia, non par curiosité ou par vanité, mais pour s'instruire de ses devoirs et pour en faire la règle de sa conduite.

Quelque passionné qu'il fût pour la philosophie, cette étude ne le détourna jamais de son devoir, et il sut contenir son ardeur dans de justes bornes[1]. Après que Denys l'eut obligé de quitter Syracuse et la Sicile, il menait dans son exil la vie la plus agréable qu'il soit possible d'imaginer pour un homme qui a bien goûté une fois la douceur de l'étude; jouissant tranquillement de la conversation des philosophes, assistant à leurs disputes, y brillant d'une manière toute particulière par la beauté de son génie et par la solidité de son jugement; parcourant les villes de la docte Grèce pour y cueillir, s'il est permis de parler ainsi, la fleur des beaux esprits, et pour y consulter les plus habiles politiques; laissant par-tout des marques de sa libéralité et de sa magnificence, également aimé et respecté de tous ceux qui le connaissaient, et recevant dans tous les lieux où il passait des honneurs extraordinaires, qu'on rendait encore plus à son mérite qu'à sa naissance. C'est du milieu d'une vie si douce qu'il s'arracha pour aller secourir sa patrie qui implorait sa protection, et pour la délivrer du joug de la tyrannie sous lequel elle gémissait depuis long-temps.

Jamais, peut-être, entreprise ne fut plus hardie, et n'eut en même temps un succès plus heureux. Il partit

[1] «Retinuitque, quod est difficillimum, ex sapientia modum.» (Tac. in *Vita Agric.* n. 4.)

avec huit cents hommes seulement, et deux vaisseaux de charge, pour aller attaquer à main armée une puissance aussi redoutable que celle de Denys. « Qui aurait jamais cru, dit un historien, qu'un homme, avec « deux vaisseaux de charge, fût venu à bout de détrôner un prince qui avait quatre cents navires de « guerre, cent mille hommes de pied, dix mille chevaux, une aussi grande provision d'armes et de blé « et autant de richesses qu'il en fallait pour entretenir « et pour soudoyer des troupes si nombreuses; qui, « outre cela, était maître d'une des plus grandes villes « de Grèce; qui avait des ports, des arsenaux, des citadelles imprenables, et qui était soutenu et fortifié « par un grand nombre d'alliés très-puissants? La « cause des grands succès de Dion fut sa magnanimité « et son courage, et l'affection de ceux à qui il devait « procurer la liberté. »

Diod. Sic. Hist. lib. 16.

Mais ce que je trouve de plus beau dans la vie de Dion, de plus digne d'admiration, et, s'il était permis de parler ainsi, de plus au-dessus de l'humain, c'est cette grandeur d'ame et cette patience inouïe avec laquelle il souffrit l'ingratitude de ses citoyens. Il avait tout quitté pour venir à leur secours; il avait réduit la tyrannie aux abois, et touchait au moment où il devait les rétablir dans une entière liberté. Pour prix de tant de services, ils le chassent honteusement de leur ville, accompagné d'une poignée de soldats étrangers dont ils n'ont pu corrompre la fidélité; ils le chargent d'injures, et ajoutent à la perfidie les plus durs outrages. Il n'a, pour punir ces ingrats et ces rebelles, qu'à faire un mouvement; il n'a qu'à laisser agir l'indignation de ses soldats. Maître de leur ame comme de la sienne,

il arrête leur impétuosité, et, sans désarmer leurs mains, il met un frein à leur juste colère, ne leur permettant, dans le feu même et dans l'ardeur du combat, que d'effrayer et non de tuer ses ennemis, parce qu'il les regardait toujours comme ses concitoyens et comme ses frères.

Il disait, dans une autre occasion, « que les capi-« taines passaient ordinairement leur vie à s'exercer « aux armes et à apprendre le métier de la guerre ; « que, pour lui, il avait passé un fort long temps à « Athènes, dans l'académie, pour y apprendre à domp-« ter la colère, l'envie et le ressentiment ; que la marque « de la victoire que l'on a remportée sur ses passions, « ce n'est pas d'être doux et affable à ses amis et aux « gens de bien, mais de se montrer humain à ceux « qui nous ont fait injustice, et d'être toujours prêt à « leur pardonner... Il est vrai, disait-il, que, selon les « lois humaines, il est plus pardonnable et plus permis « de se venger quand on a été maltraité que de com-« mettre le premier une injustice contre les autres. « Mais, si on consulte la nature, on trouvera que l'une « et l'autre de ces fautes viennent de la même source, « et qu'il y a autant de faiblesse à se venger d'une in-« jure qu'à la faire le premier. »

Toutes les injustices et les ingratitudes de sa patrie ne furent pas capables de ralentir son zèle. Après beaucoup d'aventures il la rétablit dans sa liberté, et en chassa les tyrans. Il n'eut pas la consolation de jouir du fruit de ses travaux. Un traître forma un complot contre lui, et l'égorgea dans sa propre maison. Sa mort replongea Syracuse dans de nouveaux malheurs.

On ne pouvait, ce me semble, reprocher à Dion

qu'un défaut; c'est qu'il avait quelque chose de dur et d'austère dans l'humeur, qui le rendait moins accessible et moins sociable, et qui éloignait un peu de lui jusqu'aux plus gens de bien, et jusqu'à ses meilleurs amis. Platon l'avait souvent averti de ce défaut. Il avait tâché même de l'en corriger en le liant particulièrement avec un philosophe qui avait du jeu et de l'agrément dans l'esprit, et qui était fort propre à lui inspirer des manières douces et insinuantes. Il l'en fit encore depuis souvenir dans une lettre qu'il lui écrivit, où il lui parle ainsi : « Faites réflexion [1], je vous prie, « qu'on trouve que vous manquez de douceur et d'affa- « bilité; et mettez-vous bien dans l'esprit que le moyen « le plus sûr de faire réussir les affaires, c'est de se « rendre agréable à ceux avec qui l'on a à traiter. La « fierté [2] écarte le monde, et réduit un homme à la

[1] Ἐνθυμοῦ δὲ καὶ ὅτι δοκεῖς τισὶν ἐνδεεστέρως τοῦ προσήκοντος θεραπευτικὸς εἶναι· μὴ οὖν λανθανέτω σε ὅτι διὰ τοῦ ἀρέσκειν τοῖς ἀνθρώποις, καὶ τὸ πράττειν ἐστίν.

[2] Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. Cette pensée de Platon est parfaitement belle, mais ne se fait pas sentir tout d'un coup. M. Dacier l'a traduite ainsi : *La fierté est toujours compagne de la solitude;* ce qui n'offre aucune idée, ou plutôt en présente une absolument contraire à la vérité. Car il n'est point vrai que la fierté se trouve toujours dans la solitude. Un homme seul et réduit à lui-même en est peu susceptible, et n'a point d'occasion de la faire paraître. Ce vice demande des témoins et des spectateurs. Aussi n'est-ce pas là la pensée de Platon. Il veut dire, que la fierté écarte tout le monde : qu'elle éloigne de nous ceux qui nous devraient être le plus unis : qu'au lieu que l'affabilité attire du monde de tous côtés auprès des grands, et les fait comme habiter au milieu d'une foule de personnes, même inconnues et étrangères, qui les approchent volontiers, et qui s'empressent de s'attacher à eux ; au contraire la fierté fait autour d'eux un désert, met tout en fuite, et les réduit à demeurer seuls comme dans une solitude, et par là les prive du secours des hommes dont ils ont besoin pour le succès de leurs affaires. Ἡ δ' αὐθάδεια, ἐρημίᾳ ξύνοικος. *La fierté réduit un homme à la solitude.*

= Rollin explique très-bien cette pensée de Platon, que Plutarque ai-

« solitude. » Malgré les reproches qu'on lui faisait de la gravité trop austère et de l'inflexible sévérité avec laquelle il traitait le peuple [1], il se piqua toujours de n'en rien relâcher, soit que son naturel fût entièrement éloigné des attraits de l'insinuation et de la persuasion, soit que, dans le dessein qu'il avait de corriger et de ramener les Syracusains gâtés et corrompus par les discours flatteurs et complaisants des orateurs, il crût devoir employer des manières plus fermes et plus mâles.

Dion se trompait dans le point le plus essentiel du gouvernement. A compter depuis le trône jusqu'à la dernière place de l'état, quiconque est chargé du soin de gouverner et de conduire les autres doit, avant tout, étudier l'art de manier les esprits [2], de les fléchir, de les tourner à son gré, de les amener à son point; ce qui ne se fait point en voulant les maîtriser durement, en leur commandant avec hauteur, en se contentant de leur montrer la règle et le devoir avec une rigidité inflexible. Il y a dans le bien même et dans la vertu, et dans l'exercice de toutes les charges, une exactitude et une fermeté, ou plutôt une sorte de roideur, qui souvent dégénère en vice quand elle est poussée trop loin. Je sais qu'il n'est jamais permis de courber la règle : mais il est toujours louable, et souvent nécessaire de l'amollir et de la rendre plus ma-

mait beaucoup, et à laquelle il fait allusion plus d'une fois (in *Dione*, § 8. — *Opp. moral.* p. 69, 808). — L.

[1] Ἀλλὰ φύσει τε φαίνεται πρὸς τὸ πιθανὸν δυσκεράστῳ κεχρημένος, ἀντισπᾷν τε τοὺς Συρακουσίους ἄγαν ἀνειμένους καὶ διατεθρυμμένους προθυμούμενος. (PLUT. in *Vita Dion.*)

[2] C'est ce qu'un ancien poëte appelait *flexanima atque omnium regina rerum oratio.* » (CIC. *de Divinat.* lib. I, n. 80.)

niable : ce qui se fait sur-tout par des manières douces et insinuantes, en n'exigeant pas toujours le devoir avec une extrême rigueur, en fermant les yeux sur beaucoup de petites fautes qui ne méritent pas d'être relevées, en avertissant avec bonté de celles qui sont plus considérables; en un mot, en tâchant par tous les moyens possibles de se faire aimer, et de rendre la vertu et le devoir aimables.

TIMOLÉON.

Timoléon, qui était de Corinthe, acheva à Syracuse ce que Dion y avait commencé si heureusement; et il se signala dans cette expédition par des exploits inouïs de valeur et de sagesse, qui égalèrent sa gloire à celle des plus grands hommes de son temps. Après avoir obligé Denys de se retirer hors de la Sicile, il rappela tous les citoyens que la tyrannie avait dispersés en différentes contrées, il en rassembla jusqu'à soixante mille pour repeupler la ville déserte, il leur partagea les terres, il leur donna des lois et il établit une police avec les commissaires de Corinthe; il purgea toute la Sicile des tyrans qui l'avaient si long-temps infestée, rétablit par-tout la sûreté et la paix, et fournit aux villes ruinées par la guerre tous les moyens de se relever.

Après de si glorieuses actions, qui lui avaient donné un crédit sans bornes, il se déposa lui-même de son autorité, et passa le reste de sa vie à Syracuse en simple particulier, goûtant la douce satisfaction de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir le repos et la félicité dont ils jouissaient. Mais il fut

toujours respecté et consulté comme l'oracle commun de la Sicile. Il n'y avait ni traité de paix, ni établissement de loi, ni partage de terres, ni règlement de police, qui fussent bien faits si Timoléon ne s'en était mêlé et ne les avait finis lui-même.

Sa vieillesse fut éprouvée par une affliction bien sensible, qu'il supporta avec une patience étonnante; je veux dire par la perte de la vue. Cet accident, loin de rien diminuer de la considération et du respect qu'on avait pour lui, ne servit qu'à les augmenter. Les Syracusains ne se contentèrent pas de lui rendre de fréquentes visites; ils lui menaient encore à la ville et à la campagne tous les étrangers qui passaient chez eux, afin qu'ils vissent leur bienfaiteur et leur libérateur. Quand ils avaient à délibérer dans l'assemblée publique sur quelque affaire importante, ils l'appelaient à leur secours; et lui, sur un char à deux chevaux, il traversait la place, se rendait au théâtre, et, monté sur ce char, il était introduit dans l'assemblée avec des cris et des acclamations de joie de tout le peuple. Après qu'il avait dit son avis, qui était toujours religieusement suivi, ses domestiques le ramenaient au travers du théâtre, et tous les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec les mêmes acclamations et les mêmes battements de mains.

On lui rendit encore de plus grands honneurs après sa mort. Rien ne manqua à la magnificence de son convoi, dont le plus bel ornement furent les larmes mêlées aux bénédictions dont chacun s'empressait de combler le défunt, et qui n'étaient accordées ni à la coutume ni à la bienséance, mais partaient d'une affection sincère et de la plus vive reconnaissance. Il fut

ordonné qu'à l'avenir toutes les années, le jour de son trépas, on célébrerait en son honneur des jeux de musique et des jeux gymniques, et qu'on ferait des courses de chevaux.

Nous n'avons encore rien vu de plus accompli que ce que l'histoire nous apprend de Timoléon. Je ne parle pas seulement de ses exploits guerriers et de l'heureux succès de toutes ses entreprises. Ce que j'admire le plus en lui, c'est son amour vif et désintéressé pour le bien public, ne se réservant que le plaisir de voir les autres heureux par ses services; c'est son extrême éloignement de tout esprit de domination et de hauteur, sa retraite à la campagne, sa modestie, sa modération, sa fuite des honneurs, et, ce qui est encore plus rare, son aversion pour toute flatterie et même pour les plus justes louanges. Quand on relevait en sa présence sa sagesse [1], son courage, et la gloire qu'il avait eue de chasser les tyrans, il ne répondait autre chose sinon qu'il se sentait obligé de témoigner une grande reconnaissance envers les dieux de ce qu'ayant résolu de rendre à la Sicile la paix et la liberté, ils avaient bien voulu pour cela se servir principalement de son ministère : car il était bien persuadé que tous les événements humains sont conduits et réglés par les ordres secrets de la providence divine.

Je ne puis finir cet article, qui regarde le gouvernement de la Sicile, sans prier le lecteur de comparer l'heureuse et paisible vieillesse de Timoléon, estimé,

[1] « Quum suas laudes audiret prædicari, nunquam aliud dixit, quàm se in ea re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, quum Siciliam recreare constituissent, tùm se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. » (CORNEL. NEP. in *Timol.* cap. 4.)

honoré, aimé généralement de tous les peuples, avec la vie misérable que traînait Denys le tyran (je parle du père), toujours agité de troubles et de frayeurs qui ne lui laissaient aucun repos, et devenu l'horreur et l'exécration du public. Pendant tout le temps de son règne, qui fut de trente-huit ans, il porta toujours sous sa robe une cuirasse d'airain. Il ne haranguait son peuple que du haut d'une tour. N'osant se fier à aucun de ses amis ni de ses proches, il se faisait garder par des étrangers et des esclaves, et sortait le plus rarement qu'il pouvait, la crainte l'obligeant de se condamner lui-même à une espèce de prison. Pour ne point confier sa tête et sa vie à la main d'un barbier, il chargea ses filles, encore très-jeunes, de ce vil ministère; et, quand elles furent plus âgées, il leur ôta des mains les ciseaux et le rasoir, et leur apprit à lui brûler la barbe et les cheveux avec des coquilles de noix; et enfin, il se rendit lui-même ce service, n'osant plus apparemment se fier à ses propres filles. Il n'allait jamais de nuit dans la chambre de ses femmes sans avoir fait fouiller par-tout auparavant avec grand soin. Le lit était environné d'un fossé très-large et très-profond, avec un petit pont-levis qui en ouvrait le passage. Après avoir bien fermé et bien verrouillé les portes de sa chambre, il levait ce pont-levis, afin de pouvoir dormir en sûreté. Ni son frère, ni son fils même, n'entraient dans sa chambre sans avoir changé d'habits et sans avoir été visités par les gardes. Est-ce régner, est-ce vivre, que de passer ainsi ses jours dans une défiance et une frayeur continuelles? Un roi [1], vé-

Cic. Tusc. Quæst. lib. 5, n. 58-62.

De Offic. lib. 2, n. 25.

Plut. in Vita Dion.

[1] « Princeps, suis beneficiis tutus, nihil præsidio eget : arma ornamenti causâ habet. » (Sen. *de Clem.* lib. 1, cap. 13.)

ritablement digne de ce nom, n'a besoin de gardes que pour la bienséance et pour l'éclat extérieur de la majesté, parce qu'il vit au milieu de sa famille [1], qu'il ne voit par-tout où il va que ses enfants, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins et à sa bonté, et que tous ses sujets, loin de le craindre, ne craignent que pour lui.

Tusc. Quæst. lib. 5, n. 63-66.

Quelle comparaison, dit Cicéron dans un de ses livres des Tusculanes, entre la vie malheureuse et tremblante de Denys le tyran, et celle que menait un Platon, un Archytas, et tant d'autres philosophes qui vivaient du même temps ! Ce prince, au milieu du faste et de la grandeur, condamné par son propre choix à une espèce de cachot, exclu du commerce des honnêtes gens, passait sa vie avec des esclaves, des scélérats, des Barbares, regardant comme ennemi quiconque savait faire cas de la liberté, ne s'occupant que de meurtres et de carnages, et passant les jours et les nuits dans une frayeur continuelle. Les autres, liés ensemble par l'estime et le goût des mêmes biens et des mêmes études, formaient entre eux la plus douce et la plus agréable société qu'il soit possible d'imaginer, exempts de tout soin et de toute inquiétude, et ne connaissant d'autre plaisir que celui qui vient de la contemplation de la vérité et de l'amour de la vertu, en quoi ces philosophes faisaient consister tout le bonheur de l'homme.

Plut. in Vita Dion.

C'est dans leur école et dans leurs conversations que Dion avait puisé ces principes et ces sentiments qu'il

[1] « Quod tutius imperium est, quàm illud quod amore et caritate munitur ? Quis securior quàm rex ille, quem non metuunt, sed cui metuunt subditi. » (SYNES. *de Regno.*)

s'efforçait d'inspirer au jeune Denys en l'exhortant à gouverner ses sujets avec bonté et douceur comme un bon père gouverne sa famille. « Pensez, lui disait-« il, que les liens qui maintiennent et affermissent la « domination monarchique, et que votre père se vantait « d'avoir rendus aussi difficiles à rompre que le dia-« mant, ne sont ni la crainte, ni la force, comme il l'a « cru, ni le grand nombre de galères, ni ces milliers « de Barbares qui composent votre garde; mais l'affec-« tion, l'amour et la reconnaissance que font naître « dans le cœur des peuples la vertu et la justice des « princes; et que des liens formés par de tels senti-« ments, quoique plus doux et moins serrés que ces « autres si roides et si durs, sont pourtant plus forts « pour la durée et pour le maintien des états : que « d'ailleurs un prince n'est ni honoré, ni estimé parce « qu'il est habillé magnifiquement, qu'il a de grands « équipages et des meubles somptueux, qu'il entretient « sa maison dans le luxe, dans la délicatesse, dans les « délices et dans tous les plaisirs les plus recherchés, « pendant que du côté de l'esprit et de la raison il « n'a aucun avantage sur le moindre de ses sujets, et « qu'uniquement occupé à parer et à enrichir ses ap-« partements, il dédaigne de tenir le palais de son ame « décemment et royalement orné. »

ARTICLE II.

De l'Histoire romaine.

Quelque prévenu que paraisse Tite-Live en faveur du peuple dont il écrit l'histoire, on ne peut nier que

le magnifique éloge qu'il en fait dès l'entrée de son ouvrage n'ait de très-justes fondements, et l'on doit reconnaître avec lui qu'il n'y a jamais eu de république ni plus puissante, ni gouvernée avec plus de justice, ni plus riche en grands exemples, et qu'il n'y en a point eu non plus où l'avarice et le luxe soient entrés si tard, et où la pauvreté et la frugalité aient été en si grand honneur, et pendant un si long temps.

Tit. Liv. in Præf.

Cæterùm, dit Tite-Live, *aut me amor negotii suscepti fallit, aut nulla unquàm respublica nec major, nec sanctior, nec bonis exemplis ditior fuit; nec in quam tam seræ avaritia luxuriaque immigraverint, nec ubi tantus ac tamdiu paupertati ac parcimoniæ honos fuerit.*

La Providence, après avoir montré dans Nabuchodonosor, dans Cyrus, dans Alexandre, avec quelle facilité elle renverse les plus grands empires et en forme de nouveaux, a pris plaisir à en établir un d'un genre tout différent, qui ne tînt rien de cette impétuosité précipitée des premiers, et de ce tumulte où le hasard paraît plus dominer que la sagesse; qui s'étendît par mesure et par degrés; qui fût conquérant par méthode; qui s'affermît par la sagesse des conseils et par la patience; dont la puissance fût le fruit de toutes les plus grandes vertus humaines, et qui par tous ces titres méritât de devenir le modèle de tous les autres gouvernements. Dans cette vue, elle a jeté de loin les fondements capables de porter ce grand édifice. Elle y a préparé par une longue suite de grands hommes, et par un enchaînement d'événements singuliers que les païens n'ont pu s'empêcher d'admirer, et auxquels ils ont été forcés d'avouer que la Divinité présidait.

Tite-Live, dès le commencement de son Histoire, dit que l'origine et la fondation du plus grand empire qui fût sur la terre ne pouvait être que l'ouvrage des destins [1], et l'effet d'une protection particulière des dieux. Il fait déclarer par Romulus [2], dans le moment qu'il est admis dans le ciel, que les dieux veulent que Rome devienne la capitale de l'univers, et que nulle puissance humaine ne pourra lui résister. Il rapporte avec soin les prodiges qui, dès la fondation de cette ville [3], en attestaient la future grandeur, et fait remarquer dans plusieurs de ceux qui la gouvernèrent d'abord comme un secret instinct et un pressentiment assuré de la puissance à laquelle elle était destinée. Enfin Plutarque dit en termes exprès que, pour peu d'attention que l'on fasse sur la conduite et sur les actions des Romains, on reconnaîtra clairement qu'ils ne seraient jamais parvenus à ce haut point de gloire si les dieux n'en avaient pris soin dès le commencement, et si leur origine n'avait eu quelque chose de miraculeux et de divin. Et dans un autre endroit, qui m'a paru bien digne d'attention, il attribue cette rapidité incroyable de conquêtes [4] qui étonna l'univers, non à des efforts humains de prudence et de valeur,

Plut. in Vita Rom.

[1] « Debebatur, ut opinor, fatis tantæ origo urbis, maximique secundùm deorum opes imperii principium. » (Liv. lib. I, n. 4.)

[2] « Abi : nuncia Romanis, cœlestes ita velle, ut mea Roma caput orbis terrarum sit... sciantque, et ita posteris tradant, nullas opes humanas armis romanis resistere posse. » (Id. ibid. n. 16.)

[3] « Inter principia condendi hujus operis (Capitolii), movisse numen ad indicandam tanti imperii molem traditur deos. » (Ibid. n. 55.)

[4] Ἡ εὔροια τῶν πραγμάτων καὶ τὸ ῥόθιον τῆς εἰς τοσαύτην δύναμιν καὶ αὔξησιν ὁρμῆς, οὐ χερσὶν ἀνθρώπων οὐδὲ ὁρμαῖς προσχωροῦσαν ἡγεμονίαν, θείᾳ δὲ πομπῇ καὶ πνεύματι τύχης ἐπιταχυνομένης ἐπιδείκνυται τοῖς ὀρθῶς λογιζομένοις. (Plut. *de Fort. Rom.*)

mais à une protection spéciale des dieux, dont la faveur, comme un vent impétueux, semblait s'être hâtée d'accroître par de prompts succès et de porter au loin la puissance romaine.

C'est de l'histoire de ce peuple que j'entreprends de donner ici quelque idée. J'en rapporterai pour cela quelques morceaux détachés, comme j'ai fait en traitant de l'histoire grecque ; et je choisirai ceux qui font mieux connaître le caractère et l'esprit du peuple romain, et qui présentent de plus grandes vertus et de plus beaux modèles. J'y joindrai aussi quelques réflexions, pour apprendre aux jeunes gens à tirer de leurs lectures tout le fruit qu'on en doit attendre.

Le premier morceau de cette histoire traitera de la fondation de l'empire romain par Romulus et Numa : le second, de l'expulsion des rois et de l'établissement de la liberté : le troisième aura beaucoup plus d'étendue, quoiqu'il ne renferme que l'espace d'environ cinquante ans, depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la défaite de Persée, roi de Macédoine, qui est le temps des plus grands événements de l'histoire romaine. Enfin, le quatrième et dernier morceau aura pour matière le changement de la république romaine en monarchie, prévu et marqué par l'historien Polybe.

PREMIER MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Fondation de l'empire romain par Romulus et Numa.

On trouve réunis dans Romulus et dans Numa tous les principes et les fondements de la puissance de Rome, les causes de son agrandissement et de sa durée, les maximes de sa politique, les règles de son gouvernement, le génie particulier de son peuple et l'esprit dont il a été animé dans toute sa conduite et dans toutes ses différentes situations pendant plus de douze siècles. C'est dans ces deux règnes que le peuple romain a puisé les caractères propres et singuliers qu'il a portés depuis avec tant d'éclat et de succès ; et l'impression en a été si intime et si profonde, qu'elle a duré sans altération, non-seulement du temps des rois et de la république, mais sous les empereurs, et jusqu'à la décadence de l'empire.

PREMIER CARACTÈRE DES ROMAINS.

La Valeur.

Un des caractères dominants du peuple romain a été d'être belliqueux, entreprenant, conquérant ; de se consacrer tout entier à la profession des armes, et de préférer à tout la gloire qui revient des exploits guerriers. Romulus, son fondateur, semble lui avoir inspiré ce caractère. Ce prince, endurci dès son enfance par les pénibles exercices de la chasse, et accoutumé à combattre contre les voleurs ; obligé ensuite de dé-

ses sujets et de ses citoyens. Il savait que les commencements des villes et des états [1], aussi-bien que de toutes les autres choses humaines, étaient faibles et obscurs, et que c'est ce qui avait donné lieu aux fondateurs des villes de feindre que leurs premiers habitants étaient nés et sortis de la terre. Il reçut donc dans son asyle tous les fugitifs que l'amour de la liberté et les poursuites pour dettes ou pour d'autres raisons obligeaient de chercher une retraite. Ce premier bienfait, joint à la fête des Saturnales, que Numa introduisit depuis, et où les maîtres admettaient leurs esclaves aux mêmes festins, et vivaient avec eux dans une parfaite égalité, inspira aux Romains plus de douceur et de bonté pour leurs esclaves que n'en a eu aucun peuple policé. Chaque citoyen avait le pouvoir, en donnant la liberté à ses esclaves, de les rendre citoyens romains comme lui, de leur en accorder le rang et tous les droits, et de les unir à l'état d'une manière si étroite et si honorable, qu'on n'a point vu d'affranchi qui n'ait préféré cette nouvelle patrie à son pays natal et à sa famille.

C'est par ces deux moyens que Rome se renouvelait sans cesse, et se fortifiait. C'est par là qu'elle réparait ses pertes, qu'elle remplaçait les anciennes familles qui s'éteignaient par les accidents de la guerre; qu'elle trouvait dans son sein des recrues toujours prêtes à remplir les légions, et des sujets capables d'occuper tous les emplois de la paix et de la guerre; et que, se

[1] « Urbes quoque, ut cætera, ex infimo nasci: deindè, quas sua virtus ac dii juvent, magnas sibi opes magnumque nomen facere... Adjiciendæ multitudinis causâ, vetere consilio condentium urbes, qui obscuram atque humilem conciendo ad se multitudinem, natam e terra sibi prolem ementiebantur, asylum aperit. » (Liv. lib. 1, n. 8 et 9.)

sentant surchargée par une multiplication trop féconde, elle était en état d'envoyer au loin de nombreux essaims, et d'établir sur ses frontières de puissantes colonies, qui servaient de remparts contre les ennemis, et faisaient la sûreté des nouvelles conquêtes.

En s'incorporant sans cesse des étrangers, et les transformant en citoyens et en membres, elle leur communiquait ses mœurs, ses maximes, son esprit, la noblesse de ses sentiments, son zèle pour le bien public; et, en les associant à sa puissance, à ses avantages et à sa gloire, elle formait un état toujours florissant, que le dehors et le dedans contribuaient également à fortifier et à agrandir.

Les Romains évitèrent en tout temps la faute capitale que fit Périclès, quoique d'ailleurs un des plus grands politiques qu'ait eu la Grèce, en déclarant qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels et véritables que ceux qui seraient nés de père et de mère athéniens. Par ce seul décret, qui excluait plus du quart de ses citoyens, il affaiblit extrêmement sa république. Il la mit hors d'état de faire des conquêtes, ou de les conserver; et, forcé de se contenter d'avoir les villes conquises pour alliées ou pour tributaires, au lieu de les unir à soi comme membres du corps de l'état et comme parties de sa république, selon les principes des Romains, il les vit bientôt secouer le nouveau joug et se mettre en liberté. Plut. in Vita Pericl.

C'est avec raison que Denys d'Halicarnasse[1] regarde la coutume introduite par Romulus d'incorporer dans

[1] Κράτιςον ἁπάντων πολιτευμάτων ὑπάρχον, ὃ καὶ τῆς βεβαίου Ῥωμαίοις ἐλευθερίας ἦρχε, καὶ τῶν ἐπὶ τὴν ἡγεμονίαν ἀναγόντων οὐκ ἐλαχίςην μοῖραν παρέσχε. (Dionys. Halic. *Antiq. rom.* lib. 2.)

l'état les villes et les nations vaincues, comme la plus excellente maxime de politique, et qui a le plus contribué à l'établissement et à l'affermissement de la grandeur romaine. Il remarque que ce fut le mépris ou l'ignorance de cette maxime, qui ruina la puissance des Grecs, qui mit Sparte hors d'état de se relever après la bataille de Leuctres, et qui, à la bataille de Chéronée, fit perdre pour toujours aux Thébains et aux Athéniens l'empire de la Grèce; au lieu qu'on a vu la république romaine survivre aux plus sanglantes défaites, et mettre sur pied de nouvelles armées encore plus nombreuses que celles qu'elle venait de perdre.

L'empereur Claude, dans un excellent discours qu'il fit au sénat pour justifier le privilége de citoyen romain qu'il avait accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement que ce qui avait perdu les républiques de Lacédémone et d'Athènes [1], était l'extrême différence qu'elles avaient mise entre les citoyens et les peuples conquis, traitant toujours ces derniers comme des étrangers, les tenant séparés de tout, et ne les intéressant ainsi jamais au bien public : au lieu que le fondateur de Rome, par une politique infiniment mieux entendue, avait incorporé dans le nombre des citoyens les peuples qu'il avait vaincus; et que, dans le jour même où il les avait combattus comme ennemis, il les avait reçus comme membres de l'état, admis à tous les priviléges des sujets naturels, et en-

[1] « Quid aliud exitio Lacedæmoniis et Atheniensibus fuit, quamquam armis pollerent, nisi quòd victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Romulus tantùm sapientiâ valuit, ut plerösque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. » (TAC. *Annal.* lib. 11, cap. 24.)

gagés par leur propre intérêt à défendre la même ville qu'ils avaient attaquée.

Ce fut principalement par ce moyen, comme on l'a déja remarqué, que le plus étendu de tous les empires fit un corps dont toutes les parties étaient liées beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avaient des colonies dans tous les pays; et les peuples de toutes les provinces étaient admis au gouvernement de l'état sans qu'il y eût presque de différence entre eux et les vainqueurs. Les Gaules étaient pleines de familles consulaires [1]. Les charges civiles et militaires étaient également remplies ou par les Romains, ou par des hommes du pays. Saint Augustin remarque, en quelque endroit, qu'on distinguait peu à Carthage si elle était libre ou vaincue, tout étant commun entre ses citoyens et ceux de Rome, et le gouvernement étant égal pour l'un et pour l'autre.

Ce principe de politique à l'égard des peuples vaincus, observé exactement à Rome dans tous les temps, est bien digne d'attention, et peut être d'un grand usage. Les voies dures et hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate à la première occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le vainqueur, attache au nouveau gouvernement, efface les anciennes impressions; et, comme les peuples conquis servent ordinairement de frontière, leur fidélité devient une barrière plus ferme et plus sûre que tous les remparts.

[1] « Cætera in communi sita sunt (*disait Céréalis, général de l'armée romaine, à ceux de Trèves et de Langres*). Ipsi plerumquè legionibus nostris præsidetis : ipsi has aliasque provincias regitis. Nihil separatum, clausumve... Proindè pacem et urbem, quam victi victoresque eodem jure obtinemus, amate, colite. » (TAC. *Hist.* lib. 4, cap. 74.)

TROISIÈME CARACTÈRE DES ROMAINS.

Sagesse des délibérations dans le sénat.

Le troisième caractère est la sagesse du sénat, qui commença sous Romulus à prendre une forme arrêtée et fixe. Le sénat était le conseil public de la nation toujours subsistant[1]; composé, non de membres arbitraires, mais de personnes tirées des plus considérables familles. Les sénateurs, intéressés par leurs fortunes et par leurs dignités au succès du gouvernement, capables, par la maturité de l'âge et par une longue expérience, de gouverner sagement, tenaient le milieu et la balance entre l'autorité souveraine du prince et la faiblesse du peuple, et fournissaient une foule de magistrats formés au bien et préparés aux plus grands emplois par une excellente éducation, remplis de lumières et de sentiments supérieurs à ceux du vulgaire. On les appelait *pères (patres)*, afin que d'un côté ce nom les fît souvenir qu'ils étaient en place et tenaient un rang distingué pour devenir les protecteurs du peuple, dont ils devaient procurer les avantages avec une vigilance, un désintéressement, un zèle de pères;

[1] « Majores nostri, quum regum potestatem non tulissent, ita magistratus annuos creaverunt, ut concilium senatûs reipublicæ præponerent sempiternum : deligerentur autem in id concilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ ac virtuti pateret. Senatum reipub. custodem, præsidem, propugnatorem collocaverunt. Hujus ordinis auctoritate uti magistratus, et quasi ministros gravissimi concilii esse voluerunt : senatum autem ipsum proximorum ordinum splendore confirmari, plebis libertatem et commoda tueri atque augere voluerunt. » (Cic. *Orat. pro Sext.* n. 137.)

et que d'un autre côté le peuple fût averti du respect et de l'affection qu'il était obligé de leur témoigner, et de la confiance avec laquelle il devait faire usage de leur conseil, de leur crédit, et de leur protection.

Ce sénat fut dans tous les siècles suivants le plus ferme appui, la principale force, la plus grande ressource de l'état, même sous les empereurs. On sait la célèbre parole de Cinéas, que Pyrrhus avait député vers les Romains. Quand il fut de retour, il dit à son maître que le sénat de Rome lui avait paru une assemblée de rois[1], tant il y avait reconnu de grandeur et de majesté. Ce n'est point dans les édifices[2], dit l'empereur Othon à l'occasion d'une émeute où il craignait pour le sénat, ni dans la magnificence extérieure, que consistent la gloire et la durée de l'empire. Tout ce qui n'est que matériel est peu de chose; il peut se détruire et se rétablir, sans que l'essentiel souffre aucun changement. Mais c'est attaquer le fond de l'état et le prince même que de donner atteinte à l'autorité du sénat.

J'aurai lieu de parler encore ailleurs du sénat, lorsque j'examinerai plus en détail la forme du gouvernement établi dans la république romaine.

[1] « Quem qui ex regibus constare dixit, unus veram speciem romani senatus cepit. » (LIV. lib. 9, n. 17.)

[2] « Quid! vos pulcherrimam hanc urbem domibus et tectis, et congestu lapidum stare creditis? Muta ista et inanima intercidere ac reparari promiscua sunt : æternitas rerum, et pax gentium, et mea cum vestra salus, incolumitate senatûs firmatur. » (TAC. *Hist.* lib. 1, cap. 84.)

QUATRIÈME CARACTÈRE DES ROMAINS.

Union étroite de toutes les parties de l'état.

Le peuple romain n'était d'abord qu'une multitude confuse, formée par l'assemblage tumultueux et fortuit de plusieurs peuples, opposés de caractères et d'intérêts, différents d'inclinations et de professions, pleins de jalousies et d'animosités. Pour faire cesser cette diversité, nuisible à l'affermissement solide de l'état, Romulus commença par distribuer tous les citoyens en tribus et en légions; et ensuite Numa, allant encore plus loin au devant du mal, rassembla tous ceux d'un même art et d'un même métier, et les réunit dans une même confrérie, en leur assignant des jours de fêtes et des cérémonies propres, pour leur faire oublier par ces nouveaux liens de religion et de plaisir la diversité de leur ancienne origine.

Plut. in Vita Numæ.

Mais ce qui contribua le plus à établir une parfaite concorde dans ce peuple naissant fut le droit de patronage établi par Romulus; parce qu'en unissant par des liens très-étroits et très-sacrés les patriciens avec les plébéiens, les riches avec les pauvres, il semblait ne faire du peuple entier qu'une seule famille. On appelait les premiers *patrons* ou *protecteurs*, et les autres *clients*. Les patrons étaient engagés par leur nom même à protéger en toute occasion leurs clients, comme un père soutient ses enfants; à les aider de leur conseil, de leur crédit, de leurs soins; à conduire et poursuivre leurs procès, s'ils en avaient; en un mot, à leur rendre toutes sortes de bons offices. Les clients, de leur

Dionys. Halicarn. Antiq. rom. lib. 2.

côté, rendaient toute sorte d'honneurs à leurs patrons, les respectaient comme de seconds pères, contribuaient de leurs biens à marier leurs filles si elles étaient pauvres, à racheter leurs enfants s'ils avaient été pris par l'ennemi, à les faire subsister eux-mêmes s'ils tombaient dans quelque disgrace. On a déja remarqué que dans les temps postérieurs ce n'était pas seulement des particuliers, mais des villes et des provinces entières, que l'on mettait sous la protection des grands de Rome.

Cette union des citoyens, comme l'observe Denys d'Halicarnasse, formée ainsi dès le commencement, et cimentée avec soin par Romulus, s'affermit de telle sorte dans la suite, que pendant l'espace de plus de six cents ans, quoique la république fût continuellement agitée par les divisions intestines qui exercèrent si long-temps le peuple et le sénat, jamais on n'en vint jusqu'à prendre les armes et à répandre le sang; mais les disputes, quelque échauffées et violentes qu'elles fussent, se pacifiaient toujours à l'amiable sur les remontrances qui se faisaient de part et d'autre [1], chacun cédant mutuellement de son côté, et relâchant quelque chose de ses droits ou de ses prétentions.

[1] Πείθοντες καὶ διδάσκοντες ἀλλήλους, καὶ τὰ μὲν εἴκοντες, τὰ δὲ παρ' ἑκόντων λαμβάνοντες, πολιτικὰς ἐποιοῦντο τὰς τῶν ἐγκλημάτων διαλύσεις. (DIONYS. HALIC. lib. 2.)

CINQUIÈME CARACTÈRE DES ROMAINS.

Amour de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, du travail, de l'agriculture.

Un des premiers soins de Numa, quand on l'eut choisi pour roi, fut d'inspirer à ses nouveaux sujets l'amour du travail, de la simplicité, de la frugalité, de la pauvreté, dont le goût et l'estime ont duré si long-temps parmi les Romains. La manière dont il était monté sur le trône lui donnait droit de recommander fortement toutes ces vertus à ses citoyens.

Plut. in Vita Numæ.

Numa était né et faisait sa résidence ordinaire à Cures, principale ville des Sabins, d'où les Romains, unis avec cette nation, s'appelèrent *Quirites*. Porté naturellement à la vertu, il avait encore cultivé son esprit par l'étude de toutes les sciences dont son siècle était capable, et sur-tout de la philosophie. Il en mit les règles en pratique dans toute sa conduite. La campagne et la solitude faisaient ses délices. Il s'y occupait à cultiver la terre, et à étudier dans les ouvrages de la nature les merveilles de la puissance divine.

Il jouissait d'un si doux repos, lorsque les ambassadeurs des Romains vinrent lui annoncer que les deux partis qui divisaient Rome s'étaient enfin réunis à le choisir pour leur roi. Cette nouvelle le troubla, mais ne le déconcerta pas. Il leur représenta combien il était dangereux à un homme qui était heureux et content dans la vie qu'il menait, de passer brusquement à un genre de vie tout opposé. « J'ai été nourri et « élevé, leur dit-il, dans la discipline dure et austère

« des Sabins; et, hors le temps que je donne à étudier « et à connaître la Divinité, je ne m'occupe qu'à cul-« tiver la terre et à nourrir des troupeaux. Si l'on « croit voir en moi quelque chose d'estimable, ce sont « toutes qualités qui doivent m'éloigner du trône : « l'amour du repos, une vie retirée et appliquée à « l'étude, une extrême aversion de la guerre, et une « grande passion pour la paix. Me siérait-il bien, en-« trant dans une ville qui ne retentit que du bruit des « armes, et qui ne respire que les combats, de vouloir « enseigner et inspirer le respect des dieux, l'amour « de la justice, la haine des violences et de la guerre « à un peuple qui semble desirer beaucoup plus un « capitaine qu'un roi ? »

Le refus de Numa ne servit qu'à redoubler les instances des Romains. Ils le prièrent et le conjurèrent de ne pas les rejeter dans une nouvelle sédition, qui aboutirait à une guerre civile, puisqu'il n'y avait que lui seul qui fût au gré des deux partis.

Quand ces ambassadeurs se furent retirés, son père et Martius son parent n'oublièrent rien pour le porter à accepter le sceptre. « Si vous n'êtes sensible, lui di-« saient-ils, ni au plaisir d'amasser de grands biens « parce que vous vous contentez de peu, ni à l'ambition « de commander parce que vous jouissez d'une gloire « plus grande et plus réelle, qui est celle de la vertu, « considérez que bien régner c'est rendre à Dieu « l'hommage et le culte qui lui est le plus agréable. « C'est Dieu qui vous appelle, ne voulant pas laisser « inutile et oisif le grand fonds de justice qu'il a mis « en vous. Ne vous dérobez donc point à la royauté, « puisque c'est à un homme sage le plus vaste champ

« du monde pour faire de belles et de grandes actions.
« C'est là qu'on peut servir magnifiquement les dieux,
« et adoucir insensiblement l'esprit des hommes et les
« plier sous le joug de la religion, car les sujets se con-
« forment toujours aux mœurs de leurs princes. Les
« Romains ont aimé Tatius, quoiqu'il fût étranger ; et
« ils ont consacré par des honneurs divins la mémoire
« de Romulus, qu'ils adorent. Que sait-on si ce peuple
« victorieux n'est pas las de guerres, et si, plein de
« triomphes et de dépouilles, il ne desire pas un chef
« plein de douceur et de justice, qui le gouverne en
« paix sous de bonnes lois et sous une bonne police ?
« Mais, quand il continuerait d'aimer la guerre avec la
« même fureur, ne vaut-il pas mieux tourner ailleurs
« cette fougue en prenant en main ses rênes, et unir
« par des nœuds d'amitié et de bienveillance votre
« patrie et toute la nation des Sabins avec une ville si
« puissante et si florissante ? »

Numa ne put résister à de si fortes et de si sages remontrances, et il se mit en marche. Le sénat et le peuple, pressés d'un merveilleux desir de le voir, sortirent de Rome et allèrent au devant de lui. L'idée qu'ils avaient conçue depuis long-temps de sa probité s'était beaucoup accrue par ce que les ambassadeurs leur avaient rapporté de sa modération. Ils comprenaient qu'il fallait qu'il y eût un grand fonds de sagesse dans un homme capable de refuser la royauté, et qui regardait avec indifférence, et même avec mépris, ce que le reste des hommes considère comme le comble de la grandeur et de la félicité humaine.

Dionys. Halicarn. lib. 2.

Numa conserva sur le trône les vertus qu'il y avait portées. Autant que les bienséances de son rang le

pouvaient permettre, il vécut avec la simplicité et la modestie qu'il avait choisies dès le temps de sa vie privée. On voit en lui un modèle parfait de la royauté. Il tempère la majesté du prince par la modération du philosophe, ou plutôt il la relève par un nouvel éclat et la rend plus aimable et plus assurée. Content de s'attirer le respect par ses qualités vraiment royales, il bannit le vain appareil de sa grandeur, qui n'impose qu'aux sens, et dont sa vertu n'avait pas besoin. Il est sans faste, sans luxe, sans gardes. Dès le premier jour de son règne il casse la cohorte que Romulus tenait toujours auprès de sa personne, en déclarant qu'il ne voulait ni se défier de ceux qui se fiaient[1] à lui, ni commander à des hommes qui se défieraient de lui.

Il partage entre les pauvres citoyens les terres conquises, afin de les éloigner de l'injustice par les fruits légitimes de leur travail, et afin de les porter à l'amour de la paix par les soins de l'agriculture qui en a besoin. Il arrête et il charme leur ardeur trop bouillante pour la guerre par les douceurs d'une vie tranquille et utilement occupée. Pour les attacher à la culture des terres d'une manière plus intéressante et plus fixe, il les distribue par bourgades, leur donne des inspecteurs et des surveillants, visite souvent lui-même les travaux de la campagne, juge des maîtres par l'ouvrage, élève aux emplois ceux qu'il reconnaît laborieux, appliqués, industrieux, réprimande les négligents et les paresseux. Et par ces différents moyens, soutenus de son exemple, et appuyés par la persuasion, il met l'agriculture si fort en honneur, que, dans les siècles

[1] Οὔτε γὰρ ἀπιστεῖν πιστεύουσιν, οὔτε βασιλεύειν ἀπιστούντων ἠξίου. (Plut.)

suivants, les généraux d'armées et les premiers magistrats, bien loin de regarder comme au-dessous d'eux les occupations rustiques, faisaient gloire[1] de cultiver leurs champs de ces mêmes mains victorieuses et triomphantes qui avaient dompté l'ennemi; et le peuple romain ne rougissait pas de donner le commandement de ses armées et de confier le salut de l'état à ces illustres laboureurs qu'il allait prendre à la charrue, et leur faisait quitter le soin de leurs terres pour prendre celui de l'empire.

Scipion l'Africain[2], après avoir vaincu Annibal, bêchait lui-même la terre, selon l'usage des Anciens, plantait et greffait ses arbres, et s'occupait des travaux rustiques. Personne n'ignore combien Caton l'ancien, surnommé *le Censeur*, s'était appliqué à l'agriculture, dont il nous a même laissé des préceptes. Cicéron[3],

[1] « Pluribus monumentis scriptorum admoneor, apud antiquos nostros fuisse gloriæ curam rusticationis : ex qua Quintius Cincinnatus, obsessi consulis et exercitûs liberator, ab aratro vocatus ad dictaturam venerit; ac rursùs, fascibus depositis, quos festinantiùs victor reddiderat quàm sumpserat imperator, ad eosdem juvencos et quatuor jugerum avitum hæerediolum redierit. Itemque C. Fabricius et Curius Dentatus, alter Pyrrho finibus Italiæ pulso, domitis alter Sabinis, accepta quæ viritim dividebantur captivi agri septem jugera non minùs industriè coluerit, quàm fortiter armis quæsierat. Et ne singulos intempestivè nunc persequar, quum tot alios romani generis intuear memorabiles duces hoc semper duplici studio floruisse, vel defendendi vel colendi patrios quæsitosque fines. » (Colum. *de Re rust.* lib. I.)

[2] « In hoc angulo ille Carthaginis horror, Scipio, abluebat corpus laboribus rusticis fessum : exercebat enim opere se, terramque (ut mos fuit priscis) ipse subigebat. » (Sen. *Ep.* 86.)

[3] « Næ tu, Eruci, accusator esses ridiculus, si illis temporibus natus esses, quum ab aratro arcessebantur qui consules fierent. Etenim qui præesse agro colendo flagitium putes, profectò illum Attilium, quem suâ manu spargentem semen, qui missi erant, convenerunt, hominem turpissimum atque inhonestissimum judicares. At herculè majores nostri longè aliter et de illo et de cæteris talibus viris existimabant. Itaque ex minima tenuissimaque re-

dans son beau plaidoyer pour Roscius d'Amérie, entre dans une juste indignation contre l'accusateur de sa partie, qui, ayant dégénéré de l'ancien goût, décriait le séjour de Roscius à la campagne, et voulait qu'on le prît comme une preuve de la haine de son père contre lui; et qui, par le même principe, aurait dû regarder comme un homme dégradé et déshonoré un Attilius, que les députés du peuple romain trouvèrent dans son champ occupé actuellement à semer ses terres. « Nos ancêtres, dit-il, pensaient bien autrement. Et « c'est par une telle conduite que de faible et de mé« diocre qu'était notre république ils l'ont rendue si « puissante et si florissante. Ils cultivaient leurs pro« pres terres avec soin, et ne desiraient point celles « d'autrui par le sentiment d'une basse et insatiable « avarice; et par là ils ont enrichi la république et « grossi l'empire romain de tant de terres, de villes et « de nations. »

Mais cet amour du travail et de la vie champêtre n'a pas seulement contribué aux conquêtes et à l'agrandissement de l'empire romain; il a servi aussi à y conserver pendant tant de siècles cette noblesse de sentiments, cette générosité, ce désintéressement, qui ont encore plus illustré le nom romain que toutes les plus fameuses victoires. Car, il faut l'avouer, cette vie innocente de la campagne [1] a une liaison bien étroite avec

publica maximam et florentissimam nobis reliquerunt. Suos enim agros studiosè colebant, non alienos cupidè appetebant : quibus rebus et agris, et urbibus, et nationibus rempublicam, atque hoc imperium, et populi romani nomen auxerunt. » (*Orat. pro S. Rosc. Amer.* n. 50.)

[1] « Res rustica, sine dubitatione, proxima et quasi consanguinea sapientiæ est. » (Colum. *de Re rust.* lib. 1.)

la sagesse, dont elle est comme la sœur; et l'on peut avec raison la regarder comme une excellente école de simplicité [1], de frugalité, de justice, et de toutes les vertus morales.

Numa, élevé dans cette école, inspira le même goût et les mêmes sentiments, non-seulement à ses propres sujets, mais aux villes voisines, comme l'observe Plutarque dans la magnifique description qu'il nous a laissée de son règne. Car le peuple romain n'était pas le seul qui fût adouci et calmé par la justice et l'humeur pacifique de ce bon roi, mais aussi les villes des environs, dans lesquelles, comme si un doux zéphyr eût soufflé du côté de Rome, on aperçut un admirable changement de mœurs, et l'on vit succéder à la fureur de la guerre un ardent desir de vivre en paix, de cultiver la terre, d'élever tranquillement ses enfants, et de servir les dieux en repos. Dans tout le pays ce n'étaient que fêtes, que jeux, sacrifices, festins, et réjouissances de gens qui se visitaient et qui allaient les uns chez les autres, sans aucune crainte, comme si la sagesse de Numa eût été une riche source d'où la vertu et la justice eussent coulé dans l'esprit de tous les peuples, et répandu dans leur cœur la même tranquillité qui régnait dans le sien.

En effet, pendant le règne de Numa on ne vit ni guerre, ni esprit de révolte; et l'ambition de régner ne porta personne à conspirer contre lui. Mais, soit que le respect pour son éminente vertu, ou la crainte de la Divinité, qui le protégeait si visiblement, eût désarmé le crime; soit que le ciel, par une faveur sin-

[1] « Vita rustica parcimoniæ, diligentiæ, justitiæ magistra est. » (*Orat. pro Rosc. Amer.* n. 75.)

gulière, prît plaisir à préserver cet heureux règne de tout attentat qui pût en souiller la gloire ou en troubler la joie, il a servi de preuve et d'exemple à cette grande vérité que Platon osa prononcer[1], long-temps depuis, lorsqu'en parlant du gouvernement il dit : *Les villes et les hommes ne seront délivrés de leurs maux que lorsque, par une protection particulière des dieux, la souveraine puissance et la philosophie, se trouvant réunies dans un même homme, rendront la vertu victorieuse du vice.* Car le sage n'est pas seulement heureux, mais il rend encore heureux tous ceux qui écoutent les paroles qui sortent de sa bouche. Il n'a presque jamais besoin d'en venir à la force et aux menaces pour réduire ses sujets, qui, voyant éclater la vertu dans un modèle aussi illustre et aussi exposé aux yeux qu'est la vie de leur prince, se portent naturellement à l'imiter et à mener comme lui une vie irrépréhensible et heureuse; ce qui est le fruit le plus doux d'un sage gouvernement, comme d'un autre côté la plus solide gloire d'un prince est de pouvoir inspirer à ses sujets une si noble inclination et de les conduire à une vie si parfaite, ce que personne n'a su si bien faire que Numa. Lib. 5, de Rep.

J'ai cru devoir exposer avec quelque étendue les raisons de Numa pour refuser la couronne, les motifs qui le déterminèrent à l'accepter, les excellentes règles qu'il suivit dans son gouvernement, et la belle descrip-

[1] « Atque ille quidem princeps ingenii et doctrinæ Plato, tùm deniquè fore beatas respublicas putavit, si aut docti et sapientes homines eas regere cœpissent; aut, qui regerent, omne suum studium in doctrina ac sapientia collocâssent. Hanc conjunctionem videlicet potestatis et sapientiæ saluti censuit civitatibus esse posse. » (Cic. *ad Quint. frat.* lib. I, *Epist.* I.)

tion que fait Plutarque des merveilleux effets que produisit son règne, fondé sur la justice et sur l'amour de la paix. Ce caractère est grand et presque unique dans l'histoire; et il me semble que le devoir d'un maître est de bien faire sentir à ses disciples des endroits si pleins de beaux sentiments et si propres à former en même temps et l'esprit et le cœur.

SIXIÈME CARACTÈRE DES ROMAINS.

Sagesse des Lois.

Numa comprit, dès le commencement de son règne, que la justice, qui est la base des empires et de toute société, était encore plus nécessaire à un peuple élevé dans l'exercice des armes, accoutumé à subsister par la violence et à vivre sans discipline et sans police. Pour adoucir la férocité de ces esprits, et pour réduire à l'uniformité tant de caractères différents, il établit des lois sages, et les rendit aimables par sa modération et sa douceur, par l'exemple des plus grandes vertus, par un amour invariable pour l'équité envers les étrangers aussi-bien qu'à l'égard des citoyens. Par cette conduite, il inspira à ses sujets un si grand respect pour la justice, qu'il changea toute la face de la ville. Et le zèle pour observer des lois si utiles et si saintes, et pour en perpétuer l'esprit, fut si grand, que l'on vit toujours à Rome, jusque sous les derniers empereurs, une tradition suivie de jurisprudence, une espèce d'école de sages législateurs et de célèbres jurisconsultes, qui, formant leurs décisions sur les plus pures lumières de la raison et sur les plus sûres maxi-

mes de l'équité naturelle, composèrent ce corps de droit et de jurisprudence qui est devenu l'admiration de tout l'univers, et que toutes les nations policées ont adopté, ou du moins imité, en y puisant les lois les plus salutaires.

SEPTIÈME CARACTÈRE DES ROMAINS.

La Religion.

Le septième caractère est un grand respect pour la religion, une exacte fidélité à tout commencer par elle et à y rapporter tout. Romulus avait déja montré beaucoup d'attachement pour la religion, comme Plutarque l'observe; mais Numa le porta beaucoup plus loin, et s'appliqua à lui donner plus de lustre et plus de majesté. Il en prescrivit les règles particulières; il en marqua en détail les exercices et les rits, et les accompagna de tout ce que les cérémonies pouvaient avoir de plus auguste et les fêtes de plus agréable et de plus attirant. Par ces spectacles nouveaux de religion, et par ce commerce fréquent avec les choses saintes, qui semblaient rendre la Divinité présente par-tout, il rendit les esprits plus dociles, plus traitables, plus humains, et tourna insensiblement le penchant qu'ils avaient à la violence et à la guerre vers l'amour de la justice et vers le desir de la paix, qui en est le fruit. Cette habitude de faire entrer la religion dans toutes les actions remplit le peuple d'une vénération pour la Divinité si profonde et si durable, que dès-lors, et dans tous les siècles suivants, on ne créait point de magistrats, on ne déclarait point la guerre, on ne donnait point de

bataille, on n'entreprenait rien en public, et l'on ne faisait rien en particulier, ni mariages, ni funérailles, ni voyages, sans l'avoir consacré par la religion. Le soin qu'il eut de bâtir un temple à la Foi, et de la faire regarder comme la dépositaire sacrée des paroles données et des promesses, et comme la vengeresse inexorable de leurs violements, rendit le peuple si fidèle à ses engagements, que jamais dans aucune nation la sainteté du serment ne fut plus inviolable.

Polybe et Tite-Live rendent sur cela un glorieux témoignage aux Romains. Le premier[1] dit que, quand ils avaient une fois prêté serment, ils gardaient inviolablement leur parole, sans qu'il fût besoin ni de cautions, ni de témoins, ni de promesses par écrit, au lieu que toutes ces précautions étaient inutiles chez les Grecs. Le second[2] remarque que « les différents et « continuels exercices de religion établis par Numa, « qui faisaient intervenir la Divinité à toutes les actions « humaines, avaient rempli d'une si grande religion « tous les esprits, qu'une parole donnée et un serment « n'avaient pas moins de poids et d'autorité à Rome « que la crainte des lois et des châtiments. Et non- « seulement les Romains prirent le caractère et les « mœurs pacifiques de Numa, se formant sur leur roi « comme sur un modèle parfait, mais les nations voi-

[1] Δι' αὐτῆς τῆς κατὰ τὸν ὅρκον πίστεως τηροῦσι τὸ καθῆκον. (Polyb. lib. 6.)

[2] « Deorum assidua insidens cura, quum interesse rebus humanis cœleste numen videretur, eâ pietate omnium pectora imbuerat, ut fides ac jusjurandum proximè legum ac pœnarum metum civitatem regerent. Et quum ipsi se homines ad regis, velut unici exempli, mores formarent, tùm finitimi etiam pópuli, qui antè, castra, non urbem positam in medio, ad sollicitandam omnium pacem crediderant, in eam verecundiam adducti sunt, ut civitatem totam in cultum versam deorum violari ducerent nefas. » (Liv. lib. 1, n. 21.)

« sines, qui auparavant avaient regardé Rome moins « comme une ville que comme un camp destiné à trou« bler la paix de tous les peuples, conçurent une si « profonde vénération pour le prince et pour ses sujets, « qu'ils auraient cru que c'eût été commettre un crime « et une espèce de sacrilége que d'attaquer une ville « tout occupée du culte et du service des dieux. »

En commençant à parler de l'histoire romaine, il m'a paru nécessaire de donner d'abord une idée de ce fameux peuple, dont les principaux caractères, qui l'ont rendu si célèbre et l'ont si fort élevé au-dessus de tous les autres peuples, se trouvent heureusement réunis dans Romulus et Numa, ses deux fondateurs. On voit par là de quelle conséquence sont, non-seulement pour les particuliers, mais même pour des nations entières, les premières impressions qu'on leur donne; et il est visible que ce furent ces grandes et solides vertus, établies dans Rome dès sa naissance, et toujours cultivées de plus en plus et infiniment accrues dans la suite des siècles, qui la rendirent victorieuse et maîtresse de l'univers : car, selon la judicieuse remarque de Denys d'Halicarnasse [1], c'est une loi immuable et fondée dans la nature même, que ceux qui sont supérieurs en mérite le deviennent aussi en pouvoir et en autorité, et que les peuples qui ont plus de vertu et de courage l'emportent tôt ou tard sur ceux qui en ont moins.

[1] Φύσεως γὰρ δὴ νόμος ἅπασι κοινὸς, ὃν οὐδεὶς ἀναλύσει χρόνος, ἄρχειν ἀεὶ τῶν ἡττόνων τοὺς κρείττονας. (DIONYS. HALIC. *Antiq. rom.* lib. I.)

SECOND MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Expulsion des Rois et établissement de la Liberté.

L'époque de l'expulsion des rois et de l'établissement de la liberté à Rome est trop considérable pour ne s'y pas arrêter. Cet événement mémorable est la base de la plus fameuse république qui ait jamais été; c'est la source de ses beaux jours, et de tout ce qu'on a admiré en elle de plus grand et de plus merveilleux. De là le peuple romain contracta encore deux caractères singuliers, l'un de haine irréconciliable contre la royauté et contre tout ce qui en présentait la moindre apparence, l'autre d'un violent amour de sa liberté dont il fut jaloux dans tous les temps presque jusqu'à l'excès. La modération réciproque que le sénat et le peuple gardèrent dans leurs disputes fait encore un troisième caractère bien digne d'être remarqué.

PREMIER CARACTÈRE.

Haine de la Royauté.

Plusieurs circonstances et divers motifs concoururent à faire naître cette haine implacable de la royauté, et à la fortifier.

1° Le mécontentement et l'aversion que le peuple romain couvait depuis long-temps contre les violences et le gouvernement tyrannique des Tarquins éclatèrent enfin à l'occasion de l'outrage fait à Lucrèce, et de la manière funeste dont elle punit sur elle-même le

crime du prince en se donnant la mort de sa propre main.

2° Ces dispositions augmentèrent infiniment par la fermeté inouïe avec laquelle le consul Brutus fit en sa présence trancher la tête à ses enfants, pour être entrés dans un complot qui tendait au rétablissement des rois. Le sang de deux fils répandu par un père, avec le saisissement et l'effroi de tous les assistants, fit sentir plus vivement quel étrange malheur c'était que le joug des Tarquins, puisqu'il en fallait acheter l'affranchissement à un si grand prix. Cette exécution sanglante, et la fin tragique de Lucrèce, qui faisaient également horreur à la nature, gravèrent si avant dans tous les esprits l'aversion de la royauté, que même dans les siècles suivants ils n'en purent souffrir jusqu'à l'ombre; et ils crurent, à l'exemple de leurs ancêtres, devoir sacrifier ce qu'ils avaient de plus cher, et tenter ce qu'il y a de plus extrême pour écarter un mal qu'ils étaient accoutumés, dès la jeunesse, à regarder comme le plus grand et le plus insupportable de tous les maux.

3° En livrant au pillage les biens du roi, en abattant son palais et sa maison de campagne, en consacrant au dieu Mars ses champs près de Rome afin d'en rendre la restitution impossible, en jetant dans le Tibre la moisson de ses terres, ils achevèrent de rendre la rupture irréconciliable; et tout le peuple, qui avait pris part à l'insulte et au pillage, comprit qu'il ne pouvait trouver l'impunité que dans une résistance inflexible.

4° L'acharnement opiniâtre des Tarquins à fatiguer les Romains par une longue et rude guerre, et à sou-

lever contre eux tous leurs voisins, les mit dans la nécessité de se défendre sans ménagement. Les attaques réitérées, les fréquentes batailles, la mort d'un de leurs consuls tué dans le combat avec les plus considérables des citoyens, entretinrent et échauffèrent leur animosité, et firent passer en habitude la crainte et la haine de la royauté. On peut juger de l'horreur qu'ils en avaient conçue, dès le commencement, par la réponse qu'ils firent aux ambassadeurs du roi Porséna, qui sollicitait fortement le rétablissement des Tarquins. Ils déclarèrent[1] qu'ils étaient disposés à ouvrir plutôt leurs portes aux ennemis qu'aux rois, et qu'ils aimeraient mieux perdre leur ville que leur liberté.

5° La loi qui donnait pouvoir de prévenir quiconque tenterait de se rendre maître de la république, et de le tuer avant qu'il fût juridiquement condamné, pourvu qu'après le meurtre on apportât des preuves de l'attentat, semblait armer indifféremment la main de tous les citoyens contre l'ennemi commun, établir tous les particuliers comme également dépositaires de la liberté publique, et les rendre responsables de sa conservation.

6° La valeur héroïque d'Horatius Coclès, avec les récompenses et les honneurs extraordinaires qu'il reçut pour avoir arrêté seul sur le pont l'armée auxiliaire des Tarquins; l'audace intrépide de Scévola, qui punit sa main pour avoir manqué son coup; le courage de Clélie et de ses compagnes; les triomphes décernés à Publicola et à Marcus son frère à cause des

[1] « Ita induxisse in animum, hostibus potiùs quàm regibus portas patefacere; eam esse voluntatem omnium, ut qui libertati erit in illa urbe finis, idem urbi sit. » (Liv. lib. 2, n. 15.)

victoires remportées sur les rois; l'éloge funèbre et les honneurs solennels rendus à Brutus comme père de la liberté, et ceux qu'on rendit ensuite à Publicola en reconnaissance de son amour constant pour la république : tous ces objets enflammèrent de plus en plus le zèle pour la liberté et la haine de la tyrannie, et, en attirant l'admiration de tous les esprits vers ces grands modèles, leur inspirèrent un ardent desir de les imiter.

7° Le serment solennel que fit le peuple sur les autels en son nom, et au nom de toute la postérité, que jamais, sous quelque prétexte que ce pût être, il ne souffrirait qu'on rétablît à Rome la royauté [1], fut toujours dans la suite des siècles aussi présent à ce peuple que s'il eût tout récemment secoué le joug d'une servitude également dure et honteuse.

Cette aversion, cimentée par tant de sang et fortifiée par de si puissants motifs, a passé d'âge en âge, non-seulement pendant que la république a subsisté, mais sous les empereurs même, et n'a pu s'éteindre qu'avec l'empire. L'entreprise de Manlius [2], qui aspirait à la royauté, effaça le souvenir de toutes ses grandes actions, et le fit précipiter impitoyablement du haut de ce roc même qu'il avait sauvé d'entre les mains des ennemis. Rien ne hâta plus la mort de César que le soupçon qu'il avait donné qu'il pensait à se faire dé-

[1] « Omnium primùm avidum novæ libertatis populum, ne postmodùm flecti precibus aut donis regiis posset, jurejurando adegit (Brutus), neminem Romæ passuros regnare. » (Id. ibid. n. 1.)

[2] « Damnatum tribuni de saxo Tarpeio dejecerunt : locusque idem in uno homine et eximiæ gloriæ monimentum, et pœnæ ultimæ fuit... Ut sciant homines quæ et quanta decora fœda cupiditas regni, non ingrata solùm, sed invisa etiam reddiderit. » (Id. lib. 6, n. 20.)

clarer roi. Ses successeurs, outre la puissance tribunitienne, accumulèrent les titres de César, d'Auguste, de grand-pontife, de proconsul, d'empereur, de père de la patrie; mais ni leur ambition, ni la flatterie des peuples n'osa aller plus loin, ni trancher le mot. Et, quoiqu'ils fussent, autant qu'aucun roi de la terre, en possession d'une puissance absolue; quoique quelques-uns même, comme Caligula, Néron, Domitien, Commode, Caracalla, Héliogabale, poussassent l'abus de la souveraineté jusqu'à la plus cruelle tyrannie, aucun ne s'est hasardé à prendre le diadême, parce qu'il était regardé comme la marque d'un titre dont huit ou dix siècles n'avaient pu effacer ce qu'il avait d'odieux; et, ce qui est étrange et paraît presque incroyable, pendant que leur religion impie leur permettait de se donner pour des dieux, une politique plus réservée leur défendait de se donner pour des rois.

SECOND CARACTÈRE.

Amour excessif de la Liberté, et Application à en étendre les droits.

On sait que le corps entier de la république romaine était composé de deux ordres, qui avaient chacun leurs magistrats particuliers aussi-bien que leurs intérêts différents, et qui furent toujours opposés entre eux. L'un s'appelait *le sénat*, et il était comme le chef et le conseil de l'état; l'autre était le simple peuple, nommé en latin *plebs* ou *plebes*, qui était distingué de la noblesse et des familles patriciennes. Ces deux ordres réunis ensemble formaient ce qu'on appelle proprement

le peuple romain, *populus romanus*, dont les assemblées générales se tenaient ou par centuries, et étaient nommées *centuriata comitia*, et le sénat y était plus puissant; ou par tribus, *tributa comitia*, et le peuple y dominait davantage.

Ce peuple, à qui les victoires fréquentes et les conquêtes sur ses voisins avaient déja fort élevé le cœur, prit encore des sentiments plus hauts et conçut plus d'amour pour la liberté par la part qu'on lui donna à l'autorité et aux affaires publiques, et par les complaisances que le sénat fut obligé d'avoir pour lui dans les premiers temps qui suivirent la révolution.

Rien ne fut plus capable de flatter ce peuple que la promptitude avec laquelle le consul Publicola fit raser dans une nuit sa maison, sur quelques murmures qu'on faisait contre sa situation élevée, et contre la grandeur de l'édifice, que l'on traitait de citadelle.

Le même Publicola, pour ôter au gouvernement consulaire ce qu'il montrait de terrible, et pour le rendre plus populaire et plus doux, fit ôter dans la ville les haches des faisceaux qu'on portait devant les consuls; et, en se présentant à l'assemblée du peuple, il fit baisser les faisceaux [1], comme s'il les lui soumettait et lui faisait hommage de son autorité.

Il augmenta encore extrêmement le pouvoir du peuple et ses immunités par la loi qui permettait d'appeler au peuple du jugement des consuls et du sénat; par celle qui condamnait à mort ceux qui prendraient quelque charge sans la recevoir du peuple; par la loi

[1] « Gratum id multitudini spectaculum fuit, summissa sibi esse imperii insignia, confessionemque factam populi quàm consulis majestatem vimque majorem esse. » (Liv. lib. 2, n. 7.)

qui affranchissait des impôts les pauvres citoyens; par celle qui exemptait de punition corporelle ceux qui désobéiraient aux consuls, et qui réduisaient toute la peine de leur désobéissance à une amende pécuniaire.

Il crut aussi, pour affermir davantage l'autorité du peuple, devoir se décharger de la garde et de la dispensation des deniers publics, et en interdire le maniement à ses proches et à ses amis. Il les mit donc en dépôt dans le temple de Saturne; et, en permettant au peuple de choisir lui-même deux gardes du trésor, il lui donna beaucoup de part à l'administration des finances, qui sont la force d'un état, le nerf de la guerre, et la matière des récompenses.

Le peuple, ayant pris goût pour le gouvernement et pour l'autorité, fut toujours attentif dans la suite à porter plus loin les anciennes bornes; et l'on ne pouvait le flatter plus agréablement qu'en lui donnant des ouvertures et des prétextes pour étendre ses prérogatives et ses droits.

La plus forte barrière qu'il opposa aux entreprises du sénat et des consuls, et le plus ferme appui de son crédit et de sa liberté, fut l'établissement des tribuns du peuple [1], qui fut une des conditions de sa réunion avec le sénat et de son retour dans la ville lors de sa retraite sur le mont Sacré. La personne de ces tribuns, qui étaient proprement les hommes du peuple, fut déclarée inviolable et sacrée. On en créa d'abord deux, et ils furent multipliés dans la suite jusqu'au

[1] « Agi deindè de concordia cœptum, concessumque in conditiones, ut plebi sui magistratus essent sacrosancti, quibus auxilii latio adversùs consules esset, neve cui patrum capere eum magistratum liceret. » (Liv. lib. 2, n. 23.)

nombre de dix. L'entrée dans cette charge fut absolument interdite aux patriciens; et, pour les mettre hors d'état d'influer par leur crédit dans l'élection des tribuns, il fut ordonné que tous les magistrats plébéiens seraient nommés dans les assemblées qui se faisaient par tribus [1], où les sénateurs avaient moins d'autorité. La violence et l'injustice des décemvirs, qui fut l'occasion de la seconde retraite du peuple sur le mont Aventin, donna lieu aussi à fortifier de nouveau la puissance des tribuns. Il fut arrêté que les lois portées par le peuple dans les assemblées par tribus obligeraient le peuple romain entier, et par conséquent le sénat comme le reste, ce qui arma les tribuns d'une grande autorité [2] : qu'on ne créerait aucune magistrature dont il ne fût permis d'appeler; et l'on donnait pouvoir à tout particulier de tuer impunément quiconque contreviendrait à cette ordonnance : que la personne des tribuns serait de nouveau déclarée plus que jamais sacrée et inviolable. Leur pouvoir en effet allait fort loin et s'étendait jusque sur les consuls même, qu'ils prétendaient avoir droit de faire mettre en prison, comme ils le déclarèrent [3] publiquement dans une occasion où le senat eut recours à leur autorité pour réduire à leur devoir des consuls qui refusaient de lui obéir.

Après que le peuple eut ainsi affermi son autorité,

[1] « Volero, tribunus plebis, rogationem tulit ad populum, ut plebeii magistratus tributis comitiis fierent. Haud parva res, sub titulo primâ specie minimè atroci, ferebatur; sed quæ patriciis omnem potestatem per clientium suffragia creandi quos vellent tribunos auferret. » (Id. ibid. n. 56.)

[2] « Quâ lege tribunitiis rogationibus telum acerrimum datum est. » (Id. lib. 3, n. 55.)

[3] « Pro collegio pronunciant, placere consules senatui dicto audientes esse : si adversùs consensum amplissimi ordinis ultrà tendant, in vincula se duci eos jussuros. » (Id. lib. 4, n. 26.)

il ne cessa de former de nouvelles entreprises, que les tribuns, par complaisance ou par zèle, ne manquaient pas de seconder avec chaleur. Il n'y a point d'efforts qu'il ne fît pour s'ouvrir le chemin à toutes les dignités, et sur-tout au consulat, qui était la première charge de l'état, dans laquelle résidait presque toute l'autorité publique, et qui était réservée aux seuls patriciens. Après de longues et de vives contestations, il y parvint enfin; et une légère aventure en fit naître l'occasion. Qu'il me soit permis d'en insérer ici le récit, l'un des plus beaux et des plus naturels qui se trouvent dans Tite-Live.

Fabius Ambustus [1] avait marié sa fille aînée à Serv. Sulpicius, de race patricienne, et la cadette à un jeune homme plébéien, nommé Licinius Stolo. Un jour que celle-ci était allée rendre visite à sa sœur, pendant qu'elles s'entretenaient ensemble, Sulpicius, alors tribun des soldats avec la puissance consulaire, revenant

[1] « M. Fabii Ambusti, potentis viri, filiæ duæ nuptæ, Serv. Sulpicio major, minor C. Licinio Stoloni erat... Fortè ita incidit, ut in Ser. Sulpicii tribuni militum domo sorores Fabiæ, quum inter se, ut fit, sermonibus tempus tererent, lictor Sulpicii, quum is de foro se domum reciperet, forem, ut mos est, virgâ percuteret. Quum ad id, moris ejus insueta, expavisset minor Fabia, risui sorori fuit, miranti ignorare id sororem. Cæterùm, is risus stimulos parvis mobili rebus animo muliebri subdidit: frequentiâ quoque prosequentium rogantiumque numquid vellet, credo fortunatum matrimonium ei sororis visum; suique ipsam malo arbitrio, quo a proximis quisque minimè anteiri vult, pœnituisse. Confusam eam ex recenti morsu animi quum pater fortè vidisset, percunctatus *satin' salvæ*, avertentem causam doloris (quippè nec satis piam adversùs sororem, nec admodùm in virum honorificam) elicuit, comiter sciscitando, ut fateretur eam esse causam doloris, quòd juncta impari esset, nupta in domo quam nec honos nec gratia intrare posset. Consolans indè filiam Ambustus, bonum animum habere jussit, eosdem propediem domi visuram honores, quos apud sororem viderat. » (Liv. lib. 6, n. 34.)

chez lui, le premier des licteurs frappa à la porte avec la verge qu'il portait à la main, comme c'était l'ordinaire, et fit grand bruit. La jeune Fabia, pour qui cette coutume était nouvelle, ayant fait paraître quelque frayeur, sa sœur se mit à rire d'une telle simplicité, s'étonnant que cet usage lui fût inconnu. Comme souvent les moindres choses font impression sur les personnes du sexe, cette innocente plaisanterie piqua jusqu'au vif la cadette. La foule des personnes qui accompagnaient le tribun militaire par honneur, et qui lui demandaient ses ordres, lui fit sans doute regarder le sort de son aînée comme beaucoup plus heureux que le sien; et une secrète jalousie, qui fait qu'on ne peut voir sans peine ses proches au-dessus de soi, lui fit regretter d'être alliée comme elle l'était. Dans le trouble que cette plaie de son cœur encore toute récente lui causait, son père, l'ayant trouvée plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la cause. Mais, comme elle ne pouvait l'avouer sans paraître manquer d'amitié pour sa sœur et de respect pour son mari, elle dissimula quelque temps. Enfin Fabius, par sa douceur et ses caresses, tira d'elle le sujet de son chagrin, et l'obligea à lui avouer qu'elle avait de la peine de se voir engagée par une alliance inégale dans une maison où jamais ne pouvait entrer ni charge ni crédit. Son père la consola et lui dit de prendre courage, l'assurant que bientôt elle verrait dans sa maison ces mêmes dignités qui lui faisaient trouver sa sœur si heureuse. C'est à quoi, depuis ce moment, il travailla de toutes ses forces avec son gendre Licinius. Ayant associé à leur dessein L. Sextius, jeune homme entreprenant, à qui il ne manquait, pour mériter les plus hautes

dignités, que le rang de patricien, ils saisirent l'occasion favorable que la conjoncture du temps leur présentait; et, après avoir livré aux patriciens bien des attaques, ils les forcèrent enfin d'admettre les plébéiens au consulat. L. Sextius fut le premier à qui cet honneur fut accordé.

Depuis cette victoire, rien ne demeura inaccessible au peuple : préture, censure, dictature même et sacerdoce, tout lui fut ouvert, tout lui fut accordé, le sénat jugeant bien qu'après s'être vu forcé de céder pour le consulat [1], il ferait d'inutiles efforts pour conserver le reste. C'est ainsi qu'un peuple presque esclave sous les rois, et faible client sous les patriciens, devint par degrés égal à ses patrons, et leur associé dans toutes les dignités de la république.

TROISIÈME CARACTÈRE.

Modération réciproque du sénat et du peuple dans leurs disputes.

Les disputes entre le peuple et le sénat au sujet des charges publiques durèrent fort long-temps, et furent poussées avec une force et une vivacité qui semblaient ne pouvoir se terminer que par la ruine de l'un des deux partis. Les tribuns du peuple, fort violents pour l'ordinaire et fort emportés, ne cessaient d'animer la multitude par des discours pleins de fiel et d'amertume contre les consuls et le sénat. Au sujet des mariages avec les patriciens, qu'on avait interdits à ceux du

[1] « Senatu, quum in summis imperiis id non obtinuisset, minùs in prætura tendente. » (Liv. lib. 8, n. 15.)

peuple, « Sentez-vous [1], leur disaient-ils, dans quel mé« pris vous vivez ? Ils vous ôteraient, s'ils le pouvaient, « une partie de cette lumière qui vous éclaire. Ils souf« frent avec peine que vous respiriez avec eux un « même air, que vous parliez un même langage, et « que vous ayez la figure d'homme aussi-bien qu'eux. « Y a-t-il donc rien de plus outrageux et de plus infa« mant que de déclarer une partie de la ville indigne « de s'allier avec les patriciens, comme étant souillée « et impure ? Et, quant aux dignités, la république a« t-elle lieu d'être mécontente du service des plébéiens « dans toutes les charges qui leur ont été confiées ? Il « ne leur reste donc plus que le consulat. C'est en ce « point désormais qu'ils doivent faire consister leur salut « et leur liberté, et ce n'est que du jour qu'ils y seront « parvenus qu'ils peuvent compter être devenus libres « et avoir secoué le joug de la servitude et de la ty« rannie. »

Du côté du sénat il n'y avait pas quelquefois moins de violence et d'emportement. Tout ce qu'on accordait au peuple pour affermir sa liberté [2], ils croyaient que c'était autant de perdu pour eux : et [3], quoiqu'ils

[1] « Ecquid sentitis in quanto contemptu vivatis ? Lucis vobis hujus partem, si liceat, adimant. Quòd spiratis, quòd vocem mittitis, quòd formas hominum habetis, indignantur... An esse ulla major aut insignior contumelia potest, quàm partem civitatis, velut contaminatam, indignam connubio haberi ? » (Id. lib. 4, n. 3 et 4.)

« Nullius eorum (qui ex plebe creati sint tribuni militum) populum romanum pœnituisse. Consulatum superesse plebeiis. Eam esse arcem libertatis, id columen. Si eò perventum sit, tùm populum romanum verè exactos ex urbe reges, et stabilem libertatem suam existimaturum. » (Id. lib. 6, n. 37.)

[2] « Quidquid libertati plebis caveretur, id patres decedere suis opibus credebant. » (Id. lib. 3, n. 55.)

[3] « Seniores Patrum, ut nimis feroces suos credere juvenes esse, ita malle, si modus excedendus esset, suis quàm adversariis superesse ani-

reconnussent que leur jeunesse était souvent trop vive et trop échauffée, cependant, s'il fallait que de part ou d'autre on sortît des bornes, ils aimaient mieux voir l'audace poussée trop loin du côté de leurs partisans que de celui de leurs adversaires : tant, dit Tite-Live, il est difficile dans ces sortes de disputes, où l'on croit ne vouloir qu'établir une parfaite égalité entre les deux partis, de tenir la balance dans un équilibre si juste, qu'elle ne penche ni de côté ni d'autre, chacun travaillant insensiblement à s'élever pour abaisser son adversaire, et à se rendre formidable pour n'être point soi-même en état de le craindre, comme s'il n'y avait point de milieu entre faire et souffrir l'injure.

Cependant, il faut l'avouer à la gloire du peuple romain, cette disposition prochaine, ce semble, à en venir aux dernières extrémités et à éclater par de sanglantes séditions[1], qui est la source et la cause ordinaire de la ruine des grands empires, fut long-temps arrêtée et comme suspendue, partie par la sagesse des sénateurs, partie par la patience du peuple; et pendant plus de six cents ans, comme on l'a déja remarqué, jamais ces disputes domestiques ne dégénérèrent en guerres civiles.

Il se trouvait toujours dans le sénat, de ces hommes

mos. Adeò moderatio tuendæ libertatis, dum æquari velle simulando ita se quisque extollit, ut deprimat alium, in difficili est; cavendoque ne metuant homines, metuendos ultrò se efficiunt : et injuriam a nobis repulsam, tanquam aut facere aut pati necesse sit, injungimus aliis. » (Liv. lib. 3, n. 65.)

[1] « Æternas esse opes romanas, nisi inter semetipsos seditionibus sæviant. Id unum venenum, eam labem civitatibus opulentis repertam, ut magna imperia mortalia essent. Diù sustentatum id malum partim Patrum consiliis, partim patientiâ plebis. » (Id. lib. 2, n. 44.)

graves et sages, amateurs zélés du bien public, qui, évitant également les deux excès contraires[1], ou de trahir les intérêts du sénat pour se rendre agréables au peuple, ou d'aigrir et d'irriter le peuple en se déclarant trop vivement pour le sénat, savaient ramener doucement les esprits à la paix et à l'union, et, par de prudentes condescendances, prévenir les suites funestes qu'une résistance trop ferme aurait infailliblement attirées. Ils représentaient à leurs consuls trop échauffés et trop violents, tel qu'était un Appius[2], qu'ils ne devaient pas prétendre porter la majesté consulaire au-delà des justes bornes que demandait le bien commun de la paix et de la concorde; que, pendant que les tribuns et les consuls tiraient tout chacun de leur côté, la république ainsi divisée et déchirée demeurait sans force, les deux partis songeant moins à la conserver qu'à s'en rendre maîtres. Ils représentaient aussi aux tribuns[3] qu'il ne serait ni glorieux ni utile pour eux de vouloir établir et accroître leur autorité sur la ruine de celle du sénat, qui était le conseil public; et que l'unique moyen d'affermir la liberté dans Rome, et de maintenir l'égalité entre les citoyens, était

[1] « Alios consules, aut per proditionem dignitatis Patrum plebi adulatos, aut acerbè tuendo jura ordinis, asperiorem domando multitudinem fecisse. T. Quintium orationem memorem majestatis Patrum concordiæque ordinum habuisse. » (Id. lib. 3, n. 69.)

[2] « Ab Appio petitur ut tantam consularem majestatem esse vellet, quanta in concordi civitate esse posset. Dum tribuni consulesque ad se quisque omnia trahant, nihil relictum esse virium in medio : distractam laceratamque rempublicam magis quorum in manu sit, quàm ut incolumis sit, quæri. » (Id. lib. 2, n. 57.)

[3] « Ne ita omnia tribuni potestatis suæ implerent, ut nullum publicum consilium sinerent esse. Ita demùm liberam civitatem fore, ita æquatas leges, si sua quisque jura ordo, suam majestatem teneat. » (Id. lib. 3, n. 63.)

de conserver à chaque corps et à chaque ordre ses droits, ses privilégés et sa majesté.

Le peuple, de son côté, montrait quelquefois une modération étonnante, et se piquait d'une générosité dont on aurait de la peine à croire qu'une multitude fût susceptible : témoin ce qui arriva dans une assemblée où les esprits avaient paru plus échauffés que jamais. Le peuple paraissait déterminé à ne point prendre les armes pour repousser les ennemis qui étaient en campagne, si l'on refusait de l'admettre dans les charges publiques. Le sénat, voyant qu'il fallait céder ou au peuple ou aux ennemis, après s'être inutilement relâché sur ce qui regardait les mariages, crut le devoir faire aussi sur les honneurs; et, ayant proposé de nommer des tribuns militaires au lieu de consuls, il consentit que les plébéiens fussent admis à cette charge. L'événement montra [1] qu'après la chaleur et le feu des disputes, lorsque les esprits, tranquilles et rassis, sont en état de juger sainement des choses, le peuple était tout autre que dans les disputes mêmes. Content de la condescendance qu'avait eue pour lui le sénat, il ne nomma pour tribuns militaires que des patriciens, par une modération, dit Tite-Live, une équité et une grandeur d'ame qui se trouvent rarement, même dans des particuliers. *Hanc modestiam, æquitatemque, et altitudinem animi, ubi nunc in uno inveneris, quæ tunc populi universi fuit ?*

[1] « Eventus eorum comitiorum docuit, alios animos in contentione libertatis dignitatisque, alios secundùm deposita certamina incorrupto judicio esse. » (Liv. lib. 4, n. 6.)

TROISIÈME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Espace de cinquante-trois ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique jusqu'à la défaite de Persée.

Je prends pour troisième morceau de l'histoire romaine ce que Polybe avait choisi pour sujet de celle qu'il avait composée; je veux dire les cinquante-trois années qui se passèrent depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine, qui se termina par la défaite et la prise de Persée, et par la destruction de son royaume.

Polybe regarde cet intervalle comme le beau temps de la république romaine, où parurent les plus grands hommes, où l'on vit briller les plus solides vertus, où se passèrent les plus grands et les plus importants événements; en un mot, où les Romains commencèrent à entrer en possession de ce vaste empire qui dans la suite embrassa presque toutes les parties du monde connues pour-lors, et qui parvint par des progrès suivis et fort rapides à ce degré de grandeur et de puissance qui a fait l'admiration de tout l'univers.

Or, l'établissement de l'empire romain étant, selon Polybe, le plus merveilleux ouvrage de la providence divine parmi les hommes, et ne pouvant être regardé comme l'effet du hasard et d'une fortune aveugle, mais comme la suite d'un plan et d'un dessein formé de loin, concerté avec poids et mesure, et conduit à sa fin avec une sagesse qui ne s'est jamais démentie, n'est-ce pas, remarque encore le même auteur, une

Polyb. lib. I.

curiosité bien louable et bien digne d'un esprit solide, de vouloir connaître en quel temps, par quels préparatifs, par quels moyens, et par le ministère de quels hommes, une si belle et si grande entreprise a été exécutée ?

C'est ce que Polybe, l'historien le plus sensé que nous ayons, et qui était lui-même grand homme de guerre et grand politique, avait montré fort au long dans l'histoire qu'il avait composée, dont le peu qui nous en reste doit faire extrêmement regretter la perte. C'est aussi ce que j'entreprends de tracer dans ce morceau de l'histoire romaine, mais d'une manière fort courte et fort abrégée, en tâchant pourtant d'y faire entrer une partie de ce qui me paraîtra de plus beau dans Polybe, dans Tite-Live et dans Plutarque, qui sont les sources où je puiserai presque tout ce que j'ai à dire sur ce sujet, soit pour les faits mêmes, soit pour les réflexions que j'y joindrai.

CHAPITRE PREMIER.

RÉCIT DES FAITS.

Je commencerai par le récit des principaux faits arrivés dans l'espace de temps dont il s'agit, pour en donner quelque idée légère à ceux des lecteurs à qui cette histoire sera moins connue.

Commencements de la seconde guerre Punique, et heureux succès d'Annibal[1].

Le commencement de la seconde guerre punique, à ne considérer que la date des temps, fut la prise de Sagonte par Annibal, et l'irruption qu'il fit sur les terres des peuples situés au-delà de l'Èbre et alliés du peuple romain; mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vu enlever la Sicile et la Sardaigne par des traités auxquels la seule nécessité des temps et le mauvais état de leurs affaires les avaient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avait formé depuis long-temps de se venger de ces injures. Son fils Annibal, à qui, lorsqu'il n'avait encore que neuf ans, il avait fait jurer sur les autels qu'il se déclarerait ennemi du peuple romain dès qu'il serait en âge de le faire, entra dans toutes ses vues, et fut l'héritier de sa haine contre les Romains aussi-bien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein; et, quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le siége de Sagonte. Soit paresse et lenteur, soit prudence et sagesse, les Romains consumèrent le temps en différentes ambassades, et laissèrent à Annibal celui de prendre la ville. Liv. lib. 21, n. 1-20.

Pour lui, il sut bien mettre le temps à profit. Après avoir donné ordre à tout, et laissé son frère Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie Id. ibid. n. 21-38.

[1] Voyez l'Histoire Ancienne, tome II, pages 270-349 de notre édition. — L.

avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, et dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effrayer ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes, rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur et à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, et, en quelque sorte, de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avait résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étaient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pied et six mille chevaux; mais elles étaient pleines de courage et de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna et déconcerta les Romains. Ils avaient compté de faire la guerre au-dehors, et qu'un de leurs consuls tiendrait tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre irait droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il fallut changer de mesures et songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion, consul, qui croyait Annibal encore dans les Pyrénées lorsqu'il avait déja passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre et l'attaquer à la descente des Alpes; et cependant il envoya son frère Cnéius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

Liv. lib. 21, n. 39, 48. La première bataille se donna près de la petite rivière du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux chefs à leur armée, que Tite-Live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à-dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remportèrent la victoire. Le consul ro-

main fut blessé dans le combat ; et son fils, âgé pourlors à peine de dix-sept ans [1], lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal, et sera surnommé *l'Africain*.

Sur la première nouvelle de cette défaite, Sempronius, l'autre consul, qui était en Sicile, accourut promptement, par l'ordre du sénat, au secours de son collègue, qui n'était pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat, contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espérait en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passait dans le camp des Romains, et ayant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près de la rivière de Trébie. Il avait placé son frère Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, et avait fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim et contre le froid, qui était alors extrême. On n'avait songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bientôt renversées et mises en fuite ; et Magon, étant sorti de son embuscade, en fit un grand carnage. Id. ibid. n. 51-56.

Annibal, pour profiter du temps et de ses premières victoires, allait toujours en avant et s'approchait de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promptement près de l'ennemi, il lui fallut passer un marais, où son armée essuya des fatigues incroyables et où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux consuls qu'on avait nommés depuis peu, était parti de Id. ibid. n. 57-59 et 63. Id. lib. 22, n. 1-6.

[1] « Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quominus duplici gloriâ conspicuam coronam, imperatore simul et patre ex ipsa morte rapto, mereretur. » (VAL. MAX. lib. 5, cap. 2.)

Rome sans prendre les auspices ordinaires. C'était un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, et dont la fierté naturelle s'était beaucoup accrue par les heureux succès de son premier consulat [1] et par la faveur du peuple. On jugeait aisément que, ne consultant ni les hommes ni les dieux, il se laisserait aller à son génie impétueux et bouillant; et Annibal, pour seconder encore son penchant, ne manqua pas de piquer et d'irriter sa témérité par les dégâts et les ravages qu'il fit faire à sa vue dans toutes les campagnes. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le consul au combat, malgré les remontrances de tous les officiers, qui le priaient d'attendre son collègue. Le succès fut tel qu'ils l'avaient prévu. Quinze mille Romains demeurèrent sur la place avec leur chef, et rendirent célèbre à jamais, par leur sanglante défaite, le lac de Trasimène.

Fabius dictateur.

Liv. lib. 22, n. 7-30.

Cette triste nouvelle, quand on l'eut apprise à Rome, y jeta une grande alarme. On s'attendait à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé dictateur. Après avoir satisfait aux devoirs de la religion et donné les ordres nécessaires pour la sûreté de la ville, il se rendit à l'armée, bien résolu de ne point hasarder de combat sans y être forcé, ou sans être bien

Prodictator.

[1] « Consul ferox ab consulatu priore, et non modò legum ac Patrum majestatis, sed ne deorum quidem satis metuens erat. Hanc insitam ingenio ejus temeritatem fortuna prospera civilibus bellicisque rebus successu aluerat. Itaque satis apparebat, nec deos nec homines consulentem, ferociter omnia ac præproperè acturum : quòque pronior esset in vitia sua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. » (Liv. l. 22, n. 3.)

assuré du succès. Il conduisait ses troupes par des hauteurs sans perdre de vue Annibal, ne s'approchant jamais assez de l'ennemi pour en venir aux mains, mais ne s'en éloignant pas non plus tellement qu'il pût lui échapper. Il tenait exactement ses soldats dans son camp, ne les laissant jamais sortir que pour les fourrages, où il ne les envoyait qu'avec de fortes escortes. Il n'engageait que de légères escarmouches [1], et avec tant de précaution que ses troupes y avaient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendait insensiblement au soldat la confiance que la perte de trois batailles lui avait ôtée, et le mettait en état de compter comme autrefois sur son courage et sur son bonheur. L'ennemi s'aperçut bientôt que les Romains, instruits par leurs défaites, avaient enfin trouvé un chef capable de tenir tête à Annibal; et celui-ci comprit dès-lors qu'il n'aurait point à craindre, de la part du dictateur, des attaques vives et hardies, mais une conduite prudente et mesurée.

Minucius, général de la cavalerie [2] des Romains, souffrait avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la sage conduite de Fabius. Emporté et violent dans ses discours comme dans ses desseins, il ne cessait de décrier le dictateur; il le traitait d'homme irré-

[1] « Neque universo periculo summa rerum committebatur : et parva momenta levium certaminum ex tuto cœptorum, finitimo receptu, assuefaciebant territum pristinis cladibus militem, minùs jam tandem aut virtutis aut fortunæ pœnitere suæ. » (Id. ibid. n. 12.)

[2] « Sed non Annibalem magis infestum tam sanis consiliis habebat, quàm magistrum equitum... Ferox rapidusque in consiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore segnem, et cauto timidum, affingens vicina virtutibus vitia, compellabat; premendorumque superiorum arte (quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit) sese extollebat. » (Id. ibid.)

solu et timide, au lieu de prudent et de circonspect qu'il était, donnant à ses vertus le nom des vices qui en approchaient le plus ; et, par un artifice qui ne réussit que trop souvent, il établissait sa réputation en ruinant celle de son supérieur. Enfin, par ses intrigues et ses cabales auprès du peuple, il vint à bout de faire égaler son autorité à celle du dictateur, ce qui était sans exemple. Fabius, bien persuadé que le peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égalait pas de même dans l'art de commander [1], souffrit cette injure avec une modération qui fit bien voir qu'il n'était pas moins invincible à ses citoyens qu'à ses ennemis.

Minucius, en conséquence de l'égalité de pouvoir qu'on venait de mettre entre lui et Fabius, lui proposa de commander chacun leur jour, ou même un plus long espace de temps. Fabius refusa ce parti, qui exposait toute l'armée au danger pendant le temps qu'elle serait commandée par Minucius; et il aima mieux partager les troupes, pour se mettre en état de conserver au moins la partie qui lui serait échue.

Ce que Fabius avait prévu arriva bientôt. Son collègue, avide et impatient de combattre, avait donné tête baissée dans des embûches que lui avait dressées Annibal, et son armée allait être entièrement défaite. Le dictateur, sans perdre de temps en d'inutiles reproches [2], « Marchons, dit-il à ses soldats, au secours

[1] « Satis fidens haudquaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam, cum invicto a civibus hostibusque animo ad exercitum rediit. » (Liv. lib. 22. n. 26.)

[2] « Aliud jurgandi succensendique tempus erit : nunc signa extra vallum proferte. Victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. » (Id. ibid. n. 29.)

« de Minucius, et arrachons aux ennemis la victoire, « et à nos citoyens l'aveu de leur faute. » Il arriva fort à propos, et obligea Annibal de sonner la retraite. Ce dernier, en se retirant[1], disait « que cette nuée, « qui depuis long-temps paraissait sur le haut des mon- « tagnes, avait enfin crevé avec un grand fracas, et « causé un grand orage. »

Un service si important et placé dans une telle conjoncture ouvrit les yeux à Minucius, et lui fit reconnaître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, et, l'appelant son père et son libérateur, lui déclara qu'il venait se remettre sous son obéissance, et qu'il cassait lui-même un décret dont il se trouvait plus chargé qu'honoré[2]. Les soldats, de leur côté, en firent autant, et ce ne furent plus de part et d'autre qu'embrassements et marques de la reconnaissance la plus vive; et le reste de ce jour[3], qui avait pensé être si funeste à la république, se passa dans la joie et les divertissements.

Bataille de Cannes.

L'action la plus célèbre d'Annibal, et qui devait, ce semble, renverser pour toujours la puissance romaine, fut la bataille de Cannes. On avait nommé à Rome pour consuls L. Æmilius Paulus, et C. Térentius Varro. Liv. lib. 22, n. 34-53.

[1] « Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferant, tandem eam nubem, quæ sedere in jugis montium solita sit, cum procella imbrem dedisse. » (Liv. lib. 22, n. 30.)

[2] « Plebiscitum, quo oneratus magis quàm honoratus sum, primus antiquo abrogoque. » (Ibid.)

[3] « Lætusque dies, ex admodùm tristi paulò antè ac propè exsecrabili, factus. » (Ibid.)

Ce dernier, d'une basse et vile naissance[1], par les grands biens que son père lui avait laissés, et par son adresse à gagner les bonnes graces du peuple en se déclarant contre les grands, avait trouvé le moyen de parvenir au consulat, sans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition démesurée et d'une estime de lui-même sans bornes. Il disait hautement « que le moyen « de perpétuer la guerre était de mettre des Fabius à « la tête des armées; que, pour lui, dès le premier « jour qu'il verrait l'ennemi, il saurait bien la termi-« ner. » Son collègue, qui savait que la témérité[2], outre qu'elle est destituée de raison, avait toujours été jusque-là très-malheureuse, pensait bien autrement. Fabius, le voyant près de partir pour la campagne, le confirma encore dans ces sentiments, et lui répéta bien des fois que le seul moyen de vaincre Annibal était de temporiser et de traîner la guerre en longueur[3]. «Mais, « lui dit-il, les citoyens, encore plus que les ennemis, « travailleront à vous rendre ce moyen impraticable. « Vos soldats en cela conspireront avec ceux des Car-« thaginois. Varron et Annibal penseront de même sur

[1] On dit que son père était boucher.

[2] « Temeritatem, præterquam quòd stulta sit, infelicem etiam ad id locorum fuisse. » (Liv. lib. 22, n. 38.)

[3] « Hæc una salutis via, L. Paule : quam difficilem infestamque cives sibi * magis quàm hostes facient. Idem enim tui, quod hostium milites, volent : idem Varro consul romanus, quod Annibal pœnus imperator, cupiet. Duobus ducibus unus resistas oportet. Resistes autem, adversùs famam rumoresque hominum si satis firmus steteris : si te neque collegæ vana gloria, neque tua falsa infamia moverit... Sine timidum pro cauto, tardum pro considerato, imbellem ** pro peritò belli vocent. Malo te sapiens hostis metuat, quàm stulti cives laudent. » (Id. ibid. n. 39.)

* Je crois qu'il faut lire *tibi*.

** *Imbellis* doit signifier ici *rudis in bello*, *imperitus belli*.

« ce point. Il faut que vous seul teniez tête et résistiez « à ces deux chefs. Le moyen de le faire, c'est de de- « meurer ferme contre les bruits et les discours popu- « laires, et de ne vous laisser ébranler ni par la fausse « gloire de votre collègue, ni par la fausse honte dont « on tâchera de vous couvrir. Souffrez qu'au lieu « d'homme précautionné, circonspect, et habile dans « le métier de la guerre, on vous fasse passer pour un « chef timide, lent, sans connaissance de l'art mili- « taire. J'aime mieux vous voir craint par un ennemi « sage, que loué par des citoyens imprudents. »

Chez les Romains, en temps de guerre, on levait chaque année quatre légions, dont chacune était composée de quatre mille hommes de pied et de trois cents cavaliers. Les alliés, c'est-à-dire les peuples voisins de Rome, fournissaient un pareil nombre de fantassins, avec le double et quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageait ces troupes entre les deux consuls, qui faisaient la guerre séparément et en différents pays. Ici, comme l'affaire était décisive, les deux consuls marchèrent ensemble; et le nombre des troupes, tant romaines que latines, fut doublé, et les légions augmentées chacune de mille hommes de pied et de cent cavaliers. Polyb. l. 3, pag. 257.

Le fort de l'armée d'Annibal était dans la cavalerie: c'est pourquoi L. Paulus voulait éviter de combattre en rase campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquaient absolument de vivres, et ne pouvaient pas encore subsister dix jours dans le pays, de sorte que les troupes espagnoles étaient près de se débander. Les armées furent quelques jours à se regarder. Enfin, après divers mouvements, Varron, malgré les remon-

trances de son collègue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrain était fort favorable aux Carthaginois; et Annibal, qui savait profiter de tout, avait rangé ses troupes de sorte que le vent vulturne[1], qui se lève dans un certain temps réglé, devait souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, et les inonder de poussière. La bataille se donna. Je n'entreprends point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe et dans Tite-Live, sur-tout dans le premier, qui, étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut long-temps disputée, et tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le consul L. Paulus fut blessé à mort, et plus de cinquante mille hommes demeurèrent sur la place, parmi lesquels était l'élite des officiers. Varron, l'autre consul, se retira à Venouse avec soixante et dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des généraux carthaginois, voulait que, sans perdre de temps, l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de là dans le Capitole. Et, sur ce que celui-ci répliqua qu'il fallait prendre du temps pour délibérer sur cette proposition : « Je vois bien[2], dit Maharbal, que les « dieux n'ont pas donné au même homme tous les ta- « lents à-la-fois. Vous savez vaincre, Annibal, mais

[1] C'est un vent qui venait du midi, vers lequel les Romains étaient tournés.

[2] « Tùm Maharbal : Non omnia nimirùm eidem dii dedere. Vincere scis, Annibal, victoriâ uti nescis. » (Liv. lib. 22, n. 51.)

« Mora ejus diei satis creditur saluti fuisse urbi atque imperio. » (Id. ibid.)

« vous ne savez pas profiter de la victoire. » En effet, plusieurs croient que ce délai sauva Rome et l'empire.

Il est aisé de comprendre quelle fut la consternation à Rome quand cette funeste nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le secours des dieux par des prières publiques et par des sacrifices, les magistrats, rassurés par les sages conseils et par la ferme contenance de Fabius, donnèrent ordre à tout, et pourvurent à la sûreté de la ville. On leva sur-le-champ quatre légions et mille cavaliers, en accordant dispense d'âge à plusieurs qui n'avaient pas dix-sept ans. Les alliés firent aussi de nouvelles levées. Dix officiers romains, qu'Annibal avait laissé sortir sur leur parole, arrivèrent à Rome pour demander qu'on rachetât les prisonniers. Quelque besoin qu'eût la république de soldats, elle refusa constamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la discipline romaine, qui punissait sans pitié quiconque se rendait volontairement à l'ennemi; et elle aima mieux armer des esclaves qu'elle acheta des particuliers jusqu'au nombre de huit mille, et des prisonniers qui étaient arrêtés pour dettes ou pour crimes, qui montèrent jusqu'à six mille; l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile [1] dans ces tristes conjonctures. Liv. lib. 22, n. 54-61.

A Rome, le zèle des particuliers et l'amour du bien public éclatèrent alors d'une manière merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des alliés. Les défaites précédentes n'avaient pu ébranler leur fidélité; mais ce dernier coup, qui selon eux devait abattre l'empire, les ren-

[1] « Ad ultimum propè desperatæ reipublicæ auxilium, quum honesta utilibus cedunt, descendit. » (Id. lib. 23, n. 14.)

versa, et plusieurs se rangèrent du côté du vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'alliés, ne purent porter le peuple romain à entendre parler d'accommodement. Loin de perdre courage, jamais il ne fit paraître tant de grandeur d'ame [1] : et, lorsque le consul, après une si grande défaite, dont il avait été la principale cause, revint à Rome, tous les corps de l'état allèrent au-devant de lui, et lui rendirent graces de ce qu'il n'avait point désespéré de la république; au lieu qu'à Carthage, après une telle disgrace, il n'y avait point de supplice auquel un général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se rendirent à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver leur devint bien funeste. Ce courage mâle [2], que nuls maux, nulles fatigues n'avaient pu vaincre, fut entièrement énervé par les délices de Capoue, où les soldats se plongèrent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étaient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connaisseurs, fut plus grande que celle qu'il avait commise en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de

[1] « Adeò magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta clade, cujus ipse causa maxima fuisset, redeunti, et obviàm itum frequenter ab omnibus ordinibus sit, et gratiæ actæ quòd de republica non desperasset : cui, si Carthaginiensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret. » (Liv. lib. 22, n. 61.)

[2] « Quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ : et eò impensiùs, quò avidiùs ex insolentia in eas se merserant... Majusque id peccatum ducis apud peritos artium militarium habitum est, quàm quòd non ex cannensi acie protinùs ad urbem romanam duxisset. Illa enim cunctatio distulisse modò victoriam videri potuit; hic error vires ademisse ad vincendum. » (Id. lib. 23, n. 18.)

« Capuam Annibali Cannas fuisse. » (Id. ibid. n. 45.)

Cannes ; car ce délai pouvait paraître n'avoir que différé la victoire, au lieu que cette dernière faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal ce que Cannes avait été pour les Romains.

Scipion, élu général, rétablit les affaires en Espagne.

La mort des deux Scipions, père et oncle de celui dont nous entreprenons de parler, paraissait devoir ruiner entièrement les affaires des Romains en Espagne, qui jusque-là avaient eu un heureux succès. On ne peut dire si cette mort causa un plus grand deuil à Rome qu'en Espagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte presque assurée d'une province si considérable, la vue des maux publics, entraient pour quelque chose dans la douleur des citoyens : mais les Espagnes ne regrettaient et ne pleuraient que leurs chefs[1], sur-tout Cn. Scipion, qui les avait gouvernées long-temps, et leur avait fait le premier connaître et goûter les doux fruits de la justice, du désintéressement et de la modération romaine.

Les larmes coulèrent de nouveau à Rome quand il s'agit de donner un successeur à ces deux grands hommes. Personne n'osait se présenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paraissaient désespérées; et le morne silence qui régnait dans toute l'assemblée fit encore regretter et sentir davantage la Liv. lib. 26, n. 18 et 19.

[1] « Hispaniæ ipsos lugebant desiderabantque duces : Cnæum tamen magis, quò diutiùs præfuerat eis, priorque et favorem occupaverat, et specimen justitiæ temperantiæque romanæ primus dederat. » (Id. lib. 25, n. 36.)

perte qu'on avait faite. Dans cette consternation universelle, P. Cornélius-Scipion, âgé seulement de vingt-quatre ans, fils de Publius, qui venait d'être tué, se lève, et, paraissant dans un lieu éminent, s'offre pour aller commander en Espagne si le peuple agrée son service. Cette offre si courageuse rend la vie et la joie à l'assemblée; et tous, sans exception, le nomment d'une voix commune pour général. Mais, lorsque cette première chaleur se fut un peu ralentie, le peuple, faisant réflexion à l'âge de Scipion, commença à se repentir de ce qu'il avait fait. Quelques-uns tiraient même un mauvais présage de son nom et de sa famille, lorsqu'ils considéraient qu'on l'envoyait dans une province où il lui faudrait combattre entre les tombeaux de son père et de son oncle. Scipion, s'étant aperçu de ce refroidissement, fit un discours si plein de confiance, et parla avec tant de sagesse et de son âge, et de l'honneur qu'on lui avait fait, et de la guerre qu'il entreprenait, qu'il dissipa tout-à-fait les alarmes du peuple, et ralluma cette ardeur qui l'avait porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, ayant demandé l'édilité avant le temps marqué par les lois, et les tribuns par cette raison s'opposant à sa demande : « Si le peuple, « dit-il, juge à propos de me nommer édile [1], mon « âge est compétent. »

L'arrivée de Scipion en Espagne rendit le courage aux troupes. Elles reconnaissaient [2] avec joie sur son

[1] « Si me, inquit, omnes Quirites ædilem facere volunt, satis annorum habeo. » (Liv. lib. 25, n. 2.)

[2] « Brevi faciam, ut quemadmodùm nunc noscitatis in me patris patruique similitudinem oris vultûsque, et lineamenta corporis, ita ingenii, fidei, virtutisque exemplum

visage les traits et la ressemblance de son père et de son oncle; et dans le premier discours qu'il leur fit il dit qu'il espérait que bientôt elles reconnaîtraient aussi en lui le même esprit, le même courage, et la même droiture.

Ses promesses ne furent pas vaines. La première entreprise qu'il forma fut le siége de Carthagène, ville en même temps la plus riche et la plus forte de toute l'Espagne. C'était là la place d'armes des ennemis, leur arsenal, leur magasin, leur trésor, et le lieu de sûreté où ils tenaient tout ce qui était nécessaire pour la subsistance de leurs armées, sans compter que tous les ôtages des princes et des peuples y étaient renfermés. Ainsi la prise de cette unique ville devait le rendre maître, en quelque sorte, de toute l'Espagne. Cette expédition si importante, si difficile, et jugée jusqu'alors impossible, ne lui coûta qu'un jour. Le butin fut immense; en sorte que, dans la prise de cette ville, Carthagène même fut regardée comme la moindre partie[1] du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non-seulement de l'avoir rendu maître, en une seule journée, de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant rassemblé les forces et les richesses de presque toute l'Afrique et de toute l'Espagne. Puis il marqua sa reconnaissance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenses, et de marques d'honneur, chacun selon son état et son mérite.

Alors, ayant fait venir les ôtages[2], il leur parla avec bonté, et les rassura, en leur représentant « qu'ils

expressam ad effigiem vobis reddam. » (Id. lib. 26, n. 3.)

[1] « Ut minimum omnium, inter tantas opes belli captas, Carthago ipsa fuerit. » (Id. ibid. n. 47.)

[2] « Scipio, vocatis obsidibus,

« étaient tombés entre les mains du peuple romain, « qui aimait mieux gagner les cœurs par des bienfaits « que de les assujettir par la crainte, et s'attacher les « peuples étrangers par la qualité honorable d'amis et « d'alliés que de les réduire à la triste et honteuse « condition d'esclaves. »

Ce fut en cette occasion qu'une dame respectable par son âge et par sa naissance, femme de Mandonius, frère d'Indibilis, roi des Ilergètes, vint se jeter aux pieds de Scipion avec plusieurs jeunes princesses, filles d'Indibilis, et d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ses gardes d'en prendre un soin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord sa pensée, répondit que rien ne leur manquerait. Alors cette dame, reprenant la parole, « Ce n'est pas là [1], dit-elle, ce « qui nous occupe; car, dans l'état où la fortune nous « a réduites, de quoi ne devons-nous pas nous con- « tenter? Une autre inquiétude me trouble et m'alarme « quand je considère la jeunesse et la beauté de ces « captives; car, pour moi, mon âge me met hors de « danger et de crainte. » Et elle lui montra en même temps ces jeunes princesses, qui toutes la respectaient comme leur mère. « Ma gloire [2], et celle du peuple ro-

universos bonum animum habere jussit: venisse eos in populi romani potestatem, qui beneficio quàm metu obligare homines malit; exterasque gentes fide ac societate junctas habere, quam tristi subjectas servitio. » (Liv. lib. 26, n. 49.)

[1] « Haud magni ista facimus, inquit: quid enim huic fortunæ non satis est? Alia me cura, ætatem harum intuentem (nam ipsa jam extra periculum injuriæ muliebris sum) stimulat. » (Id. ibid.)

[2] « Tum Scipio: Meæ populique romani disciplinæ causâ facerem, inquit, ne quid, quod sanctum usquam esset, apud nos violaretur. Nunc, ut id curem impensiùs, vestra quoque virtus dignitasque facit, quæ ne in malis quidem oblitæ decoris matronalis estis. » (Id. ibid.)

« main, répliqua Scipion, m'engageraient à faire res-« pecter parmi nous ce qui doit être respecté en quelque « lieu du monde que ce soit. Mais vous me fournissez « un nouveau motif d'y veiller encore avec plus de « soin, par l'attention vertueuse, que je remarque en « vous, à ne penser qu'à la conservation de votre hon-« neur au milieu de tant d'autres sujets de crainte. » Après cet entretien, il les confia à un officier d'une sagesse reconnue, et lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards que si elles appartenaient à des amis ou à des alliés des Romains.

Après cela, on lui amena une princesse d'une rare beauté. Elle était fiancée avec Allucius, prince des Celtibériens. Il fit aussitôt venir ses parents, avec celui qui lui était destiné pour époux. Il marqua à ce dernier que son épouse avait été dans sa maison comme elle aurait pu être dans celle de son père [1]. « J'en ai usé « ainsi, ajouta-t-il, pour être en état de vous faire « un présent digne de vous et de moi. Je ne vous de-« mande d'autre marque de reconnaissance sinon que « vous deveniez ami du peuple romain. Si vous me « croyez homme de bien, tel qu'ont été parmi ces na-« tions mon père et mon oncle, sachez qu'il y en a « beaucoup d'autres dans Rome qui nous ressemblent; « et qu'il n'y a point de peuple aujourd'hui sur la terre,

[1] « Fuit sponsa tua apud me eâdem, quâ apud soceros tuos parentesque suos, verecundiâ. Servata tibi est, ut inviolatum et dignum me teque dari tibi donum posset. Hanc mercedem unam pro eo munere paciscor : amicus populo romano sis. Et, si me virum bonum credis esse, quales patrem patruumque meum jam ante hæ gentes norant, scias multos nostri similes in civitate romana esse : nec ullum in terris populum hodiè dici posse, quem minùs tibi hostem tuisque esse velis, aut amicum malis. » (Id. ibid. n. 50.)

« dont vous deviez rechercher avec plus de soin l'ami-« tié pour vous et pour les vôtres, ni dont vous deviez « plus redouter l'inimitié. » Comme les parents de la fille pressaient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avaient apportée pour la racheter, ayant fait mettre à ses pieds tout cet or et cet argent ; « J'a-« joute, dit-il en s'adressant à Allucius, cette somme à « la dot que vous devez recevoir de votre beau-père ; » et il l'obligea de l'emporter. Ce prince ne fut pas plus tôt de retour dans son pays, qu'il publia par-tout les grandes qualités de Scipion, en disant « qu'il était « venu dans l'Espagne un jeune homme semblable aux « dieux [1], qui se soumettait tout par la force de ses ar-« mes, et encore plus par sa bonté et par ses bien-« faits. » Peu de temps après, ayant fait des levées parmi ses vassaux, il revint le trouver avec quinze cents cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hiver à se concilier l'esprit des peuples, partie en leur faisant des présents, partie en leur renvoyant les ôtages et les prisonniers, se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux princes dont nous avons parlé, Indibilis et Mandonius, vinrent à sa rencontre avec leurs troupes ; et, l'assurant que jusque-là leur corps seul était demeuré parmi les ennemis [2], mais que leur cœur avait été où ils savaient que la vertu et la justice étaient en honneur, ils se rendirent à lui, et se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes

[1] « Venisse diis simillimum juvenem, vincentem omnia, cum armis, tum benignitate ac beneficiis. » (Liv. lib. 26, n. 50.)

[2] « Itaque corpus duntaxat suum ad id tempus apud eos (Carthaginienses) fuisse : animum jampridem ibi esse, ubi jus ac fas crederet coli. » (Id. lib. 27, n. 17.)

et leurs enfants; et la joie, de part et d'autre, étouffant la voix et les paroles, ne s'expliqua long-temps que par les pleurs et les embrassements.

Asdrubal, effrayé des succès rapides de l'armée romaine, crut que l'unique moyen de les arrêter était de donner une bataille. C'est ce que demandait Scipion, et à quoi il s'était bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, et laissèrent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frère Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion, que les peuples, charmés de sa valeur et de sa modération, voulurent lui donner le nom de roi. Scipion leur représenta que ce nom, si estimé par-tout ailleurs, était détesté chez les Romains : que, pour lui, il se contentait d'avoir les inclinations royales; que s'ils les regardaient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avait à mépriser une qualité qui faisait l'objet de l'admiration et de l'envie du reste des mortels.

Liv. lib. 27, n. 19.

Scipion, deux ans après, envoya son frère à Rome pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portait ses vues bien plus loin, et ne regardait cette conquête que comme un prélude et une préparation à celle de toute l'Afrique.

Id. lib. 28, n. 4.

La valeur n'était par la seule qualité de Scipion. Il avait une merveilleuse dextérité à manier les esprits et à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célèbre entrevue qu'il eut

Ibid. n. 18.

avec Syphax, roi de Numidie, où se trouva Asdrubal[1], qui avoua que, quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avait encore paru plus grand et plus admirable dans cette conférence.

Scipion retourne à Rome, est nommé Consul, et se prépare à la conquête de l'Afrique.

Liv. lib. 28, n. 38-46. Le bruit des victoires et des grandes vertus de Scipion l'avait devancé à Rome, et y avait disposé tous les esprits en sa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma consul d'un consentement général, et on lui donna pour département la province de Sicile. C'était un acheminement certain pour passer en Afrique, et il ne dissimulait pas que c'était là sa vue et son dessein.

Fabius Maximus, soit circonspection excessive, qui approchait assez de son caractère, soit jalousie secrète, employa tout son crédit et toute son éloquence dans le sénat pour le traverser, et allégua contre lui plusieurs raisons très-fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes ; et, ayant fini cette dispute en déclarant qu'il s'en tiendrait à l'avis du sénat, il fut arrêté qu'il aurait pour province la Sicile avec permission de passer en Afrique s'il le jugeait utile au bien de la république.

Il ne perdit point de temps, et partit aussitôt pour la Sicile, ne quittant point de vue le dessein qu'il avait de porter la guerre chez les ennemis[2]. Lélius était

[1] Cet Asdrubal n'était pas le frère d'Annibal.

[2] « Nihil parvum, sed Carthaginis jam excidia agitabat animo. » (Liv. lib. 29, n. 1.)

passé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit se répandit que c'était Scipion lui-même qui y était arrivé avec son armée. Carthage trembla, et se crut perdue. Elle fut bientôt détrompée; mais elle ne laissa pas de dépêcher des courriers vers les généraux qu'elle avait en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger Scipion d'y revenir. Masinissa, qui avait embrassé le parti des Romains, et qui était fort puissant en Afrique, le pressait vivement d'y passer, et lui faisait faire des reproches de ce qu'il frustrait si longtemps l'attente des alliés. Scipion n'avait pas besoin d'être animé par de telles remontrances. Il travaillait sans relâche aux préparatifs de la guerre, et hâtait son départ avec toute la vivacité possible.

Cependant les ennemis de Scipion avaient fait courir le bruit à Rome, qu'il passait le temps à Syracuse dans la bonne chère et dans les plaisirs; que la garnison de la ville, à son exemple, était plongée dans la débauche, et que la licence et le désordre régnaient dans toute l'armée. Fabius, ajoutant foi à ces bruits, se porta aux dernières violences contre Scipion, et fut d'avis qu'on le rappelât sur-le-champ. Le sénat, plus sage et plus modéré, voulut, avant toutes choses, être éclairci de la vérité. Il nomma des commissaires, qui, s'étant transportés sur les lieux, trouvèrent tout dans un merveilleux ordre : les troupes parfaitement disciplinées, les magasins fournis de vivres, les arsenaux remplis d'armes et d'habits, les galères bien équipées et prêtes à mettre à la voile. Ce spectacle les remplit de joie et d'admiration. Ils conçurent que, si Carthage pouvait être vaincue, ce devait être par un tel chef et une telle armée; et ils pressèrent Scipion, au nom

Id. lib. 29, n. 19-23.

du sénat, de qui ils avaient reçu cet ordre, de hâter son départ et de remplir au plus tôt l'attente et les vœux du public.

Liv. lib. 29, n. 26, 27. Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de son départ. Scipion, déja si célèbre par ses victoires, et destiné dans l'esprit des peuples aux plus grands événements, attirait les yeux et l'attention de tout le monde. On admirait sut-tout la hardiesse du dessein dont lui seul était auteur, et qui n'était venu dans l'esprit à aucun des autres chefs, d'arracher Annibal de l'Italie en allant attaquer Carthage, et de transporter et finir la guerre en Afrique même. Scipion, après avoir fait du haut de la poupe des prières et des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des vœux et des bénédictions de tout le peuple.

Id. ibid. n. 28. La navigation fut courte et heureuse. Dès que Scipion aperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux et les mains vers le ciel il pria les dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jeta l'alarme sur toute la côte, et dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie fut l'arrivée de Masinissa, prince fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

Ibid. n. 35. Les Carthaginois avaient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource était dans Syphax, qui arriva effectivement bientôt après avec cinquante mille hommes de pied et dix mille chevaux. Son ar-

rivée obligea Scipion d'interrompre le siége d'Utique, ville maritime, qu'il avait commencé d'attaquer.

Quand l'hiver fut passé, Scipion reprit le siége. Asdrubal était campé assez près de lui, et Syphax n'en était pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale était que les Romains sortiraient d'Afrique, et qu'Annibal abandonnerait l'Italie. Rien n'était plus contraire aux vues et aux desseins de Scipion : mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisait, et traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevues qui se firent de part et d'autre, il avait fait déguiser en valets quelques officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seraient chez les ennemis, d'examiner, avec soin, tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avait entre l'un et l'autre, et la matière dont étaient fabriquées les baraques des soldats; outre cela, la discipline qui s'y observait, et l'ordre de la garde pendant le jour et des veilles pendant la nuit. Lorsqu'il fut instruit de tout ce qu'il voulait savoir, il rompit la trève, sous prétexte que son conseil ne voulait la paix qu'avec Syphax. Et, pour ôter tout soupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il était temps d'exécuter l'entreprise, il chargea Lélius et Masinissa d'aller brûler le camp de Syphax, pendant que lui-même irait mettre le feu à celui d'Asdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les mesures que Scipion avait prises étaient si justes, que son dessein réussit au-delà de ce qu'il pouvait espérer. Le fer ou le feu détruisit les

Id. lib. 30, n. 3-17.

deux puissantes armées des ennemis; et de plus de cinquante mille hommes dont elles étaient composées à peine s'en sauva-t-il trois mille. Ceux qui voulurent passer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les seuls qu'on eût surpris, tombèrent dans une embuscade qu'il avait disposée au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Le butin fut immense. Plusieurs villes aussitôt se rendirent à lui volontairement. Une seconde victoire, remportée sur les mêmes chefs et sur la nouvelle armée qu'on avait mise sur pied avec grande peine, rendit Scipion maître absolu de la campagne. Lélius et Masinissa poursuivirent Syphax, qui fut fait prisonnier dans un combat; après quoi, ils assiégèrent et prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour-lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet, le peuple se répandit aussitôt dans tous les temples pour en rendre graces aux dieux.

Liv. lib. 30, n. 10.

Annibal reçut en même temps des ordres de Carthage, qui l'obligeaient de partir sur-le-champ. La face des affaires était bien changée en Italie. Il y avait reçu plusieurs échecs qui l'avaient extrêmement affaibli. Il avait eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que sa marche vers Rome eût pu les arracher de ce siége. Il s'en approcha inutilement, et cette parole alors lui échappa[1], « que « les dieux lui ôtaient tantôt la pensée, tantôt le pou- « voir de prendre Rome. » Ce qui lui fit plus de peine fut d'apprendre que, dans le temps même qu'il était

[1] « Audita vox Annibalis fertur, Potiundæ sibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam. » (Liv. lib. 26, n. 11.)

aux portes de la ville, il était parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter fut la défaite entière de l'armée d'Asdrubal son frère, qu'il n'apprit que par la tête de ce général, qui fut jetée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans les extrémités de l'Italie. C'est là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre sans pousser des soupirs et sans presque verser des larmes, frémissant [1] de colère de se voir ainsi forcé d'abandonner sa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant son pays natal, qu'Annibal en sortant d'une terre ennemie. Il tourna souvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accusant les dieux et les hommes de son malheur, et prononçant contre lui-même mille exécrations, de ce qu'au sortir de la bataille de Cannes il n'avait pas conduit à Rome ses soldats encore tout fumants du sang des Romains.

Quand il fut arrivé en Afrique, il proposa à Scipion une entrevue. On convint du temps et du lieu. Ces deux capitaines, non-seulement les plus illustres de leur temps, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avait jamais eu de plus grands princes et de plus fameux généraux, demeurèrent quelque temps en silence, comme étonnés à la vue l'un de l'autre, et occupés d'une mutuelle admiration. Enfin Annibal prit le premier la parole; et, après avoir loué Scipion d'une

Id. ibid. n. 29, 30.

[1] « Frendens, gemensque, ac vix lacrymis temperans, dicitur legatorum verba audisse... Rarò quemquam alium, patriam exsilii causâ relinquentem, magis mœstum abisse ferunt, quàm Annibalem hostium terrâ excedentem. Respexisse sæpè Italiæ littora, deos hominesque accusantem, in se quoque ac suum ipsius caput exsecratum, quòd non cruentum ab cannensi victoria militem Romam duxisset. » (Id. lib. 30, n. 20.)

manière fine et délicate, il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre et des maux qu'elle avait causés tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhortait à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires : que, quelque heureux qu'il eût été jusque-là, il devait appréhender l'inconstance de la fortune; que, sans en chercher bien loin des exemples, il en était, lui-même qui lui parlait, une preuve éclatante : que Scipion était alors ce qu'Annibal avait été à Trasimène et à Cannes; qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avait fait lui-même, en faisant la paix dans un temps où il était le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois voulaient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, et toutes les îles qui sont entre l'Afrique et l'Italie; qu'il fallait bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnaient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verraient les Romains maîtres sur mer et sur terre de tant de royaumes étrangers.

Liv. lib. 30, n. 31. Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venaient de piller quelques galères romaines avant que la trève fût expirée. Il rejeta sur eux seuls et sur leur injustice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnait sur l'incertitude des événements humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimait mieux accepter les conditions qu'il avait déja proposées, auxquelles néanmoins on en ajouterait encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trève.

Id. ib. n. 32. Chacun des généraux exhorta donc ses troupes. An-

nibal rapportait toutes les victoires qu'il avait remportées sur les Romains, tous les chefs qu'il avait tués, toutes les armées qu'il avait taillées en pièces. Scipion représentait aux siens la conquête des Espagnes, les succès qu'il avait eus dans l'Afrique, et l'aveu que les ennemis faisaient de leur faiblesse en venant demander la paix; et il disait tout cela d'un air et d'un ton de vainqueur [1]. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissants. Ce jour allait mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des chefs, et décider qui, de Rome ou de Carthage [2], donnerait la loi aux nations.

Je n'entreprends point de décrire l'ordre de la bataille ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux capitaines si expérimentés n'oublièrent rien de ce qui devait contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite en laissant vingt mille des leurs sur le champ de bataille, et les Romains firent un pareil nombre de prisonniers. Annibal se sauva pendant le tumulte; et, étant rentré dans Carthage après trente-six ans d'absence, il avoua qu'il était vaincu sans ressource, et que Carthage n'avait plus d'autre parti à prendre que de demander la paix, à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, et assura qu'Annibal s'était surpassé lui-même dans cette journée, quoique le succès n'eût pas répondu à son courage. Ibid. n. 34, 35.

Pour lui, il sut bien profiter de sa victoire et de la consternation des ennemis. Il ordonna à un de ses lieu- Ibid. n. 36-38.

[1] « Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicisse jam crederes, dicebat. » (Liv. lib. 30, n. 32.)

[2] « Roma an Carthago jura gentibus darent, ante crastinam noctem scituros. » (Ibid.)

tenants de mener son armée de terre à Carthage, pendant que lui-même allait conduire la flotte jusqu'au pied de ses murailles. Il n'en était pas éloigné, lorsqu'il rencontra un vaisseau couvert de bandelettes et de branches d'olivier. Il portait dix ambassadeurs des plus considérables de Carthage, qui venaient implorer sa clémence. Il les renvoya sans réponse, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devait s'arrêter. Les députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu marqué, et lui demandèrent la paix en des termes très-soumis. Il assembla son conseil. La plupart étaient assez d'avis qu'il rasât Carthage, et qu'il traitât ses habitants avec la dernière sévérité. Mais la vue du temps que durerait le siége d'une ville si bien fortifiée, et la crainte qu'avait Scipion qu'on ne lui envoyât un successeur pendant qu'il serait occupé à ce siége, le firent pencher vers la douceur. Il leur accorda une trève, pour leur laisser le temps d'envoyer à Rome.

Liv. lib. 30, n. 40-43. Les députés y étant arrivés, et ayant exposé le sujet de leur voyage, le sénat et le peuple donnèrent un plein pouvoir à Scipion, et lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cents vaisseaux, qu'il fit brûler à la vue de Carthage : spectacle bien triste pour les habitants de cette malheureuse ville! Il fit trancher la tête aux alliés du nom latin, et pendre les citoyens romains, qui lui furent rendus comme transfuges.

Id. ib. n. 45. Ainsi fut terminée la seconde guerre punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples que la curio-

sité attirait sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vu. Il n'y manqua que la présence du roi Syphax, qui était mort à Tivoli quelques jours auparavant. Le surnom d'*Africain* lui fut donné; on ne sait si ce fut par l'armée, ou par le peuple, ou par ses amis et ceux de sa famille. Quoi qu'il en soit, il est le premier à qui l'honneur de prendre le nom d'une nation vaincue ait été accordé.

Guerre contre Philippe, roi de Macédoine.

Cette guerre commença immédiatement après que celle de Carthage eut été terminée, et elle ne dura que l'espace de quatre ans. La seconde guerre punique fut l'occasion et la cause de celle-ci. Philippe, selon la coutume des princes politiques qui règlent leur conduite sur leurs intérêts, et qui, dans leurs entreprises consultent moins l'équité que l'utilité, voyant aux mains deux peuples aussi puissants [1] qu'étaient les Carthaginois et les Romains, avait attendu pour se déclarer que la fortune elle-même se déclarât, bien résolu de se ranger du côté du plus fort. Il était d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se trouvait assez près de ses états, qui n'en étaient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables, remportées de suite par Annibal, lui firent juger que la guerre se terminerait à son avantage, et le détermi-

[1] « In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentesque animos intenderant : inter quos Philippus, Macedonum rex... Is, utrius populi mallet victoriam esse, incertis adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Posteaquam tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatosque ad Annibalem misit. » (Liv. lib. 23, n. 33.)

Liv. lib. 23, n. 33, 34 et 38, 39.

nèrent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, et conduits à Rome. C'était peu de temps après qu'on y avait appris la sanglante défaite de Cannes. Le sénat comprit quel surcroît de danger ce serait que la guerre de Macédoine ajoutée à celle de Carthage [1]. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songèrent qu'aux moyens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des ambassadeurs leur en donna le temps. Il fallut que Philippe en envoyât de seconds, qui lui rapportèrent enfin le traité qu'ils avaient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier : il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un et de l'autre parti, sous les yeux desquels se faisait ce traité ; et il y est marqué expressément que c'était du secours des dieux qu'Annibal attendait l'heureux succès de la guerre.

Polyb. l. 7, pag. 502.

Les Romains ne manquèrent pas d'envoyer contre Philippe une flotte, qui lui fit perdre l'envie de passer en Italie, en l'obligeant de songer à défendre son propre pays. Tout le temps que dura la guerre punique se passa en différentes expéditions que ce prince fit dans la Grèce, où, sous prétexte de soutenir les Achéens contre les Étoliens leurs ennemis, il se rendit maître de plusieurs villes assez considérables.

[1] « Gravis cura Patres incessit, cernentes quanta vix tolerantibus punicum bellum macedonici belli moles instaret. Cui tamen adeò non succubuerunt, ut extemplò agitaretur quemadmodùm ultrò inferendo bello averterent ab Italia hostem. » (Liv. lib. 23, n. 38.)

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la première affaire qu'on y mit en délibération fut celle qui regardait Philippe. Les plaintes d'Athènes qui implorait le secours des Romains y donnèrent lieu. Il fut décidé qu'on déclarerait la guerre à Philippe. Rome, toujours attentive à ce qui regarde la religion [1], sur-tout dans le commencement des nouvelles guerres, ne manqua à rien de ce qui avait coutume de se pratiquer en pareille occasion, et ordonna des prières publiques et des sacrifices dans tous les temples des dieux. Liv. lib. 31, n. 1, etc.

Le consul chargé du département de la Macédoine partit dès le commencement du printemps. Je ne rapporterai ici aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, et il y eut plusieurs entrevues, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe : ce fut la bataille de Cynocéphale. T. Quintius Flamininus, proconsul, commandait l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, et le roi obligé de prendre la fuite. Son premier soin, dans ce moment de trouble et de confusion, fut d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés et à ses amis si les Romains venaient à s'en rendre les maîtres; et Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse et de la prudence de ce prince dans l'adversité; au lieu que d'abord ses succès heureux, l'ayant rempli de vanité et d'orgueil, avaient fait dégénérer sa con- Id. lib. 33, n. 7-10. Polyb. l. 17, pag. 767.

[1] « Civitas religiosa, in principiis maximè novorum bellorum, decrevit supplicationes, etc. » (Id. lib. 31, n. 9.)

duite, sage et modérée dans les commencements, en un gouvernement violent et tyrannique.

Liv. lib. 33, n. 11, etc.

Philippe songea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flamininus, parce qu'on savait, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus, roi de Syrie, songeait à passer en Europe et à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avait déja proposées auparavant, et, entre autres, que toutes les villes des Grecs, tant en Europe qu'en Asie, jouiraient de la liberté, et que Philippe ferait sortir les garnisons de celles dont il s'était emparé. Ce traité fut ratifié à Rome, où son fils Démétrius, qu'il y avait envoyé en ôtage, demeura encore quelques années après que cette grande affaire eut été conclue, et s'y lia d'une amitié particulière avec les Romains.

Id. ibid. n. 30-33.

Le courrier qui était chargé de la ratification du traité arriva fort à propos en Grèce dans le temps qu'on était près de célébrer les jeux solennels à Corinthe. La curiosité naturelle aux Grecs pour ces sortes de spectacles, et la situation commode du lieu, où l'on pouvait aborder par mer des deux côtés, rendait toujours l'assemblée fort nombreuse : mais l'impatience d'apprendre quel serait à l'avenir le sort de toute la Grèce y avait attiré pour-lors un concours incroyable de peuples. Quand les Romains, au jour marqué, eurent pris séance, le héraut s'avança dans l'arène; et, après que par le son de la trompette on eut imposé silence à toute l'assemblée, il prononça à haute voix les paroles suivantes : *Le sénat et le peuple romain, et T. Quintius, général*[1], *ayant vaincu le roi Philippe*

[1] Imperator.

et les Macédoniens, ordonnent que les peuples de la Grèce vivront désormais sous leurs lois, libres et exempts de toute servitude; et il fit en même temps le dénombrement de tous les peuples qui avaient été assujettis à Philippe. Une nouvelle si heureuse et si inespérée paraissait plutôt un songe qu'une réalité. On n'osait en croire ni ses yeux ni ses oreilles, et chacun voulait voir encore et entendre le héraut pour s'assurer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, et ils furent tant de fois réitérés, qu'il parut[1] évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés que de la liberté. On célébra les jeux à la hâte et fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus et ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avait étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le général romain; en sorte que, chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, et de jeter sur lui des couronnes et des festons de fleurs, il aurait été dans quelque danger pour sa santé si la vigueur de l'âge (car il n'avait guère que trente-trois ans), et la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avaient soutenu et mis en état de résister à toutes ces fatigues.

[1] « Ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, esse. Ludicrum deindè ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent; adeò unum gaudium præoccupaverat omnium aliarum sensum voluptatum. » (Liv. lib. 33, n. 32.)

Guerre contre Antiochus, roi de Syrie.

Liv. lib. 33, n. 44, 45. Les Romains, qui jusque-là avaient prudemment dissimulé leur mécontentement, et fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus pour ne point avoir en même temps deux ennemis puissants sur les bras, commencèrent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens, Id. lib. 34, n. 58. et lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avaient appartenu à Philippe ou à Ptolémée; qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté, et qu'il ne songeât point à entrer en Europe, ni à y faire passer des troupes.

Ibid. n. 60, etc. Ce prince, déja assez porté de lui-même à la guerre, y était encore poussé fortement par les sollicitations Id. lib. 35, n. 19. violentes des Étoliens, et par les conseils d'Annibal, qui s'était retiré chez lui depuis que les Romains, avertis de ses intrigues secrètes et de ses intelligences avec le roi de Syrie, avaient, contre le sentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvait souffrir la paix, et qui causerait infailliblement la ruine de sa Ibid. n. 42. patrie. Enfin Antiochus se déclara ouvertement, fit entrer ses troupes dans la Grèce, et prit plusieurs villes.

Id. lib. 36, n. 1, etc. Alors les Romains, qui s'attendaient depuis long-temps à cet événement, lui déclarèrent la guerre dans les formes, après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, et avoir imploré leur secours par des prières publiques et des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un conseil général qui se tint

sur les résolutions qu'il fallait prendre, avait été qu'Antiochus fît partir sur-le-champ sa flotte pour débarquer des troupes en Italie; et il s'offrait de la commander pendant que le roi demeurerait en Grèce avec son armée, faisant toujours mine et se tenant effectivement toujours prêt à y passer lorsqu'il en serait temps. Cet avis fut négligé, aussi-bien que tous ceux qu'il donna encore depuis; et, soit défiance, soit jalousie et crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui aurait dû lui tenir lieu d'une armée entière.

Outre cela, ce prince, enflé mal-à-propos du premier succès de ses armes, et oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avait formés, de faire la guerre aux Romains et de délivrer la Grèce, se laissa emporter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier d'hiver dans cette ville à célébrer ses noces au milieu des festins et des réjouissances, et énerva par ce séjour les forces et le courage de ses troupes. Ibid. n. 11.

La campagne suivante s'en ressentit. Ces troupes, amollies par les plaisirs et la bonne chère, ne purent tenir devant celles des Romains, et furent battues en plusieurs occasions. Le roi lui-même, fuyant de ville en ville et de contrée en contrée, et toujours vivement poursuivi, fut enfin obligé de repasser en Asie. Sur mer, sa flotte n'eut pas un meilleur succès.

L'année suivante, on nomma pour consuls L. Cornélius Scipion et C. Lélius. Scipion l'Africain s'offrit de servir sous son frère, en qualité de lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Grèce sans tirer les provinces au sort, comme c'était la cou- Id. lib. 37, n. 1 et 4.

tume. Cette proposition causa une grande joie au peuple, persuadé qu'il était que Scipion vainqueur serait d'une plus grande ressource pour le consul et l'armée romaine qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée presque d'un consentement universel, et cinq mille vieux soldats qui avaient servi sous lui le suivirent en qualité de volontaires.

Liv. lib. 37, n. 7. L'effet répondit à l'espérance. Le consul se prépara à porter la guerre en Asie. Il fallait auparavant s'assurer des dispositions de Philippe, par le pays duquel l'armée devait passer. On le trouva très-bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchissements nécessaires. Il se piqua sur-tout de traiter les généraux et les officiers avec une magnificence royale. Il les accompagna non-seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, et jusqu'à l'Hellespont.

Id. ib. n. 25. Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias, roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui-même les suites des conquêtes de Scipion, et lui représentant que le dessein des Romains était de détruire tous les royaumes de la terre pour y établir leur seul empire [1]. Les lettres des Scipion qui lui furent rendues dans ce même temps, et l'arrivée de l'ambassadeur romain qui survint fort à propos lorsqu'il délibérait, firent plus d'impression sur son esprit que les raisons et les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il était et plus sûr et plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, et il la conclut sur-le champ.

Ibid. n. 34-36. Plusieurs échecs qu'Antiochus avait reçus et par terre et par mer le firent songer sérieusement à la paix.

[1] « Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum imperium esset » (Liv. lib. 37, n. 25.)

La grandeur d'ame de Scipion l'Africain [1], la modération avec laquelle il avait usé de ses victoires en Espagne et en Afrique, et le haut point de gloire où il était parvenu et dont il devait être rassasié, lui faisaient espérer de trouver par son canal plus de facilité dans sa négociation : outre qu'il avait entre les mains le fils de ce général, qui apparemment avait été fait prisonnier dans quelque combat; et il offrait de le rendre à son père sans rançon, si la paix se concluait. Les Romains, accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avaient une fois proposées, s'en tinrent à celles qui avaient été offertes dès le commencement de la guerre : ainsi la négociation fut sans effet. Scipion, pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire que, comme père et particulier, il ne manquerait aucune occasion de lui marquer sa reconnaissance; mais qu'il ne devait rien attendre de lui comme homme public et commandant : qu'au reste le seul conseil qu'il pouvait lui donner comme ami était de renoncer à la guerre, et de ne refuser aucune des conditions de paix qu'on lui offrait.

Les Romains firent une marche de plusieurs jours pour chercher et atteindre l'ennemi. Le roi était campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain était demeuré malade à Élée : il lui renvoya son fils. La joie de revoir un fils tendrement aimé ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce père [2]. Ibid. n. 37.

[1] « In Scipione Africano maximam spem habebat; præterquam quòd et magnitudo animi, et satietas gloriæ, placabilem eum maximè faciebat : notumque erat gentibus qui victor ille in Hispania, qui deinde in Africa fuisset. » (Id. ibid. n. 34.)

[2] « Non solùm animo patrio gratum munus, sed corpori quoque salubre gaudium fuit. » (Ibid. n. 37.)

Après l'avoir tenu long-temps embrassé et satisfait sa tendresse, « Allez, dit-il aux députés, assurer le roi « de ma reconnaissance, et dites-lui que pour le pré- « sent je ne puis lui en donner d'autre marque que « de lui conseiller d'attendre, pour donner le combat, « que je sois retourné au camp. »

Liv. lib. 37, n. 38-44. Cependant le consul avançait toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs jours dans son camp sans vouloir hasarder la bataille. L'hiver était proche, et le consul craignait que la victoire ne lui échappât des mains. Voyant donc ses troupes pleines d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long et opiniâtre : mais enfin la victoire tourna entièrement du côté des Romains. Le roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pied, et quatre mille de cavalerie, sans compter les prisonniers. Il se retira en désordre avec le peu de troupes qui lui restait, d'abord à Sardes, puis à Apamée. Cette victoire fut suivie de la reddition des plus fortes villes de l'Asie.

Ibid. n. 45. Il arriva bientôt après des députés de la part d'Antiochus, qui avaient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairait aux Romains de lui imposer. Ce furent les mêmes qui avaient été proposées dès le commencement : que le roi céderait tout ce qu'il possédait en Europe, et toutes les villes qu'il avait dans l'Asie en-deçà du mont Taurus qui servirait désormais de bornes à son royaume : qu'il paierait au peuple romain, pour les frais de la guerre, quinze mille talents euboïques, et quatre mille au roi Eumène; mais qu'avant tout il livrerait Annibal, sans quoi les Romains n'écouteraient aucune proposition. Annibal

trouva le moyen de s'échapper. Ce traité fut ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, et il prit le surnom d'*Asiatique*. Liv. lib. 37, n. 58.

Fin et mort de Scipion.

Quelque droiture et quelque désintéressement que Scipion eût fait paraître dans la guerre d'Antiochus, il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce prince. Quelque temps après son retour à Rome, les deux Pétillius, tribuns du peuple, l'appelèrent en jugement. Ils disaient qu'Antiochus lui avait rendu son fils sans rançon, et lui avait fait la cour comme à celui qui décidait seul à Rome de la paix et de la guerre : que dans la province il avait eu auprès du consul l'autorité d'un dictateur plutôt que la soumission d'un lieutenant : que son motif, en partant pour cette guerre, avait été de persuader à la Grèce, à l'Asie, et à tous les peuples de l'Orient, ce qu'il avait déja fait connaître à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile, et à l'Afrique; savoir, qu'un homme seul [1] était l'appui et le soutien de l'empire; que Rome, maîtresse de l'univers, devait sa gloire et sa sûreté à Scipion; qu'un seul mot de sa bouche avait plus d'autorité que ni les arrêts du sénat, ni les ordres du peuple. Enfin, ne trouvant point de prise sur sa vie, qui était irréprochable, ils tâchèrent de rendre sa puissance odieuse. Id. lib. 38, n. 50-53.

[1] « Unum hominem caput columenque imperii romani esse : sub umbra Scipionis civitatem dominam orbis terrarum latere : nutus ejus pro decretis Patrum, pro populi jussis esse. Infamiâ intactum, invidiâ, quâ possunt, urgent. » (Liv. lib. 38, n. 51.)

Scipion, sans dire un seul mot des chefs dont il était accusé, fit un discours si magnifique sur les grandes entreprises qu'il avait heureusement terminées, que tout le monde convint que jamais éloge n'avait été ni plus pompeux, ni plus véritable. Car il rapportait ces actions avec la même élévation d'esprit et la même grandeur d'ame qu'il avait montrée en les faisant [1]; et l'on n'était point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'était la nécessité de se défendre et non le desir de se faire valoir, qui le faisait parler de la sorte. Tout le temps se passa en discours; et, la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de clients et d'amis; et, ayant fait faire silence, « Ce fut à pareil jour que celui-ci, dit-il en s'adressant « aux tribuns du peuple et aux citoyens, que je vain- « quis Annibal et les Carthaginois auprès de Carthage. « Comme donc il n'est pas juste de le passer en dis- « putes et en contestations, je vais de ce pas au Capi- « tole rendre graces de cette victoire à Jupiter, à « Junon, à Minerve, et à tous les dieux qui habitent « le Capitole. Accompagnez-moi dans ce devoir de re- « ligion et de reconnaissance, tous tant que vous êtes « qui en avez le temps; et priez les dieux de vous « donner des chefs qui me ressemblent, s'il est vrai « que depuis l'âge de dix-sept ans, de même que vous « avez prévenu en moi les années par vos dignités, « j'ai tâché aussi de prévenir vos suffrages par mes

[1] « Dicebantur enim ab eodem animo ingenioque, à quo gesta erant: et aurium fastidium aberat, quia pro periculo, non in gloriam referebantur. » (Liv. lib. 38, n. 50.)

« services. » Après avoir ainsi parlé, il prit le chemin du Capitole, où toute l'assemblée le suivit, jusqu'aux greffiers et aux huissiers des tribuns qui se virent abandonnés de tout le monde, excepté de leurs esclaves. Ce fut là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion; et, à juger de ce qui fait la véritable grandeur, il avait quelque chose de plus éclatant et de plus mémorable que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax et des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder comme le dernier d'une si belle vie, il se retira à Literne pour éviter la jalousie et la malignité de ses accusateurs, avec résolution de ne se point trouver au jugement de sa cause, qui avait été remise. Il avait l'ame trop haute [1], et avait jusque-là soutenu un trop grand personnage dans la république, pour pouvoir s'abaisser à celui de suppliant et d'accusé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion son frère rejeta la cause de son absence sur une maladie fâcheuse qui ne lui permettait pas de venir à Rome. Ses accusateurs, prenant occasion de sa retraite pour le rendre encore plus odieux au peuple, demandèrent qu'on l'arrachât de sa maison de campagne, et qu'on l'amenât de force à Rome, pour y venir répondre aux accusations dont il était chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des tribuns du peuple, et qui avait toujours été ennemi de Scipion, ne pouvant souffrir une telle indignité, se déclara en sa faveur; et, plein d'indignation

[1] « Major animus et fortuna erat, ac majori fortunæ assuetus, quàm ut reus esse sciret, et submittere se in humilitatem causam dicentium. » (Id. ibid. n. 52.)

contre ses collègues, « Quoi ! tribuns, dit-il, ce vain-
« queur de l'Espagne et de l'Afrique sera sous vos
« pieds ! N'a-t-il défait quatre généraux carthaginois,
« taillé en pièces et mis en fuite quatre grandes ar-
« mées dans l'Espagne, vaincu Syphax, Annibal, et
« Antiochus (car son frère veut bien lui laisser par-
« tager avec lui l'honneur de cette dernière victoire),
« que pour succomber à la haine et à l'envie des deux
« Pétillius ? N'y a-t-il donc point de mérites [1], point
« d'honneurs qui puissent procurer aux grands hommes
« une retraite assurée, et comme un asyle sacré et in-
« violable, où leur vieillesse, si l'on ne peut se résou-
« dre à la respecter, soit au moins à couvert d'insulte
« et d'outrage ? » Ce discours fut reçu avec un applau-
dissement général ; et le sénat, peu après, fit faire
des remercîments à Sempronius de ce qu'il avait pré-
féré l'intérêt public à son ressentiment particulier. Les
accusateurs, ne pouvant soutenir les reproches qu'on
leur faisait de tous côtés, se désistèrent de leur pour-
suite.

Scipion passa le reste de sa vie à Literne, sans re-
gretter le séjour de Rome ; et il s'y fit lui-même élever
un tombeau, pour n'être point inhumé dans une patrie
ingrate.

Mort d'Annibal.

Annibal, ne se croyant plus en sûreté dans les états
d'Antiochus, s'était retiré chez Prusias, roi de Bithy-

[1] « Nullisne meritis suis, nullis vestris honoribus, unquam in arcem tutam, et velut sanctam, clari viri pervenient ; ubi, si non venerabilis, inviolata saltem senectus eorum considat ? » (Liv. lib. 38, n. 53.)

nie. Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos, et députèrent Quintius Flamininus vers ce roi pour se plaindre de ce qu'il lui donnait une retraite. Il ne fut pas difficile à Amibal de deviner quel était le sujet de cette ambassade, et il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite : mais il s'aperçut que les sept issues cachées qu'il avait fait faire à son palais étaient occupées par les soldats de Prusias, qui voulait faire sa cour aux Romains en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardait depuis long-temps pour s'en servir dans l'occasion; et, le tenant entre ses mains, « Délivrons, dit-il, le peuple romain d'une in- « quiétude qui le tourmente depuis long-temps puis- « qu'il n'a pas la patience d'attendre la mort d'un « vieillard. La victoire que remporte Flamininus sur « un homme désarmé et trahi ne lui fera pas beaucoup « d'honneur. Ce jour seul fait voir combien les Ro- « mains ont dégénéré. Leurs pères avertirent Pyrrhus « de se garder d'un traître qui voulait l'empoisonner, « et cela dans le temps que ce prince leur faisait la « guerre dans le cœur de l'Italie; et ceux-ci ont en- « voyé un homme consulaire pour engager Prusias à « faire mourir, par un crime abominable, son ami et « son hôte! » Après avoir fait des imprécations contre Prusias, et invoqué contre lui les dieux protecteurs et vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, et mourut.

Liv. lib. 39, n. 51.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siècle, qui tous deux succombèrent à la jalousie de leurs ennemis, et éprouvèrent l'ingratitude de leur patrie.

Guerre contre Persée, dernier roi de Macédoine.

Persée avait succédé à Philippe son père dans le royaume de Macédoine. Il s'était écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Liv. lib. 42, n. 25-31. Les Romains, après avoir long-temps dissimulé plusieurs sujets de mécontentement qu'ils avaient contre Persée, résolurent enfin de lui faire la guerre s'il ne leur donnait satisfaction. Ce prince était sans honneur et sans religion; et, pour parvenir à ses fins [1], il ne craignait point d'employer les calomnies, les meurtres et les empoisonnements. Aveuglé et corrompu par les flatteries des courtisans, il se croyait un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur et une fierté qui les obligea de lui déclarer la guerre sur-le-champ. Quelques heureux succès qu'il eut dans la première campagne ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Id. ibid. n. 62. Cependant il suivit le conseil [2] qu'on lui donna de profiter de l'avantage qu'il avait remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au consul [3] des offres assez avantageuses. Dans le conseil de guerre qu'on tint sur ce sujet, la constance romaine [4] l'emporta. Le caractère

[1] « Hunc per omnia clandestina grassari scelera latrociniorum ac veneficiorum cernebant. » (Liv. lib. 42, n. 18.)

[2] « Ausi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secundâ fortunâ in conditiones honestæ pacis uteretur, potiùs quàm spe vanâ erectus in casum irrevocabilem se daret. » (Id. ibid. n. 62.)

[3] Publius Licinius Crassus.

[4] « Romana constantia vicit in concilio. Ita tùm mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis » (Ibid.)

de la nation pour-lors était de montrer beaucoup de courage et de grandeur d'ame dans les disgraces, comme aussi l'on se piquait dans la prospérité de faire paraître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au roi fut donc qu'il n'avait de paix à espérer qu'en s'abandonnant entièrement à la discrétion du peuple romain, et en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part et d'autre à continuer la guerre. Le nouveau consul pénétra jusque dans la Macédoine, et alla attaquer le roi dans son propre pays. Cependant, comme les choses traînaient beaucoup plus en longueur qu'on ne s'y était attendu, les Romains entrèrent dans une grande inquiétude.

Id. lib. 44, n. 1, etc.

Paul Émile ayant été nommé consul, et chargé de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au peuple; et il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandraient contre sa conduite : qu'il était une espèce de gens oisifs et désœuvrés qui, du fond de leur cabinet, faisaient la guerre fort à leur aise, et qui, si l'on ne suivait pas leurs vues et leur plan, censuraient le général dans les cercles et dans les assemblées, et lui faisaient son procès; qu'il ne refusait pas de recevoir des avis, mais qu'il fallait être sur les lieux pour les lui donner.

Id. ibid. n. 17-22.

Quand il fut arrivé en Macédoine, et qu'il se vit tout près des ennemis, les troupes pleines d'ardeur demandèrent à les attaquer sur-le-champ; et un jeune officier de grand mérite, nommé Nasica, le pressa de profiter de l'occasion pour ne pas laisser échapper un ennemi

Ibid. n. 36.

dont les fuites et les retraites précipitées avaient donné tant d'exercice à ses prédécesseurs. Il loua l'ardeur du jeune officier et des soldats, mais il ne se rendit pas à leur desir. La marche avait été longue et pénible dans un jour d'été fort chaud, où la poussière, la soif, la lassitude, et l'ardeur du soleil en plein midi, avaient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoyer au combat des troupes ainsi affaiblies et épuisées, contre des ennemis qui, étant frais et reposés, avaient toute leur force.

Liv. lib. 44, n. 37-42. Plut. in Vita AEm. Pauli.

Quelques jours après, la bataille se donna. Paul Émile y fit paraître toute la sagesse et tout le courage qu'on devait attendre d'un chef si expérimenté. L'opiniâtre résistance des ennemis montra qu'ils n'avaient pas entièrement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange macédonienne, qui était une espèce de bataillon carré, hérissé de piques et de lances, et qu'il était presque impossible d'enfoncer, tant ils étaient accoutumés à joindre tous ensemble leurs boucliers, et à présenter à l'ennemi comme un mur de fer. Paul Émile avouait dans la suite que ce rempart d'airain et cette forêt de piques l'avaient rempli d'étonnement et de crainte; et que, quelque bonne contenance qu'il fît, il n'avait pu d'abord s'empêcher de sentir quelque doute et quelque inquiétude sur le succès du combat. En effet, toute sa première ligne étant mise en désordre, la seconde, découragée, commençait aussi à plier. Le consul, s'étant aperçu que l'inégalité du terrain obligeait la phalange de laisser des ouvertures et des intervalles, sépara ses troupes par pelotons, et leur ordonna de se jeter dans les espaces vides de la bataille des ennemis, et de ne les plus attaquer tous ensemble

de front, mais par troupes détachées, et par différents endroits tout à-la-fois. Cet ordre, donné à propos, fut cause de la victoire. La phalange, ainsi désunie et séparée, ne put soutenir l'effort des Romains. Ce ne fut plus que meurtre et que carnage; et l'on croit qu'il périt dans ce combat, du côté des Macédoniens, plus de vingt-cinq mille hommes.

Persée n'avait pas attendu la fin du combat pour se retirer. Après quelques vains efforts, il se laissa prendre prisonnier, et se rendit au vainqueur. Il le fit avec une bassesse et une lâcheté qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au lieu que dans un tel état il semblait ne devoir exciter que leur compassion. Il fut mené à Rome avec ses enfants, et servit d'ornement au triomphe de Paul Émile.

Id. lib. 45, n. 4-8.

Ibid. n. 40. Plut. in Vita Pauli.

FIN DU TOME VINGT-SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-SEPTIÈME.

TRAITÉ DES ÉTUDES,

OU DE LA MANIÈRE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES.

LIVRE SIXIÈME.

DE L'HISTOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

SUR LE GOUT DE LA SOLIDE GLOIRE ET DE LA VÉRITABLE GRANDEUR.

SECONDE PARTIE.

DE L'HISTOIRE SAINTE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

TROISIÈME PARTIE.

DE L'HISTOIRE PROFANE.

CHAPITRE PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-SEPTIÈME.





